

x-rite

colorchecker CLASSIC

**COURS
DE LITTÉRATURE,
D'HISTOIRE
ET DE PHILOSOPHIE,**

EXTRAITS DE NOS MEILLEURS OUVRAGES,
PAR M. L'ABBÉ DE LEVIZAC, ET PAR M. MOYSANT,

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE CAEN,

Et rédigés sur un plan entièrement neuf, plus simple et plus
méthodique, par un ancien professeur à l'Académie de Paris;
précédés d'un Discours sur la Littérature.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.

PARIS.

BOSSANGE et MASSON, Imprimeurs-Libraires, rue
de Tournon, N° 6.

1814.



100mm

COURS
DE
LITTÉRATURE

2

249
I

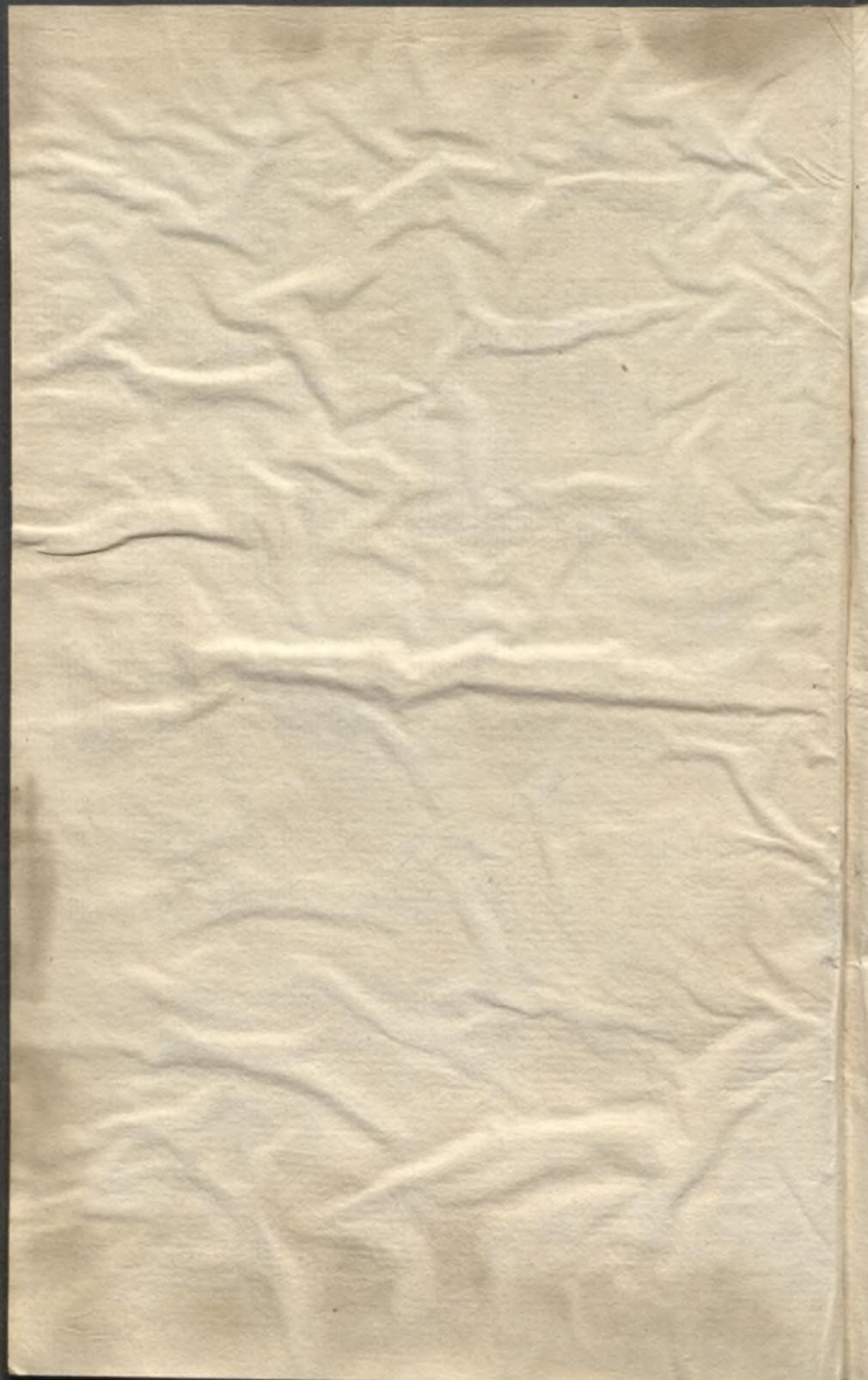
**BIBLIOTECA
PROVINCIAL Y DEL INSTITUTO
DE GUADALAJARA.**

Estante

Tabla

Número de la tabla





✦ Est. 1

✦ Tab. 4

✦ Núm. 249

COURS
DE LITTÉRATURE,
D'HISTOIRE
ET DE PHILOSOPHIE.



1844
1844
1844

BOSSANGE

DE L'IMPRIMERIE DE BOSSANGE.

BOSSANGE

COURS
DE LITTÉRATURE,
D'HISTOIRE
ET DE PHILOSOPHIE,

EXTRAITS DE NOS MEILLEURS OUVRAGES,
PAR M. L'ABBÉ DE LEVIZAC, ET PAR M. MOYSANT,

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE CAEN,

Et rédigés sur un plan entièrement neuf, plus simple et plus
méthodique, par un ancien professeur à l'Académie de Paris;
précédés d'un Discours sur la Littérature.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.

PARIS.

BOSSANGE et MASSON, Imprimeurs-Libraires, rue
de Tournon, N° 6.

1814.



667 R.2

DEPARTMENT OF THE ARMY

WASHINGTON, D. C.

OFFICE OF THE QUARTERMASTER GENERAL

FOR THE PURCHASE OF
MATERIALS AND SUPPLIES
FOR THE ARMY

AND FOR THE
REPAIR AND MAINTENANCE
OF THE ARMY

PROPERTY

OF THE ARMY

COURS
DE LITTÉRATURE,
D'HISTOIRE,
ET DE PHILOSOPHIE.

CHAPITRE XIV.

ÉLOQUENCE DU BARREAU.

ON a souvent confondu, en parlant des anciens, le *barreau* avec la *tribune*, et les avocats avec les orateurs; sans doute à cause que l'un de ces emplois menoit à l'autre, et que bien souvent le même homme les exerçoit à la fois.

Il y avoit à Athènes trois sortes de tribunaux : celui de l'aréopage qui ne jugeoit qu'au criminel, et d'où l'éloquence pathétique étoit bannie; celui des juges particuliers, devant lesquels se plaidoient les causes qui n'étoient pas capitales; et celui du peuple, auquel on

déféroit une loi qu'on croyoit mauvaise, et qui avoit droit de l'abroger.

Les deux premiers de ces tribunaux répondoient à notre barreau; le dernier répondoit au *forum*, ou à la tribune romaine.

Il y avoit de plus les assemblées publiques où le peuple et le sénat siégeoient ensemble, et dans lesquelles s'agitoient les affaires d'état.

Tant que Rome fut libre, le *forum*, où le peuple étoit juge, fut le tribunal suprême; le tribunal des préteurs, celui des censeurs, celui des chevaliers, celui du sénat même étoient subordonnés au tribunal du peuple.

Mais depuis César, et sous les empereurs, toutes les grandes causes furent attribuées au sénat : l'autorité des préteurs s'accrut, celle du peuple fut anéantie, et l'éloquence de la tribune périt avec la liberté.

Ainsi, dans Rome et dans Athènes, tantôt les causes se plaidoient devant les juges, esclaves de la loi; tantôt devant le législateur, qui avoit le droit d'abroger la loi, de l'adoucir, ou de la changer. Voilà ce qui distingue essentiellement le barreau de la tribune, et l'*avocat de l'orateur*.

On a souvent agité la question de savoir si l'éloquence étoit permise aux avocats, comme aux orateurs.

La question ne seroit pas difficile à résoudre, si l'on vouloit s'entendre sur le mot *éloquence*.

« Il arrive souvent, dit Plutarque, que les passions secondent la raison, et servent à roidir la vertu, comme l'ire modérée sert la vieillesse, comme la haine des mé-

chans sert la justice. » Ainsi, l'amour de la liberté et la haine de la tyrannie ouvrent à la tribune un champ libre à l'éloquence pathétique.

Il n'en est pas de même au barreau. Le juge n'est à l'audience que l'organe des lois, et les lois ne connoissent ni l'amour, ni la haine, ni la crainte, ni la pitié. Si le juge a reçu de la nature un cœur sensible, ou un naturel passionné, ce sont autant d'ennemis de son devoir qui le suivent dans le sanctuaire de la justice, et qu'il seroit à désirer qu'il pût laisser à la porte.

Aristote nous dit que, dans l'aréopage, on défendoit aux avocats d'employer l'éloquence passionnée. Un avocat qui eût parlé à l'âme en eût été chassé comme un corrupteur. Cependant l'exemple de Phryné fait voir qu'on n'étoit pas toujours aussi sévère; et Socrate, dans son apologie, n'eût pas eu besoin de dire à ses juges qu'il n'emploieroit aucun moyen de les toucher, si ces moyens lui avoient été rigoureusement interdits.

Lorsqu'on voit paroître au barreau cette enchanteresse publique, cette éloquence piperesse, comme l'appelle Montaigne, on croit revoir Phryné dévoilée par Hypéride aux yeux de ses juges.

Que demandez-vous aux juges? Justice. Pour l'obtenir, avez-vous besoin d'intéresser leurs passions? Le cœur que vous voulez toucher doit être froid et impassible comme la loi. Il en est donc de l'éloquence pathétique comme des sollicitations: et si l'orateur ne veut pas se dégrader lui-même, ni offenser ses juges, en employant, pour les gagner, les manèges honteux d'une éloquence

corruptrice, il plaidera devant eux comme s'il plaidoit devant la loi, il évitera d'employer les mouvemens passionnés.

Le principe de l'éloquence du barreau, surtout dans nos gouvernemens modernes, est donc que le juge a besoin d'être éclairé, et non d'être ému.

Cette règle a pourtant quelques exceptions. La première, lorsqu'il s'agit d'apprécier le sens moral des actions, d'en estimer le tort, l'injure, le dommage, de déterminer leur degré d'iniquité ou de malice, et de décider à quel point elles sont dignes d'indulgence ou de sévérité, de châtiment ou de pardon. Dans ces causes, la loi qui n'a pu tout prévoir, laisse l'homme juge de l'homme, et les faits peuvent être sentis par le cœur, peuvent être jugés par lui; alors il est permis à l'avocat de parler son langage, de solliciter la pitié en faveur de ce qui en est digne, et de l'indulgence en faveur de la faiblesse; et, par la même raison, de présenter les faits odieux dans toute leur noirceur, de développer les replis de l'artifice et du mensonge, de prendre sans ménagement la fraude ou l'usurpation, l'âme d'un fourbe démasqué, ou d'un scélérat confondu.

Mais alors même, en tirant de sa cause les preuves et les moyens pressans qui la rendent victorieuse, on doit éviter le ridicule d'en exagérer l'importance, et d'y employer des mouvemens outrés ou des secours empruntés de trop loin.

Une autre espèce de cause où l'éloquence pathétique peut avoir lieu au barreau, c'est lorsque le droit incer-

tain laisse pour ainsi dire en équilibre la balance du juge, et qu'il s'agit de la faire incliner du côté qui, naturellement, mérite le plus de faveur.

Il semble, quand la loi se tait, que le juge devoit se taire aussi, et recourir au législateur; il semble au moins que c'est à la raison tranquille, et non pas à la passion de parler pour la loi, qui n'est jamais passionnée. Mais l'équité naturelle a quelquefois aussi le sentiment pour guide; et dans ces cas, l'éloquence pathétique n'est pas déplacée.

D'ailleurs, les juges sont des hommes: la raison froide et dénuée d'images les trouveroit souvent distraits et ennuyés; il est donc utile souvent d'animer la raison, et de donner à la vérité cette chaleur pénétrante, sans laquelle on n'obtient qu'une attention trop légère.

CHAPITRE XV.

LE BARREAU FRANÇAIS.

LORSQUE les lettres , ensevelies pendant plusieurs siècles sous les ruines de l'ancienne Rome , se réveillèrent parmi nous , on lut les anciens avec avidité , mais au lieu de prendre l'essor avec eux , on se contenta de marcher servilement sur leurs traces.

Cette érudition , semée dans une terre mal préparée , ne produisit d'abord que des fruits de mauvais goût.

Le respect excessif qu'on avoit pour la philosophie d'Aristote , prolongea l'enfance de notre littérature.

On se persuada que ce philosophe avoit tout dit , et que ses découvertes embrassoient la nature entière.

Les moines qui étoient dans ce temps-là , les seuls hommes instruits , apportèrent dans les lettres et la philosophie la même tradition qu'ils respectoient dans les matières théologiques ; et parce qu'il n'y a rien de vrai dans la religion que ce que Dieu a révélé , ils ne connurent et n'admirent rien de beau en aucun genre , que ce que les anciens avoient dit et pensé.

Les ouvrages de philosophie et de littérature ne furent donc que de froides compilations. Descartes fut le premier qui osa penser d'après lui. Il secoua le joug de la

rouine , et au risque de s'égarer , il se fraya une route nouvelle ; il donna l'exemple de l'indépendance dans la pensée : *la république des lettres remplaça le despotisme d'Aristote.*

Le siècle de François I^{er}. avoit vu renaître tous les arts , celui de Louis XIV les porta à leur perfection.

L'éloquence sous Louis XIV prit un essor aussi haut que la poésie , mais non pas , comme la poésie , dans tous les genres. Elle ne triompha que dans la chaire. Ceux qui s'y distinguèrent ont conservé une réputation immortelle. Celle des orateurs du barreau a passé avec eux.

Ce n'est pas que Le Maître et Patru , les deux plus célèbres avocats de ce temps-là , ne méritassent , par rapport à leurs contemporains , le rang qu'ils occupèrent. Tous deux eurent assez de talens pour éclipser celui de leurs rivaux , mais tous deux étoient encore loin de ce bon goût qui est de tous les temps , et qui fait vivre les productions de l'esprit.

Ils connoissoient bien la théorie de leur profession ; ils savoient appliquer les lois et établir des moyens. Ils ne manquoient ni de force dans le raisonnement , ni de véhémence dans l'attaque ; mais ces bonnes qualités étoient habituellement corrompues par un mélange indigeste d'érudition profane et sacrée , qui étoit alors d'autant plus applaudie , qu'elle étoit plus étrangère au sujet.

On a peine à concevoir aujourd'hui comment Le Maître qui étoit de l'école de Port-Royal , et Patru qui étoit

ami intime de Boileau , ne sentirent pas que rien n'étoit plus déplacé , plus contraire à la nature des objets qu'ils traitoient , que ce débordement de citations gratuites tirées des poètes et des philosophes de l'antiquité , des prophètes de l'ancien et du nouveau Testament , que ces comparaisons de rhéteur tirées du soleil , de la lune et des montagnes , et cette foule de subtilités ingénieuses , mais tout-à-fait étrangères à la cause qu'ils avoient à défendre. Il y a néanmoins cette différence entre eux que Le Maître fut plus éloquent que Patru , et que la diction de Patru fut plus pure et plus saine que celle de Le Maître.

Ce que l'éloquence judiciaire produisit de plus beau dans le siècle de Louis XIV , n'appartient pas proprement au barreau , et ne fut ni l'ouvrage d'un légiste , ni le plaidoyer d'un avocat : ce fut le travail de l'amitié courageuse défendant un infortuné ministre tombé dans la disgrâce de son maître : ce fut le fruit d'un vrai talent oratoire animé par le zèle et le danger , et signalé dans une éclatante occasion. On voit bien que je veux parler du procès de Fouquet et des défenses publiées en sa faveur par Pelisson , et adressées au plus impérieux des rois.

Voltaire ne craint pas de comparer ces défenses aux plaidoyers de Cicéron : et au moment où Voltaire écrivoit ce jugement , les mémoires de Pelisson étoient , en effet , ce que les modernes pouvoient opposer avec plus d'avantage aux anciens , et ce qui se rapprochoit le plus de leur mérite.

Ce n'est pas que ces mémoires soient tout-à-fait exempts de ces figures qui sentent le déclamateur ; ce n'est pas qu'il n'y ait quelques incorrections dans le langage, quelques défauts dans la diction, tels que longueur de phrases, embarras de construction, multiplicité de parenthèses. Mais les beautés prédominent, et il n'y a plus ici de vices essentiels. Tout va au but, et rien ne sort du sujet. On y admire la noblesse du style et des sentimens, l'enchaînement des preuves, la force des raisonnemens, et l'art d'y mêler, sans disparate, une sorte d'ironie aussi convaincante que les raisons; l'adresse d'intéresser sans cesse la gloire du roi à l'absolution de l'accusé, de réclamer la justice de manière à ne renoncer jamais à la clémence, et de rejeter sur les malheurs des temps et la nécessité des conjonctures, ce qu'il n'étoit pas possible de justifier..... On y admire enfin des pensées sublimes et des mouvemens pathétiques, et principalement une péroraison adressée à Louis XIV. Il étoit réservé au siècle de Louis XV, de produire des Cochin, des Normand, des Gerbier, des Bellard, etc., orateurs éloquens, jurisconsultes habiles, avocats dignes des beaux jours de Rome et d'Athènes.

(LA HARPE. *Cours de littérature.*)

CHAPITRE XVI.

QU'EST-CE QU'UN AVOCAT ?

JE ne vous dissimulerai pas , Monsieur , que lorsque j'entends M. le chancelier d'Aguesseau appeler l'ordre des avocats un *ordre aussi ancien que la magistrature , aussi noble que la vertu , aussi nécessaire que la justice* , mon amour propre est flatté de ce que je suis compté au nombre de ses membres.... Mais la meilleure manière , peut-être , de prouver combien une profession est recommandable , c'est d'énoncer les qualités qu'elle exige et les devoirs qu'elle impose.

L'élévation de ses qualités , la sublimité de ses devoirs , sont , à mon avis , la juste mesure de la considération qui lui est due. Pour que ma proposition soit exacte , il faut que je commence par vous rendre compte , Monsieur , de l'idée que me présente le nom d'avocat.

L'état d'un homme qui ne se seroit livré à l'étude des lois que dans la basse espérance de multiplier ses richesses aux dépens des victimes infortunées de la chicane ; l'état de celui qui n'auroit cultivé l'art oratoire que pour vendre à plus haut prix l'usage de talens souvent dangereux et perfides , sont , l'un et l'autre , deux états diamétralement opposés à celui d'avocat. L'exercice

de la profession d'avocat doit mener à l'honneur, non à la fortune ; et dans l'ordre des idées que je me suis faites sur cette profession, un premier titre pour mériter, à celui qui l'embrasse, la considération des gens sensés, c'est de voir qu'il méprise les professions lucratives, la plupart moins pénibles et moins laborieuses, pour se dévouer à des fonctions qui ne promettent que de l'honneur à ceux qui les exercent avec le plus de succès.

Qu'est ce donc, Monsieur, que j'entends par un avocat ? Un homme de bien capable de conseiller et de défendre ses concitoyens. Cicéron définissoit l'orateur, un homme de bien qui sait parler, *vir probus dicendi peritus*. J'ajoute au talent de parler, celui de conseiller. En même temps que l'avocat parle et écrit comme un orateur, je veux qu'il pense et raisonne comme un juriconsulte ; mais j'établis ma définition sur la même base sur laquelle Cicéron fonda la sienne : la qualité d'homme de bien en est toujours la première partie. L'importance des affaires, dont on dépose le secret entre les mains de l'avocat ; la confiance qu'il lui est nécessaire de mériter ; la certitude qu'il doit inspirer, qu'en s'adressant à lui, on sera toujours fidèlement conseillé, jamais trompé, encore moins trahi, exigent qu'il joigne les qualités du cœur à celles de l'esprit. Une probité scrupuleuse, une décence soutenue, parce qu'elle n'est que la conséquence des principes profondément imprimés dans l'âme, sont ici des qualités essentielles.

C'est cet homme, tel que je viens de vous le décrire, qui paroît à mes yeux infiniment estimable. Il est beau,

sans doute, de voir Démosthènes arracher le masque aux pensionnaires de Philippe ; échauffer les Athéniens et les animer à la défense de la patrie ; se défendre, lui et son ami, des calomnies d'un méchant et d'un traître : Cicéron ouvrir sa carrière par la défense d'un innocent accusé de parricide ; dénoncer à la justice un gouverneur coupable d'avoir dépouillé des provinces confiées à sa vigilance et à ses soins ; poursuivre, tantôt Catilina, tantôt Marc-Antoine ; mais, dans tout ceci, c'est l'orateur seulement que vous apercevrez. Voici ce qu'il faut y ajouter, pour rendre complète l'idée qu'on doit avoir d'un véritable avocat.

Se sacrifier, soi et toutes ses facultés, au bien des autres ; se dévouer à de longues études, pour fixer les doutes que le grand nombre de nos lois a multipliés ; devenir orateur pour faire triompher l'innocence opprimée ; regarder le bonheur de tendre une main secourable au pauvre comme une récompense préférable à la reconnaissance la plus expressive des grands et des riches ; défendre ceux-ci par devoir, ceux-là par intérêt : tels sont les traits qui caractérisent l'avocat.

Toutes les personnes qui s'adressent à lui, sont écoutées indistinctement ; mais il ne défend pas les causes de tous sans distinction. Son cabinet est un tribunal privé ; il y juge les causes avant de se charger de les défendre. Ce seroit faire un usage criminel de ses talens, que de les employer à pallier les injustices ; en manquant à son devoir, on l'exposeroit à perdre sa réputation. Celui-là même qui entreprend de réussir par des voies crimi-

nelles , sait quelle distance il y a entre lui et la probité ; il méprise quiconque s'éloigne de la probité pour se rapprocher de l'injustice. Si l'avocat se trompe dans ce jugement particulier qu'il prononce sur les prétentions de son client , que son erreur ne soit pas une suite de l'éblouissement que cause aux yeux du vulgaire , l'éclat ou du nom ou du rang , ou des richesses. Qu'elle soit l'effet de la compassion qu'avoient excitée dans son cœur les larmes d'un malheureux , en s'annonçant comme opprimé , il faisoit oublier qu'il pouvoit être coupable.

L'examen des demandes du nouveau client lui est-il favorable ? ses intérêts deviennent , dès ce moment , plus chers à son avocat qu'ils ne le sont à lui-même ; en lui déclarant que ce qu'il demande est conforme à la raison et aux lois , on s'est rendu en quelque manière garant du succès. D'ailleurs , la passion dominante de l'avocat étant l'amour de ce qui est juste , droit et honnête , comment pourroit-il ne pas réunir tous ses efforts pour faire triompher ce qu'il regarde comme juste , droit et honnête ?

Le zèle avec lequel l'avocat se livre à la défense d'une cause dont il s'est chargé , deviendrait bientôt stérile ; son courage pour attaquer de front l'injustice , lorsqu'elle marche à découvert ; son adresse pour dévoiler des passions , qui , honteuses d'elles-mêmes , s'enveloppent des apparences de la vertu , seroient inutiles s'il n'avoit pas la liberté entière de parler. En Lorraine , une ordonnance expresse assure aux avocats , sous la protection du souverain , une liberté absolue d'employer leur ministère , soit en plaidant , soit en écrivant , soit en consultant contre

toute personne, de quelque rang, qualité, naissance ou dignité qu'elle soit. L'ordonnance ajoute que, si aucune partie puissante, ou autres, venoient par ressentiment, à insulter un avocat, ou à commettre à son égard quelque voie de fait, il sera procédé extraordinairement contre les coupables, et il en sera fait une punition exemplaire, à la satisfaction de la partie offensée et du public. (Ordonnance de 1707, pour l'administration de la justice.) Nous n'avions pas besoin, en France, d'une ordonnance semblable ; les magistrats devant lesquels nous défendons les intérêts des citoyens sont trop convaincus de la liberté qu'exige notre ministère, pour ne pas la maintenir, sans qu'une ordonnance le leur enjoigne. Loisel rapporte quelques arrêts dont il avoit été témoin, et qui prononcèrent des peines sévères contre des parties puissantes, pour les punir d'avoir menacé de se venger de la liberté d'un défenseur généreux. Il a été rendu de nos jours des arrêts aussi favorables à notre liberté : dans les cas mêmes où il a paru qu'il y avoit lieu de se plaindre de quelques faits trop légèrement avancés par un avocat, sur le témoignage de sa partie, on a reçu la plainte contre cette partie ; jamais on n'a permis de comprendre dans la plainte le nom ou la personne de l'avocat.

Comme c'est uniquement la vérité et la justice que les avocats cherchent à faire triompher, il s'est établi entre eux un usage constant de ne point plaider sans s'être communiqué toutes les pièces qui doivent appuyer leur défense. On ne combat que parce qu'on est assuré de la justice de la cause, et on n'emploie des titres que parce

qu'on les croit authentiques et légitimes , puisqu'on donne au défenseur de celui contre lequel ils sont produits, le loisir de les examiner. Cette communication est même avantageuse pour les parties ; quelquefois l'avocat y découvre des faits qu'on lui avoit dissimulés ; il n'emploie alors son éloquence que contre son propre client , il le dissuade de la poursuite d'un procès injuste.

La manière dont la communication des pièces se fait entre les avocats , est bien , ainsi que la qualifie un de nos anciens , un apanage d'incorruptibilité sublime ; il n'est question ni de récépissé , ni d'inventaire des pièces communiquées. Les titres originaux les plus précieux sont remis sans formalités , parce qu'ils sont toujours rendus tels qu'ils ont été donnés , et à la première réquisition de l'avocat qui les a communiqués. Cet usage , établi depuis plusieurs siècles , et dont il n'est jamais advenu faute , pour me servir des expressions de Pasquier , dans le dialogue des avocats , suffiroit pour attester les sentimens d'honneur qui font l'âme de leur profession.

Mais les fonctions de l'avocat ne sont pas seulement de parler ou d'écrire pour la défense des droits de l'honneur , ou même de la vie de ceux qui se sont adressés à lui ; son ministère n'est pas moins important , lorsque d'une main prudente il trace la route qu'on doit suivre pour assurer des conventions justes ; ou lorsque , par des réflexions adroitement amenées , il fait passer dans ses cliens l'esprit de paix qui l'anime. Quelles actions de grâces ne lui doit pas une famille où la guerre commen-

goit à naître, où le feu des divisions alloit embraser le patrimoine commun, fruit des travaux d'un père économe ; lorsque, rappelée à des sentimens plus raisonnables par les sages conseils de l'avocat, elle voit ses membres s'embrasser et se jurer une amitié éternelle ! »

(CAMUS, *Lettres sur la Profession d'Avocat.*)

 CHAPITRE XVII.

 PROGRÈS DE L'ÉLOQUENCE DU BARREAU PARMIS
 NOUS.

C'EST fut vers les premières années de Louis XV qu'il se forma comme une génération de bons avocats, qui, en s'éloignant des routes battues, s'en frayèrent de nouvelles, et firent du langage du barreau celui de la raison, dégagée du pédantisme des déclamations scolastiques et de la rouille de la chicane.

C'est à ce titre que la renommée nous a transmis les noms des Reverseaux, des Degennes, et surtout d'un Lenormand et d'un Cochin. Nous savons qu'ils étoient de leur temps l'ornement et la lumière du barreau françois, et que la lecture de leurs mémoires est encore une des études de leurs successeurs. Ils y trouvent une excellente discussion, et une diction saine : Cochin, particulièrement, a le mérite le plus rare peut-être dans un avocat, celui d'aller toujours au fait et d'être précis et serré dans l'exposé de ses preuves, toutes rattachées à une première proposition de fait ou de principes qu'il conduit jusqu'à l'évidence.

Donnez-lui, ainsi qu'à Lenormand, des mouvemens,

des tableaux et de l'imagination dans le style , ce seront des orateurs ; mais ce ne sont encore que de bons avocats. Ce n'est pourtant pas la seule raison qui fait que leurs écrits ne sont guère lus que de ceux qui suivent la même route : telle est la nature du gouvernement monarchique et des mœurs qui en dépendent , que les modèles d'éloquence judiciaire , fussent-ils même au point d'atteindre ceux de la Grèce et de Rome , ne sortiroient guère de la classe des lecteurs qui s'occupent des mêmes études.

D'abord , il est constant que l'intérêt des causes privées , quelque bruit qu'elles fassent un moment , ne s'étend pas au-delà de la durée du procès ; ensuite nous voyons qu'il n'y a qu'une classe de citoyens intéressés à l'éloquence du barreau ; ceux qui le suivent par état.

Chez les Grecs et les Romains tous les états pouvoient également figurer dans les actions juridiques , d'où il arrivoit que la lecture des plaidoyers pouvoit être utile et familière à tout le monde. Quant à nous , quel charme de talent ne faudroit-il pas pour nous faire lire des mémoires écrits il y a cinquante ans , lorsque personne ne se souvient des causes qui en étoient le sujet.

Chez les anciens , les causes étoient souvent des événements liés à la cause publique , et que dès lors on n'oublioit pas. Or , pour suppléer parmi nous à cet intérêt qui manque aux lecteurs , il faudroit les prendre au moins par celui de leur plaisir , et pour cela il faudroit une réunion fort rare , celle du talent de parler et de celui d'écrire. Ce sont deux choses différentes , et ce qui le

prouve, c'est que nous ne manquons pas d'avocats qui parlent bien, et il en est très-peu qui sachent écrire.

Si le talent d'écrire est le plus essentiel pour perpétuer la gloire et les ouvrages, le talent de parler est réellement le plus utile à l'avocat et à ses cliens. C'étoit aussi celui de presque tous ces hommes qui ont brillé dans le barreau, et c'est ce qui explique pourquoi leurs écrits nous paroissent au-dessous de leur célébrité, sans que pour cela nous soyons en droit de démentir le témoignage unanime de leurs contemporains.

L'habitude de tirer parti de tous leurs moyens extérieurs dans des plaidoyers qu'ils n'écrivoient même pas, le jeu de la figure et les effets de la voix, la véhémence ou la noblesse dans l'action, la présence d'esprit dans les répliques, le regard, le geste, tout cela est nul sur le papier, mais puissant à l'audience.

Il y a plus : tel homme ne peut s'animer que devant un auditoire, et devient froid la plume à la main. Tel fut M. Gerbier : il falloit que ses sens fussent émus pour qu'il trouvât lui-même de quoi émouvoir les autres. Il avoit besoin d'action et de spectacle, de l'appareil des tribunaux, de la présence de ses adversaires et de ses cliens, de l'aspect et de la voix du public assemblé. C'est alors qu'il étonnoit par ses ressources, qu'il avoit tour à tour de la chaleur et de la dignité, de l'imagination et du pathétique, du raisonnement et du mouvement ; qu'avec quelques lignes tracées sur un papier, pour lui rappeler au besoin les points principaux, il se fioit d'ailleurs à l'éloquence du moment, qui ne le trompoit

jamais , et que pendant des heures entières il attachoit et enchaînoit les juges et l'assemblée.

La nature l'avoit donc fait orateur : son organe , sa physionomie et sa sensibilité lui en donnoient les moyens ; mais seul , et réduit à la composition , ce n'étoit plus qu'un homme ordinaire , son feu s'éteignoit , ses forces l'abandonnoient. Aussi s'étoit-il peu appliqué à écrire , soit que naturellement un peu paresseux , il redoutât le travail , soit qu'il se sentît incapable de se retrouver dans le cabinet tel qu'il étoit en public.

Il écrivit peu , jamais de mauvais goût , mais jamais avec effet ; plus heureux peut-être par les succès nombreux et brillans dont il a joui , que s'il eût possédé , au lieu de ses qualités oratoires éteintes avec lui , ce grand talent d'écrire , qui ne meurt pas , il est vrai , mais qui n'est guère apprécié à sa valeur , que quand on ne peut plus en jouir.

La postérité honorera toujours , dans le chancelier d'Aguesseau , un homme qui lui-même honora la France , la magistrature et les lettres par ses vertus , ses talens , ses connoissances aussi étendues que variées , les services qu'il rendit à l'état , et les lumières qu'il porta dans la jurisprudence. Sa jeunesse fut illustre sous Louis XIV , et sa disgrâce sous la régence le fut autant que son élévation.

Ses écrits seront toujours une source d'instruction pour ceux qui se destinent à l'étude des lois. Son éloquence fut celle d'un magistrat qui est l'interprète de l'équité , qui recommande les bons principes , montre les abus , pres-

crit la modération et en donne l'exemple. Sa diction est pure , et son goût aussi sain que son jugement. On y reconnoît un écrivain formé à l'école des classiques anciens et modernes.

A mesure que l'on avance vers le temps présent, l'éloquence du barreau devient plus substantielle en s'approchant quelquefois des questions de droit public et de jurisprudence universelle. On aperçoit ce progrès philosophique dans quelques mémoires de Loiseau, d'Elie de Beaumont et de Target, qui ont eu à traiter des causes où la philosophie législative pouvoit développer des vues générales soutenues par des moyens oratoires.

Pendant ce temps-là, un avocat général de Grenoble s'élevoit au niveau des orateurs de l'ancienne Rome par un vrai chef-d'œuvre d'éloquence judiciaire dans la cause d'un religionnaire , à qui l'on contestoit la légitimité de son mariage. Ce morceau , digne des plus grands maîtres , ne sera jamais lu sans admiration , ni même sans quelques larmes ; et plusieurs autres du même genre , sans être du même mérite , attestèrent qu'à cette époque des voix plus ou moins exercées s'élevoient tantôt contre l'illégalité des emprisonnemens arbitraires , et tantôt contre des abus d'administration.

Un autre magistrat de la province , dont personne ne doit plus regretter la perte que les malheureux , dont il s'étoit fait le protecteur , descendoit dans les cachots , pour en tirer des accusés sans défense , consacroit à leur salut son temps , ses talens et sa fortune , et attaquoit , avec toute l'énergie d'une belle âme , les vices de notre

procédure criminelle. Si l'ardente impétuosité de son zèle, qui portoit un peu d'exaltation dans sa tête, ne laisse pas pénétrer dans ses écrits la maturité, la mesure et le goût que le sévère critique pourroit y chercher, du moins les pleurs qu'il fit répandre au peuple assemblé, et même aux juges, dans les tribunaux de Rouen, prouvoient en lui le talent de la parole et le respectable usage qu'il en savoit faire (1).

Un troisième orateur, qui ne sortoit ni de la classe des magistrats, ni de celle des avocats, se fit remarquer dans le même temps par un talent extraordinaire dans une cause qui a long-temps occupé les esprits, celle de la réhabilitation de M. le comte de Lally, poursuivie par son fils.

Ce fils, qui depuis a paru avec éclat dans la première de nos assemblées nationales, déploya dans ses mémoires l'éloquence de l'âme, qui est le premier des talens de l'orateur. Son style est plein de noblesse, d'intérêt et d'énergie. Personne n'a porté plus loin cet art qu'on admire dans Cicéron, de donner aux preuves une force progressive, de faire naître une grande attente et de la remplir, de diviser ses moyens avec méthode pour les rendre plus sensibles, et de les réunir ensuite pour en former une masse accablante, de joindre à une logique qui brille comme la lumière, un pathétique qui embrase comme la foudre; et ce qui est plus rare que tout le reste, et ne pouvoit peut-être se rencontrer que dans

(1) On voit qu'il s'agit ici du président Dupaty.

une pareille cause , de contenir jusqu'à un certain point cette juste indignation , qu'il n'est pas toujours permis aux malheureux d'exhaler sans ménagement , mais qu'il faut contenir de façon à la faire passer tout entière dans l'âme de ses lecteurs ; à faire entendre tout ce qu'il ne dit pas , à faire sentir tout ce qu'il n'ose pas exprimer , à faire deviner le secret de l'infortune et des larmes , et à laisser dans tous les cœurs l'impression profonde de ce qu'il semble cacher dans le sien.

(LA HARPE. *Cours de Littérature.*)

CHAPITRE XVIII.

RÉCLAMATION D'ÉTAT.

LE premier août 1773, un enfant d'environ dix à douze ans, sourd-muet, fut trouvé dans la campagne aux environs de Mont-Didier, périssant d'inanition, couvert de haillons en lambeaux. Des personnes charitables le recueillent et le secourent.

Quand il est rétabli, on décerne un ordre pour le renfermer dans un des asiles que le présent funeste de la liberté rend nécessaires plutôt que désirables à la classe indigente de la société; asile qui ne dérobe un instant les malades adultes à la misère, que pour les lui rendre à dévorer plus sûrement quand ils ont retrouvé leurs forces; asile qui n'accueille l'enfance que pour la dévouer à un esclavage d'autant plus dur, qu'il la soumet partout à trouver partout des maîtres, sans pouvoir espérer nulle part des protecteurs; et que, de plus, il est accompagné d'une sorte d'opprobre, plus difficile à effacer que ne l'étoit dans l'ancien ordre des choses, celui de la flétrissure de la servitude.

La police et la charité n'ont pas trouvé d'autre moyen pour compenser en apparence les maux dont l'affranchissement prétendu des hommes, nés sans richesses, a

été la source ; et l'on ose les en féliciter, comme s'il ne valoit pas mieux pour des infortunés, vivre sous un maître intéressé à les conserver, à les défendre, que de languir dans un hôpital, ou de fondre dans une maison de force.

Quoi qu'il en soit, le petit misérable est d'abord traîné à Bicêtre, et ensuite, pour cause de maladie, transféré à l'Hôtel-Dieu : ce changement de séjour n'étoit pas une fortune.

On le guérit de son infirmité passagère ; mais l'autre infirmité naturelle qui le distinguoit, le fit connoître de l'homme bienfaisant et généreux, qui a trouvé le secret de créer les organes de l'ouïe et de la parole, en faveur de ceux que la nature en avoit privés. Son habitude à converser dans cet idiome nouveau, lui fit tirer, de l'espèce de statue qu'il avoit sous les yeux, des indices dont il résultoit que l'abandon de l'enfant étoit la suite d'un complot formé pour s'en débarrasser.

En recueillant ces commencemens de lumières, M. l'abbé de l'Épée composa une notice, qu'on se souvient d'avoir lue dans tous les papiers publics en 1776. Elle étoit conçue en ces termes :

Du premier mars 1776.

« Le 2 septembre 1773, on a trouvé sur le grand chemin de Péronne, près de Sechelles, un jeune enfant sourd et muet, âgé d'environ douze à treize ans. On l'a conduit à Paris, et mis à l'hôpital général avec l'indication ci-dessus :

» Il a été mené ensuite à l'Hôtel-Dieu, pour cause

de maladie , et y est resté pour servir selon ses forces, dans une des salles.

» Etant parvenu maintenant à l'âge de quinze ans, il s'exprime par signes d'une manière assez sensible pour faire entendre :

1°. Qu'il est d'une famille honnête et aisée ;

2°. Que son père, qui étoit boiteux, est mort ;

3°. Que sa mère est restée veuve avec quatre enfans, savoir, trois filles et lui ;

4°. Que sa dite mère portoit des rubans, avoit une montre, de beaux habits, une maison vaste, et des domestiques pour la servir, et que lui-même il y a toujours été servi ;

5°. Qu'il y avoit un grand jardin, un jardinier pour le cultiver, et que ce jardin rapportoit beaucoup de fruits : il explique ce qu'on faisoit pour le conserver pendant l'hiver ;

6°. Qu'en un certain jour on l'a fait monter sur un cheval avec un cavalier ;

7°. Qu'on lui a mis un masque, afin qu'il ne vit pas où on le menoit ;

8°. Qu'après l'avoir mené bien loin, le cavalier l'avoit abandonné ;

Il s'agit de faire rendre à ce malheureux enfant son nom, son état et ses biens. M. le comte de St.-Germain ordonne à toutes les brigades de maréchaussée du royaume de faire les informations et recherches les plus exactes pour découvrir, s'il est possible, le lieu et la naissance du jeune homme dont il s'agit, ainsi que les noms et qua-

lités de ses parens , et de lui en donner avis sur-le-champ. »

Trois mois après , le 5 juin suivant , l'abbé de l'Épée reçut , par la voie des bureaux de la guerre , les renseignemens que voici.

« Madame de Hauteserre , qui va passer tous les ans huit mois à Toulouse , y a une maison à loyer.

Au commencement de l'année 1773 , elle prit chez madame la comtesse de Solar , originaire de Paris , et veuve de M. le comte de Solar , ancien militaire , mort à Albi , un appartement au-dessous duquel il y avoit un très-beau et très-vaste jardin. Cette dame de Solar avoit , en ladite année 1773 , suivant le rapport de ladite dame de Hauteserre , une fille âgée d'environ quatorze ans , et un garçon sourd et muet , qui pouvoit avoir alors douze à treize ans. Le dernier , dit-elle , avoit des cheveux et sourcils blonds , les yeux bleus , bien fendus et tirant un peu sur le gris , la tête ronde et paroissant grosse , le visage ovale et maigre , de belles couleurs , le nez bien fait , la bouche grande , les dents mal rangées , une surdent , ayant une intelligence surprenante. Cet enfant partit de Toulouse vers le commencement du mois d'août de ladite année 1773 , sous la conduite d'un jeune homme , et sous le prétexte de l'amener aux eaux de Barège pour le guérir de la surdité , et on ne l'a plus revu. Sa mère est morte en novembre ou décembre de l'année dernière , et sa sœur est actuellement dans un couvent de Toulouse. »

Le muet de l'abbé de l'Épée avoit précisément tous

ces signes, et jusqu'à la surdent. En combinant le temps du départ du petit Solar de Toulouse, avec celui de la rencontre du muet affamé et trouvé sur le chemin de Péronne, l'éclipse de l'un avec l'apparition de l'autre, la description de la maison où demuroit le premier en Languedoc, avec celle que faisoit du séjour de son enfance l'inconnu de Picardie, il étoit impossible de n'y pas trouver un rapport frappant, suffisant peut-être pour autoriser dès lors des espérances et même une réclamation. L'abbé de l'Épée eût la prudence de différer.

Deux tentatives marquées que l'on fit pour détourner les soupçons, et assigner à l'enfant une origine toute différente de celle que l'on commençoit à entrevoir, fortifièrent, chez son bienfaiteur, la confiance qu'il commençoit à donner aux premières indications; et enfin, des témoignages directs, croyables et précis, ne laissèrent plus lieu chez lui à l'incertitude. Le feu comte de Solar avoit épousé une demoiselle de Clermont en Beauvoisis, dont le père et la famille subsistoient encore : l'instituteur y transporta son élève. Le muet fut reconnu authentiquement par l'aïeul pour son petit-fils, par des parens proches, pour un membre de la famille : vingt-huit témoins, juridiquement entendus depuis, adhérèrent à cette reconnaissance et la fortifièrent.

Je supplie le lecteur d'observer que je ne donne pas cette réunion de témoignages comme une preuve de la vérité. Je dis seulement que l'abbé de l'Épée, responsable à son honnêteté de l'assistance qu'il avoit eu la noblesse de promettre à son pupille, a été très-excusable

de s'y rendre, et qu'il auroit presque été criminel de s'en défier. La chaleur qu'il a pu mettre dans la suite d'une réclamation établie sur de pareils fondemens, ne désigne qu'une belle âme. S'il s'étoit trompé, il pourroit avoir des regrets et non des remords.

Je fais cette observation, quoique je n'aie pas l'honneur de le connoître, et je la crois placée, parce qu'il me semble que dans la discussion, il n'a pas été ménagé autant que le méritoient la générosité de ses procédés, la pureté de ses intentions, et, après tout, la force des présomptions qui justifioient ses démarches.

Cette affaire singulière n'étoit pas encore devenue juridique : l'abbé de l'Epée se borroit à chercher des protecteurs à son orphelin. Un prince (le duc de Penthièvre), connu et chéri par ses charitables profusions, étendit jusqu'à l'enfant ses bienfaits. On s'intéressoit, on raisonnoit, peu à peu on s'échauffoit. En général, dans toutes les affaires susceptibles de discussion, c'est un malheur que cette effervescence.

Il étoit évident, d'un côté, disoit-on, que si l'exil du muet hors de la maison paternelle n'étoit pas volontaire, comme ses déclarations l'indiquoient, il étoit la suite d'un crime ; de l'autre, si c'étoit le même individu parti pour Barège au commencement d'août 1773, et évanoui depuis, rien de plus aisé que de trouver le coupable, il ne falloit que marcher sur ses traces, et l'obliger à rendre compte de son dépôt.

Cette induction prématurée frappa jusqu'au magistrat chargé du ministère public au Châtelet de Paris. L'abbé

de l'Épée s'étant enfin décidé à commettre le sort de son pupille aux hasards d'un procès, et la réclamation de l'état de l'enfant ayant été entamée au Châtelet par une procédure civile, le substitut du procureur général y intervint incidemment; il rendit plainte de ce que le fait paroissoit offrir de criminel. A sa réquisition, le jeune homme désigné dans la notice ci-dessus, comme ayant été le guide du petit Solar, de Toulouse à Barège, nommé Cazeaux, a été décrété de prise de corps, conduit à Paris dans les prisons, et son procès lui a été fait avec la plus grande rigueur, avec trop de rigueur peut-être.

Pour se défendre, il avoit dit que le muet languedocien, dont on lui avoit confié la conduite, étoit, au retour de Barège, mort à Charlas, patrie de Cazeaux, tandis que lui-même étoit malade. Tous deux avoient eu la petite vérole dans le même lieu et le même temps, à la fin de février 1774. L'enfant de condition étoit mort, tandis que son conducteur guérissoit. Le premier avoit été inhumé dans la sépulture de ses hôtes.

On produisoit son extrait mortuaire. Cette réponse auroit pu être, en effet, sans réplique : l'accusation s'évanouissoit avec le délit.

Par malheur, non-seulement ce titre justificateur n'étoit pas dans les formes prescrites par la loi; mais il étoit évidemment altéré. Les ordonnances veulent chez nous que les monumens, dépositaires de l'existence des citoyens, ces archives où la vie et la mort des hommes sont consignés, soient doubles et parfaitement sembla-

bles : l'un passe au greffe de la juridiction la plus voisine , l'autre reste entre les mains du curé. Or , on lisoit :

Sur l'un des extraits délivrés

par le greffier :

Extrait des registres de l'église paroissiale de Charlas , diocèse de Cominges , sénéchaussée de Bigorre. (Année 1774.)

Le même jour est décédé , et a été inhumé le lendemain , dans la sépulture de M. Cazeaux , le comte de Solar , présens le sieur Guillaume Cazeaux et Dominique Terrade , le 29 dudit. En foi de ce , DURBAN , curé. Signé audit registre.

Sur l'autre émané du curé :

Extrait des registres des sépultures de la paroisse de Charlas , au diocèse de Cominges. (Année 1774.)

Le 28 janvier est décédé , et a été inhumé le lendemain 29 , dans la sépulture de M. Cazeaux , en présence des sieurs Dominique Cazeaux et Guillaume Terrade , un enfant âgé de dix à douze ans , qui étoit muet , et qu'on appeloit le comte de Solar. En foi de ce , DURBAN , curé.

Ainsi , 1°. les témoins n'avoient pas signé , quoique la loi l'ordonne formellement. Le pasteur n'énonçoit pas même si c'étoit par négligence de son côté , ou par incapacité du leur.

2°. Ni les noms de baptême et de famille du mort , ni son âge , ni son état , n'étoient spécifiés , quoique la loi désire encore cette exactitude.

3°. D'un acte à l'autre , les noms de baptême des témoins sont transposés ; celui qui est *Dominique* dans l'un , devient *Guillaume* dans l'autre ; et au contraire , le *Guillaume* du premier , est le *Dominique* du second , ce qui indiqueroit au moins dans une des rédactions , une bien excessive légèreté.

4°. L'interprétation posthume , s'il est permis de le

dire, dont le curé a chargé le registre resté dans ses mains, donne lieu à d'autres doutes. Elle prouve que dans le temps même de l'inhumation, il a été, ou bien négligent, ou bien peu instruit; et l'addition semble avoir pour objet beaucoup moins de communiquer à l'acte plus d'authenticité que de réparer la faute du rédacteur, en constatant sa défiance.

Mais ce qui manquoit à la pièce, l'accusé offroit de le suppléer par une déposition d'une foule de témoins, qui attesteroient son départ de Toulouse, son arrivée, et son séjour à Barège avec le vrai Solar, son retour depuis Barège jusqu'à Charlas avec ce jeune homme, la maladie de celui-ci, et enfin sa mort, bien publique, bien connue, sur lesquels en effet il resteroit peu de doutes, malgré l'illégalité de l'acte mortuaire, si tant de voix non suspectes s'élevoient pour le constater.

A cette preuve affirmative, il demandoit qu'on en joignît une négative. Celui qui répète le nom de Solar, disoit-il, n'est qu'un imposteur, et son patron est égaré par une bienfaisance trop ardente; qu'on le mène à Toulouse, à Alby, dans les lieux où vivent les témoins des dernières années de la famille de Solar, et l'on verra qu'ils ne le reconnoîtront point.

(LINGUET. *Annales politiques, civiles
et littéraires.*)

Et c'est ce moyen que fit très-bien valoir M. Tronçon du Coudray, son défenseur, dans le plaidoyer dont nous allons parler, et qui fit rendre à M. Caseaux sa liberté en faisant reconnoître son innocence.

CHAPITRE XIX.

EXORDE D'UN PLAIDOYER EN FAVEUR DE CAZEAUX.

PARMI les causes , souvent importantes , sur lesquelles vous avez à prononcer , il s'en élève de temps en temps d'un ordre supérieur , où la providence , réunissant de grands objets et de grands événemens , semble ajouter à la noblesse de vos fonctions , en vous donnant lieu de développer , pour ainsi dire , tous les efforts de la sagesse humaine ; et la dignité de votre ministère ne paroît jamais mieux que quand , assis dans ce sanctuaire au milieu des citoyens qu'y amènent alors de toutes parts l'importance et la contrariété des intérêts , vous allez y rendre , dans le silence des passions , l'oracle que vous dictent les lois.

C'est à cette classe particulière et privilégiée qu'appartient la cause qui se présente aujourd'hui devant vous.

Rien de plus imposant et de plus digne de la majesté de cette audience que le spectacle des personnages , des objets et des événemens qu'elle rassemble.

On y voit , d'une part , un de ces individus malheureux , que la nature semble avoir séparés du reste des

hommes , en les privant des sens par lesquels ils se communiquent entre eux. Errant d'abord dans les bois , réduit à la condition des animaux dont il partageoit la retraite , recueilli ensuite par l'humanité , adopté par la bienfaisance , et rétabli par le secours d'un art ingénieux , dans les fonctions d'où la nature l'avoit exclu ; on le voit , dis-je , en commencer l'usage , par réclamer l'état d'un citoyen distingué , en inculper un du crime de le lui avoir ravi , et lui donner sa propre mère pour complice. Favorisé par quelques ressemblance avec l'enfant auquel il veut s'identifier , il paroît un moment rendre probables les faits extraordinaires et atroces qu'il dénonce à la justice.

A ses côtés paroît , comme un génie tutélaire qui lui a été donné dans son infortune , un de ces hommes rares dont le ciel fait quelquefois présent à la terre , qui , précieux à l'humanité par leurs talens , lui sont encore plus recommandables par le désintéressement noble avec lequel ils les consacrent , et qui , dédaignant les places et les récompenses , nous apprennent de quel prix sont aux yeux du sage l'estime et le plaisir attachés à la vertu. Transporté par l'enthousiasme de la bienfaisance , le célèbre instituteur des sourds et muets , après avoir rendu son pupille à la société , en lui créant de nouveaux sens , essaie de couronner son bienfait en l'y plaçant dans la première classe. Il le présente à la justice comme le fils du comte de Solar , et , dans le trouble qu'il excite autour d'elle , cet homme vénérable , conciliant à son opinion autant de partisans qu'il a d'ad-

mirateurs , paroît ainsi réunir et entraîner tous les suffrages.

Voilà, Messieurs, le premier aspect de cette affaire, et c'est celui peut-être pour lequel penchent naturellement et secrètement tous les cœurs.

Mais il en est un autre bien plus intéressant pour des magistrats éclairés et intègres, que l'attrait du merveilleux ne séduit pas, qui ne voient et n'écoutent que la raison et les lois; et c'est cette partie de la cause qui devient aujourd'hui, Messieurs, l'objet de votre audience.

On y voit un innocent décrété tout à coup sans corps de délit, sur des présomptions vagues et des préjugés puérils, arraché des bras d'un père octogénaire dont il est l'unique soutien, jeté dans les fers, traîné ignominieusement pendant deux cents lieues comme un vil criminel, précipité à son arrivée dans les cachots, fatigué pendant huit mois par une instruction vexatoire, et pour comble de douleur, demandant, sollicitant inutilement le moyen prompt et infaillible de se justifier, une procédure, simple, décisive, qui doit du même trait de lumière dissiper les ténèbres des informations, montrer au grand jour la vérité, et faire évanouir jusqu'au fantôme du corps de délit.

Pour cet infortuné, et entre mille témoins de son innocence, un enfant vient d'élever sa voix; un enfant, aussi intéressant par son sexe que par son âge, par la candeur de ses dépositions, que par la qualité qui l'autorise dans cette cause à en aider le malheureux, la

soeur même du citoyen dont un inconnu a envahi le nom. Déjà , Messieurs , les tribunaux l'ont vue réclamer contre cette usurpation , et bientôt vous la verrez poursuivre à vos pieds l'usurpateur.

Ce tableau de la cause suffit , Messieurs , pour vous en donner l'idée et vous en faire connoître l'importance. Serai-je moi-même assez heureux pour en soutenir le poids ? Infortuné , qui avez confié votre défense à ma jeunesse , puisse ma bouche en s'ouvrant pour la première fois dans ce temple auguste , y inspirer pour vous une partie de cet intérêt que méritent vos malheurs ! Réhabilité déjà dans l'opinion publique par un mémoire dont la raison éloquente a ramené les meilleurs esprits et ébranlé les plus opiniâtres (1) , dirigé par des conseils distingués dont le zèle actif et généreux a tant de droits à votre reconnoissance , vous allez triompher sans doute ; et peut-être qu'oubliant moi-même mon inexpérience et ma foiblesse , une confiance légitime prêterà à ma voix cette force et cet empire qu'ont sur tous les cœurs l'innocence et la vérité.

Pour vous , homme célèbre , dont l'autorité a eu tant d'influence dans cette affaire et l'imprudence des suites si funestes , souffrez ici de moi cette interpellation. Vous êtes si cher à l'humanité ! comment se fait-il que vous soyez si fatal à l'innocence ? Pourquoi voué depuis longtemps à un état de bienfaisance et couvert de la gloire solide qu'il vous a méritée , la pureté de vos intentions

(1) Ce mémoire étoit l'ouvrage de M. Élie de Beaumont.

n'a-t-elle pu vous préserver d'une faute qui a coûté tant de larmes à un citoyen vertueux ? Vous connoîtrez bientôt votre erreur ; vous verrez combien la balance où les lois pèsent l'état et la vie des citoyens , est différente de celle que l'enthousiasme vous prête ; et si les premiers soupirs du malheureux semblent ici vous accuser , vous-même gémirez avec lui d'avoir , en réclamant pour votre pupille un état imaginaire , attiré sur un innocent un opprobre et des maux trop réels.

QUESTION.

Quel est cet inconnu singulier qui sort tout à coup de sa retraite , et qui , sans état , sans qualité et sans titres , commence , en paroissant dans la société , par s'y placer dans le premier rang ? Voilà , ce semble , Messieurs , la question qu'il falloit décider avant que d'examiner celle qu'on nous force à vous présenter aujourd'hui. Comment oser chercher le ravisseur du comte de Solar , avant de savoir si l'enfant , qui en a pris le titre , l'est réellement ; s'il n'est ni trompeur ni trompé ; si , égaré par un guide infidèle , il a été à Toulouse et non du côté de Péronne ; si même il l'a été , et si , au défaut de témoins de cette suppression , son témoignage dans sa propre cause en est une preuve suffisante ? Enfin , le titre de l'accusation ne pouvant être que la suppression du comte de Solar , il falloit sans doute , avant de voir dans l'enfant de Péronne le comte de Solar supprimé , constater s'il étoit véritablement le comte de Solar. Toute procédure criminelle étoit jusque-là prématurée et vexatoire.

De cette distinction , Messieurs , va naître un double ordre d'effets , dont l'exposé sera la matière de cette audience.

Je prendrai d'abord le comte de Solar à sa naissance et le conduirai jusqu'à Charlas , où je vous le montrerai dans le tombeau. Je m'occuperai ensuite des faits incertains que le sieur Cazeaux a pu recueillir sur l'enfant de Péronne , et le rapprochant du comte de Solar , je détaillerai les faits les plus intéressans par lesquels on a voulu identifier les deux individus... (M. Tronçon plaida cette cause pendant deux audiences , et voici comme il termina son éloquent plaidoyer.)

« En est-ce assez , Messieurs , et que faut-il de plus ? Quel est donc cet enfant téméraire qui vient mettre en péril les jours et l'honneur d'un citoyen ? Rejeté par la loi , démenti par les faits , désavoué par les témoins les plus respectables , comment ose-t-il persister , comment ose-t-on s'obstiner pour lui dans une erreur si absurde et si dangereuse ? Il est méconnu de tous ceux qui doivent le connoître ; il méconnoît tous ceux qu'il doit lui-même connoître , il méconnoît son prétendu ravisseur , il méconnoît ses maîtres , il méconnoît ses amis , il méconnoît sa sœur , il méconnoît sa mère..... Que veut-on encore , et qu'exige le fanatisme de plus démonstratif ? Sage célèbre de nos jours ! homme vertueux si respecté et si digne de l'être , mais dont le zèle imprudent a embrassé si légèrement une opinion funeste à l'innocence ! tremblez. Vous êtes peut-être , sans le savoir , l'agent du mensonge : ouvrez les yeux , vous allez peut-être recon-

noître avec horreur dans vos bras, l'enfant de l'imposture. Si cet individu, (malheureux sans doute, quel qu'il puisse être) n'est que foible ou trompé, soyez, restez son père, et qu'il remercie le ciel de l'adoption; mais rendez hommage à la vérité que vous allez connoître, et ôtez à une cause odieuse le seul argument qui lui reste, votre gloire et votre vertu.

» Et vous, infortuné! qu'une erreur sanguinaire a poursuivi jusqu'aux pieds de la justice et frappé jusqu'entre ses bras; vous, qui demandiez sans cesse à votre jeune et foible défenseur, s'il y avoit encore des lois protectrices du malheureux, où étoient les vengeurs de l'innocence persécutée: rassurez-vous, vous les avez trouvés; vous voilà devant eux. Vous leur rendez compte du citoyen qu'ils vous redemandent; vous le leur représentez dans les fastes de la loi; vous le leur montrez dans le tombeau; ils vous voient à ses côtés, tandis que l'enfant qu'on y veut identifier, est à deux cents lieues de vous; vous leur prouvez que le crime, dont on vous accuse, impossible en lui-même, est évidemment démenti dans le fait par les titres et les témoins les plus précieux. Les lois, les actes, les hommes, la raison, vous défendent de concert.... vous avez vaincu.

» Ouvrez-lui, Messieurs, ouvrez-lui les prisons; qu'il sorte, il est innocent, il l'est; tout vous le crie. Pères du peuple! protecteurs nés des citoyens! montrez aux citoyens qui vous contemplent ici dans la majesté de votre pouvoir, que vous en êtes revêtus pour les défendre dans tous les temps, des attaques de l'injustice, sous quelque

forme qu'elle se montre. Voyez ce concours qu'attire de toutes parts autour de vous, le danger d'un malheureux opprimé : voilà les défenseurs qui parlent en sa faveur, qui vous cautionnent son innocence ; qu'il est beau, qu'il est honorable pour la justice, cet hommage unanime que rendent devant elle, à la vertu, des citoyens de tous les ordres et de tous les états ! dans le sentiment commun de générosité et de confiance qui les anime, ils semblent célébrer à la fois l'innocence triomphante et les dieux qui la délivrent. »

(TRONÇON DU COUDRAY.)

CHAPITRE XX.

CONSIDÉRATIONS SUR L'ADULTÈRE (1).

QUOIQU'AIT pu dire une philosophie trop indulgente ; quelle que soit, au milieu de la triste dépravation de nos mœurs, l'imprudente légèreté de nos maximes, ce n'est donc pas déjà une faute ordinaire que d'affaiblir indiscrètement, et même sans aucune intention mauvaise, la confiance et l'attachement sans bornes que se doivent deux époux ; ce n'est donc pas une faute ordinaire, mais un crime véritable, mais peut-être le premier de tous les attentats contre l'ordre de la société, contre le système des lois et des mœurs ; que ce délit, trop excusé de nos jours, qui, violant le plus saint de tous les contrats, éteint pour jamais l'amour en des cœurs bien faits pour s'aimer, et brise sans retour, et comme à la fois, tous les liens qui les unissent.

Laissez-moi considérer ici toutes les conséquences de l'adultère.

Supposez l'adultère public ; de combien de troubles, de dissensions, de haines fatales n'est-il pas la source féconde ? Avec quelle terrible explosion je le vois diviser,

(1) Extrait d'un mémoire de M. Bergasse, dans l'affaire de M. Kornemann, contre MM. Beaumarchais, Lenoir et Daudet de Jossans.

disperser les pères, les époux, les enfans? Avec quelle rapidité funeste il anéantit, il bouleverse au moins le système entier de leurs habitudes? Loin de sa famille naissante, gage encore cher d'une union qui fut longtemps heureuse, dans quel isolement affreux va vivre désormais cette femme infidèle avec trop d'éclat, et dont l'existence est pour jamais vouée au repentir et à l'ignominie? Au sein de sa famille naissante, que va devenir cet époux outragé avec trop de scandale? Que d'amertume, que de regrets, que de mouvemens de douleur, de vengeance il éprouvera dans la solitude profonde, à laquelle il est condamné? Comme il se trouvera malheureux, en se rappelant les jours de bonheur qui se sont écoulés pour lui sans retour, en leur comparant les jours de tristesse qui leur succèdent! Et, parmi tant de désolation, quelle éducation est réservée à ces enfans qui n'ont plus de mère, devant lesquels on ne peut même prononcer le nom de celle qui leur donna le jour! Employez toutes les ressources de la morale, pour leur former une âme aimante et sensible; oh, écoutez-moi! qu'aimeront-ils? Leur père, leur infortuné père; et alors ils partageront ses ressentimens, et ils ne verront plus que comme un objet d'aversion et de mépris, la femme qui cependant les a nourris de son lait; celle, sur le sein de laquelle ils se sont endormis tant de fois. Oh! de grâce, encore, écoutez-moi! qu'aimeront-ils? Peut-être leur mère coupable, mais expiant sa faute par des pleurs éternels! et alors ils ne tiendront plus à leur père, que par les chaînes pesantes du devoir; et il leur demandera

vainement une tendresse dont le germe est étouffé dans leur cœur. Ainsi la famille est détruite ; ainsi tous les individus qui la composent , isolés les uns des autres , vivront avec des intérêts ou opposés , ou différens ; et la paix , avec toutes les affections douces qu'elle produit , est exilée pour toujours du premier sanctuaire que lui avoit destiné la nature.

Supposez l'adultère secret. Les conséquences qu'il entraîne , pour être différentes en apparence , en sont-elles moins funestes ? Je veux que vous puissiez constamment réussir à tromper un époux crédule , qu'un événement imprévu ne déconcerte jamais les mesures que vous prenez pour endormir sa vigilance ; je vous le demande , en avez-vous moins porté le désordre et le vice dans l'âme de cette femme , dont vous avez égaré la raison ! Ne l'avez-vous pas , pour toujours , placée dans une position fautive , où sa sensibilité ne peut se développer que d'une manière contraire à ses devoirs ? Ne l'obligez-vous pas sans cesse à dissimuler , à feindre ? ne l'accoutumez-vous pas , sans cesse , à mentir à son cœur , en présence de l'époux qu'elle doit aimer uniquement , et qu'elle est réduite à abuser par de fausses caresses ou des confidences perfides ? L'amour heureux est la plus douce de toutes les affections de l'âme. L'amour , qui éprouve des obstacles , l'amour , qui ne vit qu'au sein de la contrainte et de la gêne , est , de toutes les passions , la plus terrible , et peut aisément devenir , de toutes les passions , la plus criminelle. Oh ! si celle que vous avez séduite vous aime comme il faut aimer ; si elle ne vit que de votre vie , si elle va

chercher dans votre âme tous les mouvemens auxquels la sienne s'abandonne, combien de fois, impatiente de jouir pleinement de son bonheur, et de se l'assurer sans retour, combien de fois ne désira-t-elle pas le mal, la mort même de celui avec lequel elle a juré de vivre? Vous frémissez! Eh! qui ne veut briser ses fers, quand il peut les remplacer par les plus doux liens? Et, si j'osois vous révéler des mystères affreux, de combien de crimes secrets, et bien plus communs qu'on ne l'imagine, cette fatale pensée n'est-elle pas tous les jours la cause? Mais laissons là les crimes, et ne parlons que des désordres qu'une telle situation enfante. Il faut haïr ceux qui nous empêchent d'aimer; il le faut, c'est la nature elle-même qui l'ordonne. A côté de son époux, la femme infidèle n'aura donc que des sentimens d'aversion et de haine: elle dissimulera ses sentimens, je le veux; mais continuera-t-elle à mettre dans ses manières, cette franchise cette ingénuité touchante qu'il est impossible d'imiter? et dès lors ne voyez-vous pas la froideur, l'indifférence, la nuit, séparer insensiblement les époux; et d'un pareil ordre de choses, quel système d'éducation va résulter pour les enfans! Ne remarquez-vous pas également ici toute la chaîne des affections domestiques interrompue, les membres de la famille opposés entre eux, les habitudes qui les isole, remplaçant pour toujours celle qui devoit les unir.

Ce n'est pas tout: vous êtes surpris qu'un égoïsme dépravateur ait envahi toutes les classes de la société; vous vous plaignez de ce qu'il n'existe plus de bonne foi, d'in-

timité dans le commerce de la vie ; vous regrettez , qu'à l'intéressante bonhomie , à l'antique franchise de nos pères , ait succédé une politesse froide , mesurée , pleine de réserve. Sous l'appareil mensonger de vos fausses jouissances , l'instinct de la nature vous parle encore ; toujours mécontents parmi les vains amusemens qui vous occupent , les distractions tumultueuses qui vous entraînent , vous soupirez en secret , après des biens plus réels , des plaisirs plus véritables ; votre cœur , que dévore une activité inquiète , cherche , à travers les situations tourmentées qui lui sont offertes , une situation qui le repose. Il a besoin de se nourrir d'affections vives , de sentimens profonds , de s'attacher par des habitudes durables ; et , dans le tourbillon d'intérêts opposés , qui le pressent de toutes parts , rien n'apaise , rien n'assouvit ce besoin importun. Etrangers les uns aux autres , obéissant chacun à des systèmes différens , vous disputant le bonheur , comme des ennemis acharnés se disputent une proie ; ne pouvant plus être heureux , parce que la nature a placé le bonheur pour vous , dans la communauté des mêmes affections ; parce que vous ne pouvez être heureux qu'en vous aimant , et que vous ne savez pas , que vous n'osez pas vous aimer , vous n'existez ensemble qu'en vous environnant de toutes les précautions de la crainte , de tous les tourmens de la jalousie , vous ne connoissez plus ces mouvemens libres et décidés d'une sensibilité qui s'abandonne , ces émotions si touchantes et si vives , qui font tant de bien à l'âme qui s'y livre. Vous portez tous , au dedans de vous , une affreuse solitude ; malgré l'éclat et le

bruit qui accompagnent vos jouissances, toutes vos âmes se taisent ; et l'insupportable ennui, et la tristesse vague et sans motif, finissent toujours par en absorber les vaines agitations, et par en éteindre tous les mouvemens.

Oh ! voulez-vous apprendre pourquoi vous êtes si loin aujourd'hui de la route que la nature vous avoit tracée ? Voulez-vous découvrir où vont se former tous les fleaux qui vous désolent, s'engendrer tous les vices qui vous travaillent ? rentrez de nouveau avec moi dans l'intérieur de vos maisons ; comment vivent entr'eux les pères, les époux, ses enfans, qu'une même habitation réunit ? Que d'antipathies secrètes parmi tous ces êtres, appelés à supporter ensemble la même destinée ! Avec quelle indifférence ils s'abordent ; avec quelle impatience ils se fuient ; avec quel dégoût mal déguisé ils demeurent ! Et quand a commencé le désordre dont vous apercevez ici des traces si funestes ? Je viens de vous le dire ; et il faut le répéter encore. A l'instant où l'épouse fut infidèle ; à l'instant où l'époux a cessé d'aimer son épouse. Alors, vous l'avez vu, la confiance mutuelle s'est éteinte ; alors, aux douces habitudes ont succédé les froides bienséances ; alors plus d'abandon, plus de plaisir ; l'époux et l'épouse ont négligé des devoirs qu'ils ne pouvoient remplir qu'en commun ; les enfans ne se sont développés que dans un état de gêne, et loin des affections paisibles qui auroient dû les environner dès le berceau, ils n'ont vécu que pour connoître toutes les passions tristes, qui, en isolant l'homme de ses semblables, le rendent partout méchant et malheureux.

Or maintenant, faites sortir de leurs foyers les pères, ces enfans, ces époux, qui n'ont fait ensemble que le cruel apprentissage de dissimuler et de haïr; assemblez en société tous ces membres épars: où voulez-vous trouver les vertus que vous regrettez? Comment seroit-il possible que se formassent, parmi tous ces êtres déjà corrompus, les habitudes nécessaires à votre bonheur?

Aussi, pour le dire en passant, la plupart des législateurs, religieux et politiques, ont-ils regardé l'adultère comme rompant essentiellement le mariage. Aussi le divorce a-t-il été et demeure-t-il en usage chez tous les peuples où l'on s'est spécialement occupé du maintien des mœurs, et de la conservation des premiers principes de la société.

(BERGASSE. *Mémoire sur une question d'adultère, pour M. Kornemann.*)

 CHAPITRE XXI.

DISCOURS DE M. SERVAN, AVOCAT GÉNÉRAL AU PARLEMENT DE GRENOBLE, DANS LA CAUSE D'UNE FEMME PROTESTANTE.

CETTE cause étoit extrêmement simple : Jacques Roux et Marie Robequin, tous deux protestans, se marièrent en 1764, suivant les rites de leur religion. On sait que nos anciennes lois ne reconnoissoient point ces sortes de mariage. Deux ans après, Jacques Roux quitta sa femme, abjura sa religion, pour se faire catholique, et se maria peu de temps après, avec une servante qu'il avoit débauchée. L'infortunée Robequin ne pouvant invoquer les lois en faveur de son mariage, se contenta de réclamer une somme de 1,200fr. en forme de dommages et intérêts pour la perte irréparable de son état et de son honneur. Jacques Roux refusa de lui payer cette modique somme, et lui offrit, *par^s excès d'équité*, disoit-il, celle de 300 francs.

On voit que rien n'étoit plus simple que cette affaire, et que, par son peu d'importance, elle méritoit à peine de sortir de l'enceinte du tribunal où elle fut plaidée. Mais M. Servan, en épousant les intérêts de Marie Robequin, environna sa cause de considérations si étendues, et sut la revêtir de couleurs si brillantes, qu'il en fit, en quelque

sorte la cause de l'humanité entière, et que toute la France partagea avec les habitans de Grenoble, les émotions que l'éloquent avocat général avoit excitées dans le cœur de tous les juges.

L'orateur, après avoir exposé succinctement les faits, commence par examiner la question de savoir si celui qui a commis un tort, même involontairement, est tenu de le réparer; et il prouve très-bien que les lois civiles, comme la loi naturelle, l'obligent à cette réparation, hors les cas, où une force supérieure l'a fait servir d'instrument à ce dommage. Or, Jacques Roux n'étoit dans aucun de ces cas, en abandonnant au désespoir, et en livrant au déshonneur une femme qu'il avoit épousée publiquement, du consentement de ses parens, et suivant les rites de sa religion. C'est cette femme qu'il osoit nommer une *concubine*. A ce nom injurieux, s'écrie l'orateur, la justice, la décence et la pitié se révoltent.

« Une concubine, Messieurs, est une femme coupable qui se livre volontairement au crime qu'elle connoît; une concubine est une femme scandaleuse qui affronte la honte et marche tête levée entre le vice et le plaisir; c'est celle qui fait rougir son sexe, en corrompant le nôtre; qui, mêlant l'attrait de la liberté à celui du plaisir, dégoûte des unions plus légitimes, hâte la chute de la foiblesse, expose la vertu même aux attaques de la débauche encouragée, ruine les mœurs, trouble l'ordre public et profane la religion.

» Une concubine quelquefois est celle qui n'affecte le mystère que pour donner à son commerce honteux les

apparences d'une union secrète et légitime ; qui couvrant la débauche du voile de la religion, ne sauve le scandale que par l'hypocrisie.

» Mais appeler d'un tel nom , une jeune fille qui reçoit un époux de la main d'un père et d'une mère , qui voit bénir ses liens par un ministre de sa religion ; une fille , en un mot , qui a dû entrer chaste dans le même lit , dont elle a pu sortir pudique , c'est trop cruellement outrager le malheur et l'innocence ; et puisqu'on ravit un époux à cette femme , laissons-lui du moins la vertu. »

L'orateur examine ensuite la question de savoir si le mariage de Roux et de la Robequin est légitime en lui-même , indépendamment de la protection des lois civiles. Il n'hésite pas à prononcer l'affirmative ; et voici comme il procède dans ses moyens.

« Un homme , dit-il , et une femme s'engagent à vivre dans cette union qu'on appelle *mariage*. Cet engagement est-il valide ? Et quelle est son étendue ?

» Tous ceux qui ont traité des lois naturelles , nous disent que le mariage est un véritable contrat , même dans l'ordre de la nature , et qu'il en résulte des obligations réciproques.....

» Laissons ici toutes les idées que la société nous a données sur le mariage. Rien ne ressemble moins à ce qui étoit , que ce qui est ; et peut-être de toutes les choses naturelles , c'est celle que les institutions humaines ont le plus altérée : ce lien , le premier , le plus doux lien de la nature , mais si foible en apparence , à peine formé par un plaisir passager , étoit peut-être plus fort et plus du-

vable que ces chaînes d'or fabriquées depuis par la politique et l'intérêt, pour rapprocher avec effort deux cœurs esclaves qui cherchent à s'échapper. Ce sont nos mœurs qui tendent à nous faire douter que l'union du mariage, rendue libre, puisse subsister plus d'un moment; mais ne confondons pas notre dépravation avec la nature....

» Imaginons la première rencontre de deux êtres qui se cherchent, sans se connoître; et qui, transportés à la vue l'un de l'autre, s'aiment et s'unissent pour accomplir les desseins de la nature. Tous deux s'engagent à vivre dans une union sans partage. Quelle est la valeur de ce contrat? Le premier caprice, le premier dégoût, le premier désir n'autorisera-t-il pas à le violer? Et que pourra-t-on reprocher à celui qui ne l'ayant formé que pour le plaisir, le rompra pour la même cause?...

» Mais bientôt cette union reçoit une force nouvelle, ses effets deviennent sensibles; la femme devient mère: c'est alors qu'un nouvel instinct se fait sentir, des sentimens inconnus se développent, et les cœurs s'unissent par un intérêt plus tendre et plus durable que celui du plaisir.

» Ce changement, dans lequel l'homme reconnoît confusément son ouvrage, je ne sais quelle espérance inquiète, une curiosité pressante sur ce que l'avenir lui promet, la vive pitié des maux que sa compagne supporte, et dont il est l'unique auteur, tout la lui rend plus chère et resserre ses premiers liens.

» Combien alors cette union devient respectable et sacrée! Quel inviolable droit les deux sexes acquièrent de

ce moment l'un sur l'autre. Une femme gardienne d'un dépôt si cher oseroit-elle se séparer d'un époux et lui ravir ce qui ne lui appartient pas moins qu'à elle ; et lui, pourra-t-il abandonner sa compagne, dans l'instant même où il l'a réduite à ne pouvoir se passer de ses secours : le cœur humain n'est ni injuste, ni barbare ; et si nous savions mieux le consulter, nous ne proposerions jamais ces problèmes qui le déshonorent. Ainsi le contrat de mariage, mal assuré dans son origine, sur l'instinct d'un plaisir fugitif, est maintenant fondé sur le devoir. L'honneur, la bonne foi, la pitié, le souvenir du passé, l'espérance de l'avenir, tout asservit le cœur à l'empire de la raison, tout donne à cet engagement la moralité, qui paroissoit d'abord lui manquer....

» Enfin la femme met au jour le sujet de tant d'alarmes et d'espérances. Quel moment dans l'histoire de l'homme ! Etonné de son ouvrage, il se voit tout à coup reproduire dans une créature semblable à lui ; et dans le même instant tout l'amour de lui-même vient se confondre dans cet être étranger. Dans cet instant, il est prêt à sacrifier sa vie pour un enfant, qui lui est à peine connu. L'amour conjugal n'a plus de bornes, et l'amour paternel l'égale dès sa naissance....

» Voilà l'époque où le contrat de mariage reçoit toute son énergie : les sentimens d'un père et d'une mère se rencontrant sans cesse dans un sujet commun, se confondent mille fois en un jour ; c'est le moment où la nature semble leur payer, par des plaisirs tous nouveaux, le bienfait qu'elle en a reçu, et bénir dans sa simplicité une union qui perpétue son ouvrage.

» Pères sensibles ! si vous m'écoutez ici , vous rendez , j'en suis sûr au fond de vos cœurs , témoignage à cette vérité ; vous vous rappelez ce moment , où vous reçûtes pour la première fois dans vos bras tremblans de joie un enfant qui vous devoit la vie ; où vous lui sourîtes en versant des larmes , où les moindres gémissemens de cette créature innocente vous faisoient tressaillir tout entier ; lorsque pressant contre votre sein et la mère et l'enfant , entraîné par des sentimens contraires , vous étiez partagé entre la compassion et la joie , eûtes-vous besoin alors de vous souvenir des formalités de ces lois , pour vous contraindre à la tendresse ? doutâtes-vous alors que votre engagement prît sa source dans la nature ? Dites , dites donc , si vous le pouvez , à cette femme expirante , que vous ne lui devez rien qu'au nom des lois humaines ; si vous le pouvez , repoussez cet enfant de votre sein... Vous pleurez ! C'est ainsi que répond la nature. »

Ce mouvement oratoire est très-beau , et produisit un grand effet , parce qu'il est vrai et pris dans le fond du cœur humain. Du sentiment qu'il venoit d'émouvoir au plus haut degré , et des principes de droit qu'il avoit établis précédemment , l'orateur conclut que le mariage contracté par J. Roux et la Robequin étoit légitime et respectable dans l'ordre naturel.

Mais parce que ce contrat étoit dépourvu des formalités que nos lois civiles prescrivoient , il étoit malheureusement sans effet légal ; qu'en conclure ? Pouvoit-il être rompu , sans dédommagement pour la partie lésée ? Marie Robequin , épouse et mère , lâchement abandonnée par celui qui lui devoit secours et protection , pou-

voit demander l'équivalent des avantages qu'elle avoit perdus.

« Or, continue l'orateur, quel est cet équivalent ? Les avantages du contrat, que cette femme avoit formé, étoient un époux, un protecteur, un état, un asile pour sa vie entière, des plaisirs avec innocence, l'intégrité de son honneur, en un mot, l'union la plus douce et la plus durable. Quel est l'équivalent de tous ces biens qu'on lui ravit ? Est-ce la somme de 500 livres qu'on lui offre ? Est-ce celle de 1,200 livres qu'elle demande ?

» Que J. Roux y joigne encore toute sa fortune, et rien ne sera réparé. Voilà comme l'injustice compte : laissez-lui apprécier l'honneur et le repos, à peine elle offre un peu d'argent pour tout cela. Mais nous, Messieurs, nous devons nous plaindre que de telles pertes ne soient réparées que par l'argent ; quel rapport l'honneur a-t-il avec nos monnoies ? Louons donc ici la modération de cette femme, ou plutôt plaignons sa timidité qui a mis à si bas prix des biens inestimables. »

J. Roux avoit dit dans ses moyens de défense que Marie Robequin étoit d'autant moins recevable dans ses demandes, qu'elle avoit *refusé de faire réhabiliter son mariage*, c'est-à-dire qu'elle avoit refusé de changer de religion avec lui.

Ce moyen odieux excite toute l'indignation de l'orateur, et lui arrache une réponse victorieuse que nous ne craignons pas de comparer à tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus éloquent dans ce qu'on appelle le *style de l'argumentation*.

« Est-ce donc ainsi que les conversions s'opèrent ? Depuis quand a-t-on vu choisir un huissier pour missionnaire , et faire signifier à quelqu'un de se convertir ? Oui, Messieurs, je dis que quand même J. Roux eût offert publiquement à Marie Robequin la réhabilitation de son mariage , cette femme eût pu , sans crime , sans aucune faute , sans rien perdre de ses droits , refuser de la part d'un homme , une offre qu'il n'appartient qu'à Dieu de faire. Cette femme infortunée eût pu dire :

« Vous me proposez de sacrifier ma religion pour un époux , vous qui avez sacrifié votre épouse à la religion ; vous voulez que , pour conserver vos sermens , je me parjure envers Dieu , et que je vous achète au prix de ma conscience ! Si c'est ainsi que vous avez agi , vous méritez la haine de Dieu et des hommes , et si votre conversion est sincère , vous êtes bien injuste de me prescrire ce que vous n'auriez pas fait vous-même.

» Voyez l'état où vous me réduisez ! Vous me pressez entre les remords et l'infamie , et je ne puis éviter l'opprobre public , qu'en devenant en horreur à moi-même ; vous me forcez de murmurer contre votre religion qui vous détrompe , et contre la mienne qui me retient. Je suis dans l'erreur , dites-vous , plaignez-moi doublement ; et vous qui jouissez de la vérité , adoucissez mon malheur , puisque Dieu seul peut remédier à mon aveuglement. Vous-même , n'en doutez pas , vous répondrez de mon erreur ; c'est vous , peut-être , qui m'éloignez d'une religion , où le premier exemple que vous m'offrez est un acte d'injustice. Oui , laissons les hommes et leur justice ;

que Dieu seul juge entre nous : lequel l'offense le plus, ou de vous, qui professez sa religion sans l'observer, ou de moi, qui refuse de la professer, sans la croire? Qu'il voie les maux que vous m'avez faits et que vous ne voulez pas réparer ! Vous m'avez enlevée du sein de ma famille pour me nommer votre épouse ; vous avez exercé sur moi des droits que la vertu seule pouvoit vous accorder ; vous m'avez deux fois rendue mère : j'avois un état, un nom, de l'honneur, vous me ravissez tous ces biens, en me chassant de votre lit ; et lorsque, sans oser réclamer le titre d'épouse que vous m'aviez donné, je me borne à demander quelques réparations pour des maux irréparables, vous refusez ce que vous n'auriez jamais dû vous faire demander. Vous refusez, pour dédommager l'innocence, un prix, dont le crime ne se contenteroit pas pour salaire ; et vous traitez celle qui fut la compagne de votre honneur, plus indignement que le rebut de vos plaisirs ! Que dis-je ? c'est le titre que vous lui avez donné. Vous ajoutez l'outrage au refus ; vous imposez un nom scandaleux à notre union formée au nom de Dieu même. La honte ne vous coûte rien, pourvu que je la partage avec vous, et vous ne craignez pas de vous accuser de débauche, pour vous exempter de justice !

» Sont-ce là les préceptes de votre religion ? Est-ce ainsi que vous me la prêchez ? Craignez de faire rougir vos nouveaux frères, en décrivant leur culte par vos exemples, mille fois plus que vous ne les avez édifiés par votre conversion. »

Ces vives apostrophes, ce long interrogatoire, cette

logique pressante rappellent la manière de Démosthènes , avec cette différence que l'orateur moderne nous paroît entrer plus avant dans le cœur humain , et sait mieux , que les avocats de Rome et d'Athènes , rattacher l'intérêt particulier de sa cause à l'intérêt général.

Nous terminerons cet extrait en disant que cet éloquent plaidoyer eut le succès qu'il devoit avoir , et fit adjuger à la femme Robequin les dommages et intérêts qu'elle avoit demandés.

CHAPITRE XXII.

ÉLOQUENCE ACADÉMIQUE.

CE genre d'éloquence s'élève rarement au-dessus de ce que les rhéteurs appellent *style tempéré*, auquel Cicéron permet toutes les sortes de parures, excepté celles qui naissent des passions véhémentes, et des mouvemens pathétiques. L'éloquence académique exige et suppose la correction, la justesse, la pureté, la diction, la fidélité la plus sévère aux règles de la langue, au sens de la pensée, aux lois de l'usage et du goût. Elle exige encore une liberté noble, un air facile et naturel qui, sans nuire à la correction, déguise l'étude et la gêne, en un mot tout ce qui constitue l'élégance.

L'élégance, dit l'auteur des *synonymes français*, consiste dans un tour de pensées nobles, rendues par des expressions choisies, coulantes, et gracieuses à l'oreille.

Disons mieux, c'est la réunion de toutes les grâces du style.

Dire comme tout le monde ce que tout le monde pense, ce n'est pas la peine d'écrire : vouloir dire des choses communes d'une façon nouvelle, et qui n'appartienne qu'à nous, c'est courir le risque d'être précieux, affecté, peu naturel. Dire des choses que nous avons tous

confusément dans l'âme , mais que personne n'a pris soin encore de démêler , d'exprimer , de placer à propos , les dire dans les termes les plus justes , les plus précis , et les plus élégans ; tel est le moyen d'être à la fois naturel et ingénieux , telle est l'éloquence académique ; c'est cette éloquence qui convient aux éloges.

(MARMONTEL.)

CHAPITRE XXIII.

DES ÉLOGES PUBLICS.

LA louange, si désirée et si prodiguée sur la terre, n'est point et ne peut être une chose indifférente ; elle est ou utile ou funeste ; elle est tour à tour ce qu'il y a ou de plus noble ou de plus vil.

En société, c'est le plus souvent un commerce de mensonge établi par la convention et le besoin de se plaire ; alors elle nuit aux hommes parce qu'elle les dispense d'avoir des vertus qu'ils auroient peut-être ou du moins qu'ils devroient avoir : si c'est un instrument que l'intérêt emploie pour parvenir à la fortune, on doit la mépriser : si c'est la flatterie d'un esclave qui trompe un homme puissant, on doit la craindre.

Mais aussi quelquefois c'est l'hommage que l'admiration rend aux vertus, ou la reconnoissance au génie, et, sous ce point de vue, elle est un des plus grands mobiles des actions humaines : d'abord par son autorité, elle inspire un respect naturel pour celui qui la mérite et qui l'obtient ; par sa justice, elle est la voix des nations qu'on ne peut séduire et des siècles qu'on ne peut corrompre ; par son indépendance, l'autorité toute puissante ne peut ni l'obtenir ni l'ôter ; par son étendue, elle remplit tous

les lieux ; par sa durée elle embrasse tous les temps : on peut dire que par elle le génie s'étend , l'âme s'élève , l'homme tout entier multiplie ses forces , et de là les travaux utiles , les méditations sublimes , les idées du législateur , les veilles du grand écrivain ; de là le sang versé pour la patrie et l'éloquence de l'orateur qui défend la liberté de sa nation.

Il ne faut donc pas s'étonner que les âmes ardentes et actives aient été toutes passionnées pour la gloire. On connoît le mot de Philippe à qui un courtisan féroce conseilloit de détruire Athènes : *Et par qui serons-nous loués ?*

Ce sentiment est un aiguillon pour les uns et un frein pour les autres. *Souviens-toi* , disoit un philosophe à un prince , *que chaque jour de ta vie est un feuillet de ton histoire.*

D'où naît ce sentiment ? De la nature même de l'homme. Ambitieux et foibles , mélanges d'imperfections et de grandeurs , une estime étrangère peut seule justifier celle que nous tâchons d'avoir pour nous-mêmes ; elle met un prix à nos travaux , elle nous fait croire à nos vertus , elle nous rassure sur nos foiblesses , elle occupe de plus notre activité inquiète qui a besoin de mouvement et qui cherche à se répandre au dehors. L'amour de la gloire nous pousse et nous précipite hors de nous ; nous échappons à l'ennui et à nous-mêmes ; nous volons au-devant du temps , nous vivons où nous ne sommes pas. La calomnie siffle dans un coin , mais la gloire parcourt la terre ; elle acquitte la dette du genre humain envers la vertu et le génie.

Soit intérêt, soit justice, on a donc partout rendu des honneurs aux grands hommes ; et de là les statues, les inscriptions, les arcs de triomphe ; de là surtout l'institution des éloges, institution qui a été universelle sur la terre.

Les premiers éloges qui sortirent de la bouche des hommes furent des hymnes adressées à la divinité ; ces hymnes étoient inspirées par la reconnoissance et par l'admiration.

L'homme, placé en naissant sur la terre, dut être frappé du grand spectacle que la nature déployoit à ses yeux. L'étendue des cieux, la profondeur des forêts, l'immensité des mers, la richesse et la variété des campagnes, cette multitude innombrable d'êtres en mouvement, destinés à servir d'ornement au globe qu'ils habitent, tout ce vaste assemblage dut porter à son esprit une impression de grandeur.

Bientôt un autre sentiment dut succéder à celui-là ; il vit que cette nature si riche avoit des rapports avec lui. Les astres lui prêtoient leur lumière ; des fleurs embaumoient l'air qu'il respiroit ; des fruits se détachent de leurs branches pour le nourrir ; les arbres le protégeoient de leur ombre, et offrirent un asile à son repos. Les cieux, pendant son sommeil, sembloient se couvrir d'un voile et n'envoyent à son séjour qu'une lumière douce et tranquille. Frappé de tant de merveilles, il sentit que leur cause n'étoit pas en lui-même, que tout étoit l'ouvrage d'un être qui se déroboit à ses sens, mais qui se manifestoit par ses bienfaits. Alors il le chercha à

travers ce monde solitaire où il erroit à l'aventure ; il le demanda aux cieux , à la terre , à tout ce qui l'environnoit. Plein du sentiment religieux qui s'élevoit dans son cœur , il mêla sa voix à celle de la nature , et du sommet d'une montagne , ou dans un vallon écarté , au bruit des fleuves et des torrens qui rouloient à ses pieds , il chanta une hymne en l'honneur de la divinité , dont il éprouvoit la présence et qui le faisoit exister et sentir.

La louange élevée vers la divinité descendit bientôt jusqu'à l'homme. Elle devoit s'avilir un jour , mais elle commença par être juste , elle célébra des bienfaits avant de flatter le pouvoir.

Dans ce temps-là il falloit pour être loué des droits réels , et ces droits ne purent être que des services rendus aux hommes. Ainsi la découverte du feu , l'application de cet élément aux usages de la vie , l'art de forger les métaux , celui de fertiliser la terre en la remuant , voilà , sans doute quels furent les premiers titres aux éloges des nations : tout ce qui nous paroît vil aujourd'hui commença par être grand.

Les législateurs vinrent ensuite , et ils reçurent aussi des hommages ; car les lois étoient aussi un besoin pour le foible. Enfin , comme la société naissante avoit différentes espèces d'ennemis , qu'il falloit chasser les bêtes féroces dans les déserts , qu'il falloit réprimer les brigands , ou combattre des ennemis armés , on célébra ceux qui , pour le repos de tous , sacrifiant leur repos et même leur vie , se dévouèrent à combattre les lions , les tigres et les hommes.

Tout peuple dès sa naissance eut des éloges. Les Chinois, les Phéniciens, les Arabes, les Grecs célébrèrent par des chants les grandes actions et les grands hommes. Les Egyptiens conçurent les premiers l'idée des oraisons funèbres et de n'accorder ces distinctions qu'à la vertu.

Il y avoit un lac qu'il falloit traverser pour arriver au lieu de la sépulture. Sur les bords de ce lac on arrêtoit le mort : « Qui que tu sois, lui disoit-on, rends compte à la patrie de tes actions ; qu'as-tu fait du temps et de la vie ? La loi t'interroge, la patrie t'écoute, la vérité te juge. »

Alors il comparoissoit sans titres et sans pouvoirs, réduit à lui seul, escorté seulement de ses vertus et de ses vices ; là le citoyen, convaincu de n'avoir point observé les lois, étoit condamné à l'infamie ; là le citoyen vertueux étoit récompensé d'un éloge public : l'honneur de le prononcer étoit réservé aux parens. Les enfans venoient recevoir des leçons de vertu en entendant louer leur père. Le peuple s'y rendoit en foule, le magistrat y présidoit ; alors on célébroit l'homme juste à l'aspect de sa cendre.

(*Essai sur les éloges*, par M. THOMAS.)

CHAPITRE XXIV.

LES VIES DE PLUTARQUE.

ÉVOQUE devant moi les grands hommes, je veux les voir et converser avec eux, disoit un jeune prince, plein d'imagination et d'enthousiasme, à une pythonisse célèbre, qui passoit dans l'Orient pour évoquer les morts.

Un sage, qui n'étoit pas loin de là, et qui passoit sa vie dans la retraite, s'approcha et lui dit : je vais exécuter ce que tu demandes. Tiens, prends ce livre, parcours avec attention les caractères qui le composent : à mesure que tu liras, tu verras s'élever autour de toi les ombres des grands hommes, et elles ne te quitteront plus. Ce livre étoit *les hommes illustres* du philosophe de Chéronée.

C'est là en effet que toute l'antiquité se trouve; là, chaque homme paroît tour à tour avec son génie et les talens ou les vertus qui ont influé sur le sort des peuples. Naissance, éducation, mœurs; principes ou qui tiennent au caractère ou qui le combattent; concours de plusieurs grands hommes, qui se développent en se choquant; grands hommes isolés et qui semblent jetés hors des routes de la nature, dans des temps de foiblesse et de langueur; lutte d'un grand caractère contre les

mœurs avilies d'un peuple qui tombe ; développement rapide d'un peuple naissant à qui un homme de génie imprime sa force ; mouvement donné à des nations par les lois , par les conquêtes , par l'éloquence ; grandes vertus toujours plus rares que les talens , les unes impétueuses et fortes , les autres calmes et raisonnées ; desseins , tantôt conçus profondément et mûris par les années , tantôt inspirés , conçus , exécutés presque à la fois , et avec cette vigueur qui renverse tout , parce qu'elle ne donne le temps de rien prévoir ; enfin , des vies éclatantes , des morts illustres ; tel est à peu près le tableau que nous offre Plutarque.

A l'égard du style et de la manière , on la connoît , c'est celle d'un vieillard plein de sens , accoutumé au spectacle des choses humaines , qui ne s'échauffe pas , ne s'éblouit pas , admire avec tranquillité et blâme sans indignation ; sa marche est mesurée , et il ne la précipite jamais : semblable à une rivière calme , il s'arrête , il revient , il suspend son cours , il embrasse lentement un terrain vaste , il sème tranquillement , et , comme au hasard , sur sa route , tout ce que sa mémoire vient lui offrir. Enfin , partout il converse avec son lecteur ; c'est le Montaigne des Grecs , mais il n'a point , comme lui , cette manière pittoresque et hardie de peindre ses idées , et cette imagination de style , que peu de poètes mêmes ont eue comme Montaigne.

A cela près , il attache et intéresse comme lui , sans paroître s'en occuper. Son grand art surtout est de faire connoître les hommes par les petits détails. Il ne faut

donc point de ces portraits brillans, dont Salluste, le premier, donna des modèles, et que le cardinal de Retz, par ses *mémoires*, mit si fort à la mode parmi nous. Il fait mieux, il peint en action : on croit voir tous ces grands hommes agir et converser. Toutes ses figures sont vraies, et ont les proportions exactes de la nature. Quelques personnes pensent que c'est, dans ce genre, qu'on devoit écrire tous les éloges ; on éblouiroit peut-être moins, disent-elles, mais on satisferoit plus ; et il faut savoir quelquefois renoncer à l'admiration pour l'estime.

(*Essai sur les Eloges.*)

CHAPITRE XXV.

DES ÉLOGES PUBLICS PRONONCÉS EN FRANCE DEPUIS
LOUIS XIV.

L'ÉLOQUENCE françoise, pour parvenir au point où elle s'est élevée sous le règne de Louis XIV, avoit eu un intervalle immense à franchir.

Depuis François I^{er}, époque de la renaissance des lettres, l'esprit national s'étoit avancé peu à peu vers ce terme. Il en est des peuples comme des hommes, et leur marche est la même. Les idées s'entassent par la foule des objets que l'on voit, et l'esprit s'agrandit par les tableaux qui viennent frapper l'imagination. Alors il existe une sorte de fermentation générale, qui anime tout : les uns entraînés par le cours politique des affaires, prennent part au destin des nations ; ils négocient, ils combattent ; ils ont de ces grandes pensées qui changent, bouleversent ou affermissent le sort des peuples : les autres observent et suivent ces mouvemens ; ils contemplant les succès et les malheurs, le génie qui se mêle avec les fautes, le hasard qui domine impérieusement le génie, et les passions humaines qui, partout, terribles et actives, entraînent la marche des états.

De ce mélange de chocs et de réflexions, de grands intérêts et de sentimens que ces intérêts font naître, se forme peu à peu chez un peuple, un assemblage d'idées, qui tantôt se développent rapidement, et tantôt germent avec lenteur ; mais rien ne contribue tant à cette activité générale des esprits, que les troubles civils, et les agitations intérieures d'un pays. C'est alors que la nature est dans toute sa force, ou qu'elle tend à y parvenir. Alors les esprits comme les caractères se combattent ; tout se heurte et se repousse, tout prend le poids que lui donne la force ; l'énergie de l'âme passe aux idées, et il se forme un ensemble d'esprit et de caractère, propre à concevoir et à produire un jour de grandes choses.

Tel fut l'état de la nation française pendant l'espace d'un siècle, c'est-à-dire, depuis François II, jusqu'à la douzième année du règne de Louis XIV. Aux troubles civils, qui remuoient fortement les âmes, se joignirent en même temps les querelles de religion ; tout le monde étoit occupé de cet intérêt sacré : on écrivoit, on combattoit, on disputoit ; on tenoit un poignard d'une main, et la plume de l'autre.

Lorsque l'autorité, qui sort toujours et s'élève du milieu des ruines, commença à tout calmer ; lorsque la force qui étoit dans les caractères, contenue de toute part, n'osa plus se répandre en dehors, elle se porta sur d'autres objets. Dans les premiers rangs, elle forma des hommes d'état ; dans les autres classes, elle créa des poètes, des peintres, des statuaires et des orateurs. Mais ce qu'il faut remarquer, c'est que tous les autres arts

précédèrent celui de l'éloquence. Nous n'avions pas encore un orateur, et déjà le Poussin étoit au rang des premiers peintres de l'Europe.

Il y avoit néanmoins une école d'orateurs toujours subsistante ; c'étoit celle de la chaire. Les orateurs sacrés, malgré leur mauvais goût, devoient être souvent élevés au-dessus d'eux-mêmes par la dignité de la religion et de la morale. Les grands objets inspirent de grandes idées. Il est impossible de n'être pas quelquefois sublime en parlant de Dieu, du temps et de l'éternité. Voilà pourquoi l'éloquence de la chaire fut la première à se faire remarquer, et bientôt après s'éleva à sa plus grande hauteur.

Les éloges furent prodigués et même prostitués sous le règne de Louis XIV. Louis XIV fut plus loué, pendant son règne, que tous les rois ensemble de la monarchie pendant douze siècles. Le style avoit pris partout le ton du panégyrique. Tous ceux qui parloient en public avoient contracté l'habitude de louer. Il a paru curieux de faire ici l'énumération de quelques-uns de ces panégyriques qui furent publiés, à cette époque, en l'honneur du roi.

En 1663, *panégyrique sur Louis Dieu-Donné*, à l'occasion de la fermeté qu'il montra contre le pape et le roi d'Espagne. En 1664, *panégyrique sur la magnanimité du roi*, comparée à celle de Jules-César, par un cordelier. En 1667 et 1668, *panégyriques sur la conquête de la Flandre et de la Franche-Comté*. En 1672, *débordemens de panégyriques sur la conquête de la Hollande*. En 1679, *panégyrique de Charpentier sur*

la paix de Nimègue. En 1680, *panégyrique de Louis-le-Grand*, par un évêque d'Amiens; enfin, le *panégyrique de Louis XIV*, par ce Pélisson, qui parut grand dans le malheur de Fouquet, qui fut long-temps célèbre par son éloquence, que l'on cite encore aujourd'hui, mais qu'on lit peu.

Ce torrent de panégyriques s'arrêta, et fut suspendu pendant la guerre malheureuse de la succession d'Espagne. En 1744, l'esprit de l'éloge, qui sembloit endormi depuis un demi-siècle, se réveilla en France au bruit des victoires du maréchal de Saxe. Dans cette foule de discours qui furent publiés ou prononcés en public, il y en a deux qui méritent d'être distingués, tant à cause de leur mérite réel, que par le nom de leur auteur; l'un est le *panégyrique de Louis XV*, l'autre l'*éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de 1741*. L'auteur de la *Henriade* voulut, dans ces deux discours, célébrer des événemens qui intéressoient la France et l'Europe, et honorer tour à tour le prince et les sujets.

(THOMAS. *Essai sur les éloges.*)

Mais ce qui a mis surtout les éloges à la mode, parmi nous, ce sont ceux que l'académie françoise proposa pour sujets de ses prix; institution qui remonte vers le milieu du dernier siècle, obtint les suffrages de tous les gens de lettres, fut imitée par les académies de province, et produisit de bons effets. Nous allons citer quelques-uns de ces éloges.

CHAPITRE XXVI.

ÉLOGE DE RACINE.

LA tragédie, soumise, comme tout le reste, au caractère patriotique, fut chez les Grecs leur histoire en action.

Corneille, dominé par son génie, et n'empruntant aux anciens que les préceptes de l'art, sans prendre leur manière pour modèle, fit de la tragédie une école d'héroïsme et de vertu.

Racine, plus profond dans la connoissance de l'art, s'ouvrit une route nouvelle; et la tragédie fut alors l'histoire des passions et le tableau du cœur humain.

Le *Cid* avoit été la première époque de la gloire du théâtre françois, et cette époque fut brillante. *Andromaque* fut la seconde, et n'eut pas moins d'éclat. Ce fut une espèce de révolution; mais Racine étoit dès lors trop au-dessus de son siècle et de ses juges, il eut des ennemis et des détracteurs.

Instruits par un siècle d'expériences, nous connoissons aujourd'hui tout son prix. Nous n'allons plus chercher dans Corneille le germe de Racine; il n'y est point.

Corneille n'a presque jamais été le peintre des passions; il étoit né avec beaucoup plus de force dans l'es-

prit que de sensibilité dans l'âme. C'est cette dernière qualité, qui paroît prédominante dans Racine, et qui caractérise son talent.

C'est chez lui que l'on trouve ce jugement sûr d'une âme éclairée par le sentiment.

C'est lui qui sut marquer par des nuances sensibles cette différence de langage qui tient à la différence des sexes ; il n'ôte jamais aux femmes cette décence, cette modestie, cette délicatesse, cette douceur touchante, qui distinguent et embellissent l'expression de tous leurs sentimens, qui donnent tant d'intérêt à leurs plaintes, tant de grâce à leurs douleurs, tant de pouvoir à leurs reproches, et qui ne doivent jamais les abandonner, dans les momens même où elles semblent le plus s'oublier.

Chez lui, le courage d'une femme n'est jamais fastueux, sa colère n'est jamais indécemment emportée, sa grandeur n'est jamais exagérée. Voyez Monime, combien elle garde de mesure avec Mithridate, lors même qu'elle refuse de s'unir à lui, et qu'elle s'expose à la vengeance d'un homme qui n'a jamais su pardonner ! Voyez Iphigénie éclatant en reproches contre une rivale qu'elle croit préférée ; comme elle est loin de profiter de tous les avantages qu'elle a d'ailleurs sur Eriphile !..

Corneille paroît avoir ignoré ces nuances. Il a peu connu les femmes et la passion qu'elles connoissent le mieux : son caractère ne l'y portoit pas. Le *Cid*, la seule de ses pièces où l'amour produise quelque effet, bien plus par la situation que par les détails ; le *Cid*, qui fut le fondement de sa réputation, il l'avoit pris aux Espagnols,

Racine n'avoit pris *Andromaque* à personne ; et quand il étala sur la scène des peintures si savantes et si expressives de cette inépuisable passion de l'amour , il ouvrit une source nouvelle et abondante pour la tragédie française.

Cet art, que Corneille avoit établi sur l'étonnement et l'admiration, et sur une nature souvent idéale, Racine le fonda sur une nature vraie, et sur la connoissance du cœur humain. Il fut créateur à son tour, comme Corneille l'avoit été, avec cette différence, que l'édifice qu'avoit élevé l'un frappoit les yeux par des beautés irrégulières et une pompe informe ; au lieu que l'autre attachoit les regards par ces belles proportions et ces formes gracieuses que le goût sait joindre à la majesté du génie.

Nous voici parvenus à la dernière espèce de création qui caractérise le talent original de Racine, et dont *Andromaque* fut encore l'époque, et celle qui lui est peut-être plus particulière que toutes les autres, celle au moins que ne lui disputent pas les plus ardens enthousiastes de son rival. Il créa l'art du style tragique ; il en fut parmi nous le premier modèle, et il le porta au plus haut degré de perfection : il ouvrit la carrière et posa la limite. C'est un genre de gloire qui n'appartient qu'à lui.

Racine eut le premier la science du mot propre, sans laquelle il n'y a point d'écrivain. Son expression est toujours si heureuse et si naturelle, qu'il ne paroît pas qu'on ait pu en trouver une autre, et chaque mot de la phrase

est placé de manière qu'il ne paroît pas qu'on ait pu le placer autrement.

Le tissu de sa diction est tel qu'on n'y peut rien déplacer, rien ajouter, rien retrancher : c'est un tout qui semble éternel. Ses inexactitudes mêmes, et il y en a bien peu, sont presque toujours des sacrifices faits par le bon goût. Rien ne seroit si difficile que de refaire un vers de Racine.

Nul n'a enrichi notre langue d'un plus grand nombre de tournaures ; nul n'est hardi avec plus de bonheur et de prudence, ni métaphorique avec plus de goût et de justesse ; nul n'a manié avec plus d'empire un idiome souvent rebelle, ni avec plus de dextérité un instrument toujours difficile ; nul n'a mieux connu la mollesse du style, qui dérobe au lecteur la fatigue du travail et les ressorts de la composition ; nul n'a mieux entendu la période poétique, la variété des césures, les ressources du rythme, l'enchaînement et la filiation des idées.

Enfin, si l'on considère que sa perfection peut être opposée à celle de Virgile, et si l'on se souvient qu'il parloit une langue moins flexible, moins poétique et moins harmonieuse, on croira volontiers que Racine est celui de tous les hommes à qui la nature avoit donné le plus grand talent pour les vers.

Un des caractères du génie, et surtout du génie dramatique, est de passer d'un genre à un autre, sans s'y trouver étranger, et d'être toujours le même, sans se ressembler jamais. *Britannicus* offrit un genre de beautés qui n'étoit pas dans *Andramaque* ; et le même pinceau,

qui avoit si supérieurement crayonné le cœur de Néron ; qui dans Monime et dans Iphigénie a tracé depuis avec tant de vérité la modestie , la retenue , le respect filial que l'éducation inspiroit aux filles grecques ; qui dans *Athalie* nous montra avec tant d'éloquence les effets de la théocratie sur un peuple toujours conduit par des prodiges , ou égaré par des superstitions , a su peindre encore dans *Bajazet* , les mœurs, nouvelles pour nous, d'une nation avec qui nous ayons aussi peu de commerce, que si la nature l'eût placée à l'extrémité du globe ; la politique sanglante du sérail , la servile existence d'un peuple renfermé dans cette prison du despotisme , les passions des sultanes , qui s'expliquent le poignard à la main, et qui sont toujours près du crime et du meurtre, parce qu'elles sont toujours près du danger, etc., etc....

(LA HARPE.)

Extrait du discours qui concourut en 1772, au prix proposé par l'académie de Marseille, et ne remporta pas le prix, parce qu'il arriva trop tard.

CHAPITRE XXVII.

ÉLOGE DE MOLIERE.

« C'EST ce désir d'être utile qui décele un poète philosophe. Heureux s'il conçoit quels services il peut rendre ! il est le plus puissant des moralistes. Veut-il faire aimer la vertu ? une maxime honnête , liée à une situation forte de ses personnages , devient pour les spectateurs une vérité de sentiment. Veut-il proscrire le vice ? il a dans ses mains l'arme du ridicule , arme terrible , avec laquelle Pascal a combattu une morale dangereuse ; Boileau le mauvais goût , et dont Molière a fait voir sur la scène des effets plus prompts et plus infaillibles.

Mais à quelles conditions cette arme lui sera-t-elle confiée ? Avoir à la fois un cœur honnête , un esprit juste , se placer à la hauteur nécessaire pour juger la société ; savoir la valeur réelle des choses , leur valeur arbitraire dans le monde , celle qu'il leur importerait de leur donner ; ne point accréditer les vices que l'on attaque , en les associant à des qualités aimables , méprise devenue trop commune chez les successeurs de Molière , qui renforcé les mauvaises mœurs , au lieu de les corriger ; connoître les maladies de son siècle ; prévenir les effets de la

destruction d'un ridicule, tels sont dans tous les temps les devoirs d'un poëte comique; tel fut l'emploi dont Molière s'acquitta avec un succès inoui.

Si jamais auteur comique a fait voir comment il avoit conçu le système de la société, c'est Molière dans le *Misanthrope*; c'est là que montrant les abus qu'elle entraîne, il enseigne à quel prix le sage doit acheter les avantages qu'elle procure; que dans un système d'union fondé sur l'indulgence mutuelle, une vertu parfaite est déplacée parmi les hommes, et se tourmente elle-même sans les corriger. C'est l'or qui a besoin d'alliage pour prendre de la consistance, et servir aux divers usages de la société. Mais en même temps l'auteur montre, par la supériorité constante d'Alceste sur tous les autres personnages, que la vertu, malgré les ridicules où son austérité l'expose, éclipe tout ce qui l'environne; et l'or qui a reçu l'alliage n'en est pas moins le plus précieux des métaux.

Après le *Misanthrope*, Molière fut sans contredit le premier écrivain de la nation (1). Lui seul réveilloit sans cesse l'admiration publique. Corneille n'étoit plus le Corneille et du *Cid* et de *Cinna*. Les apparitions du lutin, qui, selon l'expression de Molière même, lui

(1) Il y a ici un peu de cette exagération commune à tous les panégyristes. Le *Misanthrope* parut en 1666, c'est-à-dire, un an avant l'*Andromaque* de Racine; or, peut-on dire que Molière fut le meilleur écrivain de la nation, lorsque Racine écrivoit ces chefs-d'œuvre qui ont fixé la langue, et sont aujourd'hui regardés comme les ouvrages les plus parfaits de notre théâtre?

dictoit ses beaux vers, devenoient tous les jours moins fréquentes.

Ce fut dans ce moment que l'envie qu'il réveillait autant que l'admiration, lui chercha des torts, et le força même d'en avoir avec Boursault. Boursault, Cotin, Montfleury et l'hôtel de Rambouillet, cherchèrent à lui ravir l'honneur de ses plus belles scènes, en les attribuant à son ami Chapelle; artifice d'autant plus dangereux, que l'amitié même, en combattant ces bruits, craint quelquefois d'en triompher trop complètement.

Mais ce fut Molière lui-même qui se chargea de les faire tomber, et d'en faire rejaillir la honte sur ses ennemis. Au milieu de ces vaines intrigues, il songeoit à immoler les vices sur la scène, et s'élevant tout à coup au comble de son art et au-dessus de lui-même, il commença par démasquer le plus odieux, en donnant son *Tartufe*.

C'est là qu'il montre l'hypocrisie dans toute son horreur; la fausseté, la perfidie, la bassesse, l'ingratitude qui l'accompagnent; l'imbécillité, la crédulité ridicule de ceux qu'un tartufe a séduits; leur penchant à voir partout de l'impiété et du libertinage, leur insensibilité cruelle; enfin l'oubli des nœuds les plus sacrés.

Ici le sublime est sans cesse à côté du plaisant. Femmes, enfans, domestiques, tout devient éloquent contre le monstre, et l'indignation qu'il excite n'étouffe jamais le comique. Quelle circonspection, quelle justesse dans la manière dont l'auteur sépare l'hypocrisie de la piété! Quelle connoissance du cœur! quel choix dans l'assem-

blage des vices et des travers dont il compose le cortège du vice principal. Avec quelle adresse il les fait servir à le mettre en évidence ! Quelle finesse sans subtilité , quelle précision sans métaphysique dans les nuances d'une même vie ! Quelle différence entre la dureté du superstitieux Orgon , attendri malgré lui , par les pleurs de sa fille , et la dureté d'Harpagon , insensible aux larmes de la sienne !

C'est ce même sentiment des convenances , cette sûreté de discernement qui a guidé Molière , lorsque mettant sur la scène des vices odieux , comme ceux de *Tartufe* et d'*Harpagon* , c'est un homme et non pas une femme qu'il offre à l'indignation publique.

Molière se délassoit de tous ses chefs-d'œuvre par des ouvrages d'un ordre inférieur , mais qui , toujours marqués au coin du génie , suffiroient pour la gloire d'un autre. C'est là qu'il sacrifie volontairement à la force de ses tableaux cette mesure précise qui réunit la vérité de la peinture à l'exagération théâtrale.

Mais s'il a renforcé les traits de ses figures , jamais il n'a peint à faux ni la nature ni la société. Chez lui jamais de ces marquis burlesques , de ces vieilles amoureuses , de ces Aramintes folles à dessein , personnages de convention parmi ses successeurs , et dont le ridicule forcé ne peignant rien , ne corrige personne. Point de ces supercheries sans vraisemblance , de ces faux contrats qui concluent les mariages dans nos comédies , et qui nous feront regarder par la postérité comme un peuple de dupes et de faussaires.

S'il a mis sur la scène des intrigues avec de jeunes personnes, c'est qu'alors on s'adressoit à elles plutôt qu'à leurs mères, qui avoient rarement la prétention d'être les sœurs aînées de leurs filles. Jamais il ne montre ses personnages corrigés par la leçon qu'ils ont reçue : il envoie le misanthrope dans un désert, le tartufe au cachot ; ses jaloux n'imaginent qu'un moyen de ne plus l'être, c'est de renoncer aux femmes. Le superstitieux Orgon, trompé par un hypocrite, ne croira plus aux honnêtes gens ; il croit abjurer son caractère, et l'auteur le lui conserve par un trait de génie. Enfin son pinceau a si bien réuni la force et la fidélité, que s'il existoit un être isolé qui ne connût ni l'homme de la nature, ni l'homme de la société, la lecture réfléchie de Molière pourroit lui tenir lieu de tous les livres de morale et de philosophie. »

(CHAMFORT. *Eloge de Molière, qui a remporté le prix de l'académie françoise en 1769.*)

CHAPITRE XXVIII.

ÉLOGES DES SAVANS , PAR FONTENELLE.

QUAND on eut une fois donné l'exemple de louer ceux qui cultivent les sciences et les arts , cet exemple fut suivi. Les hommes imitent tout , même le bien. A l'institution des académies en France il fut réglé qu'on prononceroit l'éloge de chaque académicien après sa mort ; cet usage ou cette loi a eu , comme tout , ses approbateurs et ses censeurs.

Ces éloges , composés par des mains différentes , portent chacun le caractère de leur auteur. Ainsi l'éloge de La Mothe prononcé par Fontenelle , ne ressemble nullement à celui de Corneille prononcé par Racine , ni celui de Péllisson prononcé par Fénelon à celui de Bossuet par le cardinal de Polignac.

Fléchier louoit en antithèses , la Bruyère en portraits , Massillon en images , Montesquieu en épigrammes , et l'auteur de Télémaque en phrases tendres et harmonieuses.

M. de Boze , antiquaire , écrivain correct et facile , a composé trois volumes d'éloges prononcés dans l'académie des inscriptions dont il étoit secrétaire. Le mérite de ces éloges est d'être simple et naturel ; cette simplicité pa-

roit aujourd'hui trop uniforme , et ce naturel n'est pas assez piquant pour des lecteurs usés , véritables sibarites qui demandent de nouveaux plaisirs , et s'endorment à chaque instant si on ne les réveille pas. Fontenelle à cet avantage , il réveille ses lecteurs à chaque page. Nous avons de lui soixante-dix éloges qu'il prononça dans l'espace de quarante ans.

Ce recueil est un des plus beaux monumens qui ait été élevé en l'honneur des sciences , et l'un des ouvrages qui laissent le plus dans l'esprit le sentiment de son élévation et de sa force. Tous les objets dont on s'y occupe sont grands et en même temps sont utiles : c'est l'empire des connoissances humaines. C'est là que vous voyez paroître tour à tour la géométrie , qui analyse les grandeurs et ouvre à la physique les portes de la nature ; l'algèbre , espèce de langue qui représente par un signe une suite innombrable de pensées , espèce de guide qui marche un bandeau sur les yeux , et qui , à travers les nuages , poursuit et atteint ce qu'il ne connoit pas ; l'astronomie , qui mesure le soleil , compte les mondes , et de cent soixante cinq millions de lieues tire des lignes de communication avec l'homme ; la géographie , qui connoît la terre par les cieus ; la navigation , qui demande sa route aux satellites de Jupiter , et que ces astres guident en s'éclipsant ; la manœuvré , qui , par le calcul des résistances et des forces , apprend à marcher sur les mers ; la science des eaux , qui mesure , sépare , unit , fait voyager , fait monter , fait descendre les fleuves , et les travaille , pour ainsi dire , de la main de l'homme ; le génie , qui sert dans

les combats ; la mécanique , qui multiplie les forces par le mouvement , et les arts par l'industrie , et , sous des mains stupides , crée des prodiges ; l'optique , qui donne à l'homme un nouveau sens , comme la mécanique lui donne de nouveaux bras ; enfin les sciences qui s'occupent uniquement de notre conservation : l'anatomie , par l'étude des corps organisés et sensibles , la botanique par celle des végétaux , la chimie par la décomposition des liqueurs , des minéraux et des plantes , et la science aussi dangereuse que sublime qui naît des trois ensemble , et qui applique leurs lumières réunies aux maux physiques qui nous désolent ; tels sont les magnifiques objets sur lesquels roulent ces éloges savans. Vous y voyez l'homme dans les cieux , sur les mers , dans les profondeurs des abîmes , l'homme bâtissant des palais , perçant des montagnes , creusant des canaux , élevant des remparts , remuant la nature , et faisant servir tous les êtres à ses besoins , à sa défense , à ses plaisirs , à ses lumières. Il semble qu'on soit admis dans l'atelier du génie qui travaille en silence à perfectionner la société , l'homme et la terre.

Si maintenant vous passez aux hommes même à qui nous devons ces connoissances , un autre spectacle vient s'offrir. Vous les voyez presque tous nés avec une espèce d'instinct qui se déclare dès le berceau et les entraîne. C'est l'énigme de la nature ; qui pourra l'expliquer ? Vous voyez les parens , calculant la fortune , contredire le génie , et le génie indomptable surmonter tout. Les uns , nés dans la pauvreté , ou se précipitant dans une indigence

volontaire , aiment mieux renoncer à subsister qu'à s'instruire ; les autres , nés dans ce qu'on appelle un rang , bravent la mollesse et la honte , et ont le double courage et de devenir savans et de l'avouer. Il en est qui se sont formés en parcourant l'Europe ; il en est dont la pensée solitaire et profonde n'a vécu qu'avec elle-même. Léibnitz ne peut sentir de bornes qui le resserrent ; il embrasse tout ce que l'esprit humain peut penser ; mais le plus grand nombre s'empare d'un objet auquel il s'attache et autour duquel il tourne sans cesse. Ici , c'est l'esprit original et ardent ; là , l'esprit de discussion et d'une sage lenteur. Celui-ci a le secret de ses forces et marche avec audace ; celui-là , pour affermir tous ses pas , les calcule. Enfin , vous voyez ces hommes extraordinaires se faire presque tous un régime pour la pensée , ménager avec économie toutes leurs forces , et quelques-uns même , par la vie la plus austère , s'affranchir , autant qu'ils le peuvent , de l'empire des sens , pour que leur âme , dès qu'ils l'appellent , se trouve indépendante et libre. Si vous les comparez par leur état , vous trouvez dans cette liste des militaires qui ont uni les sciences avec les armes ; des médecins qui , forcés d'être instruits pour n'être pas coupables , autant par devoir que par génie , sont devenus grands ; des religieux qui , privés par leur état même de toutes les passions , s'en sont fait une dont l'activité a redoublé par le retranchement des autres ; enfin , un certain nombre d'hommes qui , jaloux d'être libres , n'ont voulu pour eux d'autre rang que celui d'éclairer.

Si vous examinez leur âme , ils s'offrent presque tous désintéressés et nobles , ou ne daignant pas appeler la fortune , ou la dédaignant même quand elle va à eux ; les uns ayant une pauvreté ferme et courageuse , les autres retranchant aux besoins pour donner aux bienfaits , et dans leur médiocrité assez riches pour être généreux. Voyez-en plusieurs passionnés pour l'étude et indifférens pour la gloire : éloignés de cette ostentation qui est toujours une foiblesse , ne s'apercevant pas même de ce qu'ils sont , ce qui est la vraie modestie ; honorant leurs bien-fauteurs , louant leurs rivaux , assez fiers pour faire du bien à tous leurs ennemis. Vous en voyez quelques-uns ornés de grâces qui dans le monde font pardonner les vertus. Mais ce qui fait le caractère du plus grand nombre , ce sont toutes les qualités que donne l'habitude de vivre plus avec les livres qu'avec les hommes , je veux dire des mœurs , et les sentimens de la nature ; cette candeur si éloignée de toute espèce d'art , cette bonne foi de caractère qui agit d'après les choses , non d'après les conventions , et ne songe jamais à prendre son avantage avec les hommes ; une simplicité qui contraste si bien avec le désir éternel d'occuper de soi , vice des cœurs froids et des âmes vides ; l'ignorance de presque tous , hors des choses utiles et grandes ; une politesse qui quelquefois néglige les-dehors , mais qui au lieu d'être ou un calcul fin d'amour propre , ou une vanité puérile , ou une fausseté barbare , est tout simplement de l'humanité ; enfin , cette tranquillité d'âme , qui ayant apprécié tout , et n'estimant dans ce songe de la vie , que ce qui mérite de

l'être, c'est-à-dire, bien peu de choses, ne se passionne pour rien, et se trouve au-dessus des agitations et des foiblesses.

Maintenant si vous considérez ces éloges du côté du mérite de l'écrivain, ce mérite est connu : on sait que Fontenelle est le premier qui ait orné les sciences des grâces de l'imagination ; mais, comme il le dit lui-même, il est très-difficile d'embellir ce qui ne doit l'être que jusqu'à un certain degré. Un tact très-fin, et pour lequel l'esprit ne suffit pas, a pu seul lui indiquer cette mesure. Fontenelle a surtout cette clarté qui, dans les sujets philosophiques, est la première des grâces : son art de présenter les objets, est pour l'esprit, ce que le télescope est pour l'œil de l'observateur ; il abrège les distances : l'homme peu instruit voit une surface d'idées qui l'intéresse ; l'homme savant découvre la profondeur cachée sous cette surface. Ainsi, il donne des idées à l'un, et réveille les idées de l'autre.

Pour la partie morale, Fontenelle a l'air d'un philosophe qui connoit les hommes, qui les observe, qui les craint, qui quelquefois les méprise ; mais qui ne trahit son secret qu'à demi. Presque toujours il glisse à côté des préjugés, se tenant à la distance qu'il faut pour que les uns lui rendent justice, et que les autres ne lui en fassent pas un crime. Il ne compromet point la raison, ne la montre que de loin, mais la montre toujours. A l'égard de sa manière, car il en a une, la finesse et la grâce y dominant, comme on sait, bien plus que la force ; il n'est point éloquent, ne doit et ne veut point l'être, mais

il attache et il plaît ; d'autres relèvent des choses communes par des expressions nobles ; lui, presque toujours, peint les grandes choses sous des images familières. Cette manière peut être critiquée, mais elle est piquante : d'abord, elle donne le plaisir de la surprise par le contraste, et par les nouveaux rapports qu'elle découvre ; ensuite on aime à voir un homme qui n'est pas étonné des grandes choses ; ce point de vue semble nous agrandir ; peut-être même lui savons-nous gré de ne pas nous vouloir forcer à l'admiration, sentiment qui nous accuse toujours un peu ou d'ignorance ou de faiblesse.

On a beaucoup parlé de l'esprit de Fontenelle ; ce genre d'esprit ne paroît nulle part autant que dans ses *éloges*. Il consiste presque toujours dans des allusions fines, ou à des traits d'histoire connus, ou à des préjugés d'état et de rang, ou aux mœurs publiques, ou au caractère de la nation, ou à des faiblesses secrètes de l'homme, à des misères qu'on se déguise, à des prétentions qu'on ne s'avoue pas ; il met une vertu en contraste avec une faiblesse qui quelquefois paroît y toucher, mais qu'il en détache ; il joint presque toujours à un éloge fin une critique déliée ; il a l'air de contredire une vérité, et il l'établit en paroissant la combattre ; il fait voir ou qu'une chose dont on s'étonne étoit commune, ou qu'une chose dont on ne s'étonne pas étoit rare ; il crée des ressemblances qu'on n'avoit point vues ; il saisit des différences qui avoient échappé ; enfin, presque tout son art est de surprendre, et il y réussit presque toujours ; en général, il fait entendre beaucoup de choses qu'il ne dit pas ; et

cette confiance qu'il veut bien avoir dans les lumières d'autrui, est une flatterie adroite pour son lecteur.

Je sais bien que ce genre d'esprit a trouvé des critiques; mais sans l'excuser entièrement, on peut dire que ce caractère de beautés convenoit à Fontenelle, comme il y a des parures qui embellissent certaines femmes, et qui siéeroient mal à d'autres. Un écrivain ne peut pas manquer de plaire, quand il est lui, c'est-à-dire, quand son esprit est assorti à son caractère, mérite plus rare qu'on ne pense. Fontenelle ne pouvoit être que ce qu'il fut. Pour les âmes passionnées, il n'existe dans la nature que de grandes masses; tout ce qui est fin disparoît : mais lui, toujours tranquille, et à la distance qu'il falloit de tout, avoit le loisir d'observer les nuances et de les peindre : par le même caractère, il devoit se faire un plan raisonné de bonheur; il consentoit bien à instruire, mais il vouloit plaire; il ne mettoit pas assez d'intérêt ni à la vérité, ni aux hommes, pour se compromettre : il ne devoit donc jamais présenter la vérité avec chaleur, et son système devoit être de la laisser entrevoir plutôt que de la dire.

De là ce style presque toujours à demi voilé, et toutes ces énigmes de morale, aussi ingénieuses que piquantes. Les lumières générales durent encore contribuer à embellir ce style. Plus un siècle a d'esprit, plus on peut supprimer d'idées. Il faut alors plus de résultats que de détails; de là une foule de traits courts et précis, semblables à ces compositions chimiques qui, sous un très-petit volume, renferment le fruit d'un grand nombre d'analyses.



On se tromperoit pourtant si on croyoit qu'il n'y a dans les *éloges* de Fontenelle que de ces beautés fines et délicates. On en trouve aussi d'un genre plus relevé, et faites pour contenter le goût le plus austère ; telles sont les idées générales répandues sur chaque science, sur leur origine, leurs progrès, leur but, les moyens de les perfectionner, leur liaison et les points de communication par où elles se touchent.

On citera toujours le tableau de la police de Paris comme un morceau très-éloquent, non pas à la vérité de cette éloquence de l'âme qui remue, mais de celle de l'esprit qui fait voir et présenter un grand objet sous toutes les faces (1).

(THOMAS, *Essai sur les éloges.*)

(1) Les plus estimés et les plus connus de ces éloges, sont ceux de M. d'Argenson, du Czar Pierre, du maréchal de Vauban, de Newton et de Leibnitz : on peut y joindre dans un ordre inférieur ceux de Tournefort, de Boerhave, de Mallebranche, du marquis de l'Hôpital, de Homberg, du géographe de Lisle, de Renau, et du célèbre anatomiste hollandais Ruïsch.

CHAPITRE XXIX.

EXTRAIT DU DISCOURS PRONONCÉ PAR M. DE BUFFON,
LORS DE SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

..... **I**L s'est trouvé dans tous les temps des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole ; mais ce n'est que dans les siècles éclairés qu'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et de la culture de l'esprit ; elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler qui n'est qu'un talent , une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes , les organes souples et l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement , s'affectent de même , le marquent fortement au dehors , et par une impression purement mécanique , ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections.

C'est le corps qui parle au corps ; tous les mouvemens , tous les signes concourent et servent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner ? que faut-il pour ébranler la plupart des autres hommes et les persuader ? Un ton véhément et pathétique , des gestes expressifs et fréquens , des paroles rapides et sonnantes. Mais pour le petit nombre de ceux dont la tête est ferme , le goût délicat et le sens exquis , il faut des choses , des

pensées , des raisons , il faut savoir les présenter , les énoncer , les ordonner ; il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux , il faut agir sur l'âme et toucher le cœur en parlant à l'esprit.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées ; si on les enchaîne étroitement , si on les serre , le style devient fort , nerveux et concis ; si on les laisse se succéder lentement et ne se joindre qu'à la faveur des mots , quelque élégans qu'ils soient , le style sera diffus , lâche et traînant.

Le plan d'un ouvrage n'est pas le style , mais il en est la base , il le soutient , il le dirige , il règle son mouvement et le soumet à des lois : sans cela le meilleur écrivain s'égare , sa plume marche sans guide , et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures disparates. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie , quelques beautés qu'il sème dans les détails , comme l'ensemble choquera , ou ne se fera point sentir , l'ouvrage ne sera point construit , et , en admirant l'esprit de l'auteur , on pourra bien soupçonner qu'il manque de jugement.

C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent , quoiqu'ils parlent très-bien , écrivent mal ; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination , prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir ; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées , fugitives , et qui écrivent en différens temps des morceaux détachés , ne les réunissent jamais sans transitions forcées ; qu'en un mot il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

Cependant tout sujet est un, et quelque vaste qu'il soit il peut être renfermé dans un seul discours.

Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits ? C'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais. Elle prépare en silence le germe de ses productions ; elle ébauche par un acte unique la forme primitive de tout être vivant ; elle la développe et la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne, mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé ; il ne sait par où commencer à écrire. Il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées ; comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres : il demeure donc dans la perplexité.

Mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'il aura mis en ordre toutes les idées essentielles à son sujet, dès lors il sentira le point de maturité de son ouvrage, il sera pressé de le faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire, les pensées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile. La chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout et donnera de la vie à chaque expression. Tout s'animera de plus en plus, le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur, et le sentiment se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on dit à ce que l'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

Mais rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de montrer partout de l'esprit ; rien n'est plus contraire à la lumière qui doit se répandre uniformément dans un écrit , que ces étincelles qu'on ne tire que par force , en choquant les mots les uns contre les autres , et qui n'éblouissent un moment que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres.

Rien n'est plus opposé à l'éloquence que l'abus des pensées fines et la recherche de ces idées légères et sans consistance , qui , comme la feuille du métal battu , ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des idées communes d'une manière singulière ou pompeuse : ce défaut est celui des esprits cultivés , mais stériles ; ils ont des mots en abondance , mais point d'idées. Ces écrivains n'ont point de style ; le style doit graver des pensées : ils ne savent que tracer des paroles.

Les ouvrages bien écrits sont les seuls qui passent à la postérité. L'étendue des connoissances , la singularité des faits , la nouveauté même des découvertes ne sont pas de sûrs garans de l'immortalité ; si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets , s'ils sont écrits sans goût , sans noblesse et sans talens , ils périront , parce que les connoissances , les faits et les découvertes s'enlèvent aisément , se transportent et gagnent même à être mises en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme : le style est l'homme même.

CHAPITRE XXX.

DISCOURS DE M. DE RIVAROL , SUR L'UNIVERSALITÉ
DE LA LANGUE FRANÇOISE.

UN des plus brillans discours académiques qui aient été publiés dans le cours du dernier siècle , est, sans contredit , celui de M. de Rivarol , à l'occasion que nous allons dire.

L'académie de Berlin proposa en 1783 , pour sujet du prix qu'elle devoit décerner l'année suivante , la question de savoir *comment et pourquoi la langue françoise avoit mérité l'universalité qu'elle avoit obtenue en Europe.* Une telle question , proposée par une académie étrangère , étoit faite pour flatter l'orgueil et réveiller l'attention des François. M. de Rivarol se mit sur les rangs , et son discours , dont nous allons offrir l'extrait à nos lecteurs , remporta le prix : en voici le début.

« Le temps semble être venu de dire le *monde françois* , comme autrefois le *monde romain* ; et la philosophie , lasse de voir les hommes toujours divisés par les intérêts divers de la politique , se réjouit maintenant de les voir , d'un bout de la terre à l'autre , se former en république sous la domination d'une même langue.

» Spectacle digne d'elle , que cet uniforme et paisible empire des lettres qui s'étend sur la variété des peuples ,

et qui, plus durable et plus fort que l'empire des armes, s'accroît également des fruits de la paix et des ravages de la guerre !

» Mais cette honorable universalité de la langue françoise si bien reconnue, et si hautement avouée dans toute l'Europe, tient à des causes si délicates et si puissantes à la fois, que, pour les démêler, il s'agit de montrer jusqu'à quel point la position de la France, sa constitution politique, l'influence de son climat, le génie de ses écrivains, le caractère de ses habitans, jusqu'à quel point, dis-je, tant de causes diverses ont pu se combiner et s'unir pour faire à cette langue une fortune si prodigieuse. »

Ici l'écrivain reprend les choses de plus haut, et remonte jusqu'aux Romains, qui apportèrent leur langue avec leurs lois dans les Gaules : il observe que les Francs, qui leur succédèrent, consentirent aussi à parler latin. Mais cette langue se corrompt dans la bouche du peuple, et il se forma presque autant de dialectes qu'il y avoit de provinces dans la monarchie.

De tous ces dialectes, le *Picard* et le *Provençal* furent les plus cultivés et survécurent à tous les autres.

« Si le Provençal, dit M. de Rivarol, eût prévalu, il auroit donné au françois l'éclat de l'espagnol et de l'italien ; mais le midi de la France, toujours sans capitale et sans roi, ne put soutenir la concurrence du nord, et l'influence du patois picard s'accrut avec celle de la couronne. C'est donc le génie clair et méthodique de ce jargon et sa prononciation un peu sourde, qui dominant aujourd'hui dans la langue françoise. »

M. de Rivarol examine ensuite les raisons qui ont empêché l'Europe de choisir pour langue commune, l'allemand, l'espagnol et l'italien.

L'allemand, suivant lui, parut trop difficile, sa prononciation gutturale choqua trop l'oreille des peuples du midi, et à l'époque où la langue françoise, dégagée de la barbarie, commençoit à fixer par des ouvrages de génie l'attention de l'Europe, la langue allemande n'offroit pas un seul monument.

La langue espagnole brilloit alors de tout son éclat; mais cette langue, comme la nation qui la parloit, cachoit sous l'apparence d'une grande magnificence une pauvreté réelle.

Le génie de Cervantes et de Lope de Vega ne suffirent pas long-temps à nos besoins.

La majesté de la prononciation espagnole invitoit à l'enflure, et la simplicité de la pensée se perdoit dans la longueur des mots et sous la plénitude des désinences. On est tenté de croire qu'en espagnol la conversation n'a plus de familiarité, l'amitié plus d'épanchement, le commerce de la vie plus de liberté, et que l'amour y est toujours un culte. Charles Quint lui-même, qui parloit plusieurs langues, réservoit l'espagnol pour les jours de solennité et pour ses prières; ainsi, ce furent les avantages autant que les défauts de la langue espagnole qui l'exclurent de l'universalité.

La langue italienne paroissoit devoir obtenir cet avantage. Centre du monde depuis tant de siècles, l'Italie avoit accoutumé les nations à son empire et à ses lois :

aux césars qu'elle n'avoit plus, avoient succédé les pontifes de Rome, et la religion lui rendoit constamment les états que lui arrachoit le sort des armes.

Mais il ne faut pas oublier, 1^o. que dans tous les temps les papes ne parlèrent et n'écrivirent qu'en latin.

Le Dante hésita long-temps s'il écrivoit sa *divine comédie* en latin ou en *toscan*; et dans le temps que Machiavel débrouilloit le chaos de la politique, que Galilée devoit le mouvement de la terre, que l'Arioste et le Tasse publioient leurs chefs-d'œuvre, l'Europe étoit hors d'état d'en sentir le prix : l'Espagne, toute politique et guerrière, parut ignorer l'existence du Tasse et de l'Arioste. L'Angleterre, théologique et barbare, n'avoit pas un livre; et la France se débatoit dans les horreurs de la ligue : on diroit que l'Europe n'étoit pas prête, et qu'elle n'avoit pas encore senti le besoin d'une langue universelle.

D'autres causes vinrent ravir cette universalité à la langue italienne. Sa grande douceur dégénéroit en mollesse; ses formes obséquieuses déplurent à la franchise des hommes du nord. L'Italie fut tour à tour envahie par les Allemands, par les Espagnols et par les François; enfin, par une fatalité singulière, le bon goût s'y perdit au moment où il se réveilloit en France. Le siècle des Corneille, des Racine et des Bossuet, fut celui d'un cavalier Marini, d'un Achillini et d'une foule d'écrivains plus méprisables encore : alors la langue italienne resta celle de la musique.

Il reste à examiner pourquoi l'Europe s'est constam-

ment refusée à donner à la langue angloise la prééminence qu'elle a, d'un commun accord, donnée à la langue française; et c'est ici que M. de Rivarol a développé tout son talent.

Par sa position et par la supériorité de sa marine, l'Angleterre peut nuire à toutes les nations, et les braver sans cesse. Comme elle doit toute sa splendeur à l'Océan qui l'environne, il faut qu'elle l'habite, et qu'elle le cultive : il faut que cet esprit d'inquiétude et d'impatience, auquel elle doit sa liberté, se consume en dedans, s'il n'éclate en dehors. Mais quand l'agitation est intérieure, elle peut être fatale au prince qui, pour lui donner un autre cours, se hâte de faire sortir ses flottes, et a toujours sous sa main un prétexte et les moyens de faire la guerre au dehors; de sorte qu'à l'estime qu'on ne peut refuser à une nation puissante et éclairée, les autres peuples joignent toujours un peu de haine contre les Anglois.

Mais la France a dans son sein une substance assurée et des richesses immortelles. Son influence est si grande dans la paix et dans la guerre, que, toujours maîtresse de donner l'une ou l'autre, il doit lui sembler doux de tenir dans ses mains la balance des empires, et d'associer le repos de l'Europe au sien.

Par sa situation, elle tient à tous les états; par sa juste étendue, elle touche à ses véritables limites. Il faut donc que la France conserve et qu'elle soit conservée, ce qui la distingue de tous les peuples anciens et modernes. Le commerce des deux mers enrichit ses villes maritimes et

vivifie son intérieur, et c'est de ses productions qu'elle alimente son commerce; si bien que tout le monde a besoin de la France, quand l'Angleterre a besoin de tout le monde.

Aussi, dans les cabinets de l'Europe, c'est plutôt l'Angleterre qui inquiète, c'est plutôt la France qui domine. Sa capitale, enfoncée dans les terres, n'a point eu, comme les villes maritimes, l'affluence des peuples; mais elle a mieux senti et mieux rendu l'influence de son propre génie, le goût de son terroir, l'esprit de son gouvernement: elle a attiré par ses charmes, plus que par ses richesses; elle n'a pas eu le mélange, mais le choix des nations; les gens d'esprit y ont abondé, et son empire a été celui du goût. Les opinions exagérées du nord et du midi viennent y prendre une teinte qui plaît à tous: il faut donc que la France craigne de détourner, par la guerre, l'heureux penchant de tous les peuples pour elle: quand on règne par l'opinion, a-t-on besoin d'un autre empire?

La différence de peuple à peuple, n'est pas moins forte d'homme à homme; l'Anglois, sec et taciturne; joint à l'embarras et à la timidité de l'homme du nord, une impatience, un dégoût de toute chose, qui va souvent jusqu'à celui de la vie: le François a une saillie de gaieté qui ne l'abandonne pas; et à quelque régime que leurs gouvernemens les aient mis l'un et l'autre, ils n'ont jamais perdu cette première empreinte. Le François cherche le côté plaisant de ce monde, l'Anglois semble toujours assister à un drame: de sorte que ce qu'on a dit du Spartiate et de l'Athénien, se prend ici à la lettre; on ne

gagne pas plus à ennuyer un François qu'à divertir un Anglois : celui-ci voyage pour voir, le François pour être vu. On n'alloit pas beaucoup à Lacédémone, si ce n'est pour étudier son gouvernement ; mais le François, visité par toutes les nations, peut se croire dispensé de voyager chez elle, comme d'apprendre leurs langues, puisqu'il retrouve partout la sienne. En Angleterre, les hommes vivent beaucoup entr'eux ; aussi, les femmes, qui n'ont pas quitté le tribunal domestique, ne peuvent entrer dans le tableau de la nation ; mais on ne peindroit les François que de profil, si on faisoit le tableau sans elles : c'est de leurs vices et des nôtres, de la politesse des hommes et de la coquetterie des femmes, qu'est née cette galanterie des deux sexes qui les corrompt tour à tour, et qui donne à la corruption même des formes si brillantes et si aimables. Sans avoir la subtilité qu'on reproche aux peuples du midi, et l'excessive simplicité du nord, la France a la politesse et la grâce ; et non-seulement elle a la grâce et la politesse, mais c'est elle qui en fournit les modèles dans les mœurs, dans les manières et dans les parures. Sa mobilité ne donne pas à l'Europe le temps de se lasser d'elle : c'est pour toujours plaire que le François change toujours ; c'est pour ne pas trop se déplaire à lui-même que l'Anglois est contraint de changer. On nous reproche l'imprudence et la fatuité ; mais nous en avons tiré plus de parti, que nos ennemis de leur flegme et de leur fierté : la politesse ramène ceux qu'a choqués la vanité ; il n'est point d'accommodement avec l'orgueil : on peut d'ailleurs en appeler au François de quarante

ans, et l'Anglois ne gagne rien aux délais. Il est bien des momens où le François pourroit payer de sa personne; mais il faudra toujours que l'Anglois paie de son argent ou du crédit de sa nation. Enfin, s'il est possible que le François n'ait acquis tant de grâces et de goût qu'aux dépens de ses mœurs, il est encore très-possible que l'Anglois ait perdu les siennes, sans acquérir ni le goût ni les grâces.

Quand on compare un peuple du midi à un peuple du nord, on n'a que des extrêmes à rapprocher; mais la France, sous un ciel tempéré, changeante dans ses manières et ne pouvant se fixer elle-même, parvient pourtant à fixer tous les goûts. Les peuples du nord viennent y chercher l'homme du midi, et les peuples du midi y cherchent et y trouvent l'homme du nord.

Plas mi cavalier francés; c'est le chevalier françois qui me plaît, disoit, il y a huit cents ans, ce Frédéric I^{er}, qui avoit vu toute l'Europe, et qui étoit notre ennemi. Que devient maintenant le reproche si souvent fait au François, qu'il n'a pas le caractère de l'Anglois? Ne voudroit-on pas aussi qu'il parlât la même langue? La nature, en lui donnant la douceur d'un climat, ne pouvoit lui donner la rudesse d'un autre: elle l'a fait l'homme de toutes les nations; son gouvernement ne s'oppose point au vœu de la nature.

Voyons maintenant si le génie et les écrivains de la langue angloise auroient pu lui donner cette universalité qu'elle n'a point obtenue du caractère et de la réputation du peuple qui la parle. Opposons sa langue à la

nôtre, sa littérature à notre littérature, et justifions le choix de l'univers.

C'est une chose bien remarquable, qu'à quelque époque de la langue françoise qu'on s'arrête, depuis sa plus obscure origine jusqu'à Louis XV, et dans quelque imperfection qu'elle se trouve de siècle en siècle, elle ait toujours charmé l'Europe, autant que le malheur des temps l'a permis. Il faut donc que la France ait toujours eu une perfection relative, et certains agrémens fondés sur sa position, et sur l'heureuse humeur de ses habitans.

L'histoire, qui confirme partout cette vérité, n'en dit pas autant de l'Angleterre.

Pendant un espace de quatre cents ans, je ne trouve en Angleterre que Chaucer et Spencer. Le premier mérita, vers le milieu du quinzième siècle, d'être appelé *l'Homère anglois* : notre Ronsard le mérita de même; et Chaucer, aussi obscur que lui, fut encore moins connu. De Chaucer jusqu'à Shakespear et Milton, rien ne transpire dans cette île célèbre, et sa littérature ne vaut pas un coup-d'œil.

Si Ronsard avoit bâti des chaumières avec des tronçons de colonnes grecques, Malherbe éleva le premier des monumens nationaux.

Richelieu, qui affectoit toutes les grandeurs, abaissoit d'une main la maison d'Autriche, et de l'autre attiroit à lui le jeune Corneille, en l'honorant de sa jalousie. Ils fondoient ensemble ce théâtre, où, jusqu'à l'apparition de Racine, l'auteur du *Cid* régna seul. Présentant les accroissemens et l'empire de la langue, il

lui créoit un tribunal, afin de devenir par elle le législateur des lettres.

À cette époque, une foule de génies vigoureux s'emparèrent de la langue françoise, et lui firent parcourir rapidement toutes ses périodes, de Voiture jusqu'à Pascal, et de Racan jusqu'à Boileau.

Cependant l'Angleterre, échappée à l'anarchie, avoit repris ses premières formes, et Charles II étoit paisiblement assis sur un trône teint du sang de son père. Shakespear avoit paru, mais son nom et sa gloire ne devoient passer les mers que deux siècles après; il n'étoit pas alors, comme il l'a été depuis, l'idole de sa nation et le scandale de notre littérature. Son génie agreste et populaire déplaisoit au prince et aux courtisans; Milton, qui le suivit, mourut inconnu; sa personne étoit odieuse à la cour, le titre de son poëme rebuta. On ne goûta point des vers durs, hérissés de termes techniques, sans rime et sans harmonie, et l'Angleterre apprit un peu tard qu'elle possédoit un poëme épique.

Il y avoit pourtant de beaux esprits et des poëtes à la cour de Charles; Cowley, Rochester, Hamilton, Waller, y brilloient; et Shaftesbury hâtoit les progrès de la pensée en épurant la prose angloise. Cette foible aurore se perdit tout à coup dans l'éclat du siècle de Louis XIV; les beaux jours de la France étoient arrivés.

Il y eut, pour cela, un admirable concours de circonstances. Les grandes découvertes qui s'étoient faites depuis cent cinquante ans dans le monde, avoient donné à l'esprit humain une impulsion que rien ne pouvoit

plus arrêter, et cette impulsion tendoit vers la France. Paris fixa les idées flottantes de l'Europe, et devint le foyer des étincelles répandues chez tous les peuples.

L'imagination de Descartes régna dans la philosophie, la raison de Boileau dans les vers; Bayle plaça le doute aux pieds de la vérité; Bossuet tonna sur la tête des rois, et nous comptâmes autant de genres d'éloquence que de grands hommes; notre théâtre surtout achevoit l'éducation de l'Europe; c'est là que le grand Condé pleuroit aux vers du grand Corneille, et que Racine corrigeoit Louis XIV. Rome tout entière parut sur la scène françoise, et les passions parlèrent leur langage. Nous eûmes et ce Molière plus comique que les Grecs, et le Télémaque plus antique que les ouvrages des anciens; et ce La Fontaine qui, ne donnant pas à la langue des formes si pures, lui prêtoit des beautés plus incommunicables.

Nos livres, rapidement traduits en Europe et même en Asie, devinrent les livres de tous les pays, de tous les goûts et de tous les âges. La Grèce, vaincue sur le théâtre, le fut encore dans des pièces fugitives qui volèrent de bouche en bouche, et donnèrent des ailes à la langue françoise.

Les premiers journaux qu'on vit circuler en Europe, étoient françois, et ne racontoient que nos victoires et nos chefs-d'œuvre. C'est de nos académies qu'on s'entretenoit, et la langue s'étendoit par leurs correspondances. On ne parloit enfin que de l'esprit et des grâces françoises; tout se faisoit au nom de la France, et notre réputation s'accroissoit de notre réputation.

Aux productions de l'esprit, se joignoient encore celles

de l'industrie ; des pompons et des modes accompagnoient nos meilleurs livres chez l'étranger , parce qu'on vouloit être partout raisonnable et frivole , comme en France. Il arriva donc que nos voisins , recevant sans cesse des meubles , des étoffes et des modes , qui se renouveloient sans cesse , manquèrent de termes pour les exprimer ; ils furent comme accablés sous l'exubérance de l'industrie françoise ; si bien qu'il prit comme une impatience générale à l'Europe , et que pour n'être plus séparé de nous , on étudia notre langue de tous côtés. Depuis cette explosion , la France a continué de donner un théâtre , des habits , du goût , des manières , une langue , un nouvel art de vivre et des jouissances inconnues aux états qui l'entourent ; sorte d'empire qu'aucun peuple n'a jamais exercé. Et comparez-lui , je vous prie , celui des Romains , qui semèrent partout leur langue et l'esclavage , s'engraissèrent de sang , et détruisirent jusqu'à ce qu'ils fussent détruits. On a beaucoup parlé de Louis XIV , je n'en dirai qu'un mot : il n'avoit ni le génie d'Alexandre , ni la puissance et l'esprit d'Auguste ; mais pour avoir su régner , pour avoir connu l'art d'accorder ce coup-d'œil , ces foibles récompenses , dont le talent veut bien se payer , Louis XIV marche dans l'histoire de l'esprit humain à côté d'Auguste et d'Alexandre. Il fut le véritable Apollon du Parnasse françois ; les poèmes , les tableaux , les marbres ne respirèrent que pour lui ; ce qu'un autre eût fait par politique , il le fit par goût. Il avoit de la grâce , il aimoit la gloire et les plaisirs ; et je ne sais quelle tournure ro-

manesque qu'il eut dans sa jeunesse , remplit les François d'un enthousiasme qui gagna toute l'Europe. Il fallut voir ses bâtimens et ses fêtes ; et souvent la curiosité des étrangers soudoya la vanité françoise. En fondant à Rome une colonie de peintres et de sculpteurs , il faisoit signer à la France une alliance perpétuelle avec les arts. Quelquefois son humeur magnifique alloit avertir les princes étrangers du mérite d'un savant ou d'un artiste caché dans leurs états , et il en faisoit l'honorable conquête : aussi le nom françois et le sien pénétrèrent jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie. Notre langue domina , comme lui , dans tous les traités ; et quand il cessa de dicter des lois , elle garda si bien l'empire qu'elle avoit acquis , que ce fut dans cette même langue , organe de son ancien despotisme , que ce prince fut humilié vers la fin de ses jours. Ses prospérités , ses fautes et ses malheurs servirent également à la langue ; elle s'enrichit , à la révocation de l'édit de Nantes , de tout ce que perdoit l'état. Les réfugiés emportèrent dans le Nord leur haine pour le prince et leurs regrets pour leur patrie , et ces regrets et cette haine s'exhalèrent en françois.

Il semble que c'est vers le milieu du règne de Louis XIV , que le royaume se trouva à son plus haut point de grandeur relative. L'Allemagne avoit des princes nuls , l'Espagne étoit divisée et languissante , l'Italie avoit tout à craindre , l'Angleterre et l'Écosse n'étoient pas encore unies , la Prusse et la Russie n'existoient pas ; aussi l'heureuse France , profitant de ce silence de tous les peuples , triompha dans la paix , dans la guerre et dans

les arts : elle occupa le monde de ses entreprises et de sa gloire. Pendant près d'un siècle, elle donna à ses rivaux et les jalousies littéraires, et les alarmes politiques, et la fatigue de l'administration. Enfin l'Europe, lasse d'admirer et d'envier, voulut imiter : c'étoit un nouvel hommage. Des essaims d'ouvriers entrèrent en France, et en rapportèrent notre langue et nos arts qu'ils propagèrent.

J'avoue que la littérature des Anglois offre des monumens de profondeur et d'élévation, qui seront l'éternel honneur de l'esprit humain ; et cependant leurs livres ne sont pas devenus les livres de tous les hommes, ils n'ont pas quitté certaines mains.

Il a fallu des essais et de la précaution pour n'être pas rebuté de leur ton, de leur goût et de leurs formes. Accoutumé au crédit immense qu'il a dans les affaires, l'Anglois semble porter cette puissance fictive dans les lettres, et sa littérature en a contracté un caractère d'exagération opposé au bon goût ; elle se sent trop de l'isolement du peuple et de l'écrivain : c'est avec une ou deux sensations que quelques Anglois ont fait un livre. Le désordre leur a plu, comme si l'ordre leur eût semblé trop près de je ne sais quelle servitude. Aussi leurs ouvrages, qu'on ne lit pas sans fruit, sont trop souvent dépourvus de charme ; et le lecteur y trouve toujours la peine que l'écrivain ne s'est pas donnée. Mais le François, ayant reçu des impressions de tous les peuples de l'Europe, a placé le goût dans les opinions modérées, et ses livres composent la bibliothèque du genre humain.

Comme les Grecs, nous avons eu toujours dans le temple de la gloire un autel pour les grâces; et nos rivaux les ont trop oubliées. On peut dire, par supposition, que si le monde finissoit tout à coup, pour faire place à un monde nouveau, ce n'est point un excellent livre anglois, mais un excellent livre françois qu'il faudroit lui léguer, afin de lui donner, de notre espèce humaine, une idée plus heureuse. A richesse égale, il faut que la sèche raison cède le pas à la raison ornée.

Ce n'est point l'aveugle amour de la patrie ni le préjugé national, qui m'ont conduit dans ce rapprochement des deux peuples, c'est la nature et l'évidence des faits. Eh! quelle est la nation qui loue plus franchement que la nôtre? N'est-ce pas la France qui a tiré la littérature angloise du fond de son île? N'est-ce pas Voltaire qui a présenté Locke et même Newton à l'Europe? Nous sommes les seuls qui imitions les Anglois, et quand nous sommes las de notre goût, nous y mêlons leurs caprices. Nous faisons entrer une mode angloise dans l'immense tourbillon des nôtres, et le monde l'adopte au sortir de nos mains. Il n'en est pas ainsi de l'Angleterre: quand les peuples du nord ont aimé la nation françoise, imité ses manières, exalté ses ouvrages, les Anglois se sont tus, et ce concert de toutes les voix n'a été troublé que par leur silence, etc..... »

Le reste du discours est un coup-d'œil rapide jeté sur le siècle de Louis XV.

CHAPITRE XXXI.

DE L'ESPRIT, DU GÉNIE, DU GOUT ET DU TALENT.

Nous finirons ce livre sur l'éloquence, par quelques observations sur ces quatre qualités, dont on ne cesse de parler dans le monde, et sur lesquelles il nous semble que la plupart de ceux qui en parlent le plus, ne sont pas ceux qui en ont les idées les plus précises et les plus justes.

Le mot d'*esprit* est vague aujourd'hui et ne dit presque plus rien à la pensée depuis que tout le monde a la prétention d'en montrer, et depuis qu'on voit des gens d'esprit à la bourse, au café, dans les coulisses et dans les antichambres.

Les Anglois ne confondent pas ainsi, sous le même nom d'*esprit*, tous les genres de savoir-faire : et ils croiroient avoir donné une très-fausse opinion de Pope et de Chesterfield, s'ils se contentoient de dire de l'un et de l'autre qu'ils avoient de l'*esprit*.

Il nous semble, néanmoins que, malgré l'empire de la mode, les gens sensés ne sont pas encore très-disposés à confondre avec l'esprit de Montesquieu, de Piron ou de Voltaire, l'*esprit de parti*, qui n'est qu'un genre de fanatisme ; l'*esprit de corps*, qui n'a qu'une mesure ;

l'esprit d'intrigue, qui est celui des sots, et *l'esprit des calembourgs*, qui a fait la fortune d'une foule de nos jeunes merveilleux et de leurs merveilleux ouvrages.

On a comparé l'esprit à la vue, et rien n'en peut donner une plus juste idée. Toutes ses opérations, en effet, peuvent être assimilées à celles de l'œil, qui semble être l'âme matérielle du corps.

Apercevoir les objets, distinguer leurs formes et leurs différences, juger de leur distance, voir nettement, promptement et loin, voilà des propriétés communes à l'esprit et aux yeux.

On a trouvé, sans peut-être s'en être rendu compte, ces rapports si justes, qu'on use des mêmes expressions pour déterminer les qualités de l'esprit et de la vue. *Sagacité, pénétration, finesse, aveuglement, clairvoyance*, sont des mots qui conviennent et qui s'appliquent également à ces deux facultés.

Des yeux exercés sur certains objets y découvrent des nuances qui échappent à des yeux ordinaires : c'est ainsi qu'un connoisseur en peinture distinguera facilement une copie de l'original.

C'est également ainsi qu'un homme lettré reconnoitra dans nos ouvrages, des beautés de style et de pensées qui échapperont à un ignorant.

L'esprit est donc cette faculté qui nous sert à voir les rapports des objets, à les saisir promptement, et à les comparer facilement.... L'homme qui joint à cette faculté une grande force d'imagination, et une vive sensibilité, ne se contente pas de voir les objets qui existent, il en

trée de nouveaux ; et c'est à cette exaltation des facultés intellectuelles , qu'on est convenu de donner le nom de *génie*.

Entouré d'objets créés ou embellis par son imagination ; l'homme de génie ne se souvient pas , il voit ; il ne se contente pas de voir , il sent , il est vivement ému , il est transporté. Assis dans son cabinet , il jouit de la vue des belles campagnes qu'arrose la Brenta ; il entend le bruit des cascades du lac Ontario ; il est glacé par les vents du nord ; il est brûlé par le soleil d'Ethiopie ; il est effrayé des tempêtes de l'équinoxe ; son âme se complait dans ses affections momentanées , elle fixe des images fugitives , et donne un corps à des fantômes qui sont son ouvrage.

Les hommes de génie montrent rarement de l'esprit dans la conversation ; ils ont besoin d'un plus grand théâtre pour manifester leurs pensées.

L'esprit sait se proportionner au sujet qu'il traite , aux hommes qui l'écoutent , et aux circonstances qui l'environnent ; mais le génie , toujours indépendant des circonstances et des hommes , ne descend point jusqu'à son sujet , il l'élève jusqu'à lui.

L'homme d'esprit est maître de lui-même , de ses mouvemens , de son ton et de ses couleurs. Sa lumière se distribue également sur tous les objets , elle les éclaire sans éblouir : celle de l'homme de génie se jette sur une seule partie , c'est celle qu'il a créée , et son enthousiasme augmente à la vue de ses créations. Il faut qu'il soit ému pour parler , et qu'il soit en verve pour écrire.

L'homme d'esprit sait d'avance la marche qu'il suivra :

il combine avec justesse, juge avec finesse, et s'exprime avec agrément.

L'homme de génie s'abandonne à son imagination, ses idées ne se lient que par le sentiment : il devine tout, et ne dit rien comme les autres. S'il conçoit un plan, il le conçoit tout entier ; c'est Minerve qui sort toute armée du cerveau de Jupiter : s'il peint, il dérobe au ciel le feu dont il anime ses figures ; s'il agit, il nous subjugue ; s'il décrit, c'est en traits de flamme ; s'il combat, c'est avec la foudre.

Le génie crée, l'esprit rapproche, et le talent met en œuvre.

Nous naissons tous avec une certaine portion d'esprit et de sensibilité, qui, suivant l'éducation que nous recevons, les objets auxquels nous l'appliquons, les habitudes que nous contractons, devient un talent plus ou moins utile et plus ou moins brillant.

Ainsi, le talent est un résultat composé des dons de la nature et des fruits de l'éducation.

L'élégance des attitudes, la légèreté des mouvemens, la justesse de l'oreille forment le talent du danseur. Celui du poëte se compose de la richesse de son imagination, de la chaleur de ses sentimens, de l'habitude de versifier, de l'étude des bons modèles. Celui de l'orateur, de la réunion des qualités de l'âme, des dons de l'esprit, d'une mémoire heureuse, d'une élocution facile, d'une voix juste, flexible et sonore, et du sentiment éclairé des beautés de l'art et de la nature.

C'est ce dernier sentiment qu'on appelle communément



goût ; les anciens n'avoient point de mot équivalent à celui-ci, et il y en a peu dans notre langue qui ait reçu plus d'acceptions différentes, et fait dire plus de sottises aux gens d'esprit.

Le goût en éloquence, comme en poésie, est ennemi de tout ornement superflu, de toute affectation, de toute surabondance. *Ne quid nimis*, est son éternelle devise.

Lui seul connoît et inspire ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire ; lui seul sait régler l'imagination sans la captiver, modérer le génie sans l'étouffer, châtier le style sans le rendre obscur, être plaisant sans bouffonnerie, grave sans austérité, agréable sans rien ôter à l'instruction, instructif sans rien faire perdre à l'agrément.

C'est le goût qui, nous donnant le tact des bienséances, sait nous ployer aux circonstances des temps, des mœurs et des personnes, nous rend également attentifs à ne jamais blesser ni le caractère, ni les opinions de ceux à qui nous parlons, ou de qui nous parlons.

C'est encore le goût qui donne à nos raisonnemens la précision qui les rend forts, à nos images la délicatesse qui les rend séduisantes, à nos pensées la vérité qui les rend lumineuses, à nos discours le charme qui les fait écouter, et jusqu'à notre parure l'élégance qui plaît à tous les yeux et s'accommode à tous les âges.

(*Extrait d'un cours d'éloquence.*)

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

DE LA POÉSIE.

LA poésie est le plus ancien de tous les arts de l'esprit, et celui qui paroît le plus naturel à l'homme. Elle doit sa naissance au penchant que nous avons tous pour l'imitation, et au goût que la nature nous a donné pour le chant; c'est au moins ce que dit Aristote.....

Quant aux études qu'elle exige, et aux qualités qu'elle suppose, c'est Marmontel qui va nous l'apprendre.

« Les trois facultés de l'âme d'où résultent tous les talens littéraires, sont l'esprit, l'imagination et le sentiment; et dans leur mélange, c'est le plus ou le moins de chacune de ces facultés qui produit la diversité des génies.

Dans le *poète*, c'est l'imagination et le sentiment qui dominant; mais si l'esprit ne les éclaire, ils s'égarerent l'un et l'autre. L'esprit est l'œil du génie, dont l'imagination et le sentiment sont les ailes.

Toutes les qualités de l'esprit ne sont pas essentielles à tous les genres de poésies; il n'y a que la pénétration et la justesse dont aucun d'eux ne peut se passer: l'esprit

Faux gâte tous les talens, l'esprit superficiel ne tire avantage d'aucun.

Tout n'est pas image et sentiment dans un poëme : il y a des intervalles où la pensée brille seule et de son éclat ; il faut même se souvenir que la plus belle image n'en est que la parure , et lorsque la pensée est colorée par l'imagination ou animée par le sentiment, elle nous frappe d'autant plus qu'elle est plus spirituelle, c'est-à-dire, plus vive, plus finement saisie, et d'une combinaison à la fois plus juste et plus nouvelle dans ses rapports. L'esprit n'est donc pas moins essentiel au *poëte* qu'au philosophe, à l'historien, à l'orateur.

Mais chacune des qualités de l'esprit a son genre de poésie où elle domine : par exemple, la finesse a l'épigramme en partage ; la délicatesse, l'élegie et le madrigal ; la légèreté, l'épître familière ; la naïveté, la fable ; l'ingénuité, l'idylle ; l'élévation, l'ode, la tragédie et l'épopée.

Il est des genres qui demandent plusieurs de ces qualités réunies : la comédie, par exemple, exige à la fois la sagacité, la pénétration, la souplesse, la force, la légèreté, la finesse. La tragédie et l'épopée ne demandent pas moins de profondeur que d'élévation, et de force que d'étendue.

Un don qui n'est guère moins essentiel au *poëte*, que ceux de l'esprit et de l'âme, c'est une oreille délicate : celui à qui le sentiment de l'harmonie est inconnu, doit renoncer à la poésie.

Mais tous ces talens réunis, ou périroient de sécheresse,

ou ne produiroient que des fruits sauvages, s'ils n'étoient pas nourris et secondés par l'étude.

Ici, comme dans tous les arts, la première étude est celle de soi-même. Si l'imagination se frappe, si le cœur s'affecte aisément, s'il y a de l'une à l'autre une correspondance mutuelle et rapide, si l'oreille a pour le nombre et l'harmonie une délicate sensibilité, si l'on est vivement touché des beautés de la poésie, si l'âme, échauffée à la vue des grands modèles, se sent élevée au-dessus d'elle-même par une noble émulation, si, dès qu'on a conçu l'idée essentielle et primitive d'un sujet, on la voit au dedans de soi-même se développer, se colorer, s'animer et devenir féconde, si l'on éprouve ce besoin, cette impatience de produire qui vient de l'abondance et de la chaleur des esprits, si l'on saisit facilement le rapport des idées abstraites avec les objets sensibles, dont elles peuvent revêtir les couleurs, ou plutôt si ces idées naissent dans l'esprit revêtues de ces images, si les objets se présentent d'eux-mêmes sous la face la plus intéressante, la plus favorable à la peinture, si surtout, à l'idée d'un objet pathétique, les sentimens naissent en foule et se pressent dans l'âme, impatiens de se répandre, on peut se croire né poète :

Huic muse indulgent omnes, hunc poseit Apollo.

VIDA.

A moins de ces dispositions naturelles, on fera peut-être des vers pleins d'esprit, mais dénués de poésie, tels qu'en faisoient La Mothe et Fontenelle. A l'étude de ces

moyens personnels, doit succéder l'étude des moyens étrangers : l'instrument de la poésie, c'est la langue ; et si tout homme qui se mêle d'écrire doit commencer par bien connoître les règles, le génie et les ressources de la langue dans laquelle il écrit, cette connoissance est encore mille fois plus nécessaire au *poète*, dans les mains duquel la langue doit avoir la docilité de la cire, à prendre la forme qu'il voudra lui donner. Les variétés, les nuances du style sont infinies, et leurs degrés inappréciables ; le goût, ce sentiment délicat de ce qui doit plaire ou déplaire, est seul capable de les saisir. Or, le goût ne s'enseigne point, il s'acquiert par l'usage fréquent du monde, par l'étude assidue et méditée du petit nombre des bons écrivains ; encore suppose-t-il une finesse de perception qui n'est pas donnée à tous les hommes ; la nature fait l'homme de génie, et commence l'homme de goût.

Comme elle est le premier modèle et le grand livre du *poète*, c'est elle surtout qu'il importe d'étudier ; et l'objet le plus intéressant qu'elle présente à l'homme, c'est l'homme même. Mais dans l'homme, il y a l'étude de la nature, celle de l'habitude ; celle de l'habitude et de la nature combinées, ou, si l'on veut, de la nature modifiée par les mœurs.

Le physique a deux branches comme le moral, la simple nature et la nature modifiée par les arts.

Le tableau de la nature physique est, lui seul, d'une richesse, d'une variété, d'une étendue à occuper des siècles d'étude ; mais tous les détails n'en sont pas favorables à la poésie, tous les genres de poésie ne sont pas

susceptibles des mêmes détails. Ainsi, le *poète* n'est pas obligé de suivre les traces du naturaliste ; on exige encore moins de lui les méditations du physicien et les calculs de l'astronome. C'est à l'observateur à déterminer l'attraction et les mouvemens des corps célestes ; c'est au poète à peindre leur balancement, leur harmonie, et leurs immuables révolutions. L'un distinguera les classes nombreuses d'êtres organisés qui peuplent les élémens divers ; l'autre décrira, d'un trait hardi, lumineux et rapide, cette échelle immense et continue, où les limites des règnes se confondent, où tout semble placé dans l'ordre constant et régulier d'une gradation universelle, entre les deux limites du fini, et depuis le bord de l'abîme qui nous sépare du néant, jusqu'au bord de l'abîme opposé qui nous sépare de l'être par essence. Les ressorts de la nature, et les lois qui règlent ses mouvemens, ne sont pas de ces objets qu'il est aisé de rendre sensibles, et la poésie peut les négliger. Les causes l'intéressent peu, c'est aux effets qu'elle s'attache. Tandis que le physicien analyse le son et la lumière, le poète fera donc entendre à l'âme l'explosion du tonnerre et ces longs retentissemens qui semblent, de montagne en montagne, annoncer la chute éclatante du monde. Il lui fera voir le feu bleuâtre des éclairs se briser en lames étincelantes, et fendre, à sillons redoublés, cette masse obscure de nuages qui semble affaisser l'horizon. Tandis que l'un tâche d'expliquer l'émanation des odeurs, l'autre rend ce phénomène visible à l'esprit, en feignant que les zéphirs agitent dans l'air leurs ailes humectées de larmes

de l'aurore et des doux parfums du matin. Que le confident de la nature développe le prodige de la greffe des arbres, c'est assez pour Virgile de l'exprimer en deux beaux vers :

*Exiit ad cœlum, ramis felicibus, arbor,
Miraturque novas frondes et non sua poma,*

On voit, par ces exemples, que les études du poète ne sont pas celles du philosophe; celui-ci étudie la nature pour la connoître, et celui-là pour l'imiter; l'un veut expliquer et l'autre veut peindre. Il faut avouer cependant que, si les profondes recherches du philosophe ne sont pas essentielles au poète, au moins lui seroient-elles d'une grande utilité; et celui que la nature aura initié dans ses mystères, aura toujours, sur des hommes superficiellement instruits, un avantage prodigieux. La physique est à la poésie, ce que l'anatomie est à la peinture, elle ne doit pas s'y faire trop sentir; mais, revêtue des grâces de la fiction, elle y joint le charme de la vérité (1).

La simple nature est donc pour la poésie une mine abondante; la nature modifiée par l'industrie, n'a pas moins de quoi l'enrichir.

La théorie de l'agriculture, les mécaniques, l'art de la navigation, tous les arts de décoration, d'agrément, et tous ceux des arts utiles dont les détails ont quelque noblesse, peuvent contribuer à la collection des études du poète. Il doit être assez instruit pour en tirer à propos

(1) Voyez le chapitre 20 du livre second.

des images , des comparaisons , des descriptions même ,
s'il y est amené :

Nulla sit ingenio quàm non libaverit artem.

VIDA.

c'est par-là qu'on évite la sécheresse et la stérilité dans
les choses les plus communes , et qu'on peut être neuf
en un sujet qui paroît usé.

Tantum de medio sumptis accedit honoris.

HORAT.

Dans l'étude de la nature modifiée , est comprise celle
des productions de l'esprit , de ses développemens et de
ses progrès en éloquence , en morale , en poésie.

Que l'étude des poètes soit essentielle à un poète ,
c'est ce qui n'a pas besoin de preuve ;

Hinc pectore numen

Concipiunt vates.

Mais on n'est pas assez persuadé que les philosophes ,
les orateurs , les historiens profonds ; que Tacite , Pla-
ton , Montaigne , Démosthènes , Massillon , Bossuet , et
ce Pascal , qui ne savoit pas combien il étoit poète , lors-
qu'il méprisoit la poésie , en sont eux-mêmes des sources
inépuisables. Il est cependant bien aisé de reconnoître à
la plénitude , à l'abondance des sentimens et des idées ,
un poète nourri de ces études. Il en est une surtout , que
j'appellerai la compagne du travail et la nourrice du gé-
nie , c'est la lecture habituelle de quelque auteur excel-
lent dont le style et la couleur soient analogues au sujet
que l'on traite. D'une séance à l'autre , l'âme se dérange

par le mouvement et la dissipation : il faut la remonter au ton de la nature ; et l'auteur duquel je conseille de faire usage, est comme un instrument sur lequel on prélude avant de chanter : il donne à la voix son diapason. Il y a des momens de langueur où le génie semble épuisé :

Credas penitus migrasse camenas.

VIDA.

On se persuade qu'il est prudent d'attendre alors dans le repos, que le feu de l'imagination se rallume :

Adventumque dei et sacrum expectare calorem.

Ibid.

On se trompe ; cet abandon de soi-même se change en habitude , et l'âme insensiblement s'accoutume à une lâche oisiveté ; il faut avoir recours à des études qui ramènent la vigueur du génie ; et lorsque par cette nourriture il aura réparé ses forces , le désir de produire se fera sentir plus vivement.

La théologie des philosophes est encore un champ vaste et fertile où le génie peut moissonner. On distingue les fictions qui ont pris naissance au sein de la philosophie ; on les distingue des fables vulgaires , à la justesse des rapports , et à certain air de vérité , que celles-ci n'ont jamais. La raison même applaudit , dans les poèmes de Virgile , à toutes les fables qu'il a empruntées d'Épicure , de Pythagore et de Platon ; l'imagination se repose avec délices sur un merveilleux plein d'idées , elle glisse avec dédain sur un mensonge vide de sens.

Que l'on compare dans Homère la chaîne d'or attachée au trône de Jupiter, la ceinture de Vénus, l'allégorie des prières, l'ordre que le dieu Mars donne à la Terreur et à la Fuite d'atteler son char; que l'on compare, dis-je, le plaisir pur et plein que nous causent ces belles idées, ces idées philosophiques, avec l'impression foible et vague que fait sur nous la parole accordée aux chevaux d'Achille, le présent qu'Éole fait à Ulysse des vents renfermés dans un outre, le soin que prend Minerve de prolonger la première nuit que ce héros, à son retour, passe avec Pénélope sa femme, etc., on sentira combien la vérité donne de valeur au mensonge, et combien la feinte est puérile, insipide, lorsqu'elle n'est pas fondée en raison. Je l'ai déjà dit, et je le répéterai souvent, plus un poète, à génie égal, sera philosophe, plus il sera poète. Si on demande maintenant quelle est la philosophie de la plupart de nos jeunes poètes, si fiers de leurs *épîtres*, de leurs *quatrains*, de leurs *chansons*; je demanderai à mon tour, qu'est-ce qu'il y a de commun entre ces *chansons*, ces *quatrains*, ces *épîtres* et la poésie?

(MARMONTEL. *Éléments de littérature.*)

CHAPITRE PREMIER.

[CONSEILS A UN JEUNE POETE.

Oui, la gloire t'appelle, et ce n'est pas en vain :
 Oui, sur ton front naissant, marqué d'un sceau divin,
 Le ciel mit un rameau de ce laurier fertile,
 Qui reverdit encore au tombeau de Virgile.
 Viens, Apollon t'appelle au Parnasse françois ;
 Mais de nombreux écueils en défendent l'accès.
 Les rangs y sont serrés ; il faut fendre la presse.
 Un peuple de rivaux et t'assiège et te presse.
 Tu sais, lorsqu'autrefois le héros des Troyens
 Alloit chercher son père aux champs élyséens ;
 Quels monstres effrayans, réels et fantastiques,
 Du Tenare à ses yeux assiégeoient les portiques.
 Rappelle ce tableau : le poète en ses vers
 A peint notre Parnasse en peignant les enfers.
 Malgré tant d'ennemis placés à la barrière,
 Tu franchiras le seuil sans assoupir Cerbère ;
 Mais suis dès lors en paix la route du talent.
 Tranquille citoyen d'un état turbulent,
 Sauve-toi des travers que ce siècle accumule ;
 Fuis des divers partis la guerre ridicule ;
 Ris tout bas, si tu veux, des querelles du temps,
 Mais n'inscris point ton nom parmi les combattans.
 Chacun a son enseigne ainsi que sa doctrine :
 Ici l'on a proscrit Despréaux et Racine ;

Le goût est le tyran du génie et des arts :
 D'une muse nouvelle on suit les étendards,
 Et le drame bourgeois, nommé le *drame honnête*,
 Va de notre théâtre achever la conquête,
 Détrôner Melpomène et régner dans Paris.

« Ecoutez-moi, suivez le chemin que j'ai pris,
 (Vient vous dire un auteur qui se croit à la mode ;)

» Voulez-vous réussir ? adoptez ma méthode :

» Soyez homme du monde avant d'être écrivain ;

» Célébrez les soupers, les boudoirs et le vin.

» Du nom de quelque belle ornez toujours vos pièces,

» ConteZ vos rendez-vous, parlez de vos maîtresses,

» Et quittez tous les jours, dans des vers délicats,

» Eglé, Philis, Chloé, qui ne le sauront pas.

» Les grands noms, les beaux arts, le trône et la coulisse,

» Tout de votre Apollon doit subir le caprice.

» Persiflez ! c'est le ton des ouvrages nouveaux,

» Et vous serez *charmant* dans cinq à six journaux (1).

De ces belles leçons tu feras peu d'usage ;

Ah ! fuis ce peuple auteur, vrai fléau de notre âge,

Qui du premier des arts faisant un plat métier,

Pense acheter un nom en vendant du papier ;

Des lourds compilateurs la tourbe famélique,

Et des bâtards d'Yung l'essaim mélancolique ;

Ces drames qui font peur et ne font pas pleurer ;

Ces apôtres du goût, peu faits pour l'inspirer,

Docteurs sans mission, et du haut de leurs chaires,

Prêchant un siècle ingrat qui n'en profite guères ;

(1) M. La Harpe désigne ici Rulhières et Dorat.

Et ces codes rimés, où de jeunes profès,
 Enseignant l'art des vers qu'ils n'apprendront jamais,
 Attaquent tous les jours, d'une ardeur trop commune
 Vingt réputations sans pouvoir s'en faire une;
 Recueils de toute espèce, anecdotes, bons mots,
 Esprit des grands auteurs, rédigés par des sots;
 Ces almanachs du Pinde, où la presse indignée,
 Entasse, en gémissant, tous les vers de l'année;
 Enfin, ce long amas d'ouvrages renommés,
 D'écrits à grande marge, avec pompe imprimés,
 Qui, portés par la gloire au delà du tropique,
 Vont charmer tous les ans les colons d'Amérique.

« Je me tairai, dis-tu; mais pour fuir le danger,
 » Me faut-il donc à tous demeurer étranger,
 » En aimant mes rivaux éviter mes confrères,
 » Et renfermer loin d'eux mes travaux solitaires?
 » Par le commerce actif des arts et des esprits,
 » La raison croît, s'étend, les talens sont nourris;
 » Le goût est épuré, la vérité circule. »

Les préjugés aussi, l'erreur, le ridicule,
 La cabale inquiète et les faux jugemens,
 Les lâches passions, les vains ressentimens,
 Tel est des liaisons l'ascendant ordinaire;
 Par elles la jeunesse ou s'égare ou s'éclaire.
 Choisis donc. Souviens-toi que ce choix important
 Fait le sort de la vie et celui du talent:
 Interroge ton âme et crois la renommée.
 Tous ceux de qui la voix par les Muses formée,
 Sait d'après leurs leçons, donner à tout moment
 Un plaisir à l'oreille, à l'âme un sentiment,

Qui chantent la nature et qu'elle-même inspire ;
 Ceux qui des vérités ont étendu l'empire ,
 Qui portent dans nos cœurs si doucement émus
 Le charme des beaux arts et celui des vertus ;
 Ceux qui défendant l'homme et ses droits qu'on outrage ,
 Des traits de l'éloquence ont armé leur courage ;
 Ce sont là tes amis , si tu sais les chercher ;
 Sous leurs sévères yeux , hâte-toi de marcher ;
 Que leur maturité guide ta jeune audace ;
 Qui les aime et les suit peut monter à leur place.

« Mais combien de travaux , que de temps et de soin ,
 » Pour plaire à des esprits dont je me sens si loin !
 » Que cette récompense est pénible et lointaine ! »

Je t'entends. La jeunesse est confiante et vaine ,
 A ses premiers essais sourit avec plaisir ,
 Et cet âge toujours est pressé de jouir :
 Tout sert à l'égarer , l'orgueil et la paresse ,
 Et d'un ami flatteur , l'indulgence traîtresse.
 On croit avoir tout fait ; ainsi plus d'un talent
 Jette de vains éclairs et s'éteint en naissant.
 Ah ! pour en ranimer les foibles étincelles ,
 Pour changer ces lueurs en clartés immortelles ,
 Que faut-il ? Des amis sages et rigoureux ;
 Ton génie excité , s'agrandira près d'eux ;
 Ils ne laisseront pas obscurcir sa lumière ,
 Et leurs vastes regards étendront sa carrière.
 On s'arrête souvent après quelques efforts ;
 Mais de l'art mieux que toi connoissant les trésors ,
 Que leur jugement sûr t'en montre les ressources ,
 Et dans toi du génie interroge les sources.

Quand ils verront tes pas affoiblis et lassés,
 Que leur voix t'encourage et te crie, avancez ;
 Et d'un dernier effort, que la fortune avoue,
 Va tourner près du but sans y briser ta roue.

Des bords du Sénégal le sauvage habitant,
 Que le ciel n'a pas fait pour un travail constant,
 Saisit quelques grains d'or dans des sables mobiles ;
 Content de remporter ces dépouilles faciles,
 Il y borne sa vue, il ne soupçonne pas
 Les richesses du sol qu'il foule sous ses pas.
 Mais, plus industrieux, les enfans de l'Europe
 Surprenant les métaux sous leur brute enveloppe,
 Dans son cours tortueux suivent l'or qui les fuit,
 Fouillent la veine errante au moment qu'elle luit,
 Ne l'abandonnent pas, et leur main obstinée
 La redemande encore à la terre indignée,
 L'en arrache et triomphe, et rend à l'univers
 Ces trésors ignorés que gardoient les enfers.

C'est ainsi que la force à la constance unie,
 Jusqu'en ses profondeurs va sonder le génie,
 Et lui-même jamais n'enfanta qu'à ce prix
 Ces prodiges frappans dont le monde est épris.

Je sais que par un art plus court et plus facile,
 Tu pourras, négligeant et ta muse et ton style,
 T'assurer quelques temps de stériles honneurs,
 Des lecteurs en province, à Paris des prôneurs :
 Et d'ouvrages oisieux se succédant sans cesse,
 Fatiguer le burin, le public et la presse.
 Tu le peux, j'y consens ; mais quel sera ton sort ?
 Avec les connoisseurs le temps toujours d'accord,

Qui seul au mauvais goût n'a jamais fait de grâce ;
 Le temps , s'il est ainsi , marquera-t-il ta place
 Parmi les écrivains censurés et relus ?
 Partout le petit nombre est celui des élus ;
 Celui des bons esprits , qui , jaloux de bien faire ,
 Ont soumis leur travail à l'amitié sévère ,
 Et voulu qu'en tout temps son austère coup-d'œil
 Tourmentât la paresse , et corrigeât l'orgueil.
 La médiocrité trop souvent est fertile.
 Tel qui bien moins fécond , plus soigné , plus docile ,
 Eût pu se distinguer des vulgaires esprits ,
 Etouffa son talent sous ses nombreux écrits.
 Il brigua la louange , et n'obtint pas la gloire ;
 Veux-tu que le Parnasse adopte ta mémoire ?
 Crains au premier succès , accueilli , caressé ,
 Par la voix des flatteurs nonchalamment bercé ,
 Au murmure indulgent des louanges trompeuses ,
 De goûter du repos les douceurs dangereuses.
 Oppose à tes rivaux un travail assidu ,
 Et songe encore à vaincre après avoir vaincu.
 Ainsi croît et s'étend le talent qu'on renomme ,
 Et la soif des succès est l'instinct d'un grand homme.
 Mais c'est peu que du Pinde ouvrant tous les sentiers ,
 Et préparant pour soi des moissons de lauriers ,
 Des guides respectés dirigent ton courage ;
 C'est peu que de ta force ils t'enseignent l'usage ;
 Ils nourriront dans toi ces nobles sentimens ,
 Qui relèvent l'éclat et le prix des talens.
 Oui , quoi qu'en tous les temps l'injurieuse envie
 Se plaise à raconter les fautes du génie ,

Crois qu'il est rare au moins que d'illustres esprits
 Soient vils dans leur conduite, et grands dans leurs écrits.
 Il est une fierté, par la gloire inspirée,
 Par l'amour du devoir noblement épurée ;
 Orgueil des cœurs bien nés, qui distingue à nos yeux
 Et le grand écrivain et l'artiste fameux.
 Vois des arts en nos jours les plus brillans modèles,
 A l'honneur, au bon goût également fidèles,
 Repoussant à la fois et le vice et l'ennui,
 Et méritant la gloire, et l'aimant dans autrui ;
 Offrant à l'amitié de nobles sacrifices,
 Exemples d'un pays dont ils font les délices ;
 Laisant mourir loin d'eux les libelles impurs,
 Fabriqués par la haine et des rivaux obscurs.
 Ainsi, tandis qu'un chêne, honneur d'un beau rivage,
 Rassemble les pasteurs sous son auguste ombrage,
 Sur le bord d'un marais, dans le creux d'un vallon,
 Siffient de vils roseaux battus par l'aquilon,
 CI*** (1) de sa province arrive un drame en poche,
 Il croit trouver la gloire en descendant du coche ;
 Mais le public sur lui prend d'abord un travers,
 Et Pon est convenu de bâiller à ses vers ;

(1) M. Clément, de Dijon, qui vient de mourir dans un âge avancé, avec la réputation d'un critique sévère et d'un bon littérateur, est l'homme dont il s'agit. Il vint à Paris avec une tragédie de *Médée*, qu'il eut beaucoup de peine à faire recevoir, et qui n'eut qu'une représentation. Il avoit contre lui les amis de Voltaire, et tout le parti philosophique ; M. La Harpe, qui en étoit alors l'enfant perdu, avoit été maltraité dans les ouvrages de M. Clément : c'est ce qui explique, sans la justifier, la violente sortie qu'il fait ici contre lui.

Le sénat des foyers poliment lui refuse
 L'honneur d'être sifflé, que demandoit sa muse;
 Un ami lui diroit qu'on le sert malgré lui,
 Qu'on lui sauve la honte en nous sauvant l'ennui;
 Mais ses sots compagnons caressant sa démence,
 L'enflent d'un vain courroux accru par l'impuissance,
 Vous l'allez voir, livrant de risibles combats,
 Vous demander raison des succès qu'il n'a pas.
 Il se croit de Boileau l'unique légataire,
 Et la férule en main il régente Voltaire;
 L'opprobre est le seul fruit de ces plates fureurs,
 Le talent est vengé de ses vils détracteurs.
 Le vautour ne meurt point dans leurs âmes impies,
 Ils tournent en heurlant sous le fouet des furies.

Jamais l'élève heureux des Le Brun, des Vanloos,
 N'alla de Raphaël diffamer les pinceaux,
 Et n'insulta dans Rome, en son caprice étrange,
 Les chefs-d'œuvres éclos des mains de Michel-Ange,
 De qui hait les talens j'augure toujours mal,
 Jamais leur détracteur ne devint leur rival.
 Muses, vous repoussez le sacrilège impie,
 Dont la main viola les autels du génie.

Tu vivras éloigné de ces lâches fureurs.
 Le temple des beaux arts est l'asile des mœurs.
 Dans ce séjour sacré la France voit paroître
 D'illustres citoyens, des grands dignes de l'être.
 Laisse quelques esprits tristement prévenus,
 Penser, dès qu'on est grand, que l'on n'est rien de plus,
 A la ville, à la cour, des mortels respectables,
 Ont joint l'esprit du monde au goût des arts aimables.

Le talent se polit dans leur société ,
 Acquiert plus d'agrément et plus d'urbanité ,
 Ce tact heureux et fin , ce ton , cet art de plaire ,
 Aux mœurs comme à l'esprit parure nécessaire .
 La Feuillade et Vendôme , et Chauvieu vieillissant ,
 Présidoient aux essais de Voltaire naissant .
 Le héros de Denain , l'enfant de la victoire ,
 Aimoit à le couvrir des rayons de sa gloire ;
 Il goûtoit leurs leçons , et ces maîtres choisis ,
 Le formoient au bon goût du siècle de Louis .
 Il est , il est encor d'aussi parfaits modèles
 Du jugement exquis , des grâces naturelles .
 Attire leurs regards sur tes heureux essais ;
 Mérite enfin qu'un jour , honorant tes succès ,
 Te donnant pour leçon leurs exemples à suivre ,
 Nivernois et Beauveau t'enseignent l'art de vivre .
 C'est peu de posséder , il faut savoir jouir ,
 Il faut goûter en paix ce qu'on sut obtenir .
 Aux palmes d'Hélicon il est beau de prétendre !
 Des mains de l'amitié qu'il est doux de les prendre !
 Pour moi , je puis encor , témoin de tes honneurs ,
 Je puis à ta couronne attacher quelques fleurs .
 Apollon a reçu tes premiers sacrifices ,
 Ce dieu de mon printemps a reçu les prémices .
 Cet amour des beaux arts est souvent séducteur ;
 Ils ne m'ont point trompé puisqu'ils font mon bonheur .
 Ils enchantent mes jours , et leur riant cortège
 Écarte les soucis dont l'essaim nous assiège .
 Je me sauve en leurs bras , j'y trouve le repos .
 Le vieillard au front chauve , à l'inflexible faux ,

De nous, à chaque instant, ravit quelque partie,
 Il moissonne en courant les fleurs de notre vie ;
 L'esprit jouit encor quand les sens sont flétris,
 C'est le dernier soutien de nos derniers débris.
 Un jour mon œil éteint sous les voiles de l'âge,
 Ne verra la beauté qu'à travers un nuage.
 Les parfums du printemps, son éclat, ses couleurs,
 Pour mes sens émoussés auront moins de douceurs ;
 Et des airs de Grétry l'aimable mélodie
 Frappera foiblement mon oreille engourdie.
 Alors, toujours sensible aux charmes des neuf sœurs,
 Puissé-je encor goûter leurs dons consolateurs,
 Rassembler avec joie autour de ma vieillesse,
 Ces écrivains chéris qu'adora ma jeunesse ;
 Relire et dévorer ces ouvrages charmans,
 De la raison, de l'âme immortels alimens ;
 Me réchauffer encor de leur flamme divine,
 Et retrouver mon cœur dans les vers de Racine !

(LA HARPE. Pièce qui a remporté le prix à
 l'Académie française.)

CHAPITRE II.

POÉSIE ÉPIQUE.

SI un érudit venoit nous dire : *le poëme épique est une longue fable , inventée pour enseigner une vérité morale , et dans laquelle un héros achève une grande action , avec le secours des Dieux , dans l'espace d'une année ;* il faudroit lui répondre : votre définition est fausse ; car , sans examiner si l'*Iliade* est d'accord avec elle , les Anglois ont un poëme épique , dont le héros , bien loin de venir à bout d'une grande entreprise , par le secours du ciel , en une année , est trompé par le diable et par sa femme , en un jour , et est chassé du paradis terrestre pour avoir désobéi à Dieu.

Il faut , dans tous les arts , se donner bien de garde de ces définitions trompeuses , par lesquelles on ose proscrire les beautés qui nous sont inconnues , ou que l'habitude ne nous a pas rendues familières. Il n'en est pas des arts d'imagination , comme des ouvrages de la nature. On peut définir les métaux , les élémens , les animaux , parce qu'ils sont toujours les mêmes ; mais les ouvrages de l'homme changent comme l'imagination qui les produit. Les coutumes , les langues et le goût des peuples varient

de siècle en siècle. Il y a autant de révolutions dans les arts, que dans les empires ; ils changent de mille manières, tandis qu'on cherche à les fixer.

Quelle sera donc l'idée que nous devons nous former de la poésie épique ? Le mot *épique* vient du grec *épos*, qui signifie *récit* . L'usage a particulièrement appliqué ce mot à des récits en vers, d'aventures héroïques.

Que l'action soit simple ou compliquée, qu'elle s'achève dans un jour ou dans une année, que la scène se passe dans un seul endroit comme dans l'Illiade, que le héros voyage de mers en mers comme dans l'Odyssée, qu'il soit furieux comme Achille ou pieux comme Énée, il n'importe, le poëme sera toujours un *poëme épique*, ou un *poëme héroïque*, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite. Ne disputons pas sur les mots : la carrière des arts est plus étendue qu'on ne pense.

Le point de la question est de savoir en quoi les nations polies s'accordent, et sur quoi elles diffèrent.

Un poëme épique doit partout être fondé sur le jugement, et embelli par l'imagination. Ce qui appartient au bon sens appartient également à toutes les nations. Toutes vous disent qu'une action, *une et simple*, qui se développe aisément et par degré, et qui ne coûte aucune fatigue à l'attention, leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monstrueuses.

On souhaite généralement que cette unité si sage, soit ornée d'une variété d'épisodes, qui soient comme les membres d'un corps robuste et bien proportionné. Plus

l'action sera grande, plus elle plaira à tous les hommes, dont la foiblesse est d'être séduits par tout ce qui est au-delà de la vie commune. Il faudra surtout que cette action soit intéressante; car tous les cœurs veulent être émus, et un poëme, parfait d'ailleurs, s'il ne touchoit point, seroit insipide en tout temps, et en tout pays. Elle doit être entière, parce qu'il n'y a point d'homme raisonnable qui puisse être satisfait de ne recevoir qu'une partie du plaisir qu'on lui a promis tout entier.

Telles sont, à peu près, les règles générales sur lesquelles toutes les nations qui cultivent les lettres sont d'accord; mais le merveilleux, l'intervention du pouvoir céleste, la nature des épisodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume et de cet instinct qu'on nomme goût, voilà sur quoi il y a mille opinions, et point de règles générales.

Nous devons admirer ce qui est universellement beau chez les anciens; nous devons nous prêter à ce qui étoit beau dans leur langue et dans leurs mœurs; mais ce seroit s'égarer étrangement, que de vouloir toujours les suivre à la piste. Nous ne parlons pas la même langue, nous professons une religion différente, nos coutumes ne se ressemblent pas davantage, notre philosophie est presque en tout contraire à celle qu'ils enseignoient; pourquoi nous obstinerions-nous à les imiter servilement dans les arts d'imagination?

Qu'Homère nous représente ses dieux s'enivrant du nectar, et riant sans fin de la mauvaise grâce dont Vulcain leur sert à boire. Cela étoit bon de son temps, où

les dieux étoient ce que les fées sont dans le nôtre ; mais assurément personne ne s'avisera aujourd'hui de représenter, dans un poëme, une troupe d'anges et de saints buvant et riant à table.

Que diroit-on d'un poëte qui introduiroit, d'après Virgile, des harpies enlevant le dîner de son héros, et qui changeroit de vieux vaisseaux en belles nymphes ?

En un mot, admirons, étudions les anciens ; mais que notre admiration ne soit pas aveugle, que nos études ne soient pas serviles ; et ne faisons pas à la nature humaine et à nous-mêmes, l'injustice de fermer les yeux aux beautés qu'elle a répandues autour de nous, pour ne regarder et n'aimer que ses anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de sûreté.

(VOLTAIRE.)

CHAPITRE III.

LES POETES ÉPIQUES.

HOMÈRE vivoit environ 850 ans avant l'ère chrétienne, et deux générations après le siège de Troie; ainsi il pouvoit avoir vu, dans son enfance, quelques vieillards qui avoient été à ce siège.

En écrivant l'*Iliade*, il ne fit que mettre en vers l'histoire et les fables de son temps. On lui impute l'extravagance de ses dieux et la grossièreté de ses héros : c'est reprocher à un peintre d'avoir donné à ses figures les habillemens de son temps. Homère a peint les dieux tels qu'on les croyoit, et les hommes tels qu'ils étoient.

Ce n'est pas un grand mérite de trouver de l'absurdité dans la théologie païenne; mais il faudroit être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'Homère. Si l'idée des trois grâces, qui doivent toujours accompagner la déesse de la beauté, si la ceinture de Vénus sont de son invention, quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainsi orné cette religion que nous lui reprochons? Et si ces fables étoient connues avant lui, peut-on mépriser un siècle qui avoit trouvé des allégories si justes et si agréables? Le grand mérite d'Homère est d'avoir été un peintre sublime; inférieur de beaucoup à Virgile dans tout le reste, il lui est supérieur en cette

partie. S'il décrit une armée en marche, *c'est un feu dévorant qui, poussé par les vents, consume la terre devant lui. Si c'est un dieu qui s'avance, il fait trois pas, et au quatrième, il arrive au bout de la terre.*

Quand il décrit la ceinture de Vénus, il n'y a point de tableau de l'Albane qui approche de cette riante peinture ; veut-il fléchir la colère d'Achille, il personnifie les prières : *elles sont filles du ciel, elles marchent tristement, le front couvert de confusion, etc...*

Virgile naquit l'an 684 de la fondation de Rome, et ne vécut que 52 ans. Il paroît qu'il n'étoit pas content de son *Énéide*, puisqu'il ordonna, par son testament, qu'on la jetât au feu ; mais on se donna bien de garde d'obéir à sa dernière volonté. Malgré ses défauts, ce poème est encore un des plus beaux monumens qui nous reste de l'antiquité : on dit bien que le héros en est trop parfait, ce qui est un défaut dans la poésie épique comme dans la tragédie ; on dit encore qu'il a moins de feu qu'Homère, et que les six derniers livres sont presque sans intérêt, et bien inférieurs aux six premiers : tout cela est vrai ; et malgré ces défauts, ce qui reste de mérite à Virgile suffit pour justifier le titre de prince des poètes latins qu'il reçut de son siècle, et l'admiration qu'il a obtenue de tous les autres. Le second, le quatrième et le sixième livres sont trois grands morceaux, regardés universellement comme les plus finis, les plus complètement beaux que l'épopée ait produits chez aucune nation ; mais ce qui fait le grand mérite de Virgile, c'est la perfection continue de son style, qui est telle chez lui, qu'il ne semble pas

donné à l'homme d'aller plus loin : il est à la fois le charme et le désespoir de tous ceux qui aiment et cultivent la poésie. Ainsi donc s'il n'a pas égalé Homère pour l'invention, la richesse et l'ensemble, il l'a surpassé par la singulière beauté de quelques parties, et par son excellent goût dans tous les détails.

Le Tasse, né à Sorrento en 1544, n'avoit que vingt-deux ans quand il commença sa *Jérusalem délivrée* ; il en avoit trente quand il la publia. Le reste de sa vie ne fut qu'un enchaînement de calamités et d'humiliations.

Le temps, qui sape la réputation des ouvrages médiocres, a assuré celle du Tasse. La *Jérusalem délivrée* est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie, comme les poèmes d'Homère l'étoient jadis en Grèce ; et on ne fait nulle difficulté de mettre son auteur à côté de Virgile et d'Homère, malgré ses fautes et la critique de Despréaux. Il a autant de feu qu'Homère dans ses batailles, et beaucoup plus de variété : ses héros ont tous des caractères différens, comme ceux de l'*Iliade*, mais ses caractères sont mieux annoncés, plus fortement décrits et mieux soutenus ; car il n'y en a pas un qui ne se démente dans l'*Iliade*, et pas un qui ne soit invariable dans la *Jérusalem délivrée*.

Il a peint ce qu'Homère crayonnoit ; il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs et de distinguer les différentes espèces de vertus, de vices et de passions qui, ailleurs, semblent être les mêmes. Ainsi Godefroi est prudent et modéré ; Saladin a une politique cruelle ; la généreuse ardeur de Tancrede est opposée à la fureur d'Argant.

L'amour dans Armide est un mélange d'emporement et de coquetterie ; dans Herminie , c'est une tendresse aimable et douce ; il n'y a pas jusqu'à l'ermite Pierre , qui ne fasse un personnage dans le tableau , et un beau contraste avec l'enchanteur Ismeno ; et ces deux figures sont assurément au-dessus de celles de Calchas et de Tirésias. Renaud est une imitation d'Achille ; mais ses fautes sont plus excusables , son caractère est plus aimable , son loisir est mieux employé : Achille éblouit , et Renaud intéresse.

Milton commença son *Paradis perdu* à cinquante-deux ans , à l'âge où Virgile avoit fini le sien. Il eut beaucoup de peine à trouver un libraire qui voulût se charger de le publier ; et cela n'est pas étonnant , il avoit été secrétaire de Cromwel , et sa personne et ses ouvrages devoient également déplaire aux beaux esprits de la cour de Charles II. La postérité l'a vengé , en plaçant son poëme immédiatement après ceux de Virgile et du Tasse. On fut justement étonné de trouver dans un sujet qui paroît si stérile , une si grande fertilité d'imagination ; on admira les traits majestueux avec lesquels il osa peindre Dieu , et les caractères brillans qu'il donne à Satan. On lut avec beaucoup de plaisir la description du jardin d'Adam et d'Éve. En effet , il est à remarquer que , dans tous les autres poëmes , l'amour est regardé comme une foiblesse ; dans Milton seul il est une vertu. Le poëte a su lever d'une main chaste , le voile qui couvre ailleurs les plaisirs de cette passion ; il transporte le lecteur dans un jardin de délices , il semble lui faire goûter les voluptés pures

dont Adam et Ève sont enivrés.... Mais tous les critiques judicieux se sont élevés contre les longs discours de Satan, contre les grands diables transformés en pygmées, contre l'abus du merveilleux, etc., etc.... Il faut que le poëme ait de grandes beautés pour s'être soutenu, malgré cet amas de folies et d'absurdiés.

(VOLTAIRE.)

Nous ne dirons que deux mots de la *Henriade*. Ce poëme a été traduit dans toutes les langues, il a été réimprimé cinquante fois en France. La poésie en est riche et harmonieuse, le sujet est noble et bien choisi, les sentimens en sont admirables, les descriptions pompeuses, le style est un modèle de perfection; et malgré tout cela, on ne peut le lire de suite et d'un bout à l'autre; l'ouvrage est froid et sans intérêt, et l'auteur s'est jugé lui-même, en disant qu'un *poëme, parfait d'ailleurs, s'il ne touche point, est insipide en tout temps et en tout pays.*

CHAPITRE IV.

HOMÈRE ET VIRGILE.

DE la divinité que célèbrent mes vers
 La sublime Épopée est le plus beau domaine ;
 C'est là qu'elle commande et qu'elle habite en reine.
 Salut ! toi le plus cher de tous ses favoris ,
 Vieil Homère , salut ! De tes divins écrits
 Tous les talens divers empruntent leur puissance.
 C'est toi que l'on peignoit , ainsi qu'un fleuve immense ,
 Où , la coupe à la main , venoient puiser les arts ,
 Virgile sur toi seul attahoit ses regards ;
 Bouchardon , des héros t'empruntoit les modèles (1) ;
 Ta muse à Bossuet prêta souvent ses ailes ;
 Phidias sur le tien tailla son Jupiter ,
 Tel que tu peins ce dieu sur le trône de l'air ;
 Bien loin des autres dieux qui devant lui s'abaissent ,
 Ainsi tous tes rivaux devant toi disparaissent :
 Ou tel que tu peignois ce souverain des cieus ,
 De sa puissante main enlevant tous les dieux ;
 Les maîtres du pinceau , les rois de l'harmonie ,
 Tu les suspendis tous à ton puissant génie.

Partout cher à la Grèce et partout citoyen ,
 Sept langages divers enrichissent le tien.

(1) Bouchardon disoit : quand je lis Homère , les hommes me paroissent avoir trente pieds de haut.



Que n'as-tu point tracé dans ta vaste peinture !
 Les champs et les cités , les arts et la nature ,
 Ton ouvrage peint tout : tel brille dans tes vers
 Le bouclier céleste où se meut l'univers.
 Que tu n'offres du cœur des peintures savantes !
 Les mains du sang d'Hector encor toutes fumantes ;
 Achille , au nom de père , adoucit sa fierté.
 Par la voix des vieillards tu louas la beauté.
 Qui peint mieux les héros que ta muse guerrière ?
 Alexandre pleura de n'avoir point d'Homère.
 Ton berceau fut caché ! Qu'importe aux nations ?
 Le Nil nous tait sa source , et nous verse ses dons.
 Le monde est ta patrie. Enseigne tous les âges ,
 Plais à tous les esprits , vis dans tous les langages ;
 Tes vers , que la nature a marqués de son sceau ,
 Comme elle , en vieillissant , ont un charme nouveau.
 L'antiquité crédule a perdu ses miracles ;
 Tous ces dieux que tu fis , leur culte , leurs oracles ,
 Tout est anéanti ; tes autels sont debout :
 Tu n'eus point de tombeau , mais ton temple est partout ;
 Accepte donc mon hymne , ô dieu de l'harmonie !
 Mais quel mortel , guidé par un plus doux génie ,
 Avec un air si simple et de si nobles traits ,
 S'avance d'un front calme ? Ah ! je le reconnois ;
 C'est Virgile , accordant sa lyre harmonieuse ;
 La flûte qui soupire est moins mélodieuse.
 Le génie , il est vrai , moins prodigue pour lui ,
 Le laisse quelquefois sur les traces d'autrui :
 Pour former son nectar , il imite l'abeille ,
 Peuple heureux , dont sa muse a chanté la merveille ,

Qui compose son miel de mille suc's divers ;
 Et quel miel , ô Virgile , est plus doux que tes vers ?
 Si d'un accent moins fier , ta voix chanta les armes ,
 Ah ! combien ta Didon m'a fait verser de larmes !
 Ton charme le plus doux , ton art le plus flatteur ,
 L'imagination le puisa dans ton cœur.
 Homère , déployant sa force poétique ,
 Dans sa mâle beauté m'offre l'Hercule antique ;
 Ta muse me rappelle , en ses traits moins hardis ,
 De la belle Vénus les charmes arrondis.
 Ta vigueur sans efforts , c'est la grâce elle-même ;
 Avant de t'admirer , le lecteur sent qu'il t'aime.
 Des trésors du génie économe prudent ,
 Brillant , mais naturel et pur , quoiqu'abondant ,
 Chez toi toujours le goût employa la richesse ;
 Le goût fut ton génie ; et ma fière déesse ,
 Dont les coursiers fougueux erroient encor sans frein ,
 A mis pour les guider , les rênes dans tes mains .

(DELILLE. *Poème de l'Imagination.*)

Les modèles de *poésie épique* ou de *récit* , sont en grand nombre dans notre langue : nous ne sommes embarrassés que du choix. Ceux que nous citerons en ce genre , comme en tous les autres , seront divisés par *articles*.

ARTICLE PREMIER.

Adam et Eve.

J'étois né ; tels qu'on voit de l'être qui sommeille
 Les sens encor troublés au moment qu'il s'éveille ,

Les yeux à peine ouverts, de moi-même surpris,
 Je me vis étendu sur des gazons fleuris;
 Une douce moiteur sur mon corps épanchée
 S'évapore au soleil par ses rayons séchée :
 Je regarde, je vois ce ciel brillant et pur,
 Ce vaste firmament, cette voûte d'azur;
 De mon lit de gazon tout à coup je m'élance,
 Et sur son double appui mon corps droit se balance;
 De là mes yeux charmés embrassent à la fois
 Les coteaux, les vallons, et les prés et les bois;
 Tout m'étonne et me plaît. Bientôt d'une onde pure
 Arrive jusqu'à moi l'agréable murmure :
 Sur ses bords se jouoient mille animaux divers;
 Les uns foulent les champs, d'autres fendent les airs;
 Du concert des oiseaux le bocage résonne;
 Les fleurs, leurs doux parfums, tout ce qui m'environne
 M'enivre de plaisir. Un instinct curieux
 Sur moi-même, à la fin, me fait jeter les yeux.
 J'examine mon corps, sa grâce, sa souplesse;
 J'allois, je revenois plein d'une douce ivresse.
 Mais qui suis-je ? d'où viens-je ? et comment suis-je né ?
 De la terre, du ciel, de moi-même étonné,
 J'interroge mes sens, ma voix cherche une route;
 J'écoutois les oiseaux, moi-même je m'écoute,
 Et ma langue étonnée articule des sons;
 A tout ce que je vois elle donne des noms.
 « O soleil, m'écriai-je, ô bienfaiteur du monde !
 Toi qu'échauffent ses feux, que sa lumière inonde,
 Terre, séjour riant, dont l'aspect enchanté
 Réunit la fraîcheur, la grâce et la beauté ;

Vous, épaisses forêts ! vous, superbes montagnes !
 Et toi, fleuve pompeux ! et vous, vertes campagnes !
 Vous tous, êtres charmans que je vois en ces lieux,
 Vivre, agir, se mouvoir, et jouir à mes yeux !
 De grâce, apprenez-moi, vous le savez peut-être,
 Qui m'a mis en ces lieux, et qui m'a donné l'être.
 Ce n'est pas moi sans doute : un suprême pouvoir
 Qui par ses bienfaits seuls me permet de le voir,
 En me donnant le jour signala sa puissance,
 Où chercher, où trouver l'auteur de ma naissance,
 Celui par qui je vis, je sens, j'entends, je vois,
 Qui m'a fait ce bonheur qu'à peine je conçois ?
 Tout se tait. Las d'errer dans ces lieux que j'ignore,
 Sur les gazons touffus, qu'un vif émail colore,
 Je tombe, je m'étends à l'ombre de ces bois ;
 Là, vient le doux sommeil, pour la première fois,
 De ses molles vapeurs affaisser ma paupière ;
 Mon œil appesanti se ferme à la lumière ;
 Je me sens défaillir et rentre par degré
 Dans ce même néant dont Dieu m'avoit tiré ;
 Mais ce néant pour moi n'étoit pas sans délices.
 A peine cependant j'en goûtois les prémices,
 A mes yeux s'offre un songe, un fantôme charmant ;
 Dans mon cœur, à sa vue, un doux tressaillement
 M'avertit que j'existe, et mon âme ravie
 Retrouve avec transport la lumière et la vie.
 Lève-toi, disoit-il, toi qui dois être un jour
 Le père des humains, lève-toi ! ton séjour
 Est celui du bonheur : viens, tes jardins t'attendent,
 Tes ombrages, tes fleurs et tes fruits te demandent.

Il dit, saisit ma main ; et, comme si des airs
 Nous fendions doucement les liquides déserts ,
 De ses pieds suspendus à peine effleurant l'herbe ,
 Glisse , vole , et me pose au haut d'un mont superbe ,
 En cercle environné d'arbres majestueux.
 Là , tout est frais , riant , fécond , voluptueux ,
 Plein de fruits et de fleurs , et , près de ce bocage ,
 Tout ce que j'ai connu semble un désert sauvage.
 J'avance : autour de moi pendent des pommes d'or ,
 Et mon avide main convoite leur trésor.
 Tout à coup je m'éveille : ô surprise ! mon songe
 Etoit une figure , et non pas un mensonge ;
 Je vois ce qu'il m'a peint , et de mon doux sommeil
 L'erreur se réalise au moment du réveil.

Dieu , quel charme divin brille dans sa figure !
 Jamais objet si beau n'embellit la nature ;
 Ou plutôt on eût dit que de leurs doux attraits
 Les habitans du ciel avoient formé ses traits.
 Je la vis : de ses yeux part un rayon de flamme ;
 Des plaisirs tout nouveaux ont inondé mon âme.
 Le ciel est dans ses yeux , sur son front la candeur ;
 Ses moindres mouvemens ont un charme flatteur ;
 La volupté , l'amour , l'essaim riant des Grâces
 Composent son cortège , et volent sur ses traces.
 Dieu puissant ; m'écriai-je éperdu , hors de moi :
 Le voilà donc , enfin , ce bien promis par toi !
 Sévère et bienfaisant , par quelle douce ivresse
 Tu viens de racheter un moment de tristesse !
 Auteur de tous les biens , à ma félicité
 Mon cœur avec transport reconnoît ta bonté ;

C'est toi qui m'as choisi ma compagne fidelle ;
 La beauté vient de toi , mais rien n'est beau comme elle :
 De ma propre substance elle naquit par toi ;
 C'est moi que j'aime en elle , elle que j'aime en moi.
 L'époux doit pour sa femme abandonner son père ,
 Le père dans ses fils adorera leur mère :
 Tous les deux ne seront qu'un esprit et qu'un cœur ,
 Enchaînés par l'amour , unis par le bonheur.

(*Milton, trad. par M. DELILLE.*)

ARTICLE II.

Le Déluge.

Ils dorment ces mortels dévoués aux forfaits ,
 Ces ingrats que le ciel a comblés de bienfaits ,
 Qui contre le ciel même osent lever la tête ,
 Ils dorment ; mais Dieu veille , et sa vengeance est prête !

Un vent impétueux , entouré de brouillards ,
 S'élève , et du soleil obscurcit les regards ;
 Le jour pâlit , expire , et la lune sanglante
 Laisse à peine entrevoir une lueur tremblante ;
 Le tonnerre effrayant gronde au milieu des airs ;
 Il ébranle la terre , il fait rugir les mers ;
 Et les volcans cachés sous l'abîme de l'onde ,
 Découvrent en s'ouvrant les fondemens du monde .
 L'océan déchaîné s'élève à gros bouillons ,
 Franchit ses bords , s'élance , inonde les sillons ,
 Et rassemblant ses flots sur la terre noyée
 Surmonte du Liban la tête foudroyée.
 L'univers est en proie aux fureurs du verseau ;
 Le ciel lui-même cède à l'empire de l'eau ;

L'onde couvre , dévore , engloutit les campagnes ;
 Les poissons étonnés nagent sur les montagnes ;
 Et , portés sur le dos de ce gouffre écumant ,
 Les cèdres , de leur front , touchent au firmament.
 Dieu , l'auteur des bienfaits , prend le glaive du juge ,
 Condamne son ouvrage , et le livre au déluge ;
 Tout périt dans ce lac profond , universel ,
 Et l'homme si superbe apprend qu'il est mortel.
 Sur son axe affaissé le globe qui chancelle ,
 Du dernier des humains voit la foible nacelle
 Lutter contre les vents , fendre les flots amers ,
 Et porter dans son sein l'espoir de l'univers :
 Image de l'antique et nouvelle alliance ,
 L'arche vers Ararath , vogue avec confiance.
 La colombe y rapporte un rameau d'olivier ,
 Présage de la paix rendue au monde entier :
 La vertu d'un seul homme a sauvé la nature :
 Le nord souffle , l'air s'ouvre et l'olympé s'épure :
 Le soleil reparoit sur un char plus ardent ;
 L'océan dans son lit se replie en grondant ;
 Il laisse au sein des monts ces brillans coquillages ,
 Des vengeances du ciel éternels témoignages.
 Dieu fait grâce aux mortels , et son arc radieux
 Se courbe sur la terre , et la rejoint aux cieux.

(BERNIS. *Religion vengée.*)

ARTICLE III.

Songe d'Athalie.

C'ÉTOIT pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
 Ma mère Jésabel devant moi s'est montrée ,
 Comme au jour de sa mort pompeusement parée.

Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté ;
 Même elle avoit encor cet éclat emprunté ,
 Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage ,
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
 « Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi !
 » Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
 » Je te plains de tomber en ses mains redoutables ,
 » Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables ,
 Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
 Et moi, je lui tendois les mains pour l'embrasser ;
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange ,
 D'os et de chair meurtris, et trainés dans la fange ,
 Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux ,
 Que des chiens dévorans se disputoient entr'eux.
 Dans ce désordre à mes yeux se présente
 Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante ,
 Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
 Sa voix a ranimé mes esprits abattus ;
 Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste ,
 J'admirois sa douceur, son air noble et modeste ,
 J'ai senti tout à coup un homicide acier
 Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
 De tant d'objets divers le bizarre assemblage
 Peut-être du hasard vous paroît un ouvrage :
 Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur ,
 Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
 Mais de ce souvenir mon âme possédée
 A deux fois, en dormant, revu la même idée ;
 Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
 Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.

Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie,
 J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,
 Et chercher du repos au pied de ses autels :
 Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
 Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
 Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée ;
 J'ai cru que des présens calmeroient son courroux,
 Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux,
 Pontife de Baal, excusez ma foiblesse,
 J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse.
 Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur :
 Pendant qu'il me parloit, ô surprise ! ô terreur !
 J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
 Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
 Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
 Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin ;
 C'est lui-même. Il marchoit à côté du grand-prêtre ;
 Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
 Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
 Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

(RACINE. *Athalie*, act. II, sc. V.)

ARTICLE IV.

Mort d'Hippolyte.

A peine nous sortions des portes de Trézène ;
 Il étoit sur son char : ses gardes affligés
 Imitoient son silence, autour de lui rangés.
 Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes :
 Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les rênes.



Ses superbes coursiers , qu'on voyoit autrefois
 Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix ,
 L'œil morne maintenant et la tête baissée ,
 Sembloient se conformer à sa triste pensée.
 Un effroyable cri , sorti du fond des flots ,
 Des airs , en ce moment , a troublé le repos ;
 Et du sein de la terre une voix formidable
 Répond , en gémissant , à ce cri redoutable.
 Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.
 Des coursiers attentifs le cri s'est hérissé.
 Cependant , sur le dos de la plaine liquide ,
 S'élève à gros bouillons une montagne humide.
 L'onde approche , se brise , et vomit à nos yeux ,
 Parmi des flots d'écume , un monstre furieux.
 Son front large est armé de cornes menaçantes ;
 Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
 Indomptable taureau , dragon impétueux ,
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
 Ses longs mugissemens font trembler le rivage.
 Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
 La terre s'en émeut , l'air en est infecté ,
 Le flot qui l'apporta , recule épouvanté.
 Tout fuit ; et , sans s'armer d'un courage inutile ;
 Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
 Hippolyte lui seul , digne fils d'un héros ,
 Arrête ses coursiers , saisit ses javelots ,
 Pousse au monstre , et , d'un dard lancé d'une main sûre ,
 Il lui fait dans le flanc une large blessure.
 De rage et de douleur le monstre bondissant
 Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant ,



Se roule , et leur présente une gueule enflammée ,
 Qui les couvre de feu , de sang et de fumée.
 La frayeur les emporte , et , soards à cette fois ,
 Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix.
 En efforts impuissans leur maître se consume.
 Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
 On dit qu'on a vu même , en ce désordre affreux ,
 Un dieu , qui d'aiguillons pressoit leurs flancs poudreux.
 A travers les rochers la peur les précipite.
 L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
 Voit voler en éclats tout son char fracassé.
 Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
 Excusez ma douleur. Cette image cruelle
 Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
 J'ai vu , Seigneur , j'ai vu votre malheureux fils
 Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
 Il veut les rappeler , et sa voix les effraie.
 Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie ;
 De nos cris douloureux la plaine retentit.
 Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
 Ils s'arrêtent , non loin de ces tombeaux antiques ,
 Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
 Je cours , en soupirant , et sa garde me suit.
 De son généreux sang la trace nous conduit.
 Les rochers en sont teints : les ronces dégouttantes
 Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
 J'arrive , je l'appelle ; et me tendant la main ,
 Il ouvre un œil mourant , qu'il referme soudain :
 « Le ciel , dit-il , m'arrache une innocente vie.
 » Prends soin , après ma mort , de la triste Aricie.

» Cher ami, si mon père un jour désabusé
 » Plains le malheur d'un fils fausement accusé ;
 » Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive ,
 » Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive ,
 » Qu'il lui rende »... A ce mot, ce héros expiré
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré ;
 Triste objet où des dieux triomphe la colère ,
 Et que méconnoitroit l'œil même de son père ! (1)

(RACINE. *Phèdre.*)

ARTICLE V.

La peste d'Égine.

UN mal contagieux d'abord frappe à la fois
 La brebis au bercail , et le loup dans les bois ;
 Le chien meurt près de l'homme , et l'oiseau sous la nue.
 Le triste laboureur , courbé sur sa charrue ,
 Voit le bœuf sans vigueur tomber dans le sillon.
 L'agneau bêle , maigrit , sèche et perd sa toison.
 Regrettant les combats , la palme et la carrière ,
 Le coursier généreux , couché sur la litière ,
 S'indigne de mourir d'une mort sans honneur.
 Le sanglier féroce a perdu sa fureur ;
 L'ours affreux , des troupeaux ne trouble plus l'empire.
 Le cerf ne bondit plus : tout languit , tout expire.
 Dans les champs , dans les bois , sur les chemins , partout ,
 On ne voit que la mort , l'horreur et le dégoût.

(1) On a dit que ce magnifique récit étoit déplacé dans la situation où se trouvent et celui qui le fait , et celui qui l'écoute ; cela peut être vrai : mais de combien de beautés , et de beautés de tout genre , nous serions privés , si l'auteur eût pensé comme ses critiques !

Que dis-je? les vautours, les chiens, les loups avides
 N'osent même approcher de ces restes livides ;
 Et ce venin de mort, par les vents emporté,
 Répand dans l'air infect un air plus infecté.
 De la contagion l'homme a senti l'atteinte,
 Et des vastes cités elle habite l'enceinte.
 Le visage est d'abord rouge de feux ardents,
 Symptômes du venin qui s'allume au dedans.
 La langue se dessèche, et la bouche avec peine
 Aspire en haletant une fiévreuse haleine.
 Le lit irrite encor ce feu contagieux.
 O que le moindre voile est un poids odieux!
 Nu, couché sur la dure on s'étend sur la terre,
 Et, sans se rafraîchir, on échauffe la pierre.
 Rien n'arrête le cours de ce fléau fatal :
 Le médecin lui-même est victime du mal.
 L'ami, pour prix des soins de l'ami qui lui reste,
 Lui laisse du tombeau l'héritage funeste.
 Plus d'espoir de salut ; tous, dans leur dernier sort,
 Pour remède à leurs maux n'attendent que la mort.
 Nul ne veut s'abstenir, nul ne veut se contraindre ;
 Comme ils n'espèrent plus, ils ne peuvent plus craindre.
 Ils vont nus, sans pudeur, près des sources conduits,
 Se plonger dans un fleuve, ou sur le bord des puits
 Pencher avidement leur tête appesantie.
 Là, leur soif à la fin s'éteint avec leur vie ;
 Et l'onde, où, las de boire, ils tombent expirans,
 De flots chargés de morts abreuvent les mourans.
 Le repos de leur lit est pour eux un supplice :
 Comme si de leurs maux leur maison fût complice,
 Ils quittent furieux leur couche de douleurs,
 Se roulent sur la terre, et vont mourir ailleurs.

Hélas! vous eussiez vu ces spectres frénétiques
 Errer à pas tremblans dans les places publiques ;
 Vous eussiez vu les uns , sans haleine et sans voix ,
 Rouler des yeux éteints pour la dernière fois ;
 D'autres lever en vain vers un ciel implacable
 Leurs bras appesantis , que la langueur accable ;
 Et tous amoncelés , comme de vils troupeaux ,
 Attendre que la mort les frappe de sa faux.

Ah ! j'enviois leur sort ; je détestois la vie ,
 Je voyois moissonner la fleur de la patrie ;
 Je voyois sur les morts s'entasser les mourans ,
 Tels que des fruits trop mûrs abattus par les vents.
 Voyez ce temple auguste où Jupiter réside :
 Là , qui n'apporta pas son offrande timide ?
 Là , tandis qu'à l'autel on prioit à genoux ,
 Le père pour le fils , l'épouse pour l'époux ,
 Combien n'en vit-on pas , surpris du mal funeste ,
 De l'encens dans leur main tenir encor le reste ?
 Combien de fois vit-on les bœufs ornés de fleurs ,
 Au moment où la main des sacrificateurs
 Epanchoit sur le front la coupe solennelle ,
 Tomber avant le coup sous la hache mortelle !
 Moi-même , pour mes fils , pour mon peuple et pour moi ,
 J'offrois un sacrifice , et vis avec effroi ,
 La victime expirer avant d'être frappée.
 La hache d'un sang noir fut à peine trempée ;
 Et la fibre que ronge un mal contagieux
 A perdu ses avis sur les secrets des Dieux.

J'ai vu même , j'ai vu par des mains frénétiques
 Des morts amoncelés sous les sacrés portiques ,



Des cadavres hideux jetés sur les autels ,
 Reprocher leur ouvrage à des Dieux trop cruels.
 On en a vu hâter la fin de leur souffrance ,
 Et courir au-devant du trépas qui s'avance :
 Le nœud qu'ils ont tissu pour terminer leur sort
 Les délivre en mourant de la peur de la mort.
 Plus de funèbre deuil : les portes des murailles
 Ne s'ouvrent pas assez pour tant de funérailles.
 Les morts à l'abandon ne sont plus inhumés ;
 Le bûcher n'attend plus les dons accoutumés.
 L'un est mis sur des feux que pour l'autre on prépare ;
 La tombe est le sujet d'une rixe barbare.
 Le bois manque aux bûchers , et la terre aux tombeaux ;
 Et le Styx étonné de tant de morts nouveaux ,
 Des mânes oubliés voit les ombres plaintives ,
 Amis , parens , époux , errantes sur ses rives.

(DE SAINT-ANGE. *Traduction d'Ovide.*)

ARTICLE VI.

La Mort des Templiers.

Un immense bûcher , dressé pour leur supplice ,
 S'élève en échafaud , et chaque chevalier
 Croit mériter l'honneur d'y monter le premier ;
 Mais le grand-maître arrive : il monte , il les devance ,
 Son front est rayonnant de gloire et d'espérance ;
 Il lève vers les cieux un regard assuré ;
 Il prie , et l'on croit voir un mortel inspiré.
 D'une voix formidable aussitôt il s'écrie :
 « Nul de nous n'a trahi son Dieu , ni sa patrie ;

François, souvenez-vous de nos derniers accens ;
 Nous sommes innocens , nous mourrons innocens.
 L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste ;
 Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
 Que le foible opprimé jamais n'implore en vain ,
 Et j'ose t'y citer , ô pontife romain !
 Encor quarante jours !.... je t'y vois comparoître. »
 Chacun en frémissant écoutoit le grand-maître.
 Mais quel étonnement , quel trouble , quel effroi ,
 Quand il dit : « O Philippe , ô mon maître , ô mon roi !
 Je te pardonne en vain , ta vie est condamnée ;
 Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année. »

(*Au roi.*)

Les nombreux spectateurs , émus et consternés ,
 Versent des pleurs sur vous , sur ces infortunés.
 De tous côtés s'étend la terreur , le silence.
 Il semble que du ciel descende la vengeance.
 Les bourreaux interdits n'osent plus approcher ;
 Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher ,
 Et détournent la tête.... Une fumée épaisse
 Entoure l'échafaud , roule et grossit sans cesse ;
 Tout à coup le feu brille : à l'aspect du trépas
 Ces braves chevaliers ne se démentent pas.
 On ne les voyoit plus ; mais leurs voix héroïques
 Chantoient de l'Eternel les sublimes cantiques :
 Plus la flamme montoit , plus ce concert pieux
 S'élevoit avec elle , et montoit vers les cieux.
 Votre envoyé paroît , s'écrie..... Un peuple immense ,
 Proclamant avec lui votre auguste clémence ,

Auprès de l'échafaud soudain s'est élancé.....
 Mais il n'étoit plus temps.... Les chants avoient cessé.

(RAYNOUARD. *Les Templiers.*)

ARTICLE VII.

Guerres civiles.

D'Ailly portoit partout la crainte et le trépas ,
 D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats ,
 Et qui , dans les horreurs de la guerre cruelle ,
 Reprend , malgré son âge , une force nouvelle.
 Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçans ;
 C'est un jeune héros , à la fleur de ses ans ,
 Qui , dans cette journée illustre et meurtrière ,
 Commençoit des combats la fatale carrière :
 D'un tendre hymen à peine il goûtoit les appas ;
 Favori des Amours , il sortoit de leurs bras ;
 Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes ,
 Avide de la gloire , il voloit aux alarmes.
 Ce jour , sa jeune épouse , en accusant le ciel ,
 En détestant la Ligue , et ce combat mortel ,
 Arma son tendre amant , et d'une main tremblante
 Attacha tristement sa cuirasse pesante ,
 Et couvrit , en pleurant , d'un casque précieux ,
 Ce front si plein de grâce , et si cher à ses yeux.
 Il marche vers d'Ailly , dans sa fureur guerrière :
 Parmi des tourbillons de flammes , de poussière ,
 A travers les blessés , les morts et les mourans ,
 De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs ;

Tous deux sur l'herbe unie et de sang colorée ,
 S'élancent loin des rangs , d'une course assurée :
 Sanglans , couverts de fer , et la lance à la main ,
 D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
 La terre en retentit , leurs lances sont rompues :
 Comme en un ciel brûlant , deux effroyables nues
 Qui , portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs ,
 Se heurtent dans les airs , et volent sur les vents :
 De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent ;
 La foudre en est formée , et les mortels frémissent.

Mais loin de leurs coursiers , par un subit effort ,
 Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
 Déjà brille en leur main le fatal cimenterre.
 La discorde accourut ; le Démon de la guerre ,
 La Mort pâle et sanglante étoient à ses côtés.
 Malheureux ! suspendez vos coups précipités.
 Mais un destin funeste enflamme leur courage ;
 Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage ,
 Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connoissent pas.
 Le fer qui les couvroit brille et vole en éclats ;
 Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle ;
 Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
 Leur bouclier , leur casque , arrêtant leur effort ,
 Pare encor quelques coups , et repousse la mort.
 Chacun d'eux étonné de tant de résistance ,
 Respectoit son rival , admiroit sa vaillance.

Enfin le vieux d'Ailly , par un coup malheureux ,
 Fit tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
 Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière ,
 Son casque auprès de lui roule sur la poussière.

D'Ailly voit son visage ... ô désespoir ! ô cris !
 Il le voit , il l'embrasse : hélas ! c'étoit son fils.
 Le père infortuné , les yeux baignés de larmes ,
 Tournoit contre son sein ses parricides armes.
 On l'arrête , on s'oppose à sa juste fureur ;
 Il s'arrache , en tremblant , de ce lieu plein d'horreur ;
 Il déteste à jamais sa coupable victoire ;
 Il renonce à la cour , aux humains , à la gloire ,
 Et , se fuyant lui-même , au milieu des déserts
 Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
 Là , soit que le soleil rendit le jour au monde ,
 Soit qu'il finit sa course au vaste sein de l'onde ,
 Sa voix faisoit redire aux échos attendris
 Le nom , le triste nom de son malheureux fils.

Du héros expirant la jeune et tendre amante ,
 Par la terreur conduite , incertaine , tremblante ,
 Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords :
 Elle cherche , elle voit dans la foule des morts ,
 Elle voit son époux ; elle tombe éperdue ;
 Le voile de la mort se répand sur sa vue :
 « Est-ce toi , cher amant ? » Ces mots interrompus ,
 Ces cris demi-formés ne sont point entendus.
 Elle rouvre les yeux ; sa bouche presse encore
 Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore :
 Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant ,
 Elle regarde , soupire , et meurt en l'embrassant.
 Père , époux malheureux , famille déplorable ,
 Des fureurs de ces temps exemple lamentable ,
 Puisse de ce combat le souvenir affreux
 Exciter la pitié de nos derniers neveux ,

Arracher à leurs yeux des larmes salutaires ,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères.

(VOLTAIRE. *Henriade*)

ARTICLE VIII.

Mort de l'amiral de Coligny.

COLIGNY languissoit dans les bras du repos ,
Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
Il se lève , il regarde , il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités ;
Il voit briller partout les flambeaux et les armes :
Son palais embrasé , tout un peuple en alarmes ,
Ses serviteurs sanglans dans la flamme étouffés ,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés ,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne !
» C'est Dieu , c'est Médicis , c'est le roi qui l'ordonne. »
Il entend retentir le nom de Coligny ;
Il aperçoit de loin le jeune Téligny ,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille ,
L'espoir de son parti , l'honneur de sa famille ,
Qui sanglant , déchiré , traîné par des soldats ,
Lui demandoit vengeance , et lui tendoit les bras.
Le héros malheureux , sans armes , sans défense ,
Voyant qu'il faut périr et périr sans vengeance ,
Voulut mourir du moins comme il avoit vécu ,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.

Déjà des assassins la nombreuse cohorte ,
 Du salon qui l'enferme alloit briser la porte ;
 Il leur ouvre lui-même , et se montre à leurs yeux ,
 Avec cet œil serein , ce front majestueux ,
 Tel que dans les combats , maître de son courage ,
 Tranquille il arrêtoit ou pressoit le carnage .
 A cet air vénérable , à cet auguste aspect
 Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;
 Une force inconnue a suspendu leur rage .
 « Compagnons , leur dit-il , achevez votre ouvrage ,
 Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs ,
 Que le sort des combats respecta quarante ans ;
 Frappez , ne craignez rien : Coligny vous pardonne ;
 Ma vie est peu de chose et je vous l'abandonne...
 J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous... »
 Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux ;
 L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes ;
 L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ;
 Et de ses assassins , ce grand homme entouré ,
 Sembloit un roi puissant par son peuple adoré .
 Besme , qui dans la cour attendoit sa victime ,
 Monte , accourt , indigné qu'on diffère son crime .
 Des assassins trop lents , il veut hâter les coups ;
 Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous .
 A cet objet touchant lui seul est inflexible ;
 Lui seul à la pitié toujours inaccessible ,
 Auroit cru faire un crime et trahir Médicis ,
 Si du moindres remords il se sentoit surpris .
 A travers les soldats il court d'un pas rapide ;
 Coligny l'attendoit d'un visage intrépide :

Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
 Lui plonge son épée en détournant les yeux ,
 De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
 Ne fit trembler son bras , et glaçât son courage.
 Du plus grand des François tel fut le triste sort.
 On l'insulte , on l'outrage encore après sa mort.
 Son corps percé de coups , privé de sépulture ,
 Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ;
 Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis ;
 Conquête digne d'elle et digne de son fils.
 Médicis la reçut avec indifférence ,
 Sans paroître jouir du fruit de sa vengeance ,
 Sans trouble , sans remords , maîtresse de ses sens ,
 Et comme accoutumée à de pareils présens.

(Le même , *ibid.* , chant 3.)

ARTICLE IX.

Massacre de la Saint Barthélemy.

Qui pourroit cependant exprimer les ravages ,
 Dont cette nuit cruelle étala les images !
 La mort de Coligny , prémices des horreurs ,
 N'étoit qu'un foible essai de toutes leurs fureurs.
 D'un peuple d'assassins les troupes effrénées ,
 Par devoir et par zèle au carnage acharnées ,
 Marchoient le fer en main , les yeux étincelans ,
 Sur les corps étendus de nos frères sanglans :
 Guise étoit à leur tête , et bouillant de colère
 Vengeoit sur tous les miens les mânes de son père.

Nevers, Gondi, Tavanne un poignard à la main,
 Echauffoient les transports de leur zèle inhumain ;
 Et portant devant eux la liste de leurs crimes ,
 Les conduisoient au meurtre et marquoient leurs victimes.
 Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris ,
 Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris ,
 Le fils assassiné sur le corps de son père ,
 Le frère avec la sœur, la fille avec la mère ,
 Les époux expirant sous leurs toits embrasés ,
 Les enfans au berceau sur la pierre écrasés :
 Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
 Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre ,
 Ce que vous-même encore à peine vous croirez ,
 Ces monstres furieux , de carnage altérés ,
 Excités par la voix des prêtres sanguinaires ,
 Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs frères ,
 Et le bras tout souillé du sang des innocens ;
 Osoient offrir à Dieu cet exécration encens.
 O combien de héros indignement périrent !
 Renel et Pardaillan chez les morts descendirent ;
 Et vous, brave Guerchy, vous, sage Lavardin ,
 Dignes de plus de vie et d'un autre destin.
 Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
 Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle ,
 Marsillac et Soubise , au trépas condamnés,
 Défendent quelque temps leurs jours infortunés,
 Sanglans , percés de coups, et respirant à peine,
 Jusqu'aux portes du Louvre on les pousse, on les traîne ;
 Ils teignent de leur sang ce palais odieux ,
 En implorant leur roi , qui les trahit tous deux,

Du haut de ce palais excitant la tempête,
 Médecis à loisir contemploit cette fête.
 Ses cruels favoris d'un regard curieux
 Voyoient les flots de sang regorger sous leurs yeux,
 Et de Paris en feu les ruines fatales
 Etoient de ces héros les pompes triomphales.

Que dis-je? ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
 Le roi, le roi lui-même au milieu des bourreaux,
 Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
 Du sang de ses sujets souilloit ses mains sacrées;
 Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
 Ce roi qui par ma bouche implore votre appui,
 Partageant les forfaits de son barbare frère,
 A ce honteux carnage excitoit sa colère.
 Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain:
 Rarement dans le sang il a trempé sa main;
 Mais l'exemple du crime assiégeoit sa jeunesse,
 Et sa cruauté même étoit une foiblesse.

(Le même, *ibid.*)

ARTICLE X.

Bataille de Coutras.

DE tous les favoris qu'idolâtroit Valois,
 Qui flattoient sa mollesse et lui donnoient des lois,
 Joyeuse né d'un sang chez les François insigne,
 D'une faveur si haute étoit le moins indigne.
 Il avoit des vertus, et si de ses beaux jours
 La parque en ce combat n'eût abrégé le cours,

Sans doute aux grands exploits son âme accoutumée ,
 Auroit de Guise un jour atteint la renommée ;
 Mais , nourri jusqu'alors au milieu de la cour ,
 Dans le sein des plaisirs , dans les bras de l'amour ,
 Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage ,
 Dans un jeune héros dangereux avantage.
 Les courtisans en foule attachés à son sort ,
 Du sein des voluptés s'avançoient à la mort.
 Des chiffres amoureux , gages de leurs tendresses ,
 Traçoient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses ;
 Leurs armes éclatoient du feu des diamans ,
 De leurs bras énervés frivoles ornemens.
 Ardents , tumultueux , privés d'expérience ,
 Ils portoient au combat leur superbe imprudence :
 Orgueilleux de leur pompe , et sers d'un camp nombreux ,
 Sans ordre ils s'avançoient d'un pas impétueux.
 D'un éclat différent mon camp frappoit leur vue.
 Mon armée en silence à leurs yeux étendue ,
 N'offroit de tous côtés que farouches soldats ,
 Endurcis aux travaux , vieillis dans les combats ,
 Accoutumés au sang et couverts de blessures.
 Leur fer et leurs mousquets composoient leurs parures.
 Comme eux vêtu sans pompe , armé de fer comme eux ,
 Je conduisois aux coups leurs escadrons poudreux ;
 Comme eux de mille morts affrontant la tempête ,
 Je n'étois distingué qu'en marchant à leur tête.
 Je vis nos ennemis vaincus et renversés ,
 Sous nos coups expirans , devant nous dispersés :
 A regret dans leur sein j'enfonçois cette épée ,
 Qui du sang espagnol eût été mieux trempée ,

Il le faut avouer , parmi ces courtisans ,
 Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans ,
 Aucun ne fut percé que de coups honorables ;
 Tous fermes dans leur poste et tous inébranlables ,
 Ils voyoient devant eux avancer le trépas ,
 Sans détourner les yeux , sans reculer d'un pas .
 Des courtisans françois tel est le caractère :
 La paix n'amollit point leur courage ordinaire ;
 De l'ombre du repos ils volent aux hasards :
 Vils flatteurs à la cour , héros aux champs de Mars .

Pour moi , dans les horreurs d'une mêlée affreuse ,
 J'ordonnois , mais en vain , qu'on épargnât Joyeuse .
 Je l'aperçus bientôt , porté par des soldats ,
 Pâle et déjà couvert des ombres du trépas .
 Telle qu'une tendre fleur qu'un matin voit éclore
 Des baisers du zéphire et des pleurs de l'aurore ,
 Brille un moment aux yeux , et tombe avant le temps ,
 Sous le tranchant du fer , ou sous l'effort des vents .

(Le même , *ibid.*)

ARTICLE XI.

Les Catacombes de Rome.

Sous les remparts de Rome , et sous ses vastes plaines ,
 Sont des antres profonds , des voûtes souterraines
 Qui , pendant deux mille ans , creusés par les humains ,
 Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains .
 Avec ses monumens et sa magnificence ,
 Rome entière sortit de cet abîme immense .



Depuis, loin des regards et du fer des tyrans ,
 L'Eglise encor naissante y cacha ses enfans ,
 Jusqu'au jour où , du sein de cette nuit profonde ,
 Triomphante, elle vint donner des lois au monde ,
 Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
 Jaloux de tout connoître, un jeune amant des arts ,
 L'amour de ses parens , l'espoir de la peinture ,
 Brûloit de visiter cette demeure obscure ,
 De notre antique foi vénérable berceau.
 Un fil dans une main et de l'autre un flambeau ,
 Il entre : il se confie à ces voûtes nombreuses
 Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
 Il aime à voir ce lieu , sa triste majesté ,
 Ce palais de la nuit , cette sombre cité ,
 Ces temples où le Christ vit ses premiers fidelles ,
 Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
 Dans un coin écarté se présente un réduit ,
 Mystérieux asile où l'espoir le conduit.
 Il voit des vases saints et des urnes pieuses ;
 Des vierges, des martyrs, dépouilles précieuses.
 Il saisit ce trésor ; il veut poursuivre : hélas !
 Il a perdu le fil qui conduisoit ses pas.
 Il cherche, mais en vain : il s'égare, il se trouble ;
 Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble ;
 Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
 Enfin, de route en route, et d'erreur en erreur ,
 Dans les enfoncemens de cette obscure enceinte
 Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe ,
 D'où vingt chemins divers conduisent à l'entour.
 Lequel choisir ? lequel doit le conduire au jour ?

Il les consulte tous : il les prend , il les quitte ;
 L'effroi suspend ses pas , l'effroi les précipite ;
 Il appelle : l'écho redouble sa frayeur ;
 De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
 L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
 Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
 Ce lieu d'effroi , ce lieu d'un silence éternel ,
 En trois lustres entiers voit à peine un mortel ;
 Et pour comble d'effroi , dans cette nuit funeste ,
 Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
 Craignant que chaque pas , que chaque mouvement ,
 En agitant la flamme en use l'aliment ,
 Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
 Vaines précautions ! tout soin est inutile ;
 L'heure approche , et déjà son cœur épouvanté
 Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.

Il marche , il erre encor sous cette voûte sombre ,
 Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
 Il gémit ; toutefois d'un souffle haletant ,
 Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
 Vain espoir ! par le feu la cire consumée ,
 Par degré s'abaissant sur la mèche enflammée ,
 Atteint sa main souffrante , et de ses doigts vaincus
 Les nerfs découragés ne la soutiennent plus :
 De son bras défaillant enfin la torche tombe ,
 Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.
 L'infortuné déjà voit cent spectres hideux ;
 Le délire brûlant , le désespoir affreux ,
 La mort !... non cette mort qui plaît à la victoire ,
 Qui vole avec la foudre , et que pare la gloire ,

Mais lente , mais horrible , et traînant par la main
 La Faim qui se déchire et se ronge le sein.
 Son sang , à ces pensers , s'arrête dans ses veines.
 Et quels regrets touchans viennent aigrir ses peines ?
 Ses parens , ses amis qu'il ne reverra plus !
 Et ses nobles travaux qu'il laissa suspendus ;
 Ces travaux qui devoient illustrer sa mémoire ,
 Qui donnoient le bonheur et promettoient la gloire !
 Et celle dont l'amour , celle dont le souris
 Fut son plus doux éloge et son plus digne prix !
 Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image ,
 Versés par le regret , et séchés par la rage.
 Pendant il espère ; il pense quelquefois
 Entrevoir des clartés , distinguer une voix.
 Il regarde , il écoute.... Hélas ! dans l'ombre immense
 Il ne voit que la nuit , n'entend que le silence ,
 Et le silence ajoute encore à sa terreur.

Alors , de son destin sentant toute l'horreur ,
 Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve ;
 Il se lève , il retombe , et soudain se relève ;
 Se traîne quelquefois sur de vieux ossemens ,
 De la mort qu'il veut fuir , horribles monumens !
 Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle ,
 Il y porte la main. O surprise ! ô miracle !
 Il sent ; il reconnoît le fil qu'il a perdu ;
 Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
 Ce fil libérateur , il le baise , il l'adore ,
 Il s'en assure , il craint qu'il ne s'échappe encore ;
 Il veut le suivre , il veut revoir l'éclat du jour.
 Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.

A l'abri du danger, son âme encor tremblante
 Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
 A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
 Un plaisir agité d'un reste de terreur;
 Enfin, tenant en main son conducteur fidelle,
 Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
 Dieux! quel ravissement, quand il revoit les cieus
 Qu'il croyoit pour jamais éclipsés à ses yeux!
 Avec quel doux transport il promène sa vue
 Sur leur majestueuse et brillante étendue!
 La cité, le hameau, la verdure, les bois,
 Semblent s'offrir à lui pour la première fois;
 Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
 Son cœur croit assister au premier jour du monde.

(DELILLE. *L'Imagination*, ch. IV.)

ARTICLE XII.

Le Lutrin.

PARMI les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
 Paris voyoit fleurir son antique chapelle.
 Ses chanoines vermeils, et brillans de santé,
 S'engraisoient d'une longue et sainte oisiveté.
 Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
 Ces pieux fainéans faisoient chanter matines,
 Veilloient à bien dîner, et laissoient en leur lieu
 A des chantres gagés le soin de louer Dieu:
 Quand la Discorde, encor toute noire de crimes,
 Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,

Avec cet air hideux qui fait fremir la paix ,
 S'arrêta près d'un arbre au pied de son palais.
 Là , d'un œil attentif contemplant son empire ,
 A l'aspect du tumulte , elle-même s'admire.
 Elle y voit par le coche et d'Evreux et du Mans ,
 Accourir à grands flots ses fidèles Normands :
 Elle y voit aborder le marquis , la comtesse ,
 Le bourgeois , le manant , le clergé , la noblesse ;
 Et partout des plaideurs les escadrons épars
 Faire autour de Thémis flotter ses étendards.
 Mais une église seule , à ses yeux immobile ,
 Garde au sein du tumulte une assiette tranquille :
 Elle seule la brave , elle seule aux procès
 De ses paisibles murs veut défendre l'accès.
 La Discorde , à l'aspect d'un calme qui l'offense ,
 Fait siffler ses serpens , s'excite à la vengeance :
 Sa bouche se remplit d'un poison odieux ,
 Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.
 « Quoi , dit-elle d'un ton qui fit trembler les vitres ,
 J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres ,
 Diviser Cordeliers , Carmes et Célestins !
 J'aurai fait soutenir un siège aux Augustins !
 Et cette église seule , à mes ordres rebelle ,
 Nourrira dans son sein une paix éternelle !
 Suis-je donc la Discorde ; et parmi les mortels ,
 Qui voudra désormais encenser mes autels ? »
 A ces mots , d'un bonnet couvrant sa tête énorme ,
 Elle prend d'un vieux chantre et la taille et la forme ;
 Elle peint de bourgeons son visage guerrier ,
 Et s'en va de ce pas trouver le trésorier .

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée
 S'élève un lit de plume à grands frais amassée :
 Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
 En défendent l'entrée à la clarté du jour :
 Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
 Règne sur le duvet une heureuse indolence.
 C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,
 Dormant d'un léger somme, attendoit le dîner.
 La jeunesse en sa fleur brille sur son visage ;
 Son menton sur son sein descend à double étage,
 Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
 Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

La déesse en entrant, qui voit la nappe mise,
 Admire un si bel ordre et reconnoît l'église ;
 Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,
 Au prélat sommeillant elle adresse ces mots :

« Tu dors, prélat, tu dors, et là-haut à ta place,
 Le chantre aux yeux du chœur étale son audace,
 Chante les *Oremus*, fait des processions,
 Et répand à grands flots les bénédictions.
 Tu dors ! Attends-tu donc, que sans bulle et sans titre
 Il te ravisse encor le rochet et la mitre ?
 Sors de ce lit oisieux qui te tient attaché,
 Et renonce au repos, ou bien à l'évêché. »

Elle dit, et du vent de sa bouche profane
 Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
 Le prélat se réveille, et plein d'émotion
 Lui donne toutefois la bénédiction.
 Tel qu'on voit un taureau, qu'une guêpe en furie
 A piqué dans les flancs, aux dépens de sa vie,

Le superbe animal , agité de tourmens ,
 Exhale sa douleur en longs mugissemens :
 Tel le fougueux prélat , que ce songe épouvante ,
 Querelle en se levant et laquais et servante ;
 Et d'un juste courroux ranimant sa vigueur ,
 Même avant le dîner parle d'aller au chœur.
 Le prudent Gilotin , son aumônier fidelle ,
 En vain par ses conseils sagement le rappelle ,
 Lui montre le péril , que midi va sonner ,
 Qu'il va faire , s'il sort , refroidir le dîner :
 « Quelle fureur , dit-il , quel aveugle caprice ,
 Quand le dîner est prêt , vous appelle à l'office ?
 De votre dignité soutenez mieux l'éclat.
 Est-ce pour travailler que vous êtes prélat ?
 A quoi bon ce dégoût et ce zèle inutile ?
 Est-il donc pour jeûner quatre-temps ou vigile ?
 Reprenez vos esprits , et souvenez-vous bien ,
 Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien. »
 Ainsi dit Gilotin , et ce ministre sage ,
 Sur table au même instant , fait servir le potage.
 Le prélat voit la soupe , et plein d'un saint respect
 Demeure quelque temps muet à cet aspect.
 Il cède , il dine enfin : mais toujours plus farouche
 Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.
 Gilotin en gémit , et sortant de fureur ,
 Chez tous ses partisans va semer la terreur.
 On voit courir chez lui leurs troupes éperdues ,
 Comme l'on voit marcher les bataillons de grues ,
 Quand le pygmée altier , redoublant ses efforts ,
 De l'Hèbre ou du Strymon vient d'occuper les bords.

A l'aspect imprévu de leur foule agréable ,
 Le prélat radouci veut se lever de table :
 La couleur lui renaît , sa voix change de ton :
 Il fait par Gilotin rapporter un jambon,
 Lui-même le premier , pour honorer la troupe ,
 D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe :
 Il l'avale d'un trait ; et chacun l'imitant ,
 La cruche au large ventre est vide en un instant.

(BOILEAU, *Lutrin*, chant 1^{er}.)

ARTICLE XIII.

Le Carême impromptu.

Sous un ciel toujours rigoureux ,
 Au sein des flots impétueux ,
 Non loin de l'Armorique plage ,
 Il est une île , affreux rivage ,
 Habitable marécageux ,
 Moitié peuplé , moitié sauvage ,
 Dont les habitans malheureux ,
 Séparés du reste du monde ,
 Semblent ne connoître que l'onde ,
 Et n'être connus que des cieux.
 Des nouvelles de la nature
 Viennent rarement sur ces bords ;
 On n'y sait que par aventure ,
 Et par de très-tardifs rapports ,
 Ce qui se passe sur la terre ,



Qui fait la paix, qui fait la guerre,
 Qui sont les vivans et les morts.

De cette étrange résidence

Le curé, sans trop d'embarras,

Enseveli dans l'indolence

D'une héréditaire ignorance,

Vit de baptême et de trépas,

Et d'offices qu'il n'entend pas.

Parmi les notables de l'île,

Il est regardé comme habile,

Quand il peut dire quelquefois

Le mois de l'an, le jour du mois.

On va penser que j'exagère,

Et que j'outré ce caractère ;

« Quelle apparence, dira-t-on ;

» Quelle île assez abandonnée,

» Ignore le temps de l'année ?

» Non, ce trait ne peut être bon

» Que dans une île imaginée

» Par le fabuleux Robinson. »

De grâce, censeur incrédule,

Ne jugez point sur ce soupçon :

Un fait narré sans fiction

Va vous enlever ce scrupule ;

Il porte la conviction ;

Je n'y mettrai que la façon.

Le curé de l'île susdite,

Vieux papa, bon Israélite,

(N'importe quand advint le cas,)

N'avoit point, avant les étrennes,

Fait apporter de nos climats
 De *guide-ânes* ni d'almanachs,
 Pour le guider dans ses antiennes,
 Et régler ses petits états.
 Il reconnut sa négligence,
 Mais trop tard vint la prévoyance.
 La saison ne permettoit pas
 De faire voile vers la France;
 Abandonnée aux noirs frimas,
 La mer n'étoit plus praticable,
 Et l'on n'espéroit les bons vents,
 Qui rendent l'onde navigable,
 Et le continent abordable,
 Qu'à la naissance du printemps.

Pendant ces trois mois de tempête,
 Que faire sans calendrier?
 Comment placer les jours de fête?
 Comment les différencier?
 Dans une pareille méprise
 Quelqu'autre curé plus savant
 N'auroit pu régir son église;
 Et peut-être dévotement,
 Bravant les fougues de la bise,
 Se seroit livré, sans remise,
 Aux périls du moite élément:
 Mais pour une telle imprudence,
 Doué d'un trop bon jugement,
 Notre bon prêtre assurément,
 Chérissoit trop son existence;
 C'étoit d'ailleurs un vieux routier

Qui s'étant fait une habitude
 Des fonctions de son métier,
 Officioit sans trop d'étude,
 Et qui dans sa décrépitude
 Dégoisoit psaumes et leçons
 Sans y faire tant de façons,
 Prenant donc son parti sans peine,
 Il annonce le premier mois,
 Et recommande, par trois fois,
 A son assistance chrétienne,
 De ne point finir la semaine
 Sans chômer la fête des rois.

Ces premiers points étoient faciles;
 Il ne trouva de l'embarras
 Qu'en pensant qu'il ne sauroit pas
 Où ranger les fêtes mobiles.
 Qu'y faire enfin? Peu scrupuleux,
 Il décida, ne pouvant mieux,
 Que ces fêtes, comme ignorées,
 Ne seroient chez lui célébrées
 Que quand, au retour du zéphir,
 Lui-même il auroit pu venir
 Prendre langue dans nos contrées.
 Il crut cet avis selon Dieu;
 Ce fut celui de son vicaire,
 De Javotte sa ménagère,
 Et de son magister Matthieu,
 La plus forte tête du lieu.
 Ceci posé, Janvier se passe;
 Plus agile encor dans son cours,

Février fuit, Mars le remplace,
 Et l'aquillon régnoit toujours.
 Du printemps avec patience
 Attendant le prochain retour,
 Et sur l'annuelle abstinence
 Prétendant cause d'ignorance,
 Tout bonnement et sans détour,
 Par faute de réminiscence,
 Notre vieux curé, chaque jour,
 Se mettoit sur la conscience
 Un chapon de sa basse-cour.
 Cependant poursuit la chronique,
 Le carême, depuis un mois,
 Sur tout l'univers catholique
 Etendoit ses austères lois :
 L'île seule, grâce au bon homme,
 A l'abri des statuts de Rome,
 Voyoit ses libres habitans
 Vivre en gras pendant tout ce temps.
 De vrai, ce n'étoit fine chère;
 Mais cependant chaque insulaire,
 Mi-paysan et mi-bourgeois,
 Pouvoit parer son ordinaire
 D'un fin lard flanqué de vieux pois.
 A l'exemple du presbytère,
 Tous dans cette erreur salitaire,
 Soupoient pour nous d'un cœur joyeux
 Tandis que nous jeûnions pour eux.
 Enfin pourtant, le froid Borée
 Quitta l'onde plus tempérée.

Voyant qu'il étoit plus que temps
 D'instruire nos impénitens,
 Le diable, content de lui-même,
 Ne retarda plus le printemps;
 C'étoit lui qui, par stratagème,
 Leur rendant contraire tout vent,
 Avoit voulu, chemin faisant,
 Leur escamoter un carême,
 Pour se divertir en passant.
 Le calme rétabli sur l'onde,
 Mon curé, selon son serment,
 Pour voir comment alloit le monde,
 S'embarque sans retardement;
 S'étant bien lesté la bedaine
 De quatre tranches de jambon,
 (Fait digne de réflexion;
 Car de la sainte quarantaine
 Déjà la cinquième semaine
 Venoit de commencer son cours.)
 Il vient : il trouve avec surprise
 Que dans l'empire de l'église
 Pâques revenoit dans dix jours.
 « Dieu soit loué ! prenons courage , »
 Dit-il enfonçant son castor :
 « Grâce au Seigneur , notre voyage
 » Se trouve fait à temps encor ,
 » Pour pouvoir , dans mon ermitage ,
 » Fêter Pâques selon l'usage. »
 Content il rentre sur son bord,
 Après avoir fait ses emplettes

Et d'almanachs et de lunettes :
Il part , il arrive à bon port
Dans ses solitaires retraites.
Le lendemain , jour des rameaux ,
Prônant avec un zèle extrême ,
Il notifie à ses vassaux
La date de notre carême ;
« Mais , poursuit-il , j'ai mon système.
» Mes frères , nous n'y perdrons rien ,
» Et nous le rattraperons bien.
» D'abord , avant notre abstinence ,
» Pour conserver l'usage ancien ,
» Et bien remplir toute observance ,
» Le Mardi gras sera Mardi ;
» Le jour des Cendres , Mercredi ;
» Suivront trois jours de pénitence ,
» Dans toute l'île on jeûnera ;
» Et dimanche , unis à l'église ,
» Sans plus craindre aucune méprise ,
» Nous chanterons *Alleluia* ».

(GRESSET.)

CHAPITRE V.

POÉSIE DRAMATIQUE.

L'HOMME est né curieux et spectateur. Aussi, de tous nos sens, il n'y en a pas de plus vif, ni qui nous fournisse plus d'idées et de plaisirs que celui de la vue, mais plus ce sens est actif, plus il a besoin de changer d'objets. Aussitôt qu'il a transmis à l'esprit l'image de ceux qui l'ont frappé, son activité le porte à en chercher de nouveau, et s'il en trouve, il ne manque point de les saisir avec avidité. De là, l'origine des spectacles chez presque toutes les nations: il faut des spectacles aux hommes. Et s'il est vrai que la nature dans ses effets, la société dans ses événemens, ne leur en fournissent de piquans ou d'intéressans que de loin en loin, ils auront grande obligation à quiconque aura le talent d'en créer pour eux, ne fût-ce que des fantômes, ou des ressemblances sans réalité.

Les nations, qui ont cultivé le corps plus que l'esprit, ont donné la préférence aux spectacles où la force et l'adresse du corps se manifestèrent davantage. Celles qui ont cultivé l'esprit plus que le corps, ont préféré les spectacles qui représentent le tableau des mœurs et le jeu des passions. Les Grecs, qui ont également soigné l'édu-

cation du corps et de l'esprit, ont eu aussi des gymnases et des théâtres, des athlètes et des poètes dramatiques.

La *poésie dramatique* est ainsi nommée d'un mot grec, qui signifie *agir*, parce que dans cette espèce de poésie, on ne raconte point l'action, comme dans l'épopée, mais on la montre elle-même dans ceux qui la représentent. Ainsi, le drame est la représentation poétique d'une action intéressante :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli,
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

(BOILEAU.)

Telle est la première règle des pièces de théâtre. C'est en vain que quelques poètes ont cherché à s'en affranchir, et que La Mothe a cherché à justifier leurs tentatives. Tous les bons esprits en ont senti, en ont avoué la nécessité. Écoutons M. de Voltaire, l'un des hommes qui a le plus écrit contre le despotisme des règles.

« Qu'est-ce qu'une pièce de théâtre? La représentation d'une action. — Pourquoi d'une seule, et non de deux ou trois? — C'est que l'esprit humain ne peut embrasser plusieurs objets à la fois; c'est que l'intérêt qui se partage s'anéantit bientôt; c'est que nous sommes choqués de voir, même dans un tableau, deux évènements; c'est qu'enfin la nature elle-même nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raison, l'unité de lieu est essentielle, car une seule action ne peut se passer en plusieurs lieux à la fois. Jen'aime pas retrouver en Perse, au second acte, les

personnages que j'ai vus en Grèce au premier. Le Brun n'a pas peint Alexandre à Arbelles et dans les Indes, sur la même toile.

L'unité de temps vient se joindre naturellement aux deux premières. En voici la preuve : j'assiste à une tragédie, dont le sujet est une conspiration contre Auguste. On conspire contre Auguste dans le premier acte ; je veux savoir ce qui va arriver d'Auguste et des conjurés ; si le poète fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui se sera passé dans ces quinze jours, car je suis là pour être informé de ce qui se passe, et rien ne doit arriver d'inutile. Or, s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelque petites qu'elles puissent être. Ce n'est plus l'accomplissement de la conspiration auquel il falloit marcher rapidement, qu'on représente, c'est une longue histoire, qui ne sera plus intéressante, parce qu'elle sera plus lente, et parce que tout se sera écarté du moment de la décision, qui est le seul que j'attends, et le seul que je veux voir. Je ne suis pas venu au théâtre pour entendre l'histoire d'un héros, mais pour voir un seul événement de sa vie. Il y a plus : le spectateur ne doit rester que trois heures au théâtre, il ne faut pas que l'action dure plus de trois heures. *Cinna*, *Andromaque*, *Bajazet*, *Phèdre*, *Mahomet*, *Manlius*, ne durent pas davantage. Si quelques autres pièces exigent plus de temps, c'est une licence qui n'est pardonnable qu'en faveur des beautés qui la rachètent ; et plus cette licence est grande, et plus elle est fautive.

On étend souvent l'unité de temps jusqu'à vingt-quatre heures , et l'unité de lieu à l'enceinte d'une ville. Plus de sévérité rendroit quelquefois d'assez beaux sujets impraticables , et plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus.

Ces lois observées , non-seulement servent à écarter des abus , mais elles amènent de grandes beautés , de même que les règles de la belle architecture exactement suivies , composent nécessairement un édifice agréable à la vue. On voit qu'avec l'unité de temps , d'action et de lieu , il est bien difficile qu'une pièce ne soit pas simple. Aussi , voilà le mérite de toutes les pièces de Racine , et celui qu'exigeoit Aristote , et après lui Boileau. »

VOLTAIRE. *Préface d'Œdipe.*

La règle du style dramatique est contenue dans ces deux vers.

Si dicentis erunt fortunis absona dicta
Romani tollent equites , peditesque cachinnum,

L'état de celui qui parle sera donc la règle de son style. Un roi , un paysan , une femme , un soldat , ne doivent pas parler du même ton. Ce n'est pas assez : ces différens personnages sont dans la douleur ou dans la joie , agités de crainte ou d'espérance ; chacune de ces situations a son style , son ton et sa couleur ; quant aux autres règles de la scène , c'est Boileau , qui va nous les enseigner.

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable ;
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable :

Une merveille absurde est pour moi sans appas.
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose.
Les yeux, en le voyant, saisiroient mieux la chose ;
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.
Que le trouble toujours croissant de scène en scène,
A son comble arrivé, se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
D'un secret, tout à coup, la vérité connue
Change tout, donne à tout une face imprévue.

(*Art. poétique.*)

CHAPITRE VI.

LES TROIS TRAGIQUES GRECS.

UN guerrier la rappelle (Melpomène) à sa haute origine ;
 C'est Eschyle : il s'arrête , et la considérant ,
 Il démêle en ses traits je ne sais quoi de grand.
 Il s'indigne : à Thespis il arrache sa proie ,
 Puis parle en maître , étouffe une bruyante joie ;
 Mais de *ses pieds* (1) d'abord couvre la nudité ,
 Sur son front éclairci ramène la fierté.
 Au son des instrumens il l'agite , il l'éveille ;
 De Marathon alors il conte la merveille ;
 Salamine , Platée , il vous peint en soldat :
 Dès qu'il parle de guerre , on croit voir un combat.
 Au cœur de son élève un feu nouveau fermente.
 Un démon sombre et noir la presse et la tourmente.
 Elle éclate à la fin : son maître *forcené* (2) ,
 Eschyle , de son œuvre est lui-même étonné.
 Terrible , elle se montre en amazone altière ,
 Et debout , sans effroi , parle à la Grèce entière ,
 Qui s'émeut et frémit , et lui répond en chœur.
 Mais Sophocle déjà *brûloit* (3) au fond du cœur ,

(1) De *ses pieds*. De quels pieds est-il question ? Des pieds d'Eschyle ou de ceux de Melpomène ?

(2) *Forcené*. Cette épithète est singulière , et paroît avoir été sollicitée par la rime.

(3) *Brûloit*. Ce verbe demandoit un régime.

Et bientôt pour époux il s'offre à Melpomène.
 Eschyle, furieux, court, descend dans l'arène,
 Et défie au combat Sophocle : il est vaincu.
 Malheureux !... d'un seul jour il avoit trop vécu.
 Il fuit : la jeune élève, excusable peut-être,
 Préféra pour époux son amant à son maître.

Sophocle, en ses transports plus sage, sans froideur,
 De sa fière moitié sut réprimer l'ardeur,
 Tempéra de ses yeux le regard trop farouche,
 A des discours plus doux accoutuma sa bouche.
 Son accent âpre et dur devint mélodieux,
 Et sublime, et voisin du langage des dieux,
 Sans perdre de son feu ni de son énergie.

Mais de mille autres dons par Sophocle enrichie
 Elle parut auguste, *imposante en son port* (1),
 Vive encor sans rudesse et grande sans effort.
 Près d'Eschyle, en un mot, on voyoit Melpomène
 S'élançer en guerrière ; elle s'avance en reine :
Mais (2), sensible à des soins si généreux, si doux,
 Elle honora, chérit son vénérable époux,
 Qui fit taire l'envie, en montrant à la Grèce
 La touchante Antigone, enfant de sa vieillesse.

Euripide, ravi de ce noble maintien,
 Aborde Melpomène : en un seul entretien
 Lui fait naître (3) du goût pour la philosophie.
 De l'estime d'un sage elle se glorifie.

(1) Foible hémistiche, et style de Lemièrè.

(2) *Mais*, cheville.

(3) *Lui fait naître*, n'est pas françois ; il falloit, *fait naître en elle* ; mais cela eût dérangé la mesure du vers.

Cette sagesse aimable et sans austérité
Avoit comme son style en sa simplicité ,
Un caractère doux , grave et mélancolique.
A l'imiter en tout sa compagne s'applique :
Docile à ses conseils , du plus sublime ton
Elle apprit à descendre au naïf abandon ,
Même à négliger l'art pour la simple nature.
Du cœur elle connut la route la plus sûre ;
Elle fit retentir le cri de la pitié ,
Peignit l'amour brûlant , la touchante amitié ,
Et la douleur qui même (1) en sa bouche eut des charmes.
O qu'elle a fait aux Grecs verser de douces larmes !
On redisoit partout ses *chants libérateurs* (2).
Socrate fut enfin un de ses auditeurs.
De son maître *pourtant* le ton philosophique
Perçoit en ses discours ; que sais-je ? en sa critique.
Souvent son propre sexe est à peine épargné ;
Mais elle intéressoit , tout lui fut pardonné (3)

(COLIN D'HARLEVILLE.)

(1) *Même* fait ici une sorte de contre-sens.

(2) On ne sait pas trop ce qu'il faut entendre par ses *chants libérateurs*.

(3) Nous ne dissimulerons pas que ce morceau de M. Colin d'Harleville est un peu foible , et le paroîtra encore davantage à côté de ceux de M. Delille ; mais il y a de beaux vers , et de plus une opinion fort juste sur le caractère des trois poètes tragiques de la Grèce : c'est ce qui nous a déterminés à l'adopter.



CHAPITRE VII.

MOLIÈRE.

MOLIÈRE ! à ce nom seul se rassemblent les ris ;
 Les fronts sont déridés , les cœurs épanouis.
 Qui dans les plis du cœur surprend mieux la nature ?
 Qui sait mieux lui donner cette adroite torture
 Qui rend le ridicule ou le vice indiscret ,
 Et fait avec le rire éclater leur secret ?
 Quel naïf et souvent quel sublime langage !
 O Molière ! ô grand homme ! ô véritable sage
 Avec un vain amas de sots admirateurs ,
 Je ne te louerai pas dans mes portraits flatteurs ,
 D'avoir du cœur humain corrigé le caprice ,
 Détruit le ridicule et réformé le vice.
 Tous deux sont immortels et ne font que changer :
 Tu petux charmer le monde , et non le corriger.
 Comme par une vague une vague est poussée ,
 La sottise du jour est bientôt remplacée.
 Sans cesse variant nos volages humeurs ,
 Le temps conduit la mode , et la mode les mœurs.
 Ainsi pour un travers il s'en reproduit mille.
 Mais puisqu'il nous distrait , ton art nous est utile :
 Tous ces fous , tous ces sots par toi si bien décrits ,
 Incommodes ailleurs , charment dans tes écrits.

Que dis-je ? chacun d'eux , grâce à ton art suprême,
 Chez toi , sans le savoir , vient rire de lui-même.
 Ainsi l'oiseau léger , crédule et curieux
 Vient se prendre au miroir qui le montre à ses yeux (1).

(DELILLE. *Poème de l'Imagination.*)

(1) Ce seroit ici le lieu d'examiner une question , souvent débattue dans la société : celle de savoir si l'art de la tragédie est plus difficile que celui de la comédie. M. La Harpe a fait de cette question le sujet d'un chapitre fort curieux et très étendu dans le tome onzième de son *Cours de littérature*. Après avoir pesé les raisons de part et d'autre, il conclut que la tragédie est plus difficile que la comédie ; malgré l'autorité d'un si grand maître, nous oserons manifester une opinion contraire. N'ayant pas le temps de la développer dans une note, nous nous contenterons de dire qu'il est plus facile de peindre des mœurs imaginaires que des mœurs réelles ; et nous observerons en même temps qu'il existe trois grands tragiques en France, et que Molière est resté seul sur sa ligne.

CHAPITRE VIII.

LES TROIS TRAGIQUES FRANÇOIS.

En ! qui peut de Corneille atteindre la hauteur !
 Ce génie élevé , profond et créateur ,
 A son heureuse amante ouvre une autre carrière ,
 Remplit d'un feu divin son âme toute entière :
 Pensée , expression , image , sentiment ,
 Tout est sublime en lui. Dans un beau mouvement ,
 Poussé d'un noble instinct , s'il veut à la mémoire
 Offrir des *anciens* l'intéressante histoire ,
 Ces Romains , ces héros qu'il aime à rappeler ,
 Sont plus grands , plus Romains , quand il les fait parler ;
 Au-dessus d'elle-même il ravit Melpomène :
 Noble et n'ayant plus rien de la foiblesse humaine ,
 Son accent , de son front l'auguste majesté ,
 Sa marche , tout annonce une divinité.
 Mais le tendre Racine , en soupirant pour elle ,
 La fit redevenir une simple mortelle.
 Elle le sent bientôt au trouble de son cœur ,
 Et nomme avec orgueil son aimable vainqueur.
 Dans ce cœur né sensible , ô comme il s'insinue !
 Par degrés il y verse une flamme inconnue.
 Racine aimoit trop bien pour n'être pas aimé ;
 Et l'amour ! qui jamais l'avoit mieux exprimé !

Quel goût exquis et pur ! que de grâce ! quel style !
C'est l'âme d'Euripide et la voix de Virgile (1).

Melpomène à ses pieds apercevant Voltaire,
Eprova, quoique triste, un charme involontaire.
De Sophocle d'abord il sut l'entretenir :
C'est ainsi qu'il rappelle à son doux souvenir
Tous ceux qu'elle a chéris : amant doux et flexible,
Brillant, mais plus aimable encore que sensible ;
Son esprit, par le goût, par les grâces guidé,
S'embellit de tous ceux qui l'avoient précédé.
Beau talent, que féconde, étend et fortifie
L'appareil imposant de la philosophie !
Son amante avec lui se plut à voyager ;
De costume et de mœurs elle aimoit à changer.
Chaque peuple étonné reconnut son langage ;
Heureuse, si Voltaire eût été moins volage,
Et n'eût brigué souvent les faveurs de Clio,
De la docte Uranie et sur-tout d'Erato !

(COLIN D'HARLEVILLE.)

ARTICLE PREMIER.

Clytemnestre à Agamemnon.

Vous ne démentez point une race funeste ;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.

(1) Ce vers est doublement heureux, par l'expression et par la vérité.

Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
 Que vos soins préparoient avec tant d'artifice !
 Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
 N'a pas, en le traçant, arrêté votre main !
 Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
 Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
 Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
 Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus,
 Quel débris parle ici de votre résistance,
 Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?
 Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
 Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
 Un oracle fatal ordonne qu'elle expire :
 Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
 Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
 Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
 Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
 Faites chercher à Sparte Hermione et sa fille.
 Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
 Sa coupable moitié dont il est trop épris.
 Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
 Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
 Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,
 Payer son fol amour du plus pur de mon sang ?
 Que dis-je ? cet objet de tant de jalousie,
 Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
 Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
 Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?
 Avant qu'un nœud fatal l'unit à votre frère,
 Thésée avoit osé l'enlever à son père ;

Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
 Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit,
 Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
 Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.

Mais non, l'amour d'un frère et son honneur blessé
 Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
 Cette soif de régner que rien ne peut éteindre,
 L'orgueil de voir vingt rois vour servir et vous craindre,
 Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
 Cruel! c'est à ces dieux que vous sacrifiez;
 Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
 Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
 Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
 De votre propre sang vous courez le payer,
 Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
 De quiconque vous peut disputer votre place.

Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
 Cède à la cruauté de cette trahison.

Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
 Portera sur ma fille une main criminelle!
 Déchirera son sein! et, d'un œil curieux,
 Dans son cœur palpitant consultera les dieux!
 Et moi qui l'amenai triomphante, adorée,
 Je m'en retournerai seule et désespérée!
 Je verrai les chemins encor tout parfumés
 Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés!
 Non, je ne l'aurai point amenée au supplice
 Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
 Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher;
 De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.



Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
 Venez , si vous l'osez , la ravir à sa mère ?
 Et vous , rentrez , ma fille , et du moins à mes lois,
 Obéissez encor pour la dernière fois.

(RACINE.)

ARTICLE II.

Thésée et Hippolyte.

THÉSÉE.

PERFIDE , oses-tu bien te montrer devant moi ?
 Monstre , qu'a trop long-temps épargné le tonnerre ,
 Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre.
 Après que le transport d'un amour plein d'horreur ,
 Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur ,
 Tu m'oses présenter une tête ennemie !
 Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie ,
 Et ne vas pas chercher , sous un ciel inconnu ,
 Des pays où mon nom ne soit point parvenu !
 Fuis , traître ! ne viens point braver ici ma haine ,
 Et tenter un courroux que je retiens à peine.
 C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
 D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel ,
 Sans que ta mort encor , honteuse à ma mémoire ,
 De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
 Fuis , et , si tu ne veux qu'un châtement soudain
 T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main ,
 Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
 Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire ;

Fuis, dis-je, et, sans retour, précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes états.

Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle :
Avaré du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui : venge un malheureux père !
J'abandonne ce traître à toute ta colère ;
Etouffe dans son sang ses désirs effrontés :
Thésée à tes fureurs connoitra tes bontés.

HIPPOLYTE.

D'un mensonge aussi noir justement irrité,
Je devrois faire ici parler la vérité,
Seigneur ; mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche,
Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes ;
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu le crime a ses degrés ;
Et jamais on n'a vu la timide innocence,
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point, d'un mortel vertueux,
Un perfide assassin, un lâche incestueux.

Elevé dans le sein d'une chaste héroïne ,
 Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
 Pithée , estimé sage entre tous les humains ,
 Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
 Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;
 Mais , si quelque vertu m'est tombée en partage ,
 Seigneur , je crois surtout avoir fait éclater
 La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
 C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.
 J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
 On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
 Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

(RACINE. *Phèdre* , act. IV , sc. II.)

ARTICLE III.

Remords de Phèdre.

MISÉRABLE ! et je vis , et je soutiens la vue
 De ce sacré soleil dont je suis descendue !
 J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;
 Le ciel , tout l'univers est plein des mes aïeux.
 Où me cacher ? fuyons dans la nuit infernale.
 Mais , que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale.
 Le sort , dit-on , l'a mise en ses sévères mains ;
 Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
 Ah ! combien frémira son ombre épouvantée ,
 Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée ,
 Contrainte d'avouer tant de forfaits divers ,
 Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !

Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible?
 Je crois voir de tes mains tomber l'urne terrible;
 Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
 Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
 Pardonne! un dieu cruel a perdu ta famille;
 Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.
 Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,
 Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.
 Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
 Je rends dans les tourmens une inutile vie.

(RACINE. *Phèdre*, act. IV, sc. VI.)

ARTICLE IV.

Imprécation de Médée.

Où suis-je malheureuse? où porté-je mes pas?
 Qu'ai-je vu, qu'ai-je ouï? je ne me connois pas.
 Furieuse, je cours, et doute si je veille.
 Quel bruit, quels chants d'hymen ont frappé mon oreille?
 Corinthe retentit de cris et de concerts,
 Ses autels sont parés, ses temples sont ouverts;
 Tout à l'envi prépare une odieuse pompe,
 Tout vante ma rivale et l'ingrat qui me trompe.
 Jason, honteusement me chasse de son lit!
 Jason, il est donc vrai, jusque-là me trahit!
 Il m'ôte tout espoir! épouse infortunée!
 Que dis-je, épouse? hélas! pour nous plus d'hymenée!
 L'ingrat en rompt les nœuds... Dieux justes, dieux vengeurs,
 De la foi conjugale augustes protecteurs,
 Garans de ses sermens, témoins de ses parjures,
 Punissez son forfait, et vengez nos injures!

Toi surtout, ô soleil ! j'implore ton secours !
 Toi qui donnas naissance à l'auteur de mes jours,
 Tu vois, du haut des cieux, l'affront qu'on me destine !
 Et Corinthe jouit de ta clarté divine !
 Retourne sur tes pas, et dans l'obscurité
 Plonge tout l'univers privé de ta clarté ;
 Ou plutôt donne-moi tes chevaux à conduire.
 En poudre dans ces lieux je saurai tout réduire ;
 Je tomberai sur l'isthme avec ton char brûlant ;
 J'abîmerai Corinthe et son peuple insolent ;
 J'écraserai ses rois, et ma fureur barbare
 Unira les deux mers que Corinthe sépare.....
 Mais où vont mes transports ! Est-ce donc dans les cieux
 Que j'espère trouver du secours et des dieux !
 Dêités de Médée, affreuses Euménides,
 Venez laver ma honte et me servir de guides.
 Armons-nous, de notre art déployons la noirceur ;
 Que toute pitié meure et s'éteigne en mon cœur.
 Que de sang altéré, que de meurtres avide,
 A l'isthme il fasse voir ce qu'a vu la Colchide.
 Que dis-je ! de bien loin surpassons ces forfaits ;
 De ma tendre jeunesse ils furent les essais.
 J'étois et foible et simple, et de plus innocente ;
 L'amour seul animoit ma main encor tremblante.
 La haine avec l'amour, le courroux, la douleur,
 M'embrasent à présent d'une juste fureur.
 Que n'enfantera point cette fureur barbare !
 Le crime nous unit, il faut qu'il nous sépare (1).
 (LONGÉPIERRE. *Médée*, trag., act. II.)

(1) Voyez sur le même sujet, Ovide et Sénèque.

ARTICLE V.

Imprécations de Didon.

AH ! barbare ! ah ! perfide !
 Et voilà ce héros dont le ciel est le guide ,
 Ce guerrier magnanime , et ce mortel pieux
 Qui sauva de la flamme et son père et ses dieux !
 Le parjure abusoit de ma foiblesse extrême ;
 Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime.
 Du sang dont il naquit j'ai dû me défier ,
 Et de Laomédon connoître l'héritier.
 Cruel , tu t'applaudis de ce triomphe insigne ;
 De tes lâches aïeux , va , tu n'es que trop digne.
 Mais tu me fuis en vain , mon ombre te suivra.
 Tremble , ingrat , je mourrai , mais ma haine vivra.
 Tu vas fonder le trône où le destin t'appelle ;
 Et moi je te déclare une guerre immortelle.
 Mon peuple héritera de ma haine pour toi :
 Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
 Que ces peuples rivaux , sur la terre et sur l'onde ,
 De leurs divisions épouvantent le monde !
 Que pour mieux se détruire ils franchissent les mers ;
 Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers ;
 Qu'une égale fureur sans cesse les dévore ,
 Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore ;
 Qu'ils violent entr'eux et la foi des traités ,
 Et les droits les plus saints et les plus respectés !
 Qu'excités par mes cris , les enfans de Carthage
 Jurent dès le berceau de venger mon outrage ;

Et puissent en mourant mes derniers successeurs
 Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs !

(LE FRANC DE POMPIGNAN. *Didon*, sc. dernière.)

ARTICLE VI.

Imprécations d'Athalie.

DIEU des juifs , tu l'emportes !

Oui , c'est Joas ; je cherche en vain à me tromper.
 Je reconnois l'endroit où je le fis frapper ;
 Je vois d'Ochosias et le port et le geste ;
 Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
 David , David triomphe ; Achab seul est détruit.
 Impitoyable Dieu , toi seul as tout conduit !
 C'est toi qui , me flattant d'une vengeance aisée ,
 M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée :
 Tantôt par un enfant excitant mes remords ,
 Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors ,
 Que j'ai craint de livrer aux flammes , au pillage.
 Qu'il règne donc ce fils , ton soin et ton ouvrage !
 Et que pour signaler son empire nouveau ,
 On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau ?
 Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère ;
 Que dis-je souhaiter ? je me flatte , j'espère
 Qu'indocile à ton joug , fatigué de ta loi ,
 Fidèle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi ,
 Conforme à son aïeul , à son père semblable ,
 On verra de David l'héritier détestable
 Abolir tes honneurs , profaner ton autel ,
 Et venger Athalie , Achab et Jésabel.

(RACINE. *Athalie*, act. V, sc. VI.)

ARTICLE VII.

Imprécations de Camille.

ROME, l'unique objet de mon ressentiment !
 Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
 Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
 Rome enfin que je hais, parce qu'elle t'honore !
 Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
 Saper ses fondemens encor mal assurés !
 Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
 Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;
 Que cent peuples, unis des bouts de l'univers,
 Passent, pour la détruire, et les monts et les mers ;
 Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
 Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
 Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
 Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
 Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
 Voir ses maisons en cendre et ses lauriers en poudre,
 Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
 Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

(CORNEILLE. *Les Horaces*, act. IV, sc. V.)

ARTICLE VIII.

Marius à Minturnes.

Le monde a conspiré la perte d'un seul homme,
 Et la nature entière est d'accord avec Rome.
 De son sein l'Océan m'écarte avec effroi,
 La terre me repousse et s'ébranle sous moi.

C'est en vain que la nuit moins cruelle et plus sombre
 Favorise mes pas et me prête son ombre ;
 Au défaut du soleil la foudre ici me luit ,
 Et montre à l'univers qu'enfin Marius fuit !
 Par d'étonnans revers le sort veut que j'expie
 Les étonnans succès qui signalent ma vie.
 Il veut faire admirer à la postérité
 Mon infortune autant que ma prospérité...
 Tout se tait , tout a fui dans une horreur profonde ,
 Et seul je semble errer sur les débris du monde.
 Je n'irai pas plus loin : j'attends ici mon sort.
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que je brave la mort.
 Demanderai-je aux dieux qu'un trépas plus illustre
 Au nom de Marius ajoute un nouveau lustre ?
 Quarante ans de combats m'ont épargné ce soin .
 Et , pour être immortel , je n'en ai pas besoin .
 Expirer loin de Rome , en cette solitude ,
 N'est-ce pas la punir de son ingratitude ?
 Je l'abandonne en proie au plus pressant danger .
 Oui , me laisser mourir , c'est assez me venger :
 Teutons , Cimbres , Gaulois , que ce jour vous rallie ,
 La mort de Marius vous livre l'Italie .
 Mais Sylla cependant ne recueille-t-il pas
 Cet absolu pouvoir , objet de nos débats ?
 Favorable à ses vœux , mon désespoir seconde
 Son orgueil qui l'appelle à l'empire du monde .
 Est-ce ainsi que mon cœur apprit à le haïr ?
 Son plus fidèle ami le peut-il mieux servir ?
 Ah ! quels que soient les maux dont la mort nous délivre ,
 Montrons-nous Marius , en osant encor vivre .

Dussé-je encor m'attendre à de plus grands revers,
 Je ne puis me résoudre à céder l'univers.
 Vivons, tant que ce noble et puissant héritage
 D'un autre que mon fils peut être le partage ;
 Vivons, tant qu'un sénat guidé par l'intérêt
 N'aura pas à mes pieds révoqué mon arrêt ;
 Vivons, tant que ce bras, pour victoire dernière
 N'aura pas à Sylla fait mordre la poussière ;
 Vivons, le ciel le veut. En ces lieux j'aperçois
 L'abri qui m'est offert sous ces rustiques toits.
 C'est chez l'infortuné que la pitié se trouve :
 Sans peine on compatit au malheur qu'on éprouve.
 A travers tant d'écueils les dieux qui m'ont sauvé,
 Au plus obscur trépas ne m'ont point réservé.
 Leurs mains qui sous mes pas aplanissent la route,
 Pour un grand avenir m'ont conservé sans doute.
 Eprouvons les destins, fatiguons leurs courroux ;
 Voyons si le malheur est plus constant que nous.

(ARNAULT.)

ARTICLE IX.

Mithridate à ses fils.

APPROCHEZ, mes enfans. Enfin l'heure est venue
 Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
 A mes nobles projets je vois tout conspirer ;
 Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
 Je fais : ainsi le veut la fortune ennemie ;
 Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie ,

Pour croire que long-temps , soigneux de me cacher ,
 J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
 La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgrâces.
 Déjà plus d'une fois , retournant sur mes traces ,
 Tandis que l'ennemi , par ma fuite trompé ,
 Tenoit après son char un vain peuple occupé ;
 Et , gravant en airain ses frêles avantages ,
 De mes états conquis enchaînoit les images ,
 Le Bosphore m'a vu , par de nouveaux apprêts ,
 Ramener la terreur du fond de ses marais ;
 Et , chassant les Romains de l'Asie étonnée ,
 Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
 D'autres temps , d'autres soins. L'Orient accablé
 Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
 Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
 De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
 Des biens des nations ravisseurs altérés ,
 Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
 Ils y courent en foule , et , jaloux l'un de l'autre ,
 Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
 Moi seul je leur résiste. Ou lassés , ou soumis ,
 Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.
 Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
 Le grand nom de Pompée assure sa conquête.
 C'est l'effroi de l'Asie. Et , loin de l'y chercher ,
 C'est à Rome , mes fils , que je prétends marcher.
 Ce dessein vous surprend , et vous croyez peut-être
 Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
 J'excuse votre erreur ; et , pour être approuvés ,
 De semblables projets veulent être achevés.

Nè vous figurez point que de cette contrée
 Par d'éternels remparts Rome soit séparée.
 Je sais tous les chemins par où je dois passer ;
 Et , si la mort bientôt ne me vient traverser ,
 Sans reculer plus loin l'effet de ma parole ,
 Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
 Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
 Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ;
 Que du Scythe avec moi l'alliance jurée ,
 De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée ?
 Recueilli dans leurs ports , accru de leurs soldats ,
 Nous verrons notre camp grossir à chaque pas ;
 Daces , Pannoniens , la fière Germanie ,
 Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
 Vous avez vu l'Espagne , et surtout les Gaulois ,
 Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois
 Exciter ma vengeance , et , jusque dans la Grèce ,
 Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
 Ils savent que , sur eux prêt à se déborder ,
 Ce torrent , s'il m'entraîne , ira tout inonder ;
 Et vous les verrez tous , prévenant son ravage ,
 Guider dans l'Italie et suivre mon passage.

C'est là qu'en arrivant , plus qu'en tout le chemin ,
 Vous trouverez partout l'horreur du nom romain ,
 Et la triste Italie encor toute fumante
 Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
 Non , princes , ce n'est point au bout de l'univers
 Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers ;
 Et , de près inspirant les haines les plus fortes ,
 Tes plus grands ennemis , Rome , sont à tes portes.

Ah ! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
 Spartacus, un esclave, un vil gladiateur ;
 S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent ,
 De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
 Sous les drapeaux d'un roi long-temps victorieux ,
 Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux ?
 Que dis-je ? en quel état croyez-vous la surprendre ?
 Vide de légions qui la puissent défendre ,
 Tandis que tout s'occupe à me persécuter ,
 Leurs femmes, leurs enfans pourront-ils m'arrêter ?
 Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
 Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
 Attaquons dans leurs murs ces conquérans si fiers ;
 Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.
 Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme :
 Jamais l'on ne vaincra les Romains que dans Rome.
 Noyons-la dans son sang justement répandu :
 Brûlons ce Capitole où j'étois attendu ;
 Détruisons ces honneurs, et faisons disparaître
 La honte de cent rois, et la mienne peut-être ;
 Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
 Que Rome y consacroit à d'éternels affronts.
 Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.
 Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie ,
 J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
 Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
 Je veux que d'ennemis partout enveloppée,
 Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
 Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
 Consent de succéder à ma juste fureur ;

Près d'unir avec moi sa haine et sa famille,
 Il me demande un fils pour époux à sa fille.
 Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
 Pharnace, allez, soyez ce bienheureux époux.
 Demain, sans différer, je prétends que l'aurore
 Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
 Vous, que rien n'y relie, partez dès ce moment,
 Et méritez mon choix par votre empressement.
 Achevez cet hymen, et, repassant l'Euphrate,
 Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
 Que nos tyrans communs en pâlisent d'effroi,
 Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

(RACINE. *Mithridate*, act. III, sc. I^{re}.)

ARTICLE X.

Scène de Cinna.

AUGUSTE.

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
 Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
 Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang
 Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,
 Enfin tout ce quadore en ma haute fortune
 D'un courtisan flatteur la présence importune,
 N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
 Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
 L'ambition déplaît quand elle est assouvie;
 D'une contraire ardeur son ardeur est suivie :

Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
 Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
 Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre;
 Et monté sur le faite, il aspire à descendre.
 J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu;
 Mais en le souhaitant, je ne l'ai pas connu.
 Dans sa possession j'ai trouvé, pour tous charmes,
 D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
 Mille ennemis secrets, la mort à tout propos,
 Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
 Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême;
 Le grand César, mon père, en a joui de même:
 D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
 Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé;
 Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
 Comme un bon citoyen, dans le sein de sa ville;
 L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat
 A vu trancher ses jours par un assassinat.
 Ces exemples récents suffiroient pour m'instruire,
 Si par l'exemple seul on devoit se conduire.
 L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur.
 Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur:
 Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées,
 N'est pas toujours écrit dans les choses passées.
 Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
 Et par où l'un périt, un autre est conservé.
 Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
 Vous, qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène,
 Pour résoudre ce point avec eux débattu,
 Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.

Ne considérez point cette grandeur suprême,
 Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même :
 Traitez-moi comme ami, non comme souverain.
 Rome, Auguste, l'état, tout est en votre main.
 Vous mettez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique
 Sous les lois d'un monarque, ou d'une république :
 Votre avis est ma règle ; et par ce seul moyen,
 Je veux être empereur, ou simple citoyen.

CINNA.

Malgré notre surprise, et mon insuffisance,
 Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance,
 Et mets bas le respect qui pourroit m'empêcher
 De combattre un avis où vous semblez pencher.
 Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire,
 Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
 Si vous ouvrez votre âme à ces impressions,
 Jusques à condamner toutes vos actions.
 On ne renonce point aux grandeurs légitimes ;
 On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes ;
 Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
 Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis (1).
 N'imprimez pas, seigneur, cette honteuse marque
 A ces rares vertus qui vous ont fait monarque.
 Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat
 Que vous avez changé la forme de l'état.

(1) Cette pensée est fautive : on peut quitter par dégoût, par lassitude, et même par générosité, un bien noble, grand, exquis, sans le croire, pour cela, mal acquis.

Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre,
 Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre.
 Vos armes l'ont conquise; et tous les conquérans,
 Pour être usurpateurs, ne sont pas des tyrans.
 Quand ils ont sous leurs lois, asservi des provinces,
 Gouvernant justement, ils s'en font justes princes (1).
 C'est ce que fit César : il vous faut aujourd'hui
 Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.
 Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
 César fut un tyran, et son trépas est juste;
 Et vous devez aux dieux compte de tout le sang
 Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
 N'en craignez point, seigneur, les tristes destinées;
 Un plus puissant démon (2) veille sur vos années.
 On a dix fois sur vous attenté sans effet;
 Et qui l'a voulu perdre, au même instant l'a fait.
 On entreprend assez, mais aucun n'exécute.
 Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute (3).
 Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
 Il est beau de mourir maître de l'univers.
 C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire; et j'estime
 Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME.

Où, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
 L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,

(1) Hémistiche dur, et phrase équivoque, qu'on ne se permettoit pas aujourd'hui.

(2) On disoit autrefois un *démon*, pour un génie.

(3) Tout le monde sent pourquoi le mot de *Brute*, n'a jamais pu être admis dans notre langue, pour celui de *Brutus*.

Et qu'au prix de son sang , au péril de sa tête ,
 Il a fait de l'état une juste conquête ;
 Mais que , sans se noircir , il ne puisse quitter
 Le fardeau que sa main est lasse de porter ;
 Qu'il accuse par là César de tyrannie ,
 Qu'il approuve sa mort , c'est ce que je dénie.
 Rome est à vous , seigneur , l'empire est votre bien.
 Chacun en liberté peut disposer du sien ;
 Il le peut , à son choix , garder ou s'en défaire.
 Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire !
 Seriez-vous devenu , pour avoir tout dompté ,
 Esclave des grandeurs où vous êtes monté !
 Possédez-les , seigneur , sans qu'elles vous possèdent
 Loin de vous captiver , souffrez qu'elles vous cèdent
 Et faites hautement connoître enfin à tous
 Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
 Votre Rome autrefois vous donna la naissance ;
 Vous lui voulez douer votre toute-puissance ;
 Et Cinna vous impute à crime capital
 La libéralité vers le pays natal !
 Il appelle remords l'amour de la patrie !
 Par la haute vertu la gloire est donc flétrie ?
 Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris ,
 Si de ses pleins effets (1) l'infamie est le prix.
 Je veux bien avouer qu'une action si belle
 Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle ;
 Mais commet-on un crime indigne de pardon ,
 Quand la reconnaissance est au-dessus du don ?

(1) Comment l'infamie peut-elle être le prix des pleins effets de la gloire ou de l'amour de la patrie ?

Suivez , suivez , seigneur , le ciel qui vous inspire ;
 Votre gloire redouble à mépriser l'empire ;
 Et vous serez fameux chez la postérité ,
 Moins pour l'avoir conquis , que pour l'avoir quitté.
 Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême ;
 Mais , pour y renoncer , il faut la vertu même ;
 Et peu de généreux (1) vont jusqu'à dédaigner ,
 Après un sceptre acquis , la douceur de régner.
 Considérez d'ailleurs que vous régniez dans Rome ,
 Où de quelque façon que votre cœur vous nomme ,
 On hait la monarchie ; et le nom d'empereur ,
 Cachant celui de roi , ne fait pas moins d'horreur.
 Il passe pour tyran , quiconque s'y fait maître ,
 Qui le sert , pour esclave , et qui l'aime , pour traître (2) ;
 Qui le souffre , a le cœur lâche , mol , abattu ;
 Et pour s'en affranchir , tout s'appelle vertu.
 Vous en avez , seigneur , des preuves trop certaines.
 On a fait contre vous dix entreprises vaines ;
 Peut-être que l'onzième est prête d'éclater ;
 Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
 N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie ,
 Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie.
 Ne vous exposez plus à ces fameux revers.
 Il est beau de mourir maître de l'univers ;

(1) Il falloit peu d'hommes généreux. Le mot de *généreux* n'a jamais été pris substantivement.

(2) Ici la concision de la phrase dégénère en obscurité : le poëte a voulu dire , *qui sert l'empereur passe pour esclave* , etc. , mais il ne l'a pas dit.

Mais la plus belle mort souille notre mémoire,
Quand nous avons pu vivre, et croître notre gloire (1).

ARTICLE XI.

Agrippine à Néron.

APPROCHEZ-VOUS, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse !
J'ignore de quel crime on a pu me noircir ;
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez. Vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avoit mis de distance ;
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Étoient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée,
Laisa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serois placée.
Je fléchis mon orgueil, j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulois amener sa tendresse ;
Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux,
Ecartoit Claudius d'un lit incestueux :
Il n'osoit épouser le fille de son frère.
Le sénat fut séduit : une loi moins sévère

(1) Jamais une belle mort n'a souillé la mémoire de personne. Il y a contradiction dans les termes.

Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux.
 C'étoit beaucoup pour moi , ce n'étoit rien pour vous,
 Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille ,
 Je vous nommai son gendre , et vous donnai sa fille,
 Silanus , qui l'aimoit , s'en vit abandonné,
 Et marqua de son sang ce jour infortuné.
 Ce n'étoit rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
 Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre ?
 De ce même Pallas j'implorai le secours ,
 Claude vous adopta , vaincu par ses discours ,
 Vous appela Néron , et du pouvoir suprême
 Voulut , avant le temps , vous faire part lui-même.
 C'est alors que chacun rappelant le passé ,
 Découvrit mon dessein , déjà trop avancé ;
 Que de Britannicus la disgrâce future
 Des amis de son père excita le murmure.
 Mes promesses aux uns éblouirent les yeux ;
 L'exil me délivra des plus séditieux.
 Claude même , lassé de ma plainte éternelle ,
 Eloigna de son fils tous ceux de qui le zèle ,
 Engagé dès long-temps à suivre son destin ,
 Pouvoit du trône encor lui rouvrir le chemin.
 Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite
 Ceux à qui je voulois qu'on livrât sa conduite.
 J'eus soin de vous nommer , par un contraire choix ,
 Des gouverneurs que Rome honoroit de sa voix ;
 Je fus sourde à la brigue , et crus la renommée.
 J'appelai de l'exil , je tirai de l'armée ,
 Et ce même Sénèque , et ce même Burrhus ,
 Qui depuis.... Rome alors estimoit leurs vertus.

De Claude en même temps épuisant les richesses ,
 Ma main sous votre nom répandoit ses largesses.
 Les spectacles , les dons , invincibles appâts ,
 Vous attiroient les cœurs du peuple et des soldats ,
 Qui d'ailleurs , réveillant leur tendresse première ,
 Favorisoient en vous Germanicus mon père.

Pendant Claudius penchoit vers son déclin :
 Ses yeux long-temps fermés s'ouvrirent à la fin ;
 Il connut son erreur ; occupé de sa crainte ,
 Il laissa pour son fils échapper quelque plainte ,
 Et voulut , mais trop tard , assembler ses amis.
 Ses gardes , son palais , son lit m'étoient soumis.
 Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse ;
 De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse.
 Mes soins , en apparence épargnant ses douleurs ,
 De son fils en mourant lui cachèrent les pleurs ;
 Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
 J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte ;
 Et , tandis que Burrhus alloit secrètement
 De l'armée en vos mains exiger le serment ,
 Que vous marchiez au camp , conduit sous mes auspices ,
 Dans Rome les autels fumoient de sacrifices :
 Par mes ordres trompeurs , tout le peuple excité
 Du prince déjà mort demandoit la santé.
 Enfin , des légions l'entière obéissance
 Ayant de votre empire affermi la puissance ,
 On vit Claude ; et le peuple , étonné de son sort ,
 Apprit en même temps votre règne et sa mort.
 C'est le sincère aveu que je voulois vous faire ;
 Voilà tous mes forfaits ; en voici le salaire.

Du fruit de tant de soins à peine jouissant
 En avez-vous six mois paru reconnoissant ,
 Que , lassé d'un respect qui vous pesoit peut-être ,
 Vous avez affecté de ne me plus connoître.
 J'ai vu Burrhus , Sénèque aigrissant vos soupçons ,
 De l'infidélité vous tracer les leçons ;
 Ravis d'être vaincus dans leur propre science ,
 J'ai vu favoriser de votre confiance
 Othon , Sénécion , jeunes voluptueux ,
 Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux ;
 Et lorsque , vos mépris excitant mes murmures ,
 Je vous ai demandé raison de tant d'injures ,
 Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu ,
 Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
 Aujourd'hui je promets Junie à votre frère ;
 Ils se flattent tous deux du choix de votre mère :
 Que faites-vous ? Junie , enlevée à la cour ,
 Devient en une nuit l'objet de votre amour.
 Je vois de votre cœur Octavie effacée ,
 Prête à sortir du lit où je l'avois placée.
 Je vois Pallas banni , votre frère arrêté ;
 Vous attendez enfin jusqu'à ma liberté ;
 Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
 Et lorsque , convaincu de tant de perfidies ,
 Vous deviez ne me voir que pour les expier ,
 C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

(RACINE. *Britannicus*).

Mahomet à Zopire.

Si j'avois à répondre à d'autres qu'à Zopire,
 Je ne ferois parler que le Dieu qui m'inspire;
 Le glaive et l'Alcoran, dans mes sanglantes mains,
 Imposeroient silence au reste des humains:
 Ma voix feroit sur eux les effets du tonnerre,
 Et je verrois leurs fronts attachés à la terre.
 Mais je te parle en homme; et, sans rien déguiser,
 Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.

Vois quel est Mahomet; nous sommes seuls, écoute:
 Je suis ambitieux, tout homme l'est sans doute;
 Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
 Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
 Chaque peuple, à son tour, a brillé sur la terre,
 Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre.
 Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
 Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
 Laissoit dans ses déserts ensevelir sa gloire;
 Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
 Vois, du nord au midi, l'univers désolé;
 La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé,
 L'Inde esclave et timide, et l'Égypte abaissée,
 Des murs de Constantin la splendeur éclipsee;
 Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
 Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
 Languissent dispersés sans honneur et sans vie;
 Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.

Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,
 Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.
 En Egypte Osiris, Zoroastre en Asie,
 Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
 A des peuples sans mœurs, et sans culte et sans rois,
 Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.
 Je viens, après mille ans, changer ces lois grossières;
 J'apporte un joug plus noble aux nations entières;
 J'abolis les faux dieux, et mon culte épuré
 De ma grandeur naissante est le premier degré.
 Ne me reproche point de tromper ma patrie;
 Je détruis sa foiblesse et son idolâtrie.
 Sous un roi, sous un dieu, je viens la réunir;
 Et, pour la rendre illustre, il la faut asservir.

(VOLTAIRE. *Mahomet*, act. II. sc. V.)

ARTICLE XIII.

Lusignan à sa fille.

MON Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire
 J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire;
 Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
 Mes larmes t'imploroient pour mes tristes enfans;
 Et lorsque ma famille est par toi réunie,
 Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie.
 Je suis bien malheureux!... C'est ton père, c'est moi,
 C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.

Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
 Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines :
 C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
 C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi ;
 C'est le sang des martyrs. O fille encor trop chère !
 Connois-tu ton destin ? sais-tu quelle est ta mère ?
 Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
 Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
 Je la vis massacrer par la main forcenée,
 Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
 Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
 T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut des cieux.
 Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
 Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes :
 En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
 En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
 Vois ces murs, vois ce temple envahis par tes maîtres ;
 Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
 Tourne les yeux : sa tombe est près de ce palais ;
 C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
 Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
 C'est là que de la tombe il rappela sa vie.
 Tu ne saurois marcher dans cet auguste lieu,
 Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu ;
 Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
 Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
 Je te vois dans mes bras et pleurer et gémir,
 Sur ton front pâlisant Dieu met le repentir ;
 Je vois la vérité dans ton cœur descendue,
 Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;

Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En déroband mon sang à l'infidélité (1).

(VOLTAIRE. *Zaïre*, act. II, sc. III.)

(1) On a porté de cette pièce de *Zaïre*, des jugemens si différens, que nous croyons ne pas nous écarter de notre plan, en les consignant ici au moins par extrait. Suivant le *Dictionnaire des anecdotes dramatiques*, *Zaïre* est le chef-d'œuvre de Voltaire; suivant Linguet et M. G.....y c'est la plus foible et la plus mal écrite de ses bonnes pièces. Entre ces deux jugemens extrêmes, M. Palissot, meilleur juge que les autres, dit que *Zaïre* a gagné nos suffrages en surprenant notre sensibilité; osons dire, ajoute-t-il, que le style en est inégal, et que c'est un des ouvrages où l'auteur a le plus sacrifié la vraisemblance aux effets.

CHAPITRE IX.

POÉSIE DIDACTIQUE.

LE but du poëme didactique est d'instruire, son moyen est de plaire, et, s'il se peut, d'intéresser.

La première règle du poëme didactique est donc de choisir un sujet sérieux et de lui donner un fond solide ; la seconde règle est de le revêtir des plus riches couleurs de la poésie. Toutes les leçons de l'abbé Le Batteux, et autres, se réduisent à ces deux règles.

C'est une chose déplorable de voir dans le poëme de Lucrèce, *sur la nature*, dans l'*Essai sur l'homme*, de Pope, tant et de si belle poésie employée à développer le mauvais système d'Epicure, et l'optimisme de Leibnitz. Mais heureusement, l'un et l'autre poëte a un mérite indépendant de la chimère du philosophe ; l'un, d'avoir combattu la superstition ; l'autre, d'avoir sondé le cœur humain, et d'avoir ainsi, tous les deux, consacré en beaux vers des vérités du premier ordre.

Virgile, plus modeste dans le choix de son sujet, semble n'avoir voulu qu'instruire le cultivateur ; mais il l'a honoré, et il a élevé à l'agriculture le plus beau monument que le premier des arts agréables pût élever au premier des arts nécessaires. Nous reviendrons sur les poëtes



didactiques dans le chapitre suivant. Nous avons à parler succinctement dans celui-ci, de la poésie didactique, de ses variétés et de ses moyens.

La poésie didactique a autant d'espèces que la vérité a de genres. Il y a des poèmes qui exposent des événemens réels, sans fictions, sans s'élever au-delà des causes naturelles. Tels sont les *Livres* de Nonnius, sur l'*expédition de Bacchus*; telle est la *Pharsale* de Lucain, et la *Guerre punique* de Silius Italicus.

Il y en a d'autres qui établissent des principes de physique, de métaphysique ou de morale. On y raisonne, on discute, on cite des autorités et des exemples : tel est le poème de la *Nature des choses*, par Lucrèce; celui de la *Religion*, par Racine le fils; l'*Essai sur l'homme*, par Pope, et la *Loi naturelle*, par Voltaire, etc....

Enfin, il y en a qui ne contiennent que des observations relatives aux sciences, aux arts, aux lettres, etc. Tels sont les *Georgiques* de Virgile, l'*Art poétique* d'Horace et de Boileau, les *Jardins* de l'abbé Delille, l'*Art d'aimer* d'Ovide, celui du Gentil Bernard, les *Saisons* de Saint-Lambert, etc.

Ces trois espèces de poèmes ne sont pas tellement séparées, qu'elles ne se prêtent des secours mutuels. Les sciences et les arts sont de la même famille, c'est une vérité qu'il faut répéter souvent. Leurs biens sont communs, et ils doivent s'emprunter réciproquement tout ce qui peut contribuer à les faire valoir. Ainsi, dans le poème philosophique, il entre quelquefois des faits historiques et des observations techniques. Dans les poèmes

historiques, il entre également des principes philosophiques et des raisonnemens méthodiques ; mais ces emprunts ne constituent pas le fond du genre, ils n'y viennent que comme auxiliaires, ou comme épisodes, ou comme variétés, qui servent à délasser l'esprit du lecteur. Quand l'esprit est las d'une couleur, on lui en offre une autre, qui le distrait et l'amuse, sans cesser de l'instruire. *Diversité* est la devise de tous les hommes.

Il y a plus : les poètes didactiques prennent souvent la liberté d'empiéter sur le domaine de l'imagination ; alors ils cessent d'être philosophes, historiens, artistes, ils ne sont plus que des poètes. Ainsi, Virgile cesse d'être agriculteur, quand il raconte les fables d'Aristée et d'Orphée ; il quitte la vérité pour le merveilleux, il laisse le monde réel pour s'égarer volontairement dans le monde imaginaire. A son exemple, tous les poètes didactiques célèbres ont traité leur sujet en écrivains libres et supérieurs ; ils ont entremêlé les préceptes d'exemples, et les exemples d'épisodes plus ou moins fabuleux ; ils ont chargé, ou plutôt colorié leur style d'images et de métaphores, qui fortifient, augmentent, échauffent et animent les froides leçons de la raison : en un mot, ils sont poètes ; autrement, ce n'eût pas été la peine d'écrire dans le langage des dieux.

CHAPITRE X.

DE QUELQUES POÈTES DIDACTIQUES.

HÉSIODE peut être regardé comme le plus ancien poète didactique, dont les ouvrages soient arrivés jusqu'à nous. On croit qu'il étoit contemporain d'Homère ; il nous reste de lui deux poèmes assez courts, l'un intitulé *les Travaux et les Jours* ; l'autre, *la Théogonie*, ou *la naissance des Dieux*. Le premier contient des préceptes sur l'agriculture, et a donné à Virgile l'idée de ses *Georgiques*. On pourroit également rapprocher la *Théogonie* des *Métamorphoses* d'Ovide, si l'ouvrage de ce dernier n'étoit pas si supérieur à celui d'Hésiode.

Ovide a été un des génies les plus heureusement nés pour la poésie ; et son poème des *Métamorphoses* est un des plus beaux présens que nous ait fait l'antiquité ; on conçoit à peine comment il a pu, de tant d'histoires différentes, souvent étrangères les unes aux autres, former un tout si bien lié et si bien suivi, tenir toujours dans sa main le fil imperceptible, qui, sans se rompre jamais, vous guide dans ce dédale d'aventures merveilleuses, arranger si bien cette foule d'événemens, qu'ils naissent tous les uns des autres, introduire tant de per-

sonnages , les uns pour agir , les autres pour raconter , de manière que tout marche et se développe sans interruption , sans embarras , sans désordre , depuis la séparation des élémens , qui remplace le chaos , jusqu'à l'apothéose d'Auguste.

Ensuite , quelle flexibilité d'imagination et de style , pour prendre successivement tous les tons , suivant la nature du sujet , et pour diversifier par l'expression tant de dénouemens , dont le fond est toujours le même !

Mais le plus grand charme de cette lecture , c'est l'étonnante variété de couleurs toujours adaptées à des tableaux toujours divers , tantôt nobles et imposans jusqu'à la sublimité , tantôt simples jusqu'à la familiarité , les uns horribles , les autres tendres , ceux-ci effrayans , ceux-là gais , rians et doux.

Toutes ces peintures sont riches , et aucune ne paroît lui coûter : tour à tour il vous élève , vous attendrit , vous effraie , soit qu'il ouvre le palais du soleil , soit qu'il chante les plaintes de l'amour , soit qu'il peigne les fureurs de la jalousie et les horreurs du crime ; il décrit aussi facilement les combats que les voluptés , les héros que les bergers , l'Olympe qu'un bocage , la caverne de l'envie que la cabane de Philémon.

Nous ne savons pas au juste ce que la mythologie lui avoit fourni , et ce qu'il a pu y ajouter ; mais combien d'histoires charmantes ! que n'a-t-on pas pris dans cette source qui n'est pas encore épuisée ! tous les théâtres ont mis Ovide à contribution.

Je sais qu'on lui reproche , et avec raison , du luxe dans

son style , c'est-à-dire , trop d'abondance et de parure ; mais cette abondance n'est pas celle des mots qui cache le vide des idées : c'est le superflu d'une richesse réelle ; ses ornemens , même quand il en a trop , ne laissent voir ni le travail , ni l'effort ; enfin l'esprit , la grâce et la facilité , trois choses qui nel'abandonnent jamais , couvrent ses négligences , ses petites recherches , et l'on peut dire de lui , à bien plus juste titre que de Sénèque , qu'il *plaît même dans ses défauts*.

Le sujet qu'a traité Lucrèce est aussi austère que celui des *métamorphoses* est agréable. Nous avons déjà dit que le poëme sur la *Nature des choses* , n'est que la philosophie d'Epicure mise en vers ; mais la poésie se prête difficilement au langage de la physique , et aux raisonnemens de la métaphysique ; aussi Lucrèce n'est-il vraiment poëte que dans les digressions ; mais alors il l'est beaucoup. L'énergie et la chaleur caractérisent son style ; la description de la peste , et celle des jouissances physiques de l'amour , sont les deux morceaux les plus remarquables de son poëme. Personne n'a mieux peint que lui ce qu'il y a dans la nature de plus affreux et de plus doux.

Il nous reste cinq chants du poëme de l'*Astronomie* de Manilius , qui , écrivant sous Tibère , paroît déjà bien loin du siècle d'Auguste. La physique en est fort mauvaise , et la diction souvent dure , quoiqu'il ne manque point de force poétique.

L'*Essai sur l'homme* de Pope , est un des plus beaux poëmes qu'ait produit l'Angleterre. Une métaphysique



lumineuse, ornée de tous les charmes de la poésie, une morale touchante, dont les leçons pénètrent le cœur et portent la conviction dans l'esprit; des peintures vives, où l'homme apprend à se connoître, pour apprendre à devenir meilleur; tels sont les principaux caractères qui distinguent cet ouvrage admirable : l'imagination de l'auteur ne brille jamais aux dépens de la sagesse; elle a su prodiguer les pensées neuves, et donner un nouveau relief aux pensées anciennes. Il ne faut pas dissimuler néanmoins qu'il y a peu d'ordre et de liaison dans les idées, des descriptions un peu longues, et quelques principes hasardés. On n'ignore pas d'ailleurs que le fond du système que le poëte y a établi est l'*Optimisme*, dont Voltaire s'est moqué si ingénieusement dans un de ses plus jolis contes en prose.

Le *Poëme de la Religion*, par Racine le fils, a eu un grand succès, et il le méritoit, tant par une versification élégante et facile que par des traits et des tableaux d'une grande beauté poétique; tel est, entr'autres, le morceau suivant :

Oui, c'est un Dieu caché, que le Dieu qu'il faut croire;
 Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
 Quels témoins éclatans devant moi rassemblés !
 Répondez, cieus et mers, et vous terre parlez.
 Quels bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
 Nuit brillante, dis-nous, qui t'a donné tes voiles ?
 O cieus, que de grandeur et que de majesté !
 J'y reconnois un maître à qui rien n'a coûté,
 Et qui dans ces déserts a semé la lumière,
 Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.



Toi qu'annonce l'aurore , admirable flambeau ,
 Astre toujours le même , astre toujours nouveau ,
 Par quel ordre , ô soleil ! viens-tu du sein de l'onde
 Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
 Tous les jours je t'attends , tu reviens tous les jours ;
 Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours ? etc.

Il y a beaucoup de morceaux pareils dans le poëme de
la Religion ; mais cela n'empêche pas que ce poëme ne
 soit froid , monotone et languissant.

Le poëme de *la Loi naturelle* , par Voltaire , a le
 mérite , familier à l'auteur , d'animer le raisonnement
 par l'imagination , et de répandre sur des idées abstraites
 les teintes d'une aimable et douce philosophie , comme
 dans le morceau suivant :

Dans nos jours passagers de peine et de misères ,
 Enfans d'un même Dieu , vivons du moins en frères :
 Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux ;
 Nous marchons tout courbés sous le poids de nos maux ;
 Mille ennemis cruels assiègent notre vie ,
 Toujours par nous maudite et toujours si chérie.
 Quelquefois dans nos jours , consacrés aux douleurs ,
 Par la main du plaisir nous essayons nos pleurs ;
 Mais le plaisir s'envole , et passe comme une ombre :
 Nos chagrins , nos regrets , nos pertes sont sans nombre.
 Notre cœur égaré , sans guide et sans appui ,
 Est brûlé de désirs , ou glacé par l'ennui.
 Nul de nous n'a vécu sans connoître les larmes.
 De la société les secourables charmes
 Consolent nos douleurs au moins quelques instans ,
 Remède encor trop foible à des maux si constans.

Ah ! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
 Je crois voir des forçats , dans leur cachot funeste ,
 Se pouvant secourir , l'un sur l'autre acharnés ,
 Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

La Loi naturelle est moins un poëme régulier , qu'une suite de quatre épîtres , dont la marche est assez vague , et les idées moins élevées que celles de Pope dans *l'Essai sur l'Homme*. M. de Voltaire a lutté plus avantageusement contre le poëte anglais dans ses sept *Discours sur l'Homme* , dans lesquels il a su mettre en beaux vers les principes d'une très-bonne morale. (Voyez ci-après les articles 1 et 2.)

L'Art d'aimer du Gentil Bernard eut une grande réputation jusqu'au moment où il parut ; il en a conservé fort peu , et il n'en méritoit pas davantage : on a dit que c'étoit plutôt *l'art de jouir* que *l'art d'aimer* ; l'auteur , qui étoit plus voluptueux que sensible , s'y est peint lui-même , et a fait des vers pleins d'esprit et dénués de sentimens. Le début en parut piquant par sa précision ; mais cette précision , quand elle est affectée , est un tourment pour le lecteur.

J'ai vu Coigny , la guerre et la victoire ,

Ma foible voix n'a pu chanter la gloire.

J'ai vu la cour ; j'ai passé mon printemps

Muet aux pieds des doles du temps.

J'ai vu Bacchus sans chanter son délire ,

Du dieu d'Issé j'ai dédaigné l'empire.

J'ai vu Plutus , j'ai déserté sa cour ;

J'ai vu Chloé , je vais chanter l'amour.

Le *Poème de la Peinture* de Lemierre n'est guère que la traduction de celui de l'abbé Dumarsy ; sa marche est la même ; il donne les mêmes leçons ; il cite les mêmes exemples ; les pensées, les transitions, les images sont presque partout celles du poète latin. On a reproché à Lemierre d'être un poète rocailleux et dur, et il a mérité ce reproche dans ses pièces de théâtre ; mais ici sa versification est plus douce. Nous citerons l'invocation dans laquelle l'auteur a su tirer un bon parti de l'histoire de Dibutade.

Toi qui près d'une lampe et dans un jour obscur ,
 Vis les traits d'un amant vaciller sur le mur ,
 Palpitais et courus à cette image sombre ,
 Et de tes doigts légers traçant les bords de l'ombre ,
 Fixas avec transport, sous ton œil captivé ,
 L'objet que dans ton cœur l'amour avoit gravé ;
 C'est toi dont l'inventive et fidèle tendresse
 Fit éclore autrefois le dessin dans la Grèce ,
 Du sein de ces déserts , lieu jadis renommés ,
 Où parmi les débris des palais consumés ,
 Sur les tronçons épars des colonnes rompues
 Les traces de ton nom sont encore aperçues ;
 Lève-toi , Dibutade , anime mes accens ,
 Embellis les leçons éparses dans mes chants ;
 Souffle en mes vers ce feu qui sous la main divine
 Fut d'un art enchanteur la première origine.

Dorat a publié, sur la *déclamation théâtrale*, un poème en quatre chants, qui, quoique foible et défec-

tueux, n'est pas sans mérite, et vaut mieux que tout ce qu'il a fait dans le genre sérieux.

Le *Poème des Saisons*, par M. de S. Lambert, essuya beaucoup de critiques dans sa naissance; mais il fut et il est encore lu avec intérêt et plaisir; ce qui répond à toutes les critiques. On y rencontre fréquemment des détails agréables, des tableaux de la nature pittoresque, chargés d'une teinte de mélancolie douce et attendrissante, des descriptions pompeuses et qui pourtant ne dégénèrent jamais en luxe; une propriété de termes choisis; un intérêt de style qui réside toujours dans des tournures faciles et naturelles; des effets d'harmonie imitative qui plaisent également à l'esprit et à l'oreille. Tel est, par exemple, celui des quatre vers suivans :

Neptune a soulevé ses plaines turbulentes.
La mer tombe et bondit sur ses rives tremblantes;
Elle remonte, gronde, et ses coups redoublés
Font retentir l'abîme et les monts ébranlés.

Quant aux réflexions intéressantes et aux contrastes ménagés avec art, il y en a partout, mais principalement dans le chant de l'hiver, le plus varié des quatre, parce que le poète nous transporte de la campagne à la ville, et peint l'une et l'autre de couleurs également riches et vraies.

Peut-on parler des poètes didactiques, sans penser à l'auteur des *Jardins*, des *Géorgiques françaises*, de *l'Imagination*, de la *Pitié*, de la *Conversation*, etc., les plus parfaits modèles de versification que nous puis-

sions citer dans notre langue. Nous avons eu, et nous aurons plus d'une fois l'occasion d'en lire des fragmens; mais l'auteur, encore vivant, nous impose l'obligation de nous abstenir des éloges qu'il mérite.

Rosset publia, en 1741, un poëme sur l'*Agriculture*, dans lequel on trouve des morceaux très-bien écrits, des vers bien tournés, une diction correcte, mais sans élégance; des préceptes arides sur les travaux champêtres, en prose rimée. Il y a cependant quelques descriptions très-poétiques et très-animées; telle est celle du coq, par exemple :

En amour, en fierté le coq n'a point d'égal;
 Une crête de pourpre orne son front royal,
 Son œil noir lance au loin de vives étincelles,
 Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes,
 Dore son col superbe, et flotte en longs cheveux;
 De sanglans éperons arment ses pieds nerveux;
 Sa queue, en se jouant du dos jusqu'à la crête,
 S'avance et se recourbe en ombrageant sa tête.

On voit que l'auteur avoit du talent pour la poésie; il ne lui a manqué qu'un plan plus poétique et une exécution plus soignée.

Les Mois de Roucher ont eu une très-courte célébrité. L'auteur étoit bon père, bon mari, bon ami; mais ne fut jamais qu'un poëte médiocre. Son poëme est vicieux dans le sujet, dans le plan, dans la marche, dans les épisodes, et dans le style. Si on demande maintenant pourquoi il fut si vanté dans son temps, nous répondrons que ce fut une affaire de parti; on vouloit

opposer l'auteur à celui des *Saisons* et au traducteur des *Georgiques*. Quand on voudra réfléchir aux effets de l'esprit de parti, quand on daignera se souvenir de ce qui est arrivé dans tous les temps, et de ce qui arrive même aujourd'hui, à des auteurs au-dessous de Pradon hautement protégés, richement salariés, exclusivement célèbres, on ne s'étonnera ni des succès éphémères du poëme de Roucher, ni du profond oubli où il est tombé... Heureusement l'engouement passe comme toute autre mode ; il passe avec l'intérêt particulier qui l'excite, et il ne reste que ce qui est à l'épreuve du temps. Voyons maintenant des exemples.

(*Cours de littérature.*)

ARTICLE PREMIER.

Égalité des conditions.

Tu vois, sage Ariston, d'un oeil d'indifférence
 La grandeur tyrannique et la fière opulence ;
 Tes yeux d'un faux éclat ne sont point abusés.
 Ce monde est un grand bal, où des fous déguisés,
 Sous les risibles noms d'éminence et d'altesse,
 Pensent enfler leur être et hausser leur bassesse.
 En vain des vanités l'appareil nous surprend ;
 Les mortels sont égaux, leur masque est différent.
 Nos cinq sens imparfaits, donnés par la nature,
 De nos biens, de nos maux, sont la seule mesure.
 Les rois en ont-ils six ? et leur âme et leur corps
 Sont-ils d'une autre espèce ? ont-ils d'autres ressorts ?

C'est du même limon que tous ont pris naissance ;
 Dans la même foiblesse ils traînent leur enfance :
 Et le riche et le pauvre, et le foible et le fort,
 Vont tous également des douleurs à la mort.

Eh quoi ! me dira-t-on, quelle erreur est la vôtre ?
 N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre ?
 Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau ?
 La femme d'un commis courbé sur son bureau
 Vaut-elle une princesse, auprès du trône assise ?
 Tout rang est-il égal pour tout homme d'église ?
 Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux,
 Qu'un clerc enseveli dans un greffe poudreux ?
 Non, Dieu seroit injuste, et la sage nature
 Dans ses dons partagés garde plus de mesure.
 Pense-t-on qu'ici-bas son aveugle faveur
 Au char de la fortune attache le bonheur ?
 Un jeune colonel a souvent l'impudence
 De passer en plaisirs un maréchal de France.
Être heureux comme un roi, dit le peuple hébété,
 Hélas ! pour le bonheur que fait la majesté ?
 En vain sur ses grandeurs un monarque s'appuie ;
 Il gémit quelquefois, et bien souvent s'ennuie.
 Son favori sur moi jette à peine un coup d'œil,
 Animal composé de bassesse et d'orgueil,
 Accablé de dégoûts en inspirant l'envie,
 Tour à tour on t'encense et l'on te calomnie ;
 Parle, qu'as-tu gagné dans la chambre du roi ?
 Un peu plus de flatteurs et d'ennemis que moi.
 Sur les énormes tours de notre observatoire,
 Un jour en consultant leur céleste grimoire,

Des enfans d'Uranie un essaim curieux,
 D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux,
 Observoit les secrets du monde planétaire.
 Un rustre s'écria : ces sorciers ont beau faire,
 Les astres sont pour nous , aussi bien que pour eux.
 On en peut dire autant du secret d'être heureux.
 Le simple, l'ignorant , pourvu d'un instinct sage,
 En est tout aussi près , au fond de son village,
 Que le fat important qui pense le tenir ,
 Et le triste savant qui croit le définir.

On dit qu'avant la boîte apportée à Pandore ,
 Nous étions tous égaux ; nous le sommes encore.
 Avoir les mêmes droits à la félicité ,
 C'est pour nous la parfaite et seule égalité ;
 Vois-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres
 Qui creusent ces rochers , qui vont fendre ces hêtres ,
 Qui détournent ces eaux , qui , la bêche à la main ,
 Fertilisent la terre en déchirant son sein ?
 Ils ne sont point formés sur le brillant modèle
 De ces pasteurs galans qu'a chantés Fontenelle :
 Ce n'est point Timarette et le tendre Tircis ,
 De roses couronnés , sous des myrtes assis ,
 Entrelaçant leurs noms sur l'écorce des chênes ,
 Vantant avec esprit leurs plaisirs et leurs peines :
 C'est Pierrot , c'est Colin , dont le bras vigoureux
 Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux.
 Perrette au point du jour est aux champs la première.
 Je les vois haletans , et couverts de poussière ,
 Braver dans ces travaux chaque jour répétés ,
 Et le froid des hivers , et le feu des étés.

Ils chantent cependant : leur voix fausse et rustique
 Gaîment de Pellegrin détonne un vieux cantique :
 La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
 Sont le fruit de leur peine et de leur pauvreté.
 Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
 Sans rien dire à son cœur, assourdit ses oreilles :
 Il ne désire point ces plaisirs turbulens ;
 Il ne les conçoit pas ; il regrette ses champs.
 Dans ses champs fortunés l'amour même l'appelle ;
 Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
 Sous des lambris dorés et vernis par Martin,
 Des intrigues du temps composant son destin,
 Dupé par sa maîtresse, et haï de sa femme,
 Prodigue à vingt beautés ses chansons et sa flamme,
 Quitte Églé qui l'aimoit, pour Cloris qui le fuit,
 Et prend pour volupté le scandale et le bruit ;
 Colin, plus vigoureux, et pourtant plus fidèle,
 Revole vers Lisette en la saison nouvelle ;
 Il vient, après trois mois de regrets et d'ennui,
 Lui présenter des dons aussi simples que lui.
 Il n'a point à donner ces riches bagatelles
 Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles ;
 Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur ;
 Il n'en a pas besoin : c'est le fard du bonheur.
 L'aigle, fier et rapide, aux ailes étendues,
 Suit l'objet de sa flamme, élançé dans les nues ;
 Dans l'ombre des vallons, le taureau bondissant,
 Cherche en paix sa genisse, et plait en mugissant.
 Au retour du printemps, la douce Philomèle
 Attendrit par ses chants sa compagne fidèle ;

Et du sein des buissons, le moucheron léger
 Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.
 De son être content, qui d'entr'eux s'inquiète
 S'il est quelqu'autre espèce ou plus ou moins parfaite?
 Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présens,
 Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands?
 Mais, quoi! cet indigent, ce mortel famélique,
 Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
 D'un cadavre vivant traînant le reste affreux,
 Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux?
 Non, sans doute: Thamas qu'un esclave détrône,
 Ce visir déposé, ce grand qu'on emprisonne,
 Ont-ils des jours sereins, quand ils sont dans les fers?
 Tout état a ses maux, tout homme a ses revers.
 Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
 Charle auroit sous ses lois retenu l'Angleterre;
 Et Dufreni, plus sage et moins dissipateur,
 Ne fût point mort de faim, digne mort d'un auteur.
 Tout est égal enfin: la cour a ses fatigues,
 L'église a ses combats, la guerre a ses intrigues:
 Le mérite modeste est souvent obscurci,
 Le malheur est par-tout, mais le bonheur aussi.
 Ce n'est point la grandeur, ce n'est point la bassesse,
 Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeunesse,
 Qui fait ou l'infortune, ou la félicité.

Jadis le pauvre Irus, honteux et rebuté,
 Contemplant de Crésus l'orgueilleuse opulence,
 Murmuroit hautement contre la providence.
 Que d'honneurs! disoit-il, que d'éclat! que de bien!
 Que Crésus est heureux! il a tout, et moi rien.

Comme il disoit ces mots , une armée en furie
 Attaque en son palais le tyran de Carie ;
 De ses vils courtisans il est abandonné :
 Il fait ; on le poursuit ; il est pris , enchaîné ;
 On pille ses trésors ; on ravit ses maîtresses.
 Il pleure ; il aperçoit , au fort de ses détresses ,
 Irus , le pauvre Irus , qui , parmi tant d'horreurs ,
 Sans songer aux vaincus , boit avec les vainqueurs.
 O Jupiter , dit-il , ô sort inexorable !
 Irus est trop heureux , je suis seul misérable :
 Ils se trompoient tous deux , et nous nous trompons tous.
 Ah ! du destin d'autrui ne soyons point jaloux ;
 Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
 Tous les cœurs sont cachés ; tout homme est un abîme.
 La joie est passagère , et le rire est trompeur.
 Hélas ! où donc chercher , où trouver le bonheur !
 En tous lieux , en tout temps , dans toute la nature ,
 Nulle part tout entier , partout avec mesure ,
 Et partout passager , hors dans son seul auteur ,
 Il est semblable au feu , dont la douce chaleur
 Dans chaque autre élément en secret s'insinue ,
 Descend dans les rochers , s'élève dans la nue ,
 Va rougir le corail dans le sable des mers ,
 Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.
 Le ciel en nous formant mélangea notre vie
 De désirs , de dégoûts , de raison , de folie ,
 De momens de plaisirs , et de jours de tourmens.
 De notre être imparfait voilà les élémens.
 Ils composent tout l'homme , ils forment son essence ,
 Et Dieu nous pesa tous dans la même balance.

(VOLTAIRE.)

La Liberté de l'homme.

DANS le cours de nos ans , étroit et court passage ,
 Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage ,
 Qui pourra me donner ce trésor précieux ?
 Dépend-il de moi-même ? est-ce un présent des cieus ?
 Est-il comme l'esprit , la beauté , la naissance ,
 Partage indépendant de l'humaine prudence ?
 Suis-je libre en effet ? ou mon âme et mon corps
 Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts ?
 Enfin , ma volonté , qui me meut , qui m'entraîne ,
 Dans le palais de l'âme est-elle esclave ou reine ?

Obscurément plongé dans ce doute cruel ,
 Mes yeux , chargés de pleurs , se tournoient vers le ciel ,
 Lorsqu'un de ces esprits que le souverain Être
 Plaça près de son trône , et fit pour le connoître ,
 Qui respirent dans lui , qui brûlent de ses feux ,
 Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieus :
 Car on voit quelquefois ces fils de la lumière
 Eclairer d'un mondain l'âme simple et grossière.

Ecoute , me dit-il , prompt à me consoler ,
 Ce que tu peux entendre , et qu'on peut révéler.
 J'ai pitié de ton trouble ; et ton âme sincère ,
 Puisqu'elle sait douter , mérite qu'on l'éclaire.
 Oui , l'homme sur la terre est libre ainsi que moi ;
 C'est le plus beau présent de notre commun roi.
 La liberté qu'il donne à tout être qui pense ,
 Fait des moindres esprits et la vie et l'essence.

Qui conçoit , veut , agit , est libre en agissant ;
 C'est l'attribut divin de l'Être tout-puissant :
 Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.
 Nous sommes ses enfans , des ombres de lui-même.
 Il connut , il voulut , et l'univers naquit ;
 Ainsi , lorsque tu veux , la matière obéit.
 Souverain sur la terre , et roi par la pensée ,
 Tu veux , et sous tes mains la nature est forcée.
 Tu commandes aux mers , au souffle des zéphirs ,
 A ta propre pensée , et même à tes désirs.
 Ah ! sans la liberté que seroient donc nos âmes !
 Mobiles agités par d'invisibles flammes ,
 Nos vœux , nos actions , nos plaisirs , nos dégoûts ,
 De notre être , en un mot , rien ne seroit à nous.
 D'un artisan suprême impuissantes machines ,
 Automates pensans , mus par des mains divines ,
 Nous serions à jamais de mensonge occupés ,
 Vils instrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés.
 Comment , sans liberté , serions-nous ses images ?
 Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages !
 On ne peut donc lui plaire , on ne peut l'offenser ;
 Il n'a rien à punir , rien à récompenser.
 Dans les cieus , sur la terre , il n'est plus de justice :
 Caton est sans vertu , Desfontaines sans vice.
 Le destin nous entraîne à nos affreux penchans ,
 Et ce chaos du monde est fait pour les méchans.
 L'oppresser insolent , l'usurpateur avare ,
 Cartouche , Ravailac , ou tel autre barbare ,
 Plus coupable enfin qu'eux , le calomniateur
 Dira : je n'ai rien fait ; Dieu seul en est l'auteur :

Ce n'est pas moi , c'est lui qui manque à ma parole ,
 Qui frappe par mes mains , pille , brûle , viole.
 C'est ainsi que le Dieu de justice et de paix
 Serait l'auteur du trouble et le dieu des forfaits.
 Les tristes partisans de ce dogme effroyable ,
 Diroient-ils rien de plus s'ils adoroient le diable ?

J'étois , à ce discours , tel qu'un homme enivré ,
 Qui s'éveille en sarsaut , d'un grand jour éclairé ,
 Et dont la clignotante et débile paupière
 Lui laisse encore à peine entrevoir la lumière.
 J'osai répondre enfin , d'une timide voix :
 Interprète sacré des éternelles lois ,
 Pourquoi , si l'homme est libre , a-t-il tant de foiblesse ?
 Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse ?
 Il le fuit , il s'égaré ; et , toujours combattu ,
 Il embrasse le crime en aimant la vertu.
 Pourquoi ce roi du monde , et si libre et si sage ,
 Subit-il si souvent un si doux esclavage ?

L'esprit consolateur à ces mots répondit :
 Quelle douleur injuste accable ton esprit ?
 La liberté , dis-tu , quelquefois t'est ravie :
 Dieu te la devoit-il immuable , infinie ,
 Egale en tout état , en tout temps , en tout lieu ?
 Tes destins sont d'un homme , et tes vœux sont d'un Dieu.
 Quoi ! dans cet océan cet atôme qui nage
 Dira : l'immensité doit être mon partage.
 Non , tout est foible en toi , changeant et limité ;
 Ta force , ton esprit , tes talens , ta beauté.
 La nature , en tout sens , a des bornes prescrites ,
 Et le pouvoir humain seroit seul sans limites !

Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de passions,
 Se rend malgré lui-même à leurs impressions,
 Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue,
 Tu l'avois donc en toi, puisque tu l'as perdue ?
 Une fièvre brûlante, attaquant tes ressorts,
 Vient, à pas inégaux, miner ton foible corps.
 Mais quoi ! par ce danger répandu sur ta vie,
 Ta santé pour jamais n'est point anéantie :
 On te voit revenir des portes de la mort,
 Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
 Connois mieux l'heureux don que ton chagrin réclame :
 La liberté dans l'homme est la santé de l'âme.
 On la perd quelquefois : la soif de la grandeur,
 La colère, l'orgueil, un amour suborneur,
 D'un désir curieux les trompeuses saillies,
 Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies !
 Mais contre leurs assauts tu seras raffermi ;
 Prends ce livre sensé, consulte cet ami.
 (Un ami, don du ciel, est le vrai bien du sage.)
 Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage,
 Que le Dieu des humains, prompt à les secourir,
 Daigne leur envoyer sur le point de périr.
 Est-il un seul mortel de qui l'âme insensée,
 Quand il est en péril, ait une autre pensée ?
 Vois de la liberté cet ennemi mutin,
 Aveugle partisan d'un aveugle destin ;
 Entends comme il consulte, approuve ou délibère ;
 Entends de quel reproche il couvre un adversaire ;
 Vois comment d'un rival il cherche à se venger,
 Comme il punit son fils, et le veut corriger.

Il le croyoit donc libre ? Oui , sans doute , et lui-même
 Dément à chaque pas son funeste système.
 Il mentoit à son cœur , en voulant expliquer
 Ce dogme absurde à croire , absurde à pratiquer.
 Il reconnoit en lui le sentiment qu'il brave ;
 Il agit comme libre , et parle comme esclave.

Sûr de ta liberté , rapporte à son auteur
 Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur :
 Commande à ta raison d'éviter ces querelles ,
 Des tyrans de l'esprit disputes immortelles ;
 Ferme en tes sentimens , et simple dans ton cœur ,
 Aime la vérité , mais pardonne à l'erreur ;
 Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire ;
 Ce mortel qui s'égare est un homme , est ton frère ;
 Sois sage pour toi seul , compatissant pour lui ;
 Fais ton bonheur , eufin , par le bonheur d'autrui.

Ainsi parloit la voix de ce sage suprême :
 Ses discours m'élevoient au-dessus de moi-même.
 J'allois lui demander , indiscret dans mes vœux ,
 Des secrets réservés pour les peuples des cieux ;
 Ce que c'est que l'esprit , l'espace , la matière ,
 L'éternité , le temps , le ressort , la lumière ;
 Etranges questions , qui confondent souvent
 Le profond s'Gravesande et le subtil Mairan ,
 Et qu'expliquoit en vain , dans ses doctes chimères ,
 L'auteur des tourbillons , que l'on ne croit plus guères.
 Mais déjà s'échappant à mon œil enchanté ,
 Il voloit au séjour où luit la vérité :
 Il n'étoit pas vers moi descendu pour m'apprendre
 Les secrets du Très-Haut que je ne puis comprendre,



Mes yeux d'un plus grand jour auroient été blessés ;
 Il m'a dit : Sois heureux , et m'en a dit assez.

(VOLTAIRE.)

ARTICLE III.

La Chartreuse de Paris.

Vieux cloître , où de Bruno les disciples cachés
 Renferment tous leurs vœux sur le ciel attachés ;
 Cloître saint , ouvre-moi tes modestes portiques ;
 Laisse-moi m'égarer dans ces jardins rustiques
 Où venoit Catinat méditer quelquefois ,
 Heureux de fuir la cour et d'oublier les rois.
 J'ai trop connu Paris : mes légères pensées
 Dans son enceinte immense au hasard dispersées ,
 Veulent en vain rejoindre et lier tous les jours
 Leur fil demi-formé , qui se brise toujours ;
 Seul , je viens recueillir mes vagues rêveries.
 Fuyez , bruyans remparts , pompeuses Tuileries ,
 Jardin dont la grandeur et la simplicité
 Du siècle de Louis nous peint la majesté !
 Je préfère ces lieux où l'âme , moins distraite ,
 Même au sein de Paris peut goûter la retraite ;
 La retraite me plaît , elle eut mes premiers vers.
 Déjà de feux moins vifs éclairant l'univers ,
 Septembre loin de nous s'éloigne , et décolore
 Cet éclat dont l'année un moment brille encore.
 Il redouble la paix qui m'attache en ces lieux :
 Son jour mélancolique et si doux à nos yeux ,
 Son vert plus rembruni , son grave caractère ,
 Semblent se conformer au deuil du monastère.

Sous ces bois jaunissans j'aime à m'ensevelir ;
 Couché sur un gazon qui commence à pâlir,
 Je jouis d'un air pur, de l'ombre et du silence.

Ces chars tumultueux où s'assied l'opulence,
 Tous ces travaux, ce peuple en tumulte agité,
 Ces sons confus qu'élève une vaste cité,
 Des enfans de Bruno ne troublent point l'asile ;
 Le bruit les environne, et leur âme est tranquille.
 Tous les jours, reproduit sous des traits inconstans,
 Le fantôme du siècle emporté par le temps,
 Passe, et roule autour d'eux ses pompes mensongères ;
 Mais c'est en vain : du siècle ils ont fui les chimères :
 Hormis l'éternité, tout est songe pour eux.
 Et nous osons pourtant les juger malheureux !
 Quel préjugé funeste à des lois si rigides
 Attache, disons-nous, ces pieux suicides ?
 Ils meurent longuement, rongés d'un noir chagrin,
 L'autel garde leurs vœux sur des tables d'airain,
 Et le seul désespoir habite leurs cellules.

Eh bien ! vous qui plaignez ces victimes crédules,
 Pénétrez avec moi ces murs religieux :
 N'y respirez-vous pas l'air paisible des cieux ?
 Vos chagrins ne sont plus, vos passions se taisent,
 Et du cloître muet les ténèbres vous plaisent.

Mais quel lugubre son du haut de cette tour
 Descend, et fait frémir les dortoirs d'alentour ?
 C'est l'airain qui, du temps formidable interprète,
 Dans chaque heure qui fuit, à l'humble anachorète
 Redit en longs échos : **SONGE AU DERNIER MOMENT !**
 Le son sous cette voûte expire lentement,



Et quand il a cessé l'âme en frémit encore.
 La méditation qui, seule dès l'aurore,
 Dans ces sombres parvis marche en baissant son œil,
 A ce signal s'arrête, et lit sur un cercueil
 L'épithaphe à demi par les ans effacée,
 Qu'un gothique écrivain dans la pierre a tracée.
 O tableaux éloquens ! ô combien à mon cœur
 Plaît ce dôme noirci d'une divine horreur !
 Et le lierre embrassant ses débris de murailles,
 Où croasse l'oiseau chanteur des funérailles,
 Les approches du soir, et ces ifs attristés,
 Où glissent du soleil les dernières clartés,
 Et ce buste pieux que la mousse environne,
 Et la cloche d'airain à l'accent monotone,
 Ce temple où chaque aurore entend de saints concerts
 Sortir d'un long silence, et monter dans les airs,
 Un martyr dont l'autel a conservé ces restes,
 Et le gazon qui croît sur ces tombeaux modestes
 Où l'heureux cénobite a passé sans remord
 Du silence du cloître à celui de la mort.
 Cependant sur ces murs l'obscurité s'abaisse ;
 Leur deuil est redoublé, leur ombre est plus épaisse ;
 Les hauteurs de Meudon me cachent le soleil ;
 Le jour meurt, la nuit vient ; le couchant, moins vermeil,
 Voit pâlir de ses feux la dernière étincelle.
 Tout à coup se rallume une aurore nouvelle,
 Qui monte avec lenteur sur les dômes noircis
 De ce palais voisin qu'éleva Médicis (1) ;

(1) Le Luxembourg.

Elle en blanchit le faite , et ma vue enchantée
 Reçoit par ces vitraux la lueur argentée.
 L'astre touchant des nuits verse du haut des cieus
 Sur les tombes du cloître un jour mystérieux ,
 Et semble y réfléchir cette douce lumière ,
 Qui des morts bienheureux doit charmer la paupière.
 Ici je ne vois plus les horreurs du trépas ,
 Son aspect attendrit et n'épouvante pas.
 Me trompé-je ? Ecoutons ; sous ces voûtes paisibles
 Ont retenti des voix , des harpes invisibles ,
 Et la religion , le front voilé , descend.
 Elle approche : déjà son calme attendrissant ,
 Jusqu'au fond de votre âme en secret s'insinue.
 Entendez-vous un Dieu dont la voix inconnue
 Dit : *Au fond du désert , ô mon fils , cherche-moi ,
 Viens , je t'y parlerai , j'y serai près de toi.*

Maintenant du milieu de cette paix profonde ,
 Tournez les yeux , voyez dans les routes du monde ,
 S'agiter les humains que travaille sans fruit
 Cet espoir obstiné du bonheur qui les fuit :
 Rappelez-vous les mœurs de ces siècles sauvages ,
 Où sur l'Europe entière apportant les ravages ,
 Des Vandales obscurs , de farouches Lombards ,
 Des Goths se disputoient le trône des Césars.
 La force étoit sans frein , le foible sans asile :
 Parlez : blâmez-vous les Benoît , les Bazile ,
 Qui loin du siècle impie , en ces temps abhorrés ,
 Ouvrirent au malheur des refuges sacrés ?
 Déserts de l'orient , sables , sommets arides ,
 Catacombes , forêts , sauvages Thébaïdes ,



O que d'infortunés votre noire épaisseur
 A dérobés jadis au fer de l'opresseur !
 C'est là qu'ils se cachoient , et les chrétiens fidèles ,
 Que la religion protégeoit de ses ailes ,
 Vivant avec Dieu seul dans leurs pieux tombeaux ,
 Pouvoient au moins prier sans craindre les bourreaux .
 Le tyran n'osoit plus y chercher ses victimes .
 Et que dis-je ? accablé de l'horreur de ses crimes ,
 Souvent dans ce lieu saint l'opresseur désarmé ,
 Venoit demander grâce aux pieds de l'opprimé .
 D'héroïques vertus habitoient l'ermitage .
 Je vois dans les débris de Thèbes , de Carthage ,
 Aux creux des souterrains , au fond des vieilles tours ,
 D'illustres pénitens fuir le monde et les cours .
 La voix des passions se tait sous leurs cilices ,
 Mais leurs austérités ne sont point sans délices ,
 Celui qu'ils ont cherché ne les oubliera pas .
 Dieu commande au désert de fleurir sous leurs pas .
 Palmier qui rafraichis la plaine de Syrie ,
 Ils venoient reposer sous ton ombre chérie ;
 Prophétique Jourdain , ils erroient sur tes bords ;
 Et vous , qu'un roi charmoit de ses divins accords ,
 Cèdres du haut Liban , sur votre cime altièrè ,
 Vous portiez jusqu'au ciel leur ardente prière !
 Cet antre protégeoit leur paisible sommeil :
 Souvent le cri de l'aigle avança leur réveil ;
 Ils chantoient l'Eternel sur le roc solitaire ,
 Au bruit sourd d'un torrent dont l'eau les désaltère ,
 Quand tout à coup un ange , en dévoilant ses traits ,
 Leur porte au nom du ciel un message de paix .

Et cependant leurs jours ne sont point sans orages.
 Cet éloquent Jérôme, honneur des premiers âges,
 Voyoit sous le cilice et de cendres couvert,
 Tous les vices de Rome assiéger son désert.
 Leurs combats exerçoient son austère sagesse.
 Peut-être comme lui déplorant sa foiblesse,
 Un mortel trop sensible habita ce séjour.

Hélas! plus d'une fois les soupirs de l'amour
 S'élèvent dans la nuit du fond des monastères;
 En vain les repoussant de ses regards austères,
 La pénitence veille à côté d'un cercueil;
 Il entre déguisé sous les voiles du deuil;
 Au Dieu consolateur en pleurant il se donne.
 A Comminge, à Rancé Dieu sans doute pardonne :
 A Comminge, à Rancé qui ne doit quelques pleurs ?
 Qui n'en sait les amours ? qui n'en plaint les malheurs ?
 Et toi, dont le nom seul trouble l'ame amoureuse,
 Des bois du Paraquet vestale malheureuse,
 Toi qui sans prononcer de vulgaires sermens,
 Fis connoître à l'amour de nouveaux sentimens ;
 Toi, que l'homme sensible, abusé par lui-même,
 Se plaît à retrouver dans la femme qu'il aime,
 Héloïse, à ton nom quel cœur ne s'attendrit ?
 Tel qu'un autre Abailard tout amant te chérit.
 Que de fois j'ai cherché, loin du monde volage,
 L'asile où dans Paris s'écoula ton jeune âge !
 Ces vénérables tours qu'allonge vers les cieus
 La cathédrale antique où prioient nos aïeux ;
 Ces tours ont conservé ton amoureuse histoire.
 Là, tout m'en parle encor ; là, revit ta mémoire :

Là du toit de Fulbert j'ai revu les débris.
 On dit même, en ces lieux de ton ombre chéris,
 Qu'un long gémissément s'élève chaque année,
 A l'heure où se forma ton funeste hyménée.
 La jeune fille alors lit, au déclin du jour,
 Cette lettre éloquente où brûle ton amour :
 Son trouble est aperçu de l'amant qu'elle adore,
 Et des feux que tu peins son feu s'accroît encore.
 Mais que fais-je, imprudent? quoi! dans ce lieu sacré
 Pose parler d'amour, et je marche entouré
 Des leçons du tombeau, des menaces suprêmes?
 Ces murs, ces longs dortoirs se couvrent d'anathèmes,
 De sentences de mort qu'aux yeux épouvantés,
 L'ange exterminateur écrit de tous côtés.
 Je lis à chaque pas : DIEU, l'ENFER, la VENGEANCE.
 Partout est la rigueur, nulle part la clémence.
 Cloître sombre! où l'amour est proscrit par le ciel,
 Où l'instinct le plus cher est le plus criminel;
 Déjà, déjà ton deuil plaît moins à ma pensée.
 L'imagination vers le ciel élancée,
 Aima leur saint repos, leur long recueillement :
 Mais mon âme a besoin d'un plus doux sentiment.
 Ces devoirs rigoureux font trembler ma faiblesse.
 Toutefois, quand le temps qui détrompe sans cesse,
 Pour moi des passions détruira les erreurs,
 Et leurs plaisirs trop courts souvent mêlés de pleurs,
 Quand mon cœur nourrira quelque peine secrète,
 Dans ces momens si doux et si chers au poète,
 Où, fatigué du monde, il veut, libre du moins,
 Et jouir de lui-même, et rêver sans témoins,

Alors je reviendrai, solitude tranquille,
Oublier dans ton sein les ennuis de la ville,
Et retrouver encor, sous ses lambris déserts,
Les mêmes sentimens retracés dans ces vers (1).

(M. de FONTANES.)

ARTICLE IV.

Le jour des morts.

Déjà du haut des cieux le cruel sagittaire
Avoit tendu son arc et ravageoit la terre ;
Les coteaux et les champs, et les prés déflouris
N'offroient de toutes parts que de vastes débris ;
Novembre avoit compté sa première journée.
Seul alors, et témoin du déclin de l'année,
Heureux de mon repos je vivois dans les champs.
Et quel poëte, épris de leurs tableaux touchans,
Quel sensible mortel, des scènes de l'automne
N'a chéri quelquefois la beauté monotone ?
Oh ! comme avec plaisir, la rêveuse douleur,
Le soir foule à pas lents ces vallons sans couleur,
Cherche les bois jaunis, et se plaît au murmure
Du vent qui fait tomber leur dernière verdure !
Ce bruit sourd a pour moi je ne sais quel attrait ;
Tout à coup si j'entends s'agiter la forêt,

(1) En lisant ces vers si harmonieux, si mélancoliques et si remplis d'une douce et touchante philosophie, nos petits neveux accorderont peut-être quelques regrets aux antiques institutions, dont ils rappellent le souvenir ; mais à coup sûr, ils n'apprendront pas sans intérêt que leur auteur, grand orateur et grand poëte, aimoit, comme Cicéron, à se délasser avec les Muses, des fonctions éminentes dont il fut chargé.

D'un ami qui n'est plus la voix long-temps chérie
 Me semble murmurer dans la feuille flétrie.
 Ami, c'est dans ces temps où tout marche au cercueil,
 Que la religion prend un habit de deuil;
 Elle en est plus auguste, et sa grandeur divine
 Croît encore à l'aspect de ce mond en ruine.
 Aujourd'hui ramenant un usage pieux,
 Sa voix rouvre l'asile où dorment nos aïeux.
 Hélas! ce souvenir frappe encor ma pensée.
 L'aurore paroissoit : la cloche balancée,
 Mêlant un son lugubre aux siffemens du nord,
 Annonçoit dans les airs la fête de la mort;
 Vieillards, femmes, enfans accouroient vers le temple.
 Là, préside un mortel dont la voix et l'exemple
 Maintiennent dans la paix ses heureuses tribus;
 Un prêtre ami des lois, et zélé sans abus,
 Qui, peu jaloux du nom, d'une orgueilleuse mitre,
 Aimé de son troupeau, ne veut point d'autre titre;
 Et des apôtres saints fidèle imitateur,
 A mérité comme eux ce doux nom de pasteur.
 Jamais dans ses discours une fausse sagesse
 Des fêtes du hameau n'attrista l'allégresse.
 Il est pauvre, et nourrit le pauvre consolé.
 Près du lit des vieillards quelquefois appelé,
 Il accourt, et sa voix, pour calmer leur souffrance,
 Fait descendre auprès d'eux la paisible espérance.
 « Mon frère, de la mort ne craignez point les coups;
 Vous remontez vers Dieu, Dieu s'avance vers vous. »
 Le mourant se console, et sans terreur expire.
 Lorsque de ses travaux l'homme des champs respire,
 Qu'il laisse avec le bœuf reposer le sillon,
 Ce pontife sans art, rustique Fénélon,

Nous lit du Dieu qu'il sert les touchantes paroles ;
 Il ne réveille point ces combats des écoles ,
 Ces tristes questions qu'agitèrent en vain
 Et Thomas , et Prosper , et Pélage , et Calvin.
 Toutefois , en ce jour de grâce et de vengeance ,
 A ses enfans chéris que charmoit sa présence ,
 Il rappela l'objet qui les rassembloit tous ;
 Et , loin d'armer contre eux le céleste courroux ,
 Il sut par l'espérance adoucir la tristesse.
 « Hier , dit-il , nos chants , nos hymnes d'allégresse ,
 Célébroient à l'envi ces morts victorieux ,
 Dont le zèle enflammé sut conquérir les cieus.
 Pour les mânes plaintifs , à la douleur en proie ,
 Nous pleurons aujourd'hui ; notre deuil est leur joie.
 La puissante prière a droit de soulager
 Tous ceux qu'éprouve encore un tourment passager.
 Allons donc visiter leur funèbre demeure ;
 L'homme , hélas ! s'en approche , y descend à toute heure.
 Consolons-nous pourtant : un céleste rayon
 Percera des tombeaux la sombre région.
 Oui : tous ces habitans , sous leur forme première ,
 S'éveilleront surpris de revoir la lumière ;
 Et moi , puissé-je alors vers un monde nouveau ,
 En triomphe à mon Dieu ramener mon troupeau ! »
 Il dit , et prépara l'auguste sacrifice.
 Tantôt ses bras tendus montraient le ciel propice ;
 Tantôt il adoroit humblement incliné.
 O moment solennel ! ce peuple prosterné ,
 Ce temple dont la mousse a couvert les portiques ,
 Ses vieux murs , son jour sombre , et ses vitraux gothiques ,

Cette lampe d'airain qui , dans l'antiquité ,
 Symbole du soleil et de l'éternité ,
 Luit devant le Très-Haut , jour et nuit suspendue ,
 La majesté d'un Dieu parmi nous descendue ,
 Les pleurs , les vœux , l'encens qui montent vers l'autel ,
 Et de jeunes beautés qui sous l'œil maternel
 Adoucissent encor , par leur voix innocente ,
 De la religion la pompe attendrissante ;
 Cet orgue qui se tait , ce silence pieux ,
 L'invisible union de la terre et des cieus ,
 Tout enflamme , agrandit , émeut l'homme sensible ;
 Il croit avoir franchi ce monde inaccessible
 Où sur des harpes d'or l'immortel séraphin ,
 Aux pieds de Jéhovah , chante l'hymne sans fin.
 C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre ;
 Il se cache au savant , se révèle au cœur tendre ;
 Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir .

Mais du temple à grands flots se hâtoit de sortir
 La foule qui déjà par groupes séparée ,
 Vers le séjour des morts s'avançoit éplorée.
 L'étendard de la croix marchoit devant nos pas ;
 Nos chants majestueux consacrés au trépas ,
 Se mêloient à ce bruit précurseur des tempêtes ;
 Des nuages obscurs s'étendoient sur nos têtes ,
 Et nos fronts attristés , nos funèbres concerts
 Se conformoient au deuil et des champs et des airs .

Cependant du trépas on atteignoit l'asile.
 L'if , et le buis lugubre , et le lierre stérile ,
 Et la ronce , alentour , croissent de toutes parts ;
 On y voit s'élever quelques tilleuls épars ;

Le vent court en sillant sur leur cime flétrie.
 Non loin s'égare un fleuve, et mon âme attendrie
 Vit dans le double aspect des tombes et des flots,
 L'éternel mouvement, et l'éternel repos.

Avec quel saint transport tout ce peuple champêtre,
 Honorant ses aïeux, aimoit à reconnoître
 La pierre ou le gazon qui cachoit leurs débris !
 Il leur parloit encor ; mais au sein de Paris
 Des parens les plus chers, de l'amî le plus tendre,
 Où peut l'œil incertain redemander la cendre ?
 Les morts en sont bannis, leurs droits sont violés,
 Et leurs restes sans gloire au hasard sont mêlés.
 Ah ! déjà contre nous j'entends frémir leurs mânes.
 Tremblons : malheur aux temps, aux nations profanes
 Chez qui, dans tous les cœurs affoibli par degré,
 Le culte des tombeaux cessa d'être sacré !

Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'outrage ;
 Ils conservent en paix leur antique héritage.
 Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux ;
 Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,
 Sous ces pierres sans art, modestement sommeille.
 Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
 Qui dans l'ombre a vécu de lui-même ignoré.
 Eh bien ! si de la foule autrefois séparé,
 Illustre dans les camps, ou sublime au théâtre,
 Son nom charmoit encor l'univers idolâtre,
 Aujourd'hui son sommeil en seroit-il plus doux ?

De ce nom, de ce bruit dont l'homme est si jaloux,
 Combien, auprès des morts, j'oublois les chimères !
 Ils réveilloient en moi des pensers plus austères.

Quel spectacle ! D'abord un sourd gémissement
 Sur le fatal enclos erra confusément ;
 Bientôt les vœux , les cris , les sanglots retentissent ;
 Tous les yeux sont en pleurs , toutes les voix gémissent ;
 Seulement j'aperçois une jeune beauté ,
 Dont la douleur se tait et veut fuir la clarté.
 Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle ,
 Son œil est égaré , son pied tremble et chancelle ;
 Hélas ! elle a perdu l'amant qu'elle adoroit ,
 Que son cœur pour époux se choisit en secret :
 Son cœur promet encor de n'être point parjure.
 Une veuve , non loin de ce tronc sans verdure ,
 Regrettoit un époux , tandis qu'à ses côtés
 Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés ,
 Ignorant son malheur , pleuroit aussi comme elle.
 Là , d'un fils qui mourut en suçant la mamelle ,
 Une mère au destin reprochoit le trépas ,
 Et sur la pierre étroite elle attachoit ses bras.
 Ici , des laboureurs au front chargé de rides ,
 Tremblans , agenouillés sur des feuilles arides ,
 Venoient encor prier , s'attendrir dans ces lieux
 Où les redemandoit la voix de leurs aïeux.

Quelques vieillards surtout d'une main languissante ,
 Embrassoient tour à tour une tombe récente.
 C'étoit celle d'Hombert , d'un mortel respecté ,
 Qui depuis neuf soleils en ces lieux fut porté.
 Il a vécu cent ans , il fut cent ans utile.
 Des fermes d'alentour le sol rendu fertile ,
 Les arbres qu'il planta , les heureux qu'il a faits ,
 A ses derniers neveux conteront ses bienfaits.

Souvent on les vanta dans nos longues soirées.

Lorsqu'un hiver fameux désoloit nos contrées ,
 Et que le grand Louis , dans son palais en deuil ,
 Vaincu , pleuroit trop tard les fautes de l'orgueil ,
 Hombert , dans l'âge heureux qu'embellit l'espérance ,
 Déjà d'un premier fils bénissoit la naissance.
 Le rigoureux janvier , ramenant l'aquilon ,
 Détruit tous les trésors qu'attendoit le sillon.
 Sur les champs dévastés la mort seule domine ;
 Deux mois , dans nos climats , la hideuse famine
 Courut seule et muette en dévorant toujours.
 Hombert désespéré , sa femme sans secours ,
 Voyoient le monstre affreux menacer leur asile :
 Ils pleuroient sur leur fils ; leur fils dormoit tranquille.
 O courage ! ô vertu ! renfermant ses douleurs ,
 Hombert , pour la sauver , fuit une épouse en pleurs.
 Soldat , il prend le glaive , il s'exile loin d'elle ;
 Mais du milieu des camps sa tendresse fidelle
 A sa femme , à son fils se hâtoit d'envoyer
 Ce salaire indigent , noble prix du guerrier.
 On dit que de Villars il mérita l'estime ;
 Et même , sous les yeux de ce chef magnanime ,
 Aux bataillons d'Eugène il ravit un drapeau.
 La paix revint ; alors il revit son hameau ,
 Et pour le soc paisible oublia son armure.
 Son exemple éclairant une aveugle culture ,
 Apprit à féconder ces domaines ingrats ;
 Ce rempart tutélaire élevé par son bras ,
 Du fleuve débordé contint les eaux rebelles.
 Que de fois il calma les naissantes querelles !
 Lui seul para ces monts de leurs premiers raisins ,
 Et même il transplanta sur les mûriers voisins

Ce ver laborieux qui déroule en silence
 Les fragiles réseaux filés pour l'opulence.
 Tu méritois, sans doute, ô vieillard généreux,
 Les honneurs de ce jour, nos regrets et nos vœux !
 Aussi le prêtre saint, guidant la pompe auguste,
 S'arrêta tout à coup près des cendres du juste.
 Là, retentit le chant qui délivre les morts.
 C'en est fait, et trois fois dans ses pieux transports,
 Le peuple a parcouru l'enceinte sépulcrale ;
 L'homme sacré trois fois y jeta l'eau lustrale,
 Et l'écho de la tombe aux mânes satisfaits
 Répéta sourdement : *qu'ils reposent en paix.*
 Tout se tut, et soudain, ô fortuné présage !
 Le ciel vit s'éloigner les fureurs de l'orage,
 Et brillant au milieu des brouillards entr'ouverts,
 Le soleil jusqu'au soir consola l'univers (1).

(FONTANES.)

ARTICLE V.

Le bon Roi.

Qu'IL est beau de régner sur des peuples nombreux !
 C'est la force du maître, il n'est grand que par eux.

(1) Ce fut à l'auteur de ces vers que M. Castéra adressa, en 1787, une épître sur les inconvéniens et les avantages de la poésie, dont voici le commencement.

O vous qui tour à tour profond, léger, facile ;
 Voyez à tous vos vœux le dieu des vers docile
 Et de ses vrais élus êtes le digne égal,
 Soit que vous racontiez le trépas de Fingal,
 Soit que vous élançant sur les traces de Pope,
 Vous dissipiez l'erreur dont l'homme s'enveloppe :

Un royaume désert est la honte du prince ;
 La plus brillante cour vaut moins qu'une province.
 Un monarque éclairé porte au loin ses regards ,
 Rend la vie et le zèle au peuple comme aux arts.
 Conduite par l'amour , sa douceur bienfaisante ,
 Partout inépuisable , et partout agissante ,
 Vole , franchit les airs , de climats en climats ,
 Jusqu'aux extrémités de ses vastes états.
 Son front calme et serein dissipe les alarmes ;
 Les yeux à son aspect ne versent plus de larmes :
 C'est le soleil du pauvre et l'astre du bonheur.
 La terre et les humains ressentent sa faveur.

Telle est au point du jour cette fraîche rosée ,
 Secours délicieux d'une plante épuisée ,
 Source de ses parfums qu'au retour du printemps
 Exhalent à l'envi les jardins et les champs.
 Telle est la douce pluie en automne attendue ,
 Qui sans bruit, sans orage à grands flots répandue ,
 Vient donner aux raisins , trop durcis par l'été ,
 Leur couleur transparente et leur maturité.

Cependant l'industrie et les hommes renaissent ;
 Le commerce fleurit , les moissons reparaissent ;

Ou qu'encor plus sublime et plus audacieux ,
 Dévoilant dans vos vers la structure des cieus ,
 Et la lyre à la main , au sommet du Rypnée ,
 Vous alliez répéter les chants divins d'Orphée ;
 Vous savez donc unir à des dons si brillans
 Un caractère aisé , l'excuse des talens , etc.....

Dans ce temps-là , les poètes travailloient pour la gloire , et faisoient
 des vers , qu'on lit encore aujourd'hui , et qu'on lira long-temps après
 nous.

Le coteau retentit des chants du vigneron ;
 L'écho des bois s'éveille aux airs du bûcheron ;
 Le laboureur content vers son hameau ramène
 Les taureaux vigoureux qui sillonnoient la plaine ;
 La flûte et le hautbois assemblent les troupeaux ;
 Le moissonneur chargé de ses propres fardeaux ,
 Qui de l'âpre exacteur ne seront plus la proie ,
 Aux mains de ses enfans les remet avec joie.
 C'est le prix des sucurs , et ce prix est sacré.
 Le champêtre repas est déjà préparé ,
 Repas d'hommes contens , banquet de la sagesse ,
 Commencé sans ennui , terminé sans ivresse.
 L'envieux , le méchant n'y portent point leur fiel :
 On y bénit le prince , on y rend grâce au ciel.
 Quelle félicité ! quel maître et quel empire !
 L'étranger est jaloux , et l'univers admire.

(LE FRANÇ DE POMPIGNAN.)

ARTICLE VI.

Le Poëte,

Craignez-vous pour vos vers la censure publique ?
 Soyez-vous à vous-même un sévère critique :
 L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
 Faites-vous des amis prompts à vous censurer ,
 Qu'ils soient de vos écrits les confidens sincères ,
 Et de tous vos défauts les zélés adversaires ;

Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur ;
 Mais sachez de l'ami discerner le flatteur.
 Tel vous semble applaudir , qui vous raille et vous joue.
 Aimez qu'on vous conseille , et non pas qu'on vous loue.

Un flatteur aussitôt cherche à se récrier :
 Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
 Tout est charmant , divin , aucun mot ne le blesse :
 Il trépigne de joie , il pleure de tendresse ;
 Il vous comble partout d'éloges fastueux.
 La vérité n'a point cet air impétueux.

Un sage ami , toujours rigoureux , inflexible ,
 Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible :
 Il ne pardonne point les endroits négligés ;
 Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés ;
 Il réprime des mots l'ambitieuse emphase ;
 Ici le sens le choque , et plus loin c'est la phrase :
 Votre construction semble un peu s'obscurcir :
 Ce terme est équivoque ; il le faut éclaircir :
 C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
 Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable
 A les protéger tous se croit intéressé ,
 Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
 De ce vers , direz-vous , l'expression est basse :
 Ah ! monsieur , pour ce vers , je vous demande grâce ,
 Répondra-t-il d'abord. Ce mot me semble froid ,
 Je le retrancherois , C'est le plus bel endroit !
 Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire !
 Ainsi toujours constant , à ne se point dédire ,
 Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser ,
 C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer ,

Cependant, à l'entendre, il chérit la critique ;
 Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
 Mais tout ce beau discours, dont il vient nous flatter,
 N'est rien qu'un piège adroit pour vous les réciter.
 Aussitôt il vous quitte, et, content de sa muse,
 S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse :
 Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots auteurs,
 Notre siècle est fertile en sots admirateurs ;
 Et, sans ceux que fournit la ville et la province,
 Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
 L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans,
 De tout temps rencontré de zélés partisans :
 Et, pour finir enfin par un trait de satire,
 Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

(BOILEAU. *Art poétique*, chant 1^{er}.)

ARTICLE VII.

Le Métromane.

CE mélange de gloire et de gain m'importune :
 On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
 Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
 A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
 L'avocat se peut-il égaler au poète ?
 De ce dernier la gloire est durable et complète.
 Il vit long-temps après que l'autre a disparu :
 Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.

Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome ;
 Lieux propres autrefois à produire un grand homme !
 L'encre de la chicane et sa barbare voix ,
 N'y défiguroient pas l'éloquence et les lois.
 Que des traces du monstre on purge la tribune ,
 J'y monte ; et mes talens voués à la fortune ,
 Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger ;
 Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger ,
 Qu'on me laisse à mon gré , n'aspirant qu'à la gloire ,
 Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire ,
 Et primer dans un art plus au-dessus du droit ,
 Plus grave , plus sensé , plus noble qu'on ne croit.
 La fraude impunément , dans le siècle où nous sommes ,
 Foule aux pieds l'équité , si précieuse aux hommes :
 Est-il , pour un esprit solide et généreux ,
 Une cause plus belle à plaider devant eux ?
 Que la fortune donc me soit mère ou marâtre ,
 C'en est fait : pour barreau je choisis le théâtre ,
 Pour client la vertu , pour loi la vérité ,
 Et pour juges mon siècle et la postérité.

Infortuné ! je touche à mon cinquième lustre
 Sans avoir publié rien qui me rende illustre !
 On m'ignore ; et je rampe encore à l'âge heureux
 Où Corneille et Racine étoient déjà fameux !
 Ils ont dit , il est vrai , presque tout ce qu'on pense ,
 Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance.
 Mais le remède est simple ; il faut faire comme eux :
 Ils nous ont dérobé , dérobons nos neveux ;
 Et tarissant la source où puise un beau délire ,
 A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.

Un démon triomphant m'élève à cet emploi :
Malheur aux écrivains qui viendront après moi !

(PIRON, *La Métromanie*, act. III, sc. VII.)

ARTICLE VIII.

Le véritable et le faux Honneur.

Sous le bon roi Saturne, ami de la douceur,
L'honneur, cher Valincour, et l'équité sa sœur,
De leurs sages conseils éclairant tout le monde,
Régnoient, chéris du ciel, dans une paix profonde.
Tout vivoit en commun sous ce couple adoré :
Aucun n'avoit d'enclos, ni de champ séparé.
La vertu n'étoit point sujette à l'ostracisme,
Ni ne s'appeloit point alors un jansénisme.
L'honneur, beau par soi-même, et sans vains ornemens,
N'étoit point aux yeux l'or ni les diamans ;
Et, jamais ne sortant de ses devoirs austères,
Maintenoit de sa sœur les règles salutaires ;
Mais une fois au ciel par les dieux appelé,
Il demeura long-temps au séjour étoilé.
Un fourbe cependant, assez haut de corsage,
Et qui lui ressembloit de geste et de visage,
Prend son temps, et partout ce hardi suborneur
S'en va chez les humains crier qu'il est l'honneur,
Qu'il arrive du ciel, et que voulant lui-même
Seul porter désormais le faix du diadème,

De lui seul il prétend qu'on reçoive la loi.
 A ces discours trompeurs le monde ajoute foi ;
 L'innocente équité, honteusement bannie,
 Trouve à peine un désert où fuir l'ignominie.
 Aussitôt sur un trône éclatant de rubis,
 L'imposteur monte, orné de superbes habits.
 La hauteur, le dédain, l'audace l'environnent,
 Et le luxe et l'orgueil de leurs mains le couronnent.
 Tout fier il montre alors un front plus sourcilieux ;
 Et le *mien* et le *tien*, deux frères pointilleux,
 Par son ordre amenant les procès et la guerre,
 En tous lieux de ce pas vont partager la terre ;
 En tous lieux, sous les noms de bon droit et de tort,
 Vont chez elle établir le seul droit du plus fort.
 Le nouveau roi triomphe, et sur ce droit unique
 Bâtit de vaines lois un code fantastique ;
 Avant tout aux mortels prescrit de se venger,
 L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger ;
 Et dans leur âme, en vain de remords combattue,
 Trace en lettres de sang ces deux mots : *Meurs* ou *tue*.

Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,
 Qu'on vit naître ici-bas le noir siècle de fer :
 Le frère au même instant s'arma contre le frère ;
 Le fils trempa ses mains dans le sang de son père ;
 La soif de commander enfanta les tyrans,
 Du Tanaïs au Nil porta les conquérans :
 L'ambition passa pour la vertu sublime,
 Le crime heureux fut juste, et cessa d'être crime.
 On ne vit plus que haine et que division,
 Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion.

Le véritable honneur sur la voûte céleste
 Est enfin averti de ce trouble funeste.
 Il part sans différer, et, descendu des cieux,
 Va partout se montrer dans les terrestres lieux:
 Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode;
 On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode;
 Et lui-même, traité de fourbe et d'imposteur,
 Est contraint de ramper aux pieds du séducteur.
 Enfin, las d'essuyer outrage sur outrage,
 Il livre les humains à leur triste esclavage;
 S'en va trouver sa sœur, et dès ce même jour
 Avec elle s'envole au céleste séjour.

(BOILEAU, *Sat.* XI.)

ARTICLE IX.

L'Histoire.

« C'EST peu : du temps jaloux réparant les outrages,
 L'homme d'un jour s'étend et vit dans tous les âges;
 Vois ces débris savans par l'homme interrogés;
 La rouille de l'airain, et les marbres rongés,
 De muets monumens, d'informes caractères,
 De quelques noms usés frêles dépositaires,
 Composant à ses yeux des fastes éclatans,
 Lui racontent les faits dévorés par le temps.
 Les rides sur le front, vois l'antique mémoire;
 Elle ouvre à tes regards le temple de l'histoire.

Viens , connois son empire , et respecte ses droits :
Elle juge , punit , récompense les rois . »

Sur un fier tribunal , au fond d'un sanctuaire ,
Soudain le héros vit une déesse austère .

Par sa voix appelés , renaissans tour-à-tour ,
Tous les siècles rangés venoient former sa cour .

Plusieurs , le front hideux , et respirant la guerre ,
De leurs crimes encore épouvantoient la terre ;

Marchant sur des débris , et de sang tout couverts ,
Ils se traînoient au bruit des armes et des fers .

D'autres sembloient plus doux ; déjà leurs traits moins sombres
D'un front demi-barbare éclaircissoient les ombres .

Quelques-uns de rayons sembloient étincelans .

Le vieillard immortel , le temps , en cheveux blancs ,
Remontoit en arrière aux jours de sa jeunesse .

Il dérouloit encore aux yeux de la déesse
Le long cercle des ans mesurés par ses pas .

Les races qu'il fit naître , et rendit au trépas ,
En sortent à sa voix , chaque peuple respire ;

Les tombeaux sont déserts ; la mort n'a plus d'empire .

Ici d'un peuple heureux l'hymne reconnoissant
Proclamoit les vertus d'un maître bienfaisant .

Plus loin , par les tyrans l'humanité foulée ,
S'élevoit comme une ombre auguste et désolée ;

De ses lambeaux sanglans elle essuyoit ses pleurs ;
Les peuples opprimés racontoient leurs malheurs .

L'histoire présidoit à ces pompeux spectacles ,
La balance à la main prononçoit ses oracles ;

Et de la vérité , l'inflexible burin

Les gravoit aussitôt sur des tables d'airain ,

D'un airain immortel. Debout dans cette enceinte,
 De la postérité l'image auguste et sainte
 Répétoit ces accens dont le long souvenir
 Alloit rouler au sein de l'immense avenir,
 Et d'échos en échos retentir dans les âges.
 Différentes de voix, d'aspect et de visages,
 Près du trône siégeoient deux immortalités:
 L'une, de Némésis a les traits redoutés;
 Sa splendeur, qui s'échappe en éclairs formidables,
 Jette un jour éternel sur le front des coupables,
 Sur ces grands criminels, auteurs des grands revers,
 Et les montre de loin aux yeux de l'univers
 Empreints d'une éclatante et vaste ignominie;
 Mais l'autre aux ailes d'or, éblouissant génie,
 Ornant de rayons purs son front majestueux,
 Accompagne les noms des mortels vertueux,
 Et leur offre à jamais de renaissans hommages (1).

(THOMAS. *Pétreïde.*)

ARTICLE X.

Agriculture.

QUAND la neige au printemps s'écoule des montagnes,
 Dès que le doux zéphyr amollit les campagnes,

(1) Voyez le chapitre 2 de la première partie, premier volume, page 8.

Que j'entende le bœuf gémir sous l'aiguillon ,
 Qu'un soc long-temps rouillé brille dans le sillon.
 Veux-tu voir les guérets combler tes vœux avides ?
 Par les soleils brûlans , par les frimas humides ,
 Qu'ils soient deux fois mûris et deux fois engraisés ,
 Tes greniers crouleront sous tes grains entassés .
 Toutefois dans le sein d'une terre inconnue
 Ne va point vainement enfoncez la charrue :
 Observe le climat , connois l'aspect des cieus ,
 L'influence des vents , la nature des lieux ,
 Des anciens laboureurs l'usage héréditaire ,
 Et les biens que prodigue ou refuse une terre :
 Dans ces riches vallons la moisson jaunira ;
 Sur ces coteaux rians la grappe mûrira .
 Ici sont des vergers qu'enrichit la culture ;
 Là règne un vert gazon qu'entretient la nature .
 Le Tmole est parfumé d'un safran précieux ;
 Dans les champs de Saba l'encens croit pour les dieux .
 L'Euxin voit le castor se jouer dans ses ondes :
 Le Pont s'enorgueillit de ses mines fécondes ;
 L'Inde produit l'ivoire ; et dans ses champs guerriers
 L'Epire pour l'Elide exerce ses coursiers .

Ainsi jadis le ciel partagea ses largesses .
 Lorsqu'un mortel sauvé des ondes vengeresses ,
 De fertiles cailloux semant d'affreux déserts ,
 D'hommes laborieux repeupla l'univers .
 Connois donc la nature et règle-toi sur elle .
 Si ton terrain est gras , dès la saison nouvelle
 Qu'on y plonge le soc , et que l'été poudreux
 Mûrisse tes sillons embrasés par ses feux ;

II.

18



Mais si ton sol ingrat n'est qu'une foible arène,
 Qu'au retour du bouvier le soc l'effleure à peine :
 Ainsi l'un perd l'excès de sa fécondité,
 L'autre de quelque suc est encore humecté.
 Qu'un vallon moissonné dorme un an sans culture,
 Son sein reconnoissant te paie avec usure ;
 Ou bien sème du blé dans le même terrain
 Qui n'a produit d'abord que le frêle lupin,
 Ou la vesce légère, ou ces moissons bruyantes
 De pois retentissant dans leurs cosses tremblantes.
 Pour l'avoine et le lin ; et les pavots brûlans,
 De leurs sues nourriciers ils épuisent les champs ;
 La terre cependant, malgré leurs influences,
 Pourra par intervalle admettre ces semences,
 Pourvu qu'un sol usé, qu'un terrain sans vigueur,
 Par de riches engrais raniment leur langueur.
 La terre ainsi repose en changeant de richesses ;
 Mais un entier repos redouble ses largesses.

Cérès approuve encor que des chaumes flétris
 La flamme en pétillant dévore les débris ;
 Soit que les sels heureux d'une cendre fertile
 Deviennent pour la terre un aliment utile ;
 Soit que le feu l'épure, et chasse le venin
 Des funestes vapeurs qui dorment dans son sein ;
 Soit qu'en la dilatant par sa chaleur active,
 Il ouvre des chemins à la sève captive ;
 Soit qu'enfin resserrant les pores trop ouverts
 D'un sol que fatiguoit l'inclémence des airs,
 Aux froides eaux du ciel, au souffle de Borée,
 Au soleil dévorant il en ferme l'entrée.

Vois-tu ce laboureur constant dans ses travaux,
 Traverser ses sillons par des sillons nouveaux,
 Ecraser sous le poids des longs râtaeux qu'il traîne
 Les glèbes dont le soc a hérissé la plaine,
 Gourmander sans relâche un terrain paresseux,
 Cérès à ses travaux sourit du haut des cieux.
 J'aime des hivers secs et des étés humides.
 L'été, des sillons frais, l'hiver, des champs arides,
 Sont un garant certain de la fertilité,
 C'est alors que, surpris de leur fécondité,
 Et le riche Gargare et l'heureuse Mysie
 Enfantent des moissons qui nourrissent l'Asie.
 Au maître des saisons adresse donc tes vœux;
 Mais l'art du laboureur peut tout après les dieux.
 Dans ses champs la semence est-elle déposée?
 Il la couvre à l'instant sous la glèbe écrasée;
 Puis d'un fleuve coupé par de nombreux canaux,
 Court dans chaque sillon distribuer les eaux.
 Si le soleil brûlant flétrit l'herbe mourante,
 Aussitôt je le vois, par une douce pente,
 Amener du sommet d'un rocher sourcilleux
 Un docile ruisseau qui, sur un lit pierreux,
 Tombe, écume, et roulant avec un doux murmure,
 Des champs désaltérés ranime la verdure.
 Tantôt, pour empêcher qu'un frêle chalumeau
 Ne languisse accablé sous son riche fardeau,
 Dès qu'il voit du sillon sortir ses blés superbes,
 Il livre à ses troupeaux le vain luxe des herbes;
 Tantôt son bras actif, desséchant des marais,
 De leurs dormantes eaux délivre les guérets,

Surtout lorsque gonflant ses ondes orageuses ,
Un fleuve a submergé les campagnes fangeuses ,
Et que du noir limon dont les champs sont couverts ,
L'exhalaison impure empoisonne les airs.

(DELILLE. *Géorg.* , chant I^{er} .)

ARTICLE XI.

Immortalité.

Aux limites de sa carrière ,
D'où vient que l'homme épouvanté
A l'aspect du néant se rejette en arrière ?
Pourquoi dans l'instabilité
De cette demeure inconstante
Nourrit-il cette longue attente ?

Non , ce n'est point un vain système ;
C'est un instinct profond , vainement combattu ,
Et , sans doute , l'Être suprême
Dans nos cœurs le grava lui-même ,
Pour combattre le vice , et servir la vertu.

Dans sa demeure inébranlable ,
Assise sur l'éternité ,
La tranquille immortalité ,
Propice au bon et terrible au coupable ,
Du temps , qui sous ses yeux marche à pas de géant ,
Défend l'ami de la justice ,
Et ravit à l'espoir du vice
L'asile horrible du néant.

Oui, vous qui de l'Olympe usurpant le tonnerre ,
Des éternelles lois renversez les autels ,
Lâches oppresseurs de la terre ,
Tremblez , vous êtes immortels !

Et vous, vous, du malheur victimes passagères ,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels ,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères ,
Consolez-vous , vous êtes immortels !
Hé ! quel cœur ne se livre à ce besoin suprême !
L'homme , agité d'espérance et d'effroi ,
Apporte ce besoin d'exister après soi

Dans l'asile du trépas même.
Un sépulcre à ses pieds , et le front dans les cieux ,
La pyramide qui s'élançe ,
Jusqu'au trône éternel va porter l'espérance
De ce cadavre ambitieux :
Sur l'airain périssable il grave sa mémoire ,
Hélas ! et sa fragilité :
Et sur ces monumens , témoins de sa victoire ,
Trop frères garans de sa gloire ,
Fait un essai mortel de l'immortalité.

Vous seuls qu'on admire , et qu'on aime ,
Vous seuls , ô mes rivaux ! par un pouvoir suprême ,
Dressez des monumens qui ne sont point mortels :
Doublement investis des honneurs éternels ,
Du talent vertueux vous tressez la couronne ,
Votre front la reçoit , et votre main la donne ;
Homère de ses dieux partagea les autels.

Si quelquefois la flatterie
A déshonoré vos chansons ,

Plus souvent vos sublimes sons
Font respecter les lois , font chérir la patrie :
Le Barde belliqueux couroit de rangs en rangs
Echauffer la jeunesse aux combats élançée ;
Tyrtée embrasoit Mars de feux plus dévorans ,
Et les vèrs foudroyans d'Alcée
Menacent encor les tyrans.

Que je hais les tyrans , combien dès mon enfance ,
Mes imprécations ont poursuivi leur char !
Ma foiblesse superbe insulte à leur puissance ;
J'aurois chanté Caton à l'aspect de César.

Et pourquoi craindre la furie
D'un injuste dominateur ?
N'est-il pas une autre patrie
Dans l'avenir consolateur ?

Ainsi , quand tout fléchit dans l'empire du monde ,
Hors la grande âme de Caton ,
Immobile , il entend la tempête qui gronde ,
Et tient , en méditant l'éternité profonde ,
Un poignard d'une main , et de l'autre Platon.

Par eux , bravant les fers , les tyrans et l'envie ,
Il reste seul arbitre de son sort ;
A ses vœux l'un promet la mort ,
Et l'autre une éternelle vie.

Que tout tombe aux genoux de l'oppresseur du Tibre ,
Sa grande âme affranchie a son refuge au ciel ;
Il dit au tyran : je suis libre ;
Au trépas : je suis immortel.

Allez , portez dans l'urne sépulcrale
 Où l'attendoient ses immortels aïeux ,
 Portez ce reste glorieux ,
 Vainqueur , tout mort qu'il est , du vainqueur de Pharsale :
 En vain César victorieux
 Poursuit sa marche triomphale ;
 Autour de la tombe fatale ,
 Libre encore un moment , le peuple est accouru ;
 Du plus grand des Romains il pleure la mémoire ;
 Le cercueil rend jaloux le char de la victoire ;
 Caton triomphe seul , César a disparu.

Que dis-je ? enfans bannis d'une terre chérie ,
 François , que vos vertus triomphent mieux du sort !

Sans biens , sans foyers , sans patrie ,
 Votre malheur n'appelle point la mort :
 Plus courageux vous supportez la vie :
 Qui peut donc soutenir votre cœur généreux ?
 Ah ! la foi vous promet le prix de tant de peines ;
 Au sein de l'infortune elle vous rend heureux ,
 Riches dans l'indigence et libres dans les chaînes ;
 Et du fond des cachots vous habitez les cieus.
 Loin donc de l'homme impie , exécration maxime ,
 Qui , sur ces deux appuis ébranlez le devoir !
 Il faut un prix au juste , il faut un frein au crime ;
 L'homme sans crainte est aussi sans espoir.

Ainsi par un accord sublime ,
 La céleste immortalité
 S'élançe d'un vol unanime
 Avec sa sœur la sage liberté.

Et vous, vous que mon cœur adore,
 Faudra-t-il donc vous perdre sans retour ?
 Non : si d'un jour plus beau cette vie est l'aurore,
 Nous nous retrouverons dans un autre séjour.
 O, mes amis, nous nous verrons encore !
 Qu'en nous reconnoissant nous serons attendris !
 Du haut des célestes lambris,
 Sur ce séjour de douleurs et d'alarmes
 Nous jetterons un regard de pitié ;
 Et nos yeux n'auront plus à répandre de larmes,
 Que les pleurs de la joie, et ceux de l'amitié.
 Cependant, exilés dans ce séjour profane,
 Cultivez les arts enchanteurs,
 Ils calmeront les maux où le ciel vous condamne,
 Ils mêleront quelque charme à vos pleurs.
 Mais ne profanez point le feu qui vous anime,
 Laissez là des plaisirs les chants voluptueux
 Et leur lyre pusillanime.
 Célébrez l'homme magnanime,
 Célébrez l'homme vertueux ;
 Et que vos sons majestueux
 Soient sur la terre un prélude sublime
 Des hymnes chantés dans les cieus.

(DELILLE.)

ARTICLE XII.

La Vertu.

IL est une vertu dont la puissance active
 Commande aux passions, les calme ou les captive,

Arrache enfin notre âme à la séduction ,
 Au sein de ses erreurs désabuse Ixion ,
 Et d'un plaisir plus vrai lui présentant l'image ,
 Dans ses bras enchantés dissipe le nuage .
 Que nos cœurs sont heureux quand la loi du devoir
 De nos plus doux penchans confirme le pouvoir !
 Il est une vertu : qui résiste à ses charmes
 Vivra dans les douleurs , gémera dans les larmes ,
 Et devant elle un jour , malgré tous ses efforts ,
 Portera pour tribut le poids de ses remords .
 Des mortels les plus sourds sa voix est entendue ;
 L'âme qui fuit ses bras y retombe éperdue .
 Qui connut son pouvoir , qui sentit sa douceur ,
 Pourroit-il la confondre avec son oppresseur ,
 Avec le vice impur , ce complaisant barbare ,
 Qui souffle dans nos sens les flammes du Tartare ,
 Nous laisse moissonner quelques stériles fleurs ,
 Sûr , après nos plaisirs , d'éterniser nos pleurs ?
 Si la vertu n'est rien , pourquoi l'humble innocence
 A-t-elle sur nos cœurs conservé sa puissance ?
 D'où vient qu'un villageois , assis sous un ormeau ,
 Juge les différens qui naissent au hameau ,
 Pauvre , chargé de soins , et consumé par l'âge ,
 Qui peut l'avoir rendu le dieu du voisinage ?
 Les pasteurs rassemblés viennent autour de lui
 Chercher dans ses leçons leur joie et leur appui .
 Eh ! ne voyez-vous pas qu'amant de la sagesse ,
 Il est juste sans faste , et prudent sans finesse ,
 Et que l'intégrité conduisant ses projets ,
 De ses concitoyens il s'est fait des sujets ?

La vertu sous le chaume attire nos hommages :
Le crime sous le dais est la terreur des sages.

(BERNIS.)

ARTICLE XIII.

L' Amitié.

Noble et tendre amitié , je te chante en mes vers :
Du poids de tant de maux semés dans l'univers ,
Par tes soins consolans , c'est toi qui nous soulages.
Trésor de tous les lieux , bonheur de tous les âges ,
Le ciel te fit pour l'homme , et tes charmes touchans
Sont nos derniers plaisirs , sont nos premiers penchans.
Qui de nous , lorsque l'âme encor naïve et pure
Commence à s'émouvoir , et s'ouvre à la nature ,
N'a pas senti d'abord , par un instinct heureux ,
Le besoin enchanteur , ce besoin d'être deux ,
De dire à son ami ses plaisirs et ses peines ?
D'un zéphyr indulgent si les douces haleines
Ont conduit mon vaisseau sur des bords enchantés ,
Sur ce théâtre heureux de mes prospérités ,
Brillant d'un vain éclat , et vivant pour moi-même ,
Sans épancher mon cœur , sans un ami qui m'aime ,
Porterai-je moi seul , de mon ennui chargé ,
Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé ?
Qu'un ami sur mes bords soit jeté par l'orage ,
Ciel ! avec quel transport je l'embrasse au rivage !
Moi-même entre ses bras si le flot m'a jeté ,
Je ris de mon naufrage et du flot irrité.

Oui , contre deux amis la fortune est sans armes ;
 Ce nom répare tout : sais-je , grâce à ses charmes ,
 Si je donne ou j'accepte ? Il efface à jamais
 Ce mot de bienfaiteurs , et ce mot de bienfaits.
 Si , dans l'été brûlant d'une vive jeunesse ,
 Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse ,
 Je veux , le front ouvert , de la feinte ennemie ,
 Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami.
 D'un ami ! ce nom seul me charme et me rassure.
 C'est avec mon ami que ma raison s'épure ,
 Que je cherche la paix , des conseils , un appui ;
 Je me soutiens , m'éclaire , et me calme avec lui.
 Dans des pièges trompeurs si ma vertu sommeille ,
 L'embrasse , en le suivant , sa vertu qui m'éveille :
 Dans le champ varié de nos doux entretiens ,
 Son esprit est à moi , ses trésors sont les miens.
 Je sens , dans mon ardeur , par les siennes pressées ,
 Naître , accourir en foule , et jaillir mes pensées.
 Mon discours s'attendrit d'un charme intéressant ,
 Et s'anime à sa voix du geste et de l'accent.

(Ducis. *Épître sur l'Amitié.*)

ARTICLE XIV.

La Pitié.

GLORIEUX attribut de l'homme , roi du monde ,
 La pitié de ses biens est la source féconde :
 La force n'en fit point le roi des animaux ;
 Non , c'est cette pitié qui gémit sur les maux.
 Vers la terre courbés par un instinct servile ,
 Ses sujets n'ont du ciel reçu qu'une âme vile ;

Conduits par le besoin, et non par l'amitié ;
 Ils sentent la douleur , et jamais la pitié.
 L'homme pleure , et voilà son plus beau privilège ;
 Au cœur de ses égaux la pitié le protège.
 Nous pleurons , quand , ravie au bonheur , aux amours ,
 La jeune vierge expire au printemps de ses jours ;
 Nous pleurons , lorsqu'en proie au ravisseur avide ,
 Tombe dans le malheur un orphelin timide ;
 Et lorsqu'aux tribunaux sa modeste pudeur
 De son front ingénu fait parler la candeur ;
 La pitié , dans notre âme embrassant sa défense ,
 Du côté de ses pleurs fait pencher la balance.
 Un instinct de pitié nous apprend à gémir ,
 D'un péril étranger nous force de frémir.
 Que dis-je ? du malheur la touchante peinture
 Exerce son pouvoir sur l'âme la plus dure :
 Nous pleurons quand Poussin , de son adroit pinceau ,
 Peint les jours menacés de Moïse au berceau ;
 Nous pleurons , quand Danloux dans la fosse fatale
 Plonge , vivante encor , sa charmante vestale :
 Vers sa tombe avec elle il conduit la pitié ;
 On ne voit que ses maux , son crime est oublié.
 La pitié , doux portrait de la bonté divine ,
 Rappelle les mortels à leur noble origine.
 Malheur aux nations , qui violant nos droits ,
 De la pitié touchante ont étouffé la voix !
 L'autel de la pitié fut sacré dans Athènes ;
 L'intérêt , mieux instruit , bénit ses douces chaînes :
 Elle inspire les arts , elle adoucit les mœurs ,
 Et le cœur le plus dur s'amollit à ses pleurs.

C'est peu : du genre humain douce consolatrice ,
 De la société tu fondas l'édifice !
 Oui , ce fut sur la foi de ce doux sentiment ,
 Plus puissant que les lois , plus fort que le serment ,
 Que les hommes , fuyant leurs sauvages asiles ,
 Joignirent leurs foyers dans l'enceinte des villes.
 Là vinrent les mortels , dans les forêts épars ,
 Sous de communes lois , dans les mêmes remparts ,
 Prêts à se secourir aux premiers cris d'alarmes ,
 S'aider de leurs talens , de leurs biens , de leurs armes ,
 Et , rapprochés entr'eux par un besoin pareil ,
 S'assurer l'un à l'autre un paisible sommeil.

Mais bientôt tout changea : la fortune inégale
 Vint assigner aux rangs leur utile intervalle ;
 Auprès de la richesse on vit la pauvreté ,
 Près des tristes besoins la molle oisiveté.
 Alors vint la pitié , seconde providence ;
 Dans les riches monceaux qu'entassa l'opulence ,
 La pitié préleva la part de l'indigent ;
 Le luxe fut humain , le pouvoir indulgent.
 Des cœurs compatissans la tristesse eut des charmes ;
 Les larmes dans les yeux rencontrèrent des larmes ,
 Et , plaçant le bonheur auprès de la bonté ,
 La vertu fut d'accord avec la volupté.
 Tel fut l'ordre du monde , et l'arrêt des dieux mêmes :
 Mortels , obéissez à ses décrets suprêmes !
 Ecoutez la pitié , secourez vos égaux ,
 ajoutez à vos biens , en soulageant leurs maux.

(DELILLE).

ARTICLE XV.

Vicissitudes de la Fortune et du Bonheur.

Si l'homme , d'un seul pas , entroit dans l'avenir ,
 Qu'il verroit de grandeurs au moment de finir !
 Que de biens fugitifs ! que de chutes prochaines !
 Que l'on auroit pitié des fortunes humaines !
 Lorenzo , la fortune est prodigue pour toi :
 En recevant ses dons , tremble et pâlis d'effroi.
 Son sourire perfide annonce des disgraces ;
 Ses trompeuses faveurs sont autant de menaces.
 Ah ! crains de t'assoupir aux accens de sa voix :
 Crains l'or empoisonné de la coupe où tu bois ;
 Veille , prudent pilote , et n'attends pas l'orage ;
 Le calme le plus doux est voisin du naufrage.
 Crois-moi , le ciel t'éprouve et ne t'a rien donné :
 Crains , dans un sort heureux , un sort infortuné !
 Va , je ne me fais point une barbare joie
 De dissiper l'ivresse où ta raison se noie :
 Tu le penses peut-être , et l'orgueil de ton cœur
 Sollicite de moi l'aveu de ton bonheur ;
 Mais ta félicité n'a rien qui m'en impose :
 Je vois le précipice où ta langueur repose :
 Sur ses bords émaillés mollement endormi ,
 Tu rêves des plaisirs dont frémit ton ami.
 Pardonne à ma pitié ce langage sévère :
 Sais-tu que le bonheur est un prêt usuraire ;
 Que l'infortune un jour viendra dans ton palais
 Exiger durement le prix de ses délais ;

Que l'homme heureux contracte et s'engage avec elle ;
 Qu'on acquitte trop tôt cette dette cruelle ,
 Et que l'adversité s'armant de fouets vengeurs ,
 A nos plaisirs passés mesure nos douleurs ?
 Ah ! d'une folle joie évite l'imprudence ;
 Il faut , pour mieux jouir , borner la jouissance.
 Dans des transports trop vifs le bonheur se détruit :
 Le désespoir nous reste et l'illusion fuit.
 Tels que ces faux amis dont la vaine tendresse ,
 Sans motif et sans choix , persécute ou caresse ,
 Nos volages plaisirs se tournent contre nous :
 L'amertume succède au nectar le plus doux.
 Non , point de volupté que le temps ne corrompe :
 Lorenzo , je l'ai dit , crains le bonheur , il trompe.

(YOUNG. *Imit. de Colardeau.*)

ARTICLE XVI.

De l'Orgueil.

Je t'appelle et tu fuis , ô nature ! ô ma mère !
 Ton front est assiégé d'une tristesse amère ;
 Tes yeux , dont les regards embellissoient les fleurs ,
 Languissent inondés d'un déluge de pleurs.
 Qui peut autour de toi répandre ces ténèbres ?
 Quel sang vient de couler sur tes lambeaux funèbres ?
 Quel barbare a flétri le sein qui l'anima !
 Quel monstre a méconnu la main qui le forma ?
 L'orgueil , me répond-elle ; il trahit la nature ;
 Dans mes flancs déchirés j'ai senti sa morsure.

Dès qu'il put les connoître, il sapa mes autels,
 Et vola de mon sein dans le cœur des mortels.
 Là, comme en un miroir, le monstre se contemple;
 Il y règne adoré tel qu'un dieu dans son temple.
 Ses traits, ensevelis sous un fard apprêté,
 Laissent à sa laideur l'ombre de la beauté;
 Les parfums les plus doux et l'encens le plus rare
 Fument sur les autels que sa vanité pare;
 L'amour dont il s'enflamme est son seul aliment,
 Et les vertus d'autrui, sa honte et son tourment.
 Il n'est rien de si pur que l'orgueil ne profane,
 Rien de si révééré que l'orgueil ne condamne.
 Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis,
 En serpent tortueux il sonde leurs replis.
 Si parmi leurs vertus une foiblesse errante
 Ternit de ce miroir la glace transparente,
 Il la suit sourdement de détour en détour,
 L'annonce avec éclat, et l'expose au grand jour.
 Mais si la vérité, démasquant l'artifice,
 De ses projets obscurs ébranle l'édifice,
 Quel attentat affreux! quels desseins! quelle horreur!
 L'orgueil humilié devient bientôt fureur.
 Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre,
 C'est un géant armé qui brave le tonnerre,
 Qui, pour anéantir l'auguste vérité,
 Iroit jusques au sein de la divinité
 Percer de mille coups sa rivale obstinée,
 Et blasphémer le dieu dont elle est émanée.

(Le Card. DE BERNIS.)

ARTICLE XVII.

La Méfiance.

VOIS-TU ce malheureux qu'un tyran de Sicile
 Appelle à son festin ? Pâle, et tout effrayé
 De cette menaçante et sinistre amitié,
 Il esleure en tremblant de ses lèvres livides
 Ces breuvages suspects et ces mets homicides ;
 Vers les lambris dorés lève un œil éperdu,
 Et croit voir sur son front le glaive suspendu :
 Telle est la défiance au banquet de la vie.
 Que dis-je ! son poison en corrompt l'ambrosie :
 Elle-même contre elle aiguise le poignard,
 Donne aux ombres un corps, un projet au hasard,
 Charge un mot innocent d'un crime imaginaire,
 Et s'effraie à plaisir de sa propre chimère :
 Ainsi, dans leurs forêts, les crédules humains
 Craignoient ces dieux affreux qu'avoient forgé leurs mains :

Quel besoin plus pressant nous donna la nature,
 Que de communiquer les chagrins qu'on endure,
 De faire partager sa joie et sa douleur,
 Et dans un cœur ami de répandre son cœur ?
 Toi seul, triste martyr de ta sombre prudence,
 Toi seul ne connois pas la douce confiance ;
 En vain de ton secret tu te sens oppresser :
 Au sein de quels amis l'oseras-tu verser ?
 Des amis ! Crains d'aimer ! les plus pures délices
 Dans ton cœur soupçonneux se changent en supplices :

Des plus mortels poisons l'abeille fait son miel ;
 Toi, du plus doux objet tu composes ton fiel.
 Ton cœur, dans l'amitié, prévoit déjà la haine ;
 De soupçons en soupçons l'amour jaloux te traîne ;
 Un génie ennemi brise tous tes liens ;
 Tu n'as plus de parens, plus de concitoyens ;
 Te voilà seul. Va. fuis, loin des races vivantes ;
 Habite avec les rocs, les arbres et les plantes,
 Dans quelque coin désert, dans quelque horrible lieu,
 Où tu ne pourras plus calomnier que Dieu,
 Où la voix des torrens se fasse seule entendre
 Mais à voir les humains tu ne dois plus prétendre :
 Ton ame, morte à tout, ne vit que par l'effroi ;
 Les morts sont aux vivans moins étrangers que toi,
 Le regret les unit ; et toi, tout l'en sépare.
 Hélas ! il le connut ce supplice bizarre,
 L'écrivain qui nous fit entendre tour à tour
 La voix de la raison et celle de l'amour.
 Quel sublime talent ! souvent quelle sagesse !
 Mais combien d'injustice, et combien de foiblesse !
 La crainte le reçut au sortir du berceau ;
 La crainte le suivra jusqu'aux bords du tombeau.
 Vous qui de ses écrits savez goûter les charmes,
 Vous tous qui lui devez des regrets et des larmes,
 Pour prix de ses leçons et de ces pleurs si doux,
 Cœurs sensibles, venez, je le confie à vous.
 Il n'est pas importun : plein de sa défiance,
 Rarement des mortels il souffre la présence.
 Ami des champs, ami des asiles secrets,
 Sa triste indépendance habite les forêts,

Là-haut sur la colline il est assis peut-être
 Pour saisir le premier le rayon qui va naître ;
 Peut-être au bord des eaux, par ses rêves conduit,
 De leur chute écumante il écoute le bruit ;
 Ou, fier d'être ignoré, d'échapper à sa gloire,
 Du père qui raconte il écoute l'histoire ;
 Il écoute, et s'enfuit, et, sans soins, sans désirs,
 Cache aux hommes qu'il craint ses sauvages plaisirs.

Mais s'il se montre à vous, au nom de la nature
 Dont sa plume éloquente a tracé la peinture,
 Ne l'effarouchez pas ; respectez son malheur ;
 Par des mots caressans apprivoisez son cœur.
 Hélas ! ce cœur brûlant, fougueux dans ses caprices,
 S'il a fait ses tourmens, il a fait vos délices.
 Soignez donc son bonheur, et charmez son ennui ;
 Consolerez-le du sort, des hommes, et de lui.

Vains discours ! rien ne peut adoucir sa blessure ;
 Contre lui ses soupçons ont armé la nature.
 L'étranger dont les yeux ne l'avoient vu jamais,
 Qui chérit ses écrits sans connoître ses traits ;
 Le vieillard qui s'éteint, l'enfant simple et timide
 Qui ne sait pas encor ce que c'est qu'un perfide ;
 Son hôte, son parent, son ami, lui font peur :
 Tout son cœur s'épouvante au nom de bienfaiteur.

Est-il quelque mortel, à son heure suprême,
 Qui n'expire appuyé sur le mortel qu'il aime ;
 Qui ne trouve des pleurs dans les yeux attendris
 D'un frère ou d'une sœur, d'une épouse ou d'un fils ?
 L'infortuné qu'il est ! à son heure dernière,
 Souffre à peine une main qui ferme sa paupière ;

Pas un ancien ami qu'il cherche encor des yeux;
Et le soleil lui seul a reçu ses adieux.

Malheureux ! le trépas est donc ton seul asile ?

Ah ! dans la tombe au moins , repose au moins tranquille,
Ce beau lac , ces flots purs , ces fleurs , ces gazons frais,
Ces pâles peupliers , tout t'invite à la paix.
Respire donc enfin de tes tristes chimères ;
Vois accourir vers toi les époux et les mères :
Regarde ces amans , qui viennent chaque jour
Verser sur ton cercueil les larmes de l'amour ;
Vois ces groupes d'enfans se jouant sous l'ombrage ,
Qui de leur liberté viennent te rendre hommage ,
Et dis , en contemplant ce spectacle enchanteur ,
« Je ne suis point heureux , mais j'ai fait leur bonheur (1). »

(DELILLE. *Poème de l'Imagination.*)

ARTICLE XVIII.

Le Plaisir.

O vous , qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sybaris ,
Qui , plongés dans le luxe , éternés de mollesse ,
Nourrissez dans votre âme une éternelle ivresse ,
Apprenez , insensés qui cherchez le plaisir ,
Et l'art de le connoître , et celui d'en jouir.
Les plaisirs sont les fleurs que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.

(1) Ce portrait de J. J. Rousseau est d'une vérité frappante ; ceux d'Isabél ne sont pas plus ressemblans , ni mieux finis.

Chacune a sa saison , et par des soins prudens
 On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.
 Mais s'il faut les cueillir , c'est d'une main légère ;
 On flétrit aisément leur beauté passagère.
 N'offrez pas à vos sens , de mollesse accablés ,
 Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.
 Il ne faut point tout voir , tout sentir , tout entendre ;
 Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.
 Le travail est souvent le père du plaisir.
 Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
 Le bonheur est un bien que nous vend la nature :
 Il n'est point ici-bas de moissons sans culture ;
 Tout veut des soins , sans doute , et tout est acheté.

(VOLTAIRE. *Discours sur la Modération.*)

ARTICLE XIX.

La Mode.

LA mode est un tyran des mortels respecté ,
 Digne enfant du dégoût et de la nouveauté ,
 Qui , de l'Etat françois , dont elle a les suffrages ,
 Au delà des deux mers disperse ses ouvrages ,
 Augmente avec succès leur immense cherté ;
 Selon leur peu d'usage ou leur fragilité.
 Son trône est un miroir dont la glace infidelle
 Donne aux mêmes objets une forme nouvelle.
 Les François inconstans admirent dans ses mains
 Des trésors méprisés du reste des humains.
 Assise à ses côtés , la brillante parure
 Essaie , à force d'art , de changer la nature.

La beauté la consulte , et notre or le plus pur
N'achète point trop cher son rouge et son azur.
La mode assujettit le sage à sa formule ;
La suivre est un devoir , la fuir un ridicule.
Depuis nos ornemens jusques à nos écrits ,
Elle attache à son gré l'estime ou le mépris ;
Et , réglant tour à tour tous les rangs où nous sommes ,
Elle place les sots , et nomme les grands hommes (1).

(BERNIS.)

(1) La Bruyère a dit : « Il y a autant de foiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter, l'homme sage se laisse habiller par son tailleur. »

CHAPITRE XI.

POÉSIE DESCRIPTIVE.

Ce qu'on appelle aujourd'hui en poésie le *genre descriptif*, n'étoit pas connu des anciens. C'est une invention moderne, que n'approuvent guère, à ce qu'il me semble, ni le goût, ni la raison.

Dans l'épopée, le poète qui raconte, décrit souvent. Le lieu, le temps, les circonstances qui accompagnent l'action et les accidens qui s'y mêlent, sont autant de sujets de descriptions; et, comme le poète est peintre, il fait de son poème un vaste tableau.

Dans le poème didactique, les préceptes ou les conseils roulent sur des objets qu'il faut exposer, définir et analyser. Or, en poésie, analyser, définir, exposer, c'est décrire ou peindre. La raison même du poète est presque toujours colorée par son imagination; sa plume est un pinceau.

La poésie dramatique, elle-même, donne lieu aux descriptions, toutes les fois que l'acteur qui parle est vivement ému de l'objet qui l'occupe, et qu'il veut le rendre sensible et comme présent à l'esprit de l'interlocuteur.

Enfin, dans tous les genres analogues à ces trois genres primitifs, dans l'épique, dans l'ode, l'idylle, l'épître même, la description peut trouver place. Mais, qu'un poème sans objet et sans dessein, soit une suite de

descriptions que rien n'amène, que le poète décrit tout ce qui se présente à sa vue, et décrit, pour le seul plaisir de décrire, s'il ne se lasse pas lui-même, il peut être assuré de lasser bientôt ses lecteurs.

L'imitation poétique est l'art de faire avec plus d'agrément ce qui se fait dans la nature. Or, il arrive à tous les hommes de décrire en parlant, pour rendre plus sensibles les objets qui les intéressent; et la description est ordinairement liée avec un récit qui l'amène, avec une intention d'instruire ou de persuader, avec un intérêt qui lui sert de motif.

Mais, ce qui n'arrive à personne dans aucune situation, c'est de *décrire* pour *décrire*, et de *décrire* encore après avoir longuement *écrit*, en passant d'un objet à l'autre, sans autre raison que la mobilité du regard et de la pensée, et comme en nous disant: vous venez de voir une tempête, vous allez voir le beau temps; vous allez voir la campagne, vous allez voir un cimetière; vous allez voir un château, etc., etc. (1)

Qu'on demande aux poètes didactiques quel est leur dessein? L'un répondra: c'est de détruire la superstition, et de tout expliquer dans la nature par le mouvement des atomes; l'autre, c'est d'inspirer de l'estime et du goût pour les travaux rustiques, et de les ennoblir, en les montrant sous leur vrai point de vue; l'autre, c'est de faire aimer la campagne à cette foule oisive et ennuyée des riches habitans des villes; l'autre, c'est de vous montrer les difficultés et les avantages de la navigation....

(1) C'est une lanterne magique.

Mais, qu'on demande au *poète descriptif*, par exemple, à l'auteur des *Plaisirs de l'imagination*, quel est le but qu'il s'est proposé; il répondra, de décrire mes rêves. Mais un volume de rêves est bien long, et ne peut être intéressant!

Je lui répliquerai à mon tour : si vous voulez parcourir le vaste champ de l'imagination, parlez-nous de son influence, de ses effets, de ses écarts, de ses découvertes; et vous aurez des vérités littéraires, morales et politiques à faire entendre; vos tableaux en feront le développement. Vous aurez décrit pour instruire, et, comme le Virgile françois, vous n'aurez fait qu'animer la raison et colorier la pensée (1).

Toute composition poétique doit former un ensemble, un tout dont les parties soient liées, dont le milieu réponde au commencement et la fin au milieu : c'est le précepte d'Aristote et d'Horace. Or, dans le poëme descriptif nul ensemble, nul ordre, nulle correspondance. Il peut y avoir des beautés, sans doute, mais des beautés qui se détruisent par leur succession monotone, ou par leur discordant assemblage. Chacune de ces descriptions plairoit, si elle étoit seule : elle ressembleroit du moins à un tableau de paysage.

Mais cent descriptions desuite ne ressemblent qu'à un rouleau, où les études de Vernet seroient collées l'une à l'autre. Et, en effet, un poëme descriptif ne peut être considéré que comme le recueil des études d'un poëte qui exerce ses crayons, et qui se prépare à jeter dans un

(1) C'est ce qu'a fait depuis le Virgile françois.

ouvrage régulier les richesses et les beautés d'un style pittoresque et harmonieux.

(MARMONTEL.)

Autant un poëme entièrement descriptif seroit monotone et fatigant , autant des descriptions bien faites , des tableaux animés , des portraits ressemblans plaisent dans un ouvrage de longue haleine. En poésie comme en éloquence , la description ne se borne pas à caractériser son objet , elle en prescrit le tableau dans ses détails les plus intéressans et avec les couleurs les plus vives. Si la description ne met pas son objet sous les yeux , elle n'est ni poétique ni oratoire : les bons historiens eux-mêmes , comme Tacite et Tite-Live , en ont fait des tableaux vivans ; et , soit qu'on parle du combat des Horaces , ou du convoi de Germanicus , on dira qu'il est peint , comme on dira qu'il est décrit.

Mais les descriptions du poëte seront encore plus animées ; et comme il est plus libre dans sa composition , c'est surtout à lui de choisir son objet , son point de vue , les traits les plus saillans , les contrastes les plus frappans , etc. Le modèle des descriptions dans toutes les langues est dans la peinture suivante de la mort de Didon.

Illa graves oculos conata attollere , rursus
 Deficit : infixum stridet sub pectore vulnus.
 Ter se se attollens cubitoque innixa levavit ,
 Ter revoluta toro est : oculisque errantibus , alto
 Quassavit cœlo lucem , ingenitque reperta (1).

(VIRGIL.)

(1) *Ibid.*

CHAPITRE XII.

PRÉCEPTES DE LA POÉSIE DESCRIPTIVE.

SANS doute, il est un art de saisir, d'imiter,
 De peindre à notre esprit les beautés naturelles ;
 Et de cet art, qu'en vain la foule veut tenter,
 J'admire, je chéris les deux brillans modèles,
 Des muses et des champs, amans vrais et fidèles,
 Deux poètes mélodieux.
 Le vainqueur de Thomson, le rival de Virgile (1),
 Sur l'Hélicon françois eût, d'une main habile,
 Planté ce rameau précieux,
 Que la culture encor peut rendre plus fertile ;
 Mais l'exemple perdu de ces maîtres fameux,
 Redit trop vainement à l'élève indocile :
 C'est peu de crayonner, il faut, il faut, comme eux,
 Placer des traits choisis dans des cadres heureux.
 Et n'allez pas, surtout, l'un de l'autre copistes,
 Peintres minutieux, scrupuleux botanistes,
 Effeuiller chaque rose, ouvrir chaque bouton,
 User votre palette à peindre un papillon.
 Des poètes germains la moderne influence
 Apporta parmi nous cette fausse abondance.

(1) S. Lambert et M. Delille.

On ne parla que de *pinceaux* ,
 D'*ombres* et de *couleurs* , d'*images* , de *tableaux* ;
 Le titre de poëte et le talent d'écrire
 N'étoient plus attachés qu'au seul art de décrire.
 Un absurde dédain paroissoit rejeter ,
 Et le don d'émouvoir , et celui d'inventer.

Jeunes élèves du Parnasse ,
 Suivez , étudiez des principes plus vrais ;
 Par cet exemple instruits , abjurez désormais
 De ces sophismes vains la ridicule audace ,
 Et de l'esprit humain observant les progrès ,
 Rendez à chaque genre et ses droits et sa place.

Oui , la *description* , effort de tant d'auteurs ,
 N'est que le premier pas des arts imitateurs ;
 Partout la poésie , en ses naissans ouvrages ,
 Des champêtres objets ébaucha les images.
 Le sauvage lui-même , aux plus lointains climats ,
 Trace dans sa chanson grossière et monotone ,
 Tout ce que sa demeure offre pour lui d'appas ,
 Le sol qui le nourrit , la mer qui l'environne.
 L'Iroquois peint en vers sa chasse et ses filets ,
 Et sans cesse ramène , en son refrain barbare ,
 Le castor de ses lacs et l'ours de ses forêts.

Insensible aux rigueurs de la nature avare ,
 L'habitant de Torno , dans sa hutte enfumée ,
 Chante aussi son pays , dont il est seul charmé ,
 Et ses rennes légers , coursiers de Laponie ,
 Emportant un traîneau sur la neige aplanie.
 Aux bords du Groënland , le pêcheur exilé
 Vaute dans son langage en couplets modulé ,

Ses traits et ses harpons , leur atteinte fatale
 Aux colosses pesant sur la mer boréale ,
 Et les flots revomis de leurs larges naseaux ,
 Et leur sang qui s'épanche en rougissant les eaux.

(LA HARPE. *Épître au comte de Schowalow.*)

ARTICLE PREMIER.

Les quatre Saisons , et les quatre Ages de la vie.

VOYEZ comme l'année , en son cours qui varie ,
 Se partage en saisons , images de la vie.

Le printemps , jeune enfant , bercé par les zéphyr ,
 Se couronne de fleurs , et sourit aux plaisirs.
 Le blé , du labourer espérance fragile ,
 Nourrit de sucs laitieux son enfance débile ;
 Et le fruit en bouton se cache sous les fleurs ,
 De dons plus précieux frères avant-coureurs.

L'été , fils du soleil , coloré par le hâle ,
 Succède au doux printemps , plus robuste et plus mâle.
 C'est dans cette saison , que l'an plus vigoureux
 Enfante plus de fruits , brûle de plus de feux.
 L'automne déjà mûr , sans être vieux encore ,
 S'enrichit des trésors que l'été fit éclore ;
 De la jeunesse en lui les feux sont amortis ,
 Même on peut sur son front compter des cheveux gris

L'hiver , glacé du froid que souffle son haleine ,
 Le suit à pas tremblans , et chemine avec peine.
 Son front chauve et neigeux , et battu par les vents ,
 Ou n'a plus de cheveux , ou n'en a que de blancs.

Ainsi que les saisons , on voit changer les hommes :
 Ce qu'hier nous étions , ce qu'aujourd'hui nous sommes ,

Demain , foibles mortels , nous ne le serons plus.
 Autrefois dans le sein où nous fûmes conçus ,
 De l'homme encore à naître incertaine espérance ,
 La nature ébaucha notre informe existence ,
 Et de peur que le flanc où nous étions formés
 Ne nous tint en prison trop long-temps enfermés ,
 Sa main vint nous ouvrir les portes de la vie.
 L'enfant respire à peine ; il souffre , il pleure , il crie :
 Il tente pour marcher des efforts long-temps vains ,
 Débile quadrupède , il rampe sur ses mains.
 Sur ses pieds en tremblant par degrés il se dresse ;
 Bientôt de ses genoux essayant la souplesse ,
 Il marche , et plein de force et de légèreté ,
 Passe rapidement le cours de son été ,
 Arrive à son automne ; et sa marche affoiblie ,
 Chancelle en son hiver , au déclin de la vie ,
 Et l'entraîne à la tombe , où l'attend le trépas.
 Milton , devenu vieux , pleure de voir ses bras ,
 D'os , de muscles tendus vigoureux assemblage ,
 Tomber , languir sans force , appesantis par l'âge.
 Tu pleures , Tyndaris , et tu crains de te voir ,
 Lorsque ton œil éteint consulte ton miroir :
 Cette Hélène si belle , et deux fois enlevée ,
 Tu la cherches , la vois , et ne l'as point trouvée !
 O vieillesse cruelle ! ô temps , qui dans ton cours
 Ne l'arrêtes jamais , et ravages toujours !
 L'airain s'use , rongé par la dent corrosive :
 La vie est une mort et lente et successive.

(Ovide , trad. de M. DESAINTANGE.)

ARTICLE II.

Sociétés de Paris.

PARIS ! il m'ennuie à la mort ,
 Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice ,
 En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
 Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
 Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
 Trouver à chaque pas des gens insupportables,
 Des flatteurs, des valets, des plaisans détestables,
 Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !....
 Des femmes d'un caprice et d'une fausseté !....
 Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
 Et la grosse gaité de l'épaisse opulence ;
 Tant de petits talens où je n'ai pas de foi ;
 Des réputations on ne sait pas pourquoi ;
 Des protégés si bas ! des protecteurs si bêtes !....
 Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes ;
 Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui ;
 Veiller par air ; enfin , se tuer pour autrui !
 Franchement , des plaisirs , des biens de cette sorte
 Ne sont pas , quand on pense , une chaîne bien forte ;
 Et , pour vous parler vrai , je trouve plus sensé
 Un homme sans projets , dans sa terre fixé ,
 Qui n'est ni complaisant , ni valet de personne ,
 Que tous ces gens brillans qu'on mange , qu'on friponne ,
 Qui , pour vivre à Paris , avec l'air d'être heureux ,
 Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux .

(GRESSET. *Le Méchant.*)

ARTICLE III.

Le Monde.

CLÉON.

Oh bon ! quelle folie ! êtes-vous de ces gens
 Soupçonneux, ombrageux ? Croyez-vous aux méchants ;
 Et réalisez-vous cet être imaginaire ,
 Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire ?
 Pour moi, je n'y crois pas : soit dit sans intérêt ,
 Tout le monde est méchant, et personne ne l'est :
 On reçoit et l'on rend , on est à peu près quitte.
 Parlez-vous des propos ? Comme il n'est ni mérite ,
 Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit ,
 Que rien n'est vrai sur rien , qu'importe ce qu'on dit ;
 Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre :
 L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.
 Je dis ici qu'Eraste est un mauvais plaisant ;
 Eh bien, on dit ailleurs qu'Eraste est amusant.
 Si vous parlez des faits et des tracasseries ,
 Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries ;
 Et si vous attachez du crime à tout cela ,
 Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.
 L'agrément couvre tout , il rend tout légitime.
 Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime ;
 C'est l'ennui : pour le fuir , tous les moyens sont bons.
 Il gagneroit bientôt les meilleures maisons ,
 Si l'on s'aimoit si fort : l'amusement circule
 Par les préventions, les torts, le ridicule.
 Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend :
 Tout est mal , tout est bien , tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes :
 Tout est indifférent pour les âmes sublimes.
 Le plaisir, dites-vous, y gagne : en vérité,
 Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté.
 Ce jargon éternel de la froide ironie,
 L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
 Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin,
 Toujours avec un air qui voudroit être fin,
 Ces indiscretions, ces rapports infidèles,
 Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles,
 Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
 L'image de la haine et la mort du plaisir ?
 Aussi ne voit-on plus où sont ces caractères,
 L'aisance, la franchise et les plaisirs sincères ;
 On est en garde, on doute enfin si l'on rira.
 L'esprit qu'on veut avoir gêne celui qu'on a.
 De la joie et du cœur on perd l'heureux langage
 Pour l'absurde talent d'un triste persiflage :
 Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air ?

(GRESSET. *Le Méchant*, act. IV, sc. VII)

ARTICLE IV.

Le Coin du Feu.

Le foyer, des plaisirs est la source féconde,
 Il fixe doucement notre humeur vagabonde :
 Au retour du printemps, de nos toits échappés,
 Nous portons en tous lieux nos esprits dissipés ;

Le printemps nous disperse , et l'hiver nous rallie.
 Après de nos foyers , notre ame recueillie
 Goûte ce doux commerce à tous les cœurs si cher :
 Oui , l'instinct social est enfant de l'hiver.
 En cercle un même attrait rassemble autour de l'âtre
 La vieillesse contense et l'enfance folâtre.
 Là , courent à la ronde et les propos joyeux ,
 Et la vieille romance , et les aimables jeux :
 Là , se dédommageant de ses longues absences ,
 Chacun vient retrouver ses vieilles connoissances.
 Là , s'épanche le cœur : le plus pénible aveu ,
 Long-temps captif ailleurs , s'échappe au coin du feu.

Comme aux jours fortunés des pénates antiques ,
 Le foyer est le dieu des vertus domestiques.
 Là , reviennent s'unir les parens , les maris
 Qui vivoient séparés sous les mêmes lambris.
 Là , vient se renouer la douce causerie ;
 Chacun en la contant recommence sa vie :
 L'un redit ses combats , un autre son procès ,
 Cet autre ses amours ; d'autres , plus indiscrets ,
 Comme moi d'un ami tentant la patience ,
 De leurs vers nouveau-nés lui font la confidence ;
 Le foyer du talent est aussi le berceau ;
 Là , je vois s'essayer le crayon , le pinceau ,
 Le luth harmonieux , l'industrielle aiguille.
 Tantôt c'est un roman qu'on écoute en famille...

Vous dirai-je ces jeux dont les amusemens
 De la jeunesse oisive occupent les momens ,
 Abrègent la soirée et prolongent la veille ?
 Mais la maternité , de l'œil et de l'oreille ,

Suit leurs joyeux ébats , tempère la gaité ,
 Et la sagesse impose à la témérité.
 Ici , sous des genoux qui se courbent en voûte ,
 Une pantoufle agile , en déguisant sa route ,
 Va , vient , et quelquefois , par son bruit agaçant ,
 Sur le parquet battu se trahit en passant.
 Ailleurs par deux rivaux la raquette empaumée
 Attend , reçoit , renvoie une balle emplumée ,
 Qui , toujours arrivant , et repartant toujours ,
 Par le même chemin recommence son cours.
 Des tablettes ailleurs étalent à la vue
 Des beaux esprits du temps l'innombrable cohue ;
 Et des journaux malins font passer les auteurs
 Des bravo du parterre au rire des lecteurs.

Enfin , au coin du feu , nos aimables couvives
 Vont achever du soir les heures fugitives.
 Autour d'eux sont placés des damiers , des cornets ;
 L'un se plaint d'un échec et l'autre d'un sonnez.
 Tour à tour on querelle , on bénit la fortune ;
 Enfin contre l'hiver tous font cause commune.

Suis-je seul ? je me plais encore au coin du feu.
 De nourrir mon brasier mes mains se font un jeu ;
 J'agace mes tisons ; mon adroit artifice
 Reconstruit de mon feu l'élégant édifice :
 J'éloigne , je rapproche , et du hêtre brûlant
 Je corrige le feu trop rapide ou trop lent.
 Chaque fois que j'ai pris mes pincettes fidèles ,
 Partent en pétillant des milliers d'étincelles ;
 J'aime à voir s'envoler leurs légers bataillons.
 Que m'importent du nord les fougueux tourbillons ?

La neige , les frimas qu'un froid piquant resserre ,
 En vain sifflent dans l'air , en vain battent la terre .
 Quel plaisir , entouré d'un double paravent ,
 D'écouter la tempête et d'insulter au vent !
 Qu'il est doux , à l'abri du toit qui me protège ,
 De voir à gros flocons s'amonceler la neige !
 Leur vue à mon foyer prête un nouvel appas :
 L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas .
 Mon cœur devient-il triste et ma tête pesante ,
 Eh bien , pour ranimer ma gaité languissante ,
 La fève de Moka , la feuille de Canton
 Vont verser leur nectar dans l'émail du Japon :
 Dans l'airain échauffé déjà l'onde frissonne ;
 Bientôt le thé doré jaunit l'eau qui bouillonne ,
 Ou des grains du Levant je goûte le parfum .
 Point d'ennuyeux causeur , de témoin importun ;
 Lui seul , de ma maison exacte sentinelle ,
 Mon chien , ami constant et compagnon fidèle ,
 Prend à mes pieds sa part de la douce chaleur .
 Et toi , charme divin de l'esprit et du cœur ,
 Imagination ! de tes vagues chimères
 Fais passer devant moi les figures légères .
 A tes songes brillans que j'aime à me livrer !
 Dans ce brasier ardent qui va le dévorer ,
 Par toi , ce chêne en feu nourrit ma rêverie ;
 Quelles mains l'ont planté ? quel sol fut sa patrie !
 Sur les monts escarpés bravoit-il l'aquilon ?
 Bordoit-il le ruisseau ? paroît-il le vallon ?
 Peut-être il embellit la colline que j'aime ,
 Peut-être sous son ombre ai-je rêvé moi-même .

Tout à coup je l'anime ; à son front verdoyant ,
 Je rends de ses rameaux le panache ondoyant ,
 Ses guirlandes de fleurs , ses touffes de feuillage ,
 Et les tendres secrets que voila son ombrage.
 Tantôt , environné d'auteurs que je chéris ,
 Je prends , quitte et reprends mes livres favoris ;
 A leur feu tout à coup ma verve se rallume ,
 Soudain sur le papier je laisse errer ma plume ,
 Et goûte , retiré dans mon heureux réduit ,
 L'étude , le repos , le silence et la nuit.
 Tantôt , prenant en main l'écran géographique ,
 D'Amérique en Asie , et d'Europe en Afrique ,
 Avec Cook et Forster , dans cet espace étroit ,
 Je cours plus d'une mer , franchis plus d'un détroit ,
 Chemine sur la terre , et navigue sur l'onde ,
 Et fais , dans mon fauteuil , le voyage du monde .

(DELILLE. *Les trois Règnes* , chant I^{er} .)

ARTICLE V.

La Tempête.

EOLE , du revers de son sceptre divin ,
 Du mont frappe les flancs : ils s'ouvrent , et soulain
 En tourbillons bruyans l'essaim fougueux s'élançe ,
 Trouble l'air , sur les eaux fond avec violence ;
 Le rapide zéphyr , et les fiers aigilons ,
 Et les vents de l'Afrique , en naufrages séconds ,
 Tous bouleversent l'onde , et des mers turbulentes
 Roulent les vastes flots sur leurs rives tremblantes .

On entend des nochers les tristes hurlemens,
 Et des câbles froissés les affreux sifflemens ;
 Sur la face des eaux s'étend la nuit profonde ;
 Le jour fuit , l'éclair brille , et le tonnerre gronde ;
 Et la terre et le ciel , et la foudre et les flots ,
 Tout présente la mort aux pâles matelots.

Enée , à cet aspect , frissonne d'épouvante.
 Levant au ciel ses yeux et sa voix suppliante :
 « Heureux , trois fois heureux , ô vous qui sous nos tours ,
 Aux yeux de vos parens terminâtes vos jours !
 O des Grecs le plus brave et le plus formidable ,
 Fils de Tydée , hélas ! sous ton bras redoutable ,
 Dans les champs d'Ilion , les armes à la main ,
 Que n'ai-je pu finir mon malheureux destin !
 Dans ces champs où d'Achille Hector devint la proie ,
 Où le grand Sarpédon périt aux yeux de Troie ,
 Où le Xanthe effrayé roule encor dans ses flots
 Les casques et les dards , et les corps des héros ! »

Il dit : l'orage affreux , qu'anime encor Borée ,
 Siffle et frappe la voile à grand bruit déchirée ;
 Les rames en éclats échappent au rameur ;
 Le vaisseau tourne au gré des vagues en fureur ,
 Et présente le flanc au flot qui le tourmente.

Soudain amoncelée en montagne écumante ,
 L'onde bondit : les uns sur la cime des flots
 Demeurent suspendus ; d'autres , au fond des eaux ,
 Roulent , épouvantés de découvrir la terre.
 Aux sables bouillonnans l'onde livre la guerre.
 Par le fougueux autan rapidement poussés ,
 Contre de vastes rocs trois vaisseaux sont lancés ;

Trois autres par l'Eurus, ô spectacle effroyable !
 Sont jetés, enfoncés, enchainés dans le sable ;
 Oronte, sur le sien, tel qu'un mont escarpé,
 Voit fondre un large flot : par sa chute frappé,
 Le pilote tremblant, et la tête baissée,
 Suit le flot qui retombe ; et l'onde courroucée
 Trois fois sur le vaisseau s'élançe à gros bouillons,
 L'enveloppe trois fois de ses noirs tourbillons ;
 Et cédant sous leur poids à la vague qui gronde,
 La nef tourne, s'abîme et disparoît sous l'onde.
 Son mât seul un instant se montre à nos regards.

Alors s'offrent au loin, confusément épars,
 Nos armes, nos débris, notre antique opulence,
 Et quelques malheureux sur un abîme immense.
 Déjà d'Ilionée et du vaillant Abas
 L'eau brise le tillac, le vent courbe les mâts ;
 Déjà du vieil Alèthe et du fidèle Achate
 Le vaisseau fatigué s'ouvre, se brise, éclate.
 Et les torrens vainqueurs entrent de tous côtés.

(DELILLE. *Énéide*, liv. I^{er}.)

ARTICLE VI.

La Campagne après une pluie de mai.

NAISSEZ, brillantes fleurs, sur ces vastes guérets,
 Couronnez ces vergers, égayez ces forêts ;
 Réjouissez les sens et parez la jeunesse,
 En donnant les plaisirs, promettez la richesse.
 Tempère, astre du jour, le feu de tes rayons,
 Ne brûle pas ces bords que tu rendis féconds ;

Sans dissiper leurs eaux échauffe les nuages ;
Et que la douce ondée arrose nos rivages.

Ah ! Doris, c'est alors qu'il faut voir le printemps.
Hâtons-nous, quittons tout : les vieillards, les enfans,
Pour voir tomber des cieus la vapeur printannière,
Sont déjà rassemblés au seuil de leur chaumière.
Hélas ! ils ont tremblé que l'excès des chaleurs
Ne consumât les fruits desséchés sous les fleurs,
Ne flétrit dans les prés l'herbe qui vient de naître,
Et ne retint caché l'épi qui veut paroître.

Mais ils ont vu pâlir le disque du soleil ;
Cet astre, en s'élevant de l'orient vermeil,
Se montre environné d'une vapeur légère,
Qui monte dans les cieus, s'étend sur l'hémisphère,
Et sans troubler les airs répand l'obscurité.
Le feuillage du saule est à peine agité,
Et les foibles roscaux ne courbent point leurs têtes.
On n'entend point ces bruits précurseurs des tempêtes ;
Les troupeaux sans frayeur s'écartent des hameaux,
Et l'oiseau dans les bois chante sous les rameaux.

La nue enfin s'abaisse, et sur les champs paisibles
Distille sa rosée en gouttes insensibles :
Je ne vois point les flots de sa chute ébranlés ;
Ni leur sein sillonné de cercles redoublés ;
A peine je l'entends dans le bois solitaire
Tomber de feuille en feuille et couler sur la terre.
Jusqu'à la fin du jour la tranquille vapeur,
Sur les champs ranimés dépose la fraîcheur,
Le soleil au couchant dore enfin nos rivages,
Et sème de rubis le contour des nuages ;

La campagne étincelle; un cercle radieux,
Tracé dans l'air humide, unit la terre aux cieux.

Mais bientôt les vapeurs où brilloit la lumière,
Suivent le globe ardent qui finit sa carrière.
La nuit, qui sur son char s'élève au firmament,
Amène le repos, suspend le mouvement;
Et le bruit foible et doux du zéphir et de l'onde,
Se fait entendre seul dans le calme du monde.
Ce murmure assoupit les sens du labourer;
Les spectacles du jour ont réjoui son cœur;
Il a vu sur ses champs descendre l'abondance;
Et des songes flatteurs, enfans de l'espérance,
Lui rendent les plaisirs qu'interrompt son sommeil.
Mais quels brillans tableaux étonnent son réveil!
Quel éclat! quels parfums, quels changemens rapides!
L'épi s'est élancé de ses tuyaux humides:
Les arbustes des champs, tous les arbres féconds
Opposent leurs couleurs aux couleurs des gazons;
Et leur tige, à travers la blancheur la plus pure,
Laisse de son feuillage échapper la verdure.
O que l'homme est heureux! qu'il doit être content
Des beautés qu'il admire et des biens qu'il attend!

(S. LAMBERT. *Poème des Saisons.*)

ARTICLE VII.

Le Printemps.

DÉJÀ les nuits d'hiver, moins tristes et moins sombres,
Par degré de la terre ont éloigné leurs ombres,

Et l'astre des saisons, marchant d'un pas égal,
 Rend au jour moins tardif son éclat matinal.
 Avril a réveillé l'aurore paresseuse ;
 Et les enfans du nord , dans leur fuite orageuse ,
 Sur la cime des monts ont porté les frimas.
 Le beau soleil de mai , levé sur nos climats ,
 Féconde les sillons , rajeunit les bocages ,
 Et de l'hiver oisif affranchit ces rivages.
 La sève , emprisonnée en ses étroits canaux ,
 S'élève , se déploie , et s'allonge en rameaux ;
 La colline a repris sa robe de verdure ;
 J'y cherche le ruisseau dont j'entends le murmure ;
 Dans ces buissons épais , sous ces arbres touffus ,
 J'écoute les oiseaux , mais je ne les vois plus.
 Des pâles peupliers la famille nombreuse ,
 Le saule ami de l'onde , et la ronce épineuse ,
 Croissent au bord du fleuve en longs groupes rangés.
 Dans leur feuillage épais les zéphyrus engagés
 Soulèvent les rameaux ; et leur troupe captive
 D'un doux frémissement fait retentir la rive.
 Le serpolet fleurit sur les monts odorans ;
 Le jardin voit blanchir le lis , roi du printemps ;
 L'or brillant du genêt couvre l'humble bruyère ,
 Le pavot dans les champs lève sa tête altière ;
 L'épi cher à Cérès , sur sa tige élançé ,
 Cache l'or des moissons dans son sein hérissé ;
 Et l'aimable Espérance , à la terre rendue ,
 Sur un trône de fleurs , du ciel est descendue.
 Dans un humble tissu long-temps emprisonné ,
 Insecte parvenu , de lui-même étonné ,

L'agile papillon , de son aile brillante,
 Courtise chaque fleur , caresse chaque plante ;
 De jardin en jardin , de verger en verger ,
 L'abeille en bourdonnant poursuit son vol léger ;
 Zéphyr , pour ranimer la fleur qui vient d'éclorre ,
 Va dérober au ciel les larmes de l'aurore ;
 Il vole vers la rose , et dépose en son sein
 La fraîcheur de la nuit , les parfums du matin .
 Le soleil , élevant sa tête radieuse ,
 Jette un regard d'amour sur la terre amoureuse ;
 Et du fond des bosquets un hymne universel
 S'élève dans les airs , et monte jusqu'au ciel .
 L'Amour donne la vie à ces beaux paysages .
 Pour construire leurs nids , les hôtes des bocages
 Vont chercher dans les prés , dans les cours des hameaux ,
 Les débris des gazons , la laine des troupeaux .
 L'un a placé son nid sous la verte fougère ;
 D'autres , au tronc mousseux , à la branche légère
 Ont confié l'espoir d'un mutuel amour :
 Les passereaux ardents , dès le lever du jour
 Font retentir les toits de la grange bruyante ;
 Le pinson remplit l'air de sa voix éclatante ;
 La colombe attendrit les échos des forêts ;
 Le merle des taillis cherche l'ombrage épais ;
 Le timide bouvreuil , la sensible fauvette ,
 Sous la blanche aubépine ont choisi leur retraite ;
 Et les chênes des bois offrent à l'aigle altier
 De leurs rameaux touffus l'asile hospitalier .

(MICHAUD. *Le Printemps d'un Proscrit*, ch. 1^{er}.)

La Vendange.

Ces voiles suspendus qui cachent à la terre
 Le ciel qui la couronne et l'astre qui l'éclaire,
 Préparent les mortels au retour des frimas.
 Si le soleil encor se montre à nos climats,
 Il n'arme plus de feux les rayons qu'il nous lance;
 La nature, à grands pas, marche à sa décadence.

Mais la feuille, en tombant, du pampre dépouillé
 Découvre le raisin, de rubis émaillé;
 De l'ambre le plus pur la treille est colorée;
 Les celliers sont ouverts, la cuve est réparée.
 Boisson digne des dieux, jus brillant et vermeil,
 Doux extrait de la sève et des feux du soleil,
 Source de nos plaisirs, délices de la terre,
 Viens dissiper l'ennui qui me livre la guerre,
 Et donne-moi du moins le bonheur d'un moment!

Bacchus, dieu des festins, père de l'enjouement,
 C'est toi qui répandis sur les monts du Bosphore
 Les pampres enlevés aux portes de l'aurore:
 Tu couvris de raisins les rochers de Lesbos;
 Ta liqueur inspira les muses, les héros,
 Et ton culte polit la Grèce encor sauvage.

C'est toi qui des Gaulois enflammois le courage,
 Quand ce peuple vainqueur, du haut des Apennins,
 Vint sous leurs toits fumans écraser les Romains.
 Il vouloit de tes dons enrichir sa patrie;
 Et, le front couronné des pampres d'Hespérie,

Ivre de vin , de joie , il repassa les monts.
 Les vallons répétoient ses cris et ses chansons ,
 Et les thyrses guidoient sa marche triomphante.
 La Gaule à ton nectar dut sa gaité brillante ,
 Le charme des festins et le sel des bons mots ,
 L'art d'écarter les soins , et d'oublier les maux .

Mais déjà vers la vigne un grand peuple s'avance ;
 Il s'y déploie en ordre , et le travail commence :
 Le vieillard que conduit l'espoir du vin nouveau ,
 Arrivé plein de joie au penchant du coteau ,
 Y voit l'heureux Lindor et Lisette charmée
 Trancher au même cep la grappe parfumée ;
 Il chante leurs amours et le dieu des raisins .
 Une troupe à leurs voix répond des monts voisins :
 Plus loin le tambourin , le fifre et la trompette
 Font entendre des airs que le vallon répète .
 Cependant les chansons , les cris du vendangeur
 Fixent sur le coteau les regards du chasseur .
 Mais le travail s'avance , et les grappes vermeilles
 S'élevant en monceau dans de vastes corbeilles ,
 Colin , le corps penché sur ses genoux tremblans ,
 De la vigne au cellier les transporte à pas lents :
 Une foule d'enfans autour de lui s'empresse ,
 Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse .
 Tandis que le raisin sous la poutre est placé ,
 Qu'un jus brillant et pur dans la cuve est lancé ,
 Que d'avidés buveurs y plongent la fougère ,
 Où monte en pétillant une mousse légère ,
 Sur les monts du couchant tombe l'astre du jour .
 Le peuple se rassemble , il hâte son retour ;

Il arrive, ô Bacchus! en chantant tes louanges,
 Il danse autour du char qui porte les vendanges ;
 Ce char est couronné de fleurs et de rameaux ,
 Et la grappe en festons pend au front des taureaux.
 Le plaisir turbulent , la joie immodérée ,
 Des heureux vendangeurs terminent la soirée ;
 Ils sont tous contents d'eux , du sort et des humains.
 Des rivaux réunis un verre arme les mains :
 Bacchus a suspendu la haine et la vengeance ;
 Il fait régner l'amour , et répand l'indulgence.
 Deux vieillards attendris se tiennent embrassés ;
 Tous deux laissent tomber des mots embarrassés ;
 Dans leurs yeux entr'ouverts brillent d'humides flammes :
 Ils font de vains efforts pour épancher leurs âmes ,
 Et , pleins des sentimens qu'ils voudroient exprimer ,
 Tous deux , en bégayant , se jurent de s'aimer.
 Grégoire à Mathurine alloit porter son verre ;
 Sous ses pas incertains il sent trembler la terre ;
 Il a vu les lambris et le toit s'ébranler.
 La table qu'il embrasse est prête à s'écrouler ;
 Il tombe , il la renverse , et la cruche brisée
 Se disperse en éclats sur la terre arrosée :
 On se lève en tumulte , on part , et les buveurs
 Font retentir au loin leurs chants et leurs clameurs.

(SAINT-LAMBERT. *Les Saisons.*)

ARTICLE IX.

La Chasse du Cerf.

Du cor bruyant j'entends déjà les sons ;
 L'ardent coursier déjà sent tressaillir ses veines ,
 Bat du pied , mord le frein , sollicite les rênes.

A ces apprêts de guerre , au bruit des combattans ,
 Le cerf frémit , s'étonne , et balance long-temps.
 Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide ?
 Doit-il leur opposer son audace intrépide ?
 De son front menaçant , ou de ses pieds légers ,
 A qui se fiera-t-il dans ces pressans dangers !
 Il hésite long-temps : la peur enfin l'emporte ;
 Il part , il court , il vole : un moment le transporte
 Bien loin de la forêt , et des chiens et du cor.
 Le coursier libre enfin s'élance et prend l'essor ;
 Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête ,
 Se penche sur ses crins , se suspend sur sa tête.
 Il perce les taillis , il rase les sillons ,
 Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.

Cependant le cerf vole , et les chiens sur sa voie
 Suivent ces corps légers que le vent leur envoie ;
 Partout où sont ses pas sur le sable imprimés ,
 Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés :
 Alors le cerf tremblant , de son pied qui les guide
 Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.
 Poursuivi , fugitif , entouré d'ennemis ,
 Enfin dans son malheur il songe à ses amis.
 Jadis de la forêt dominateur superbe ,
 S'il rencontre des cerfs errans en paix sur l'herbe ,
 Il vient au milieu d'eux humiliant son front ,
 Leur confier sa vie et cacher son affront.

Mais , hélas ! chacun fuit sa présence importune ,
 Et la contagion de sa triste fortune :
 Tel un flatteur délaisse un prince infortuné.
 Banni par eux , il fuit , il erre abandonné ;

Il revoit ces grands bois si chers à sa mémoire,
 Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
 Quand les bois, les rochers, les antres d'alentour,
 Répondoient à ses cris et de guerre et d'amour,
 Et qu'en sultan superbe à ses jeunes maîtresses
 Sa noble volupté partageoit ses caresses :
 Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.
 C'est en vain qu'à ses maux prêtant un noble appui,
 D'un cerf tout jeune encor la confiante audace
 Succède à ses dangers et s'élançe à sa place.
 Par les chiens vétérans le piège est éventé.

Du son lointain des cors bientôt épouvanté,
 Il part, rase la terre, ou, vieilli dans la feinte,
 De ses pas, en sautant, il interrompt l'empreinte ;
 Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,
 Veille et promène au loin ses regards effrayés,
 S'éloigne, redescend, croise et confond sa route.
 Quelquefois il s'arrête, il regarde, il écoute ;
 Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts
 Déjà l'affreux concert le frappe de plus près.
 Il part encor, s'épuise encore en ruses vaines.
 Mais déjà la terreur court dans toutes ses veines.
 Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,
 Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort.
 Alors, las de traîner sa course vagabonde,
 De la terre infidèle il s'élançe dans l'onde,
 Et change d'élément sans changer de destin.
 Avide, et réclamant son barbare festin,
 Bientôt vole après lui, de sueur dégouttante,
 Brûlante de fureur et de soif haletante,

La meute aux cris aigus , aux yeux étincelans,
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlans ;
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent :
C'est de sang qu'ils ont soif , c'est du sang qu'ils demandent.

Alors , désespéré , sans amis , sans secours ,
A la fureur enfin sa foiblesse a recours.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes ?
Et que n'a-t-il plutôt , écoutant sa valeur ,
Par un noble combat illustré son malheur ?
Mais enfin , las de perdre une inutile adresse ,
Terrible , il se ranime , il s'élançe , il se dresse ,
Soutient seul mille assauts ; son généreux courroux
Réserve aux plus vaillans les plus terribles coups.
Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent ;
Leurs morsures , leurs cris , leur rage se confondent.
Il lutte , il frappe encore : efforts infructueux !
Hélas ! que lui servit son port majestueux ,
Et sa taille élégante , et ses rameaux superbes ,
Et ses pieds qui voloient sur la pointe des herbes !
Il chancelle , il succombe , et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs.

(DELILLE. *Géorgiques françaises.*)

ARTICLE X.

La Tendresse maternelle.

Avec notre existence ,
De la femme pour nous le dévouement commence.
C'est elle qui , neuf mois , dans ses flancs douloureux ,
Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux ,

Et , sur un lit cruel long-temps évanouie ,
 Mourante le dépose aux portes de la vie.
 C'est elle qui , vouée à cet être nouveau ,
 Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
 Quels tendres soins ! Dort-il ? attentive , elle chasse
 L'insecte dont le vol ou le bruit le menace ;
 Elle semble défendre au réveil d'approcher.

La nuit même d'un fils ne peut la détacher ;
 Son oreille de l'ombre écoute le silence ;
 Ou , si Morphée endort sa tendre vigilance ,
 Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis ,
 Elle vole , inquiète , au berceau de son fils ;
 Dans le sommeil long-temps le contemple immobile ,
 Et rentre dans sa couche , à peine encor tranquille.
 S'éveille-t-il ? son sein , à l'instant présenté ,
 Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
 Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême ?
 Elle vit dans son fils , et non plus dans soi-même ,
 Et se montre , aux regards d'un époux éperdu ,
 Belle de son enfant à son sein suspendu.
 Oui , ce fruit de l'hymen , ce trésor d'une mère ,
 Même à ses propres yeux est sa beauté première.

Voyez la jeune Isaure , éclatante d'attraits ;
 Sur un enfant chéri , l'image de ses traits ,
 Fond soudain ce fléau qui , prolongeant sa rage ,
 Grave au front des humains un éternel outrage.
 D'un mal contagieux tout fuit épouvanté ;
 Isaure sans effroi brave un air infecté.
 Près de ce fils chéri elle veille assidue.
 Mais le poison s'étend et menace sa vue :

Il faut , pour écarter un péril trop certain ,
 Qu'une bouche fidèle aspire le venin.
 Une mère ose tout ; Isaure est déjà prête ;
 Ses charmes , son époux , ses jours , rien ne l'arrête :
 D'une lèvre obstinée , elle presse ces yeux
 Que ferme un voile impur à la clarté des cieus ;
 Et d'un fils , par degrés , dégageant la paupière ,
 Une seconde fois lui donne la lumière.
 Un père a-t-il pour nous de si généreux soins ?

Bientôt d'autres bontés suivent d'autres besoins :
 L'enfant , de jour en jour , avance dans la vie ;
 Et , comme les aiglons , qui , cédant à l'envie
 De mesurer les cieus dans leur premier essor ,
 Exercent près du nid leur aile foible encor ,
 Doucement soutenu sur ses mains chancelantes ,
 Il commence l'essai de ses forces naissantes.
 Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras ,
 Dans leur débile effort , aide ses premiers pas ;
 Elle suit la lenteur de sa marche timide ;
 Elle fut sa nourrice , elle devient son guide ;
 Elle devient son maître au moment où sa voix
 Bégaye à peine un nom qu'il entendit cent fois :
 MA MÈRE est le premier qu'elle l'enseigne à dire.
 Elle est son maître encor dès qu'il s'essaie à lire ;
 Elle épèle avec lui dans un court entretien ,
 Et redevient enfant pour instruire le sien.
 D'autres guident bientôt sa foible intelligence ;
 Leur dureté punit sa moindre négligence.
 Quelle est l'âme où son cœur épanche ses tourmens ?
 Quel appui cherche-t-il contre les châtimens ?

Sa mère ! elle lui prête une sûre défense ,
 Calme ses maux légers , grands chagrins de l'enfance ;
 Et , sensible à ses pleurs , prompte à les essuyer ,
 Lui donne les hochets qui les font oublier .

(LEGOUVÉ. *Mérite des Femmes.*)

ARTICLE XI.

L'Apollon du Belvédère :

O prodige ! long-temps dans sa masse grossière ,
 Un vil bloc enferma le dieu de la lumière .
 L'art commande , et d'un marbre Apollon est sorti ;
 Son œil a vu le monstre , et le trait est parti ;
 Son arc frémit encore entre ses mains divines :
 Un courroux dédaigneux a gonflé ses narines ;
 Avec ses yeux perçans , devant qui l'avenir ,
 Le passé , le présent , viennent se réunir ,
 Du haut de sa victoire il regarde sa proie ,
 Et rayonne d'orgueil , de jeunesse et de joie .
 Chez lui rien n'est mortel : avec la majesté
 Son air aérien joint la légèreté ;
 A peine sur la terre il imprime sa trace ;
 Ses cheveux sur son front sont noués avec grâce .
 D'un tout harmonieux j'admire les accords ;
 L'œil avec volupté glisse sur ce beau corps .
 A son premier aspect , je m'arrête , je rêve ;
 Sans m'en apercevoir , ma tête se relève ,
 Mon maintien s'ennoblit . Sans temple , sans autels ,
 Son air commande encor l'hommage des mortels ;

Et, modèle des arts et leur première idole,
Seul il semble survivre au dieu du Capitole.

(DELILLE. *L'Imagination*, ch. v.)

ARTICLE XII.

Le Coq.

AMANT jaloux et monarque intrépide ,
Si d'un rival l'aspect frappoit ses yeux ,
Vous le verriez , athlète furieux ,
Lui déclarer une guerre sanglanté.
Tout son cortège , en une morne attente ,
De ce combat inquiet spectateur ,
Allume encor sa haine et sa valeur.
Triomphe-t-il ? Dieux ! quel transport éclate !
Il fait voler son casque d'écarlate ;
D'un rouge obscur son œil s'est coloré ;
Son bec sanglant proclame la victoire ;
Je vois s'enfler son plumage doré ,
Et chaque plume a tressailli de gloire.
Est-il vaincu ? Muet , abandonné ,
Objet de haine , il court dans la retraite ,
Loin du sérail , en sultan détroné ,
Cacher sa honte et pleurer sa défaite.

(CAMPENON. *Maison des Champs.*)

ARTICLE XIII.

Portrait de Pandore.

L'ART n'avoit point encor , sous un voile jaloux ,
 De la belle Pandore enseveli les charmes.
 L'innocence étoit nue , et l'étoit sans alarmes ;
 Elle s'enveloppoit de sa seule pudeur :
 La beauté n'a rougi qu'en perdant sa candeur ,
 Et près de son berceau pure encore et céleste ,
 Dans la nudité même elle eut un front modeste.
 Pour rendre tant d'appas , l'artiste moins hardi
 D'une main plus légère avoit tout arrondi ;
 D'un pinceau caressant les touches adoucies ,
 Sembloit avoir glissé sur les superficies.
 Le sang qui reflétoit sa pourpre et son éclat
 Coloroit de la peau le tissu délicat.
 Partout d'heureux replis et des formes riantes :
 On voyoit les cheveux de leurs tresses mouvantes ,
 Ombrager , couronner un front calme et serein ;
 Leurs nœuds abandonnés rouloient sur un beau sein.
 Sur deux touffes de lis figurez-vous la rose
 Lorsqu'au lever du jour , timide , demi-close ,
 Et commençant à peine à se développer ,
 Du bouton le plus frais elle va s'échapper.
 Tel est ce sein , ce sein la première parure
 Que reçoit la beauté des mains de la nature.
 Demi-globe enchanteur , dont le double contour
 Palpite et s'embellit *sous la main de l'amour.*

Pour mieux peindre , en un mot , ce sexe qu'on adore ,
 Le goût a rassemblé dans les traits de Pandore
 Ce que mille beautés auroient de plus charmant.
 C'est la grâce naïve unie au sentiment.
 Pandore dans la main de l'époux qui la guide
 Laisse , comme au hasard , tomber sa main timide.
 Sur le cours d'un ruisseau son beau corps est penché ;
 De son humble paupière un regard détaché
 Y suit furtivement l'image quelle admire ;
 A ses propres attraits on la voyoit sourire ,
 Et l'art représenter , par cet *heureux détour* ,
 L'amour propre naissant au berceau de l'amour.

(COLARDEAU.)

ARTICLE XIV.

Le Destin.

LOIN de la sphère où grondent les orages ,
 Loin des soleils , par-delà tous les cieux
 S'est élevé cet édifice affreux ,
 Qui se soutient sur le gouffre des âges.
 D'un triple airain tous les murs sont couverts ,
 Et sur les gonds quand les portes mugissent ,
 Du temple alors les bases retentissent ,
 Le bruit pénètre et s'entend aux enfers.
 Les vœux secrets , les prières , la plainte ,
 Et notre encens , détrempé de nos pleurs ,
 Viennent , hélas ! comme autant de vapeurs ,

Se dissiper autour de cette enceinte.
 Là, tout est sourd à l'accent des douleurs.
 Multipliés en échos formidables,
 Nos cris en vain montent jusqu'à ce lieu ;
 Ces cris perçans et ces voix lamentables
 N'arrivent point aux oreilles de Dieu ;
 A ses regards un bronze incorruptible
 Offre en un point, l'avenir ramassé ;
 L'urne des morts est dans sa main terrible ;
 L'axe des temps pour lui seul est fixé.
 Sous une voûte où l'acier étincelle,
 Est enfoncé le trône du destin ;
 Triste barrière et limite éternelle,
 Inaccessible à tout l'effort humain.
 Morne, immobile, et dans soi recueillie,
 C'est de ce lieu que la nécessité,
 Toujours sévère, et toujours obéie,
 Lève sur nous un sceptre ensanglanté,
 Ouvre l'abîme où disparoit la vie,
 D'un bras de fer courbe le front des rois,
 Tient sous ses pieds la terre assujettie,
 Et dit au temps : exécute mes lois.

(DORAT.)

N. B. Dorat fut peut-être trop loué dans son temps. La plupart des jolis riens qu'il fit alors sont oubliés aujourd'hui. Mais il faut convenir qu'aujourd'hui il est trop rabaisé. On diroit qu'il s'est formé une conspiration contre sa réputation. On lui ôte à la fois l'esprit, le talent, les grâces et la facilité ; et, ce qu'il y a de sin-

gulier , c'est que les conjurés sont des jeunes gens qui se croient poètes , parce qu'ils ont fait deux ou trois méchans opéra comiques , le plus mauvais genre de tous , et dont aucun ne seroit en état de composer une scène de la *Feinte par Amour* , encore moins de faire la description du temple du destin qu'on vient de lire.

ARTICLE XV.

UNE des plus brillantes descriptions que nous puissions offrir à nos lecteurs , est celle du combat de l'aigle et du serpent , extrait d'un poëme de Ciceron , que nous n'avons plus , et dont Macrobe nous a conservé le fragment suivant.

Sic Jovis altisoni subito pennata satelles ,
 Arboris è trunco serpentis saucia morsu
 Subjugat , ipsa seris transfigens unguibus anguem
 Semianimum , et variâ graviter cervice micantem
 Quem se intorquentem lanians , rostroque cruentans ,
 Jam satiata animos , jam duras ulta dolores ,
 Abjicit efflantem et laniatum affligit in undâ.

Traduction.

Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre ,
 Blessé par un serpent élançé de la terre :
 Il s'envole , il entraîne au séjour azuré
 L'ennemi tortueux dont il est entouré ;

Le sang tombe des airs; il déchire, il dévore
 Le reptile acharné qui le combat encore;
 Il le perce, il le tient sous ses ongles vainqueurs,
 Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
 Le monstre en expirant, se débat, se replie,
 Il exhale en poison le reste de sa vie;
 Et l'aigle, tout sanglant, fier et victorieux,
 Le rejette en fureur, et plane dans les cieus (1).

(VOLTAIRE.)

(1) Ces vers sont beaux, mais ils n'ont ni la beauté, ni la précision des vers latins. Nous prendrons de là occasion de remarquer que l'auteur de ces vers latins fut accusé bien injustement par Juvénal de n'en avoir fait que de mauvais; et pour prouver qu'il n'en faisoit que de mauvais, le satirique cita ce vers ridicule,

O fortunatam natam me consule romam!

On croit que ce vers n'a jamais été fait par Ciceron, et que Juvénal étoit jaloux de la gloire de l'orateur romain.

CHAPITRE XIII.

POÉSIE LYRIQUE.

LORSQU'EN Italie on entend un habile improvisateur préluder sur le clavecin, se laisser d'abord remuer les fibres par les vibrations harmoniques de l'instrument ; et quand tous les organes du sentiment et de la pensée sont en mouvement, chanter des vers qu'il improvise sur un sujet donné, s'animer en chantant, accélérer lui-même le mouvement de l'air sur lequel il compose, et produire alors des idées, des images, des sentimens, quelquefois même d'assez longs traits de poésie et d'éloquence, dont il seroit incapable dans un travail plus réfléchi ; tomber, enfin, dans un épuisement pareil à celui de la Pythonisse, on reconnoît l'inspiration et l'enthousiasme des anciens poètes, et l'on est en même temps saisi d'étonnement et de pitié : d'étonnement, en voyant réaliser ce délire poétique, qu'on croyoit fabuleux ; et de pitié, en songeant que ce grand effort de la nature est employé à un jeu frivole, dont tout le succès, pour l'improvisateur, est d'avoir amusé quelques oisifs, sans que des tableaux, des sentimens, des beaux vers qui lui sont échappés, il reste plus de traces que des sons de sa voix.

C'étoit ainsi, sans doute, que s'animoient les poètes lyriques anciens ; mais leur verve étoit plus dignement, plus utilement employée : ils ne s'exposèrent pas au caprice de l'impromptu, ni au défi d'un sujet stérile, ingrat, ou frivole ; ils méditoient leurs chants, ils se donnoient eux-mêmes des sujets graves et sublimes. Ce n'étoit pas un cercle d'oisifs qui excitoit leur enthousiasme, c'étoit une armée au milieu de laquelle, au son des trompettes guerrières, ils chantoient la valeur, l'amour de la patrie, les charmes de la liberté, les présages de la victoire. C'étoit un peuple, au milieu duquel ils célébroient la majesté des lois et l'empire de la vertu. C'étoient des jeux funèbres, où, devant un tombeau chargé de trophées et de lauriers, ils recommandoient à l'avenir la mémoire d'un homme vaillant et juste, qui avoit vécu et qui étoit mort pour son pays. C'étoient des festins, où, assis à côté des rois, ils chantoient les héros, et donnoient à leurs nobles hôtes l'envie d'être célébrés à leur tour par des chants si éloquens. C'étoit, enfin, un temple, où ce chantre sacré sembloit inspiré par les dieux, dont il exaltoit les bienfaits, et dont il faisoit adorer la puissance.

Tels furent Callimaque et Pindare chez les Grecs, Moïse et David chez les Hébreux, Horace chez les Romains, Métastase et Jean-Baptiste Rousseau parmi les modernes.

La plus juste idée que l'on puisse se faire d'un poète lyrique ancien, est celle d'un vertueux enthousiaste qui accouroit, la lyre à la main, ou dans le moment d'une

sédition , pour calmer les esprits , ou dans le moment d'un désastre public , pour rendre l'espérance aux peuples abattus , ou dans le moment d'un succès glorieux , pour en consacrer la mémoire , ou dans une solennité , pour en rehausser la splendeur , ou dans des jeux , pour exciter l'émulation des combattans par des chants promis au vainqueur et qu'ils préféreroient tous au prix de la victoire.

Le poëme lyrique a dégénéré de son institution chez les Romains , et encore plus chez les modernes. On a dit , *je chante* , et on n'a point chanté. On a parlé des accords de la lyre , et on n'avoit point de *lyre*. Aucun poëte , depuis Horace , ne paroît avoir modelé ses odes sur un chant. A l'exception de quelques chansons bachiques ou galantes , qui se rapprochent de l'ode ancienne , parce qu'elles ont été faites réellement dans le délire de l'amour et de la joie , et chantées par le poëte , aucune de nos odes modernes n'est susceptible de chant.

La seule forme qui convienne au chant , parmi nos poëtes lyriques , est celle de nos *cantates*. Mais Rousseau qui en a fait de si belles , n'avoit ni le sentiment , ni l'idée de la poésie chantante. Et sa cantate de *Circé* , qui passe pour la plus susceptible de l'expression musicale , sera l'écueil des compositeurs. Métastase lui seul , dans ses *Oratorio* , a excellé dans ce genre et en a donné des modèles parfaits.

Le rôle d'un poëte lyrique dans l'ancienne Rome et dans toute l'Europe moderne , n'a jamais été que celui d'un comédien. Chez les Grecs ce fut une espèce de ministère public.

Chez eux , la lyre fut d'abord consacrée à la religion , et les vers qu'elle accompagnoit furent le langage des dieux ; mais elle obtint plus de faveur encore , en s'abaissant à louer les hommes.

La Grèce étoit plus idolâtre de ses héros que de ses dieux ; et le poète qui les chantoit le mieux étoit sûr d'enivrer tout un peuple. Si l'on en croit Homère , le plus fidèle peintre des mœurs , la lyre faisoit , à la cour des rois , les délices du festin. Le chantre y étoit révééré comme l'ami des Muses et le favori d'Apollon. Ce qui acheva de rendre cet art imposant , ce fut l'usage qu'en fit la politique , en l'associant avec les lois , pour aider à former les mœurs.

Horace , Malherbes et Rousseau feignoient de chanter sur la lyre ; mais Orphée et Amphion ne feignoient rien quand ils apprivoisoient les peuples , quand ils les rassembloient , quand ils les engageoient à se bâtir des murs et à vivre sous des lois ; Therpandre , pour adoucir les mœurs des Lacédémoniens ; Tyrtée , pour les animer aux combats ; Epiménide , pour calmer les esprits troublés par des remords ; Alcée , pour déclarer la guerre à la tyrannie. Les Grecs disoient que l'harmonie étoit fille de Mars et de Vénus , pour dire qu'elle étoit douée d'une grace et d'une force irrésistible.....

Quoi qu'il en soit , nous comprendrons sous le nom de *poésies lyriques* , les odes , les cantiques , les chœurs et les chansons. L'ode étoit l'hymne , le cantique et la chanson des anciens. Chez nous , ce n'est plus qu'un poème de fantaisie , dont l'objet est de traiter , en vers

plus élevés , plus rapides et plus véhémens , un sujet donné. Réduite quelquefois à un seul mouvement de l'âme, elle n'exprime qu'un tableau agréable ou passionné. Telles sont les odes voluptueuses dont Anacréon et Sapho nous ont laissé des modèles. Un naturel aimable fait l'essence de ce genre....

Le *cantique* est le nom que la poésie lyrique a pris dans les livres saints à l'exception des *psaumes*. Le cantique étoit employé indifféremment à célébrer des événemens heureux et mémorables , ou à déplorer des malheurs. Il prenoit tous les tons de l'ode , et il en est quelquefois le modèle le plus sublime , ou le plus touchant. Tel est , par exemple , le cantique de Moïse , après le passage de la mer Rouge. *Cantemus Domino canticum gloriosum* ; expression sublime des mouvemens de reconnaissance et d'admiration d'un peuple qui , par un prodige inoui , vient d'échapper au glaive de ses ennemis.

La *chanson* n'a point de caractère fixe ; elle prend tour à tour celui de l'épigramme , du madrigal , de l'élegie , de la pastorale et même de l'ode. De tous les peuples du monde le françois est celui qui a le plus et le mieux réussi dans ce genre de poésie. Le plaisir , la galanterie , la gaieté , la vivacité qui caractérisent ce peuple aimable , ont produit des chansons ingénieuses dans tous les genres.

(MARMONTEL.)

ARTICLE PREMIER.

Début d'une ode de Pindare , en l'honneur d'Hieron.

Doux trésor des neufs sœurs , instrument du génie ,
Lyre d'or , qu'Apollon anime sous ses doigts ,
Mère des plaisirs purs , mère de l'harmonie ,
Lyre , soutiens ma voix.

Tu présides au chant , tu gouvernes la danse ;
Tout le chœur attentif et docile à tes sons ,
Soumet au mouvement marqués par ta cadence
Ses pas et ses chansons.

L'Olympe en est ému , Jupiter est sensible ,
Il éteint les carreaux qu'alluma son courroux ,
Il sourit aux mortels , et son aigle terrible
S'endort à ses genoux.

Il dort , il est vaincu ! ses paupières pressées
D'une humide vapeur se couvrent mollement ;
Il dort , et sur son dos ses ailes abaissées
Tombent languissamment.

Tu fléchis des combats l'arbitre sanguinaire ;
Ses traits ensanglantés échappent de ses mains.
Il dépose le glaive , et promet à la terre
Des jours purs et sereins.

O lyre d'Apollon , puissance enchanteresse !
Tu soumets tour à tour et la terre et les cieux.

Qui n'aime point les arts, les muses, la sagesse
Est ennemi des dieux.

Tel est ce fier géant, dont la rage étouffée,
D'un rugissement sourd épouvante l'enfer,
Ce superbe Titan, ce monstrueux Typhée
Qu'a puni Jupiter.

Le tonnerre frappa ses cent têtes difformes.
Sous l'Etna qui l'accable il veut briser ses fers ;
L'Etna s'ébranle, s'ouvre, et des rochers énormes
Vont rouler dans les mers.

Ce reptile effroyable, enchaîné dans le gouffre,
Et portant dans son sein une source de feux,
Vomit des tourbillons et de flamme et de soufre ;
Qui montent vers les cieus.

Qui pourra s'approcher de ces rives brûlantes ?
Qui ne frémira pas de ces grands châtimens,
Des tourmens de Typhée, et des roches perçantes
Qui déchirent ses flancs ?

J'adore, ô Jupiter, ta puissance et ta gloire,
Tu règnes sur l'Etna, sur ces fameux remparts
Elevés par ce roi qu'a nommé la victoire,
Dans la lice des chars.

Hieron est vainqueur, son nom s'est fait entendre, etc.

(Traduction de M. LA HARPE.)

ARTICLE II.

Fragment du Cantique d'Ezéchias.

Dixi in dimidio dierum meorum , etc.

J'AI vu mes tristes journées
 Décliner vers leur penchant ;
 Au midi de mes années
 Je touchois à mon couchant.
 La mort déployant ses ailes,
 Couvroit d'ombres éternelles
 La clarté dont je jouis ;
 Et dans cette nuit funeste
 Je cherchois en vain le reste
 De mes jours évanouis

.....
 |
 > &

Ainsi de cris et d'alarmes
 Mon mal sembloit se nourrir,
 Et mes yeux noyés de larmes
 Étoient lassés de s'ouvrir.
 Je disois à la nuit sombre :
 O nuit ! tu vas dans ton ombre
 M'ensevelir pour toujours.
 Je redisois à l'aurore :
 Le jour que tu fais éclore
 Est le dernier de mes jours.

(Traduit par J.-B. ROUSSEAU.)

ARTICLE III.

Chœur d'Athalie:

LE CHŒUR.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Qu'on l'adore, ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais !
Son empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposeroit silence,
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance ;
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

LE CHŒUR.

Tout l'univers, etc.

UNE VOIX.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
Il fait naître et mûrir les fruits ;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil , d'animer la nature ,
Et la lumière est un don de ses mains.
Mais sa loi sainte , sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinäï ! conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé ,
Quand sur ton sommet enflammé ,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs ,
Ces torrens de fumée , et ce bruit dans les airs ,
Ces trompettes et ce tonnerre.
Venoit-il renverser l'ordre des élémens ?
Sur ses antiques fondemens
Venoit-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE.

Il venoit révéler aux enfans des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle.
Il venoit à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

(RACINE. *Athalie.*)

Preuves physiques de l'existence de Dieu.

Fragment du psaume 18 : *Cœli enarrant*, etc.

LES cieux instruisent la terre
 A révérer leur auteur ,
 Tout ce que leur globe enserre
 Célèbre un Dieu créateur.
 Quel plus sublime cantique ,
 Que ce concert magnifique
 De tous les célestes corps !
 Quelle grandeur infinie ,
 Quelle divine harmonie
 Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle
 Tout parle , tout nous instruit :
 Le jour au jour la révèle ,
 La nuit l'annonce à la nuit.
 Ce grand et superbe ouvrage
 N'est point pour l'homme un langage
 Obscur et mystérieux :
 Son admirable structure
 Est la voix de la nature
 Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
 Il a placé de ses mains

Ce soleil qui dans sa route
 Eclaire tous les humains.
 Environné de lumière ,
 Cet astre ouvre sa carrière
 Comme un époux glorieux
 Qui, dès l'aube matinale ,
 De sa couche nuptiale
 Sort brillant et radieux.

L'univers à sa présence
 Semble sortir du néant.
 Il prend sa course, il s'avance ,
 Comme un superbe géant.
 Bientôt sa marche féconde
 Embrasse le tour du monde
 Dans le cercle qu'il décrit ;
 Et par sa chaleur puissante
 La nature languissante
 Se ranime et se nourrit.

(Trad. par J.-B. ROUSSEAU.)

ARTICLE V.

La Mort de J.-B. Rousseau.

(Extrait d'une Ode de M. Le Franc de Pompignan.)

D'UNE brillante et triste vie
 Rousseau quitte aujourd'hui les fers ;
 Et loin du ciel de sa patrie
 La mort termine ses revers.
 D'où ses maux prirent-ils leur source ?

Quelles épines dans sa course
Etouffoient les fleurs sous ses pas ?
Quels ennuis ! quelle vie errante !
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats !

Jusques à quand , mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur ?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur !
Implacable dans ma colère ,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé ;
Il se relève , je succombe ,
Et moi-même à ses pieds je tombe ,
Frappé du trait que j'ai lancé.

Du sein des ombres éternelles,
S'élevant au trône des Dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine
Et les injustices du sort ?
Le temps à peine les consomme ;
Et, quoi que fasse le grand homme,
Il n'est grand homme qu'à sa mort.

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitans des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.

Cris impuissans, fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Pousoient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versoit des torrens de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs (1).

(LE FRANC DE POMPIGNAN.)

ARTICLE VI.

Circé.

Cantate.

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux,
Pleuroit sa funeste aventure.
Là ses yeux errans sur les flots,
D'Ulysse fugitif sembloient suivre la trace ;
Elle croit voir encor son volage héros ;
Et cette illusion, soulageant sa disgrâce,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots.

Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas !
Tourne un moment tes yeux sur ces climats ;
Et si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

(1) J.-B. Rousseau, lui-même, n'a rien fait de plus beau que cette dernière strophe.

Ce triste cœur devenu ta victime
 Chérit encor l'amour qui l'a surpris ;
 Amour fatal ! ta haine en est le prix :
 Tant de tendresse , ô dieux ! est-elle un crime ,
 Pour mériter de si cruels mépris ?
 Cruel auteur des troubles , etc.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare,
 Mais bientôt de son art déployant les secours ,
 Pour rappeler l'objet de ses tristes amours
 Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare ,
 Les Parques , Némésis , Cerbère , Phlégéon ,
 Et l'inflexible Hécate , et l'horrible Alecton.
 Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume ,
 La foudre dévorante aussitôt le consume.
 Mille noires vapeurs obscurcissent le jour ,
 Les astres de la nuit interrompent leur course ,
 Les fleuves étonnés remontent vers leur source ,
 Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
 Trouble les enfers ;
 Un bruit formidable
 Gronde dans les airs ;
 Un voile effroyable
 Couvre l'univers.
 La terre tremblante
 Frémit de terreur (1) ;

(1) *La terre tremblante qui frémit de terreur*, est un vrai pléonasmе. Le respect que nous devons à J.-B. Rousseau, et que nous lui portons très-sincèrement, ne doit pas nous aveugler sur ses fautes.

L'onde turbulente
Mugit de fureur ;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres.
Les mânes effrayés quittent leurs monumens ;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens ,
Et les vents , échappés de leurs cavernes sombres ,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.
Inutiles efforts ! Amante infortunée ,
D'un dieu plus fort que toi dépend ta destinée !
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas ,
Des enfers déchaînés allumer la colère ;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime ;
L'amour est jaloux de ses droits.
Il ne dépend que de lui-même ,
On ne l'obtient que par son choix.
Tout reconnoît sa loi suprême ,
Lui seul ne connoît point de lois.

Dans les champs , que l'hiver désole ,
Flore vient rétablir sa cour.
L'Acyon fuit devant Eole ;
Eole le fuit à son tour.
Mais sitôt que l'amour s'envole ,
Il ne connoît plus de retour.

(J.-B. ROUSSEAU.)

ARTICLE VII.

La rose.

Ode anacréontique.

TENDRE fruit des pleurs de l'aurore,
Objet des baisers du zéphyr,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir !

Que dis-je , hélas ! diffère encore ,
Diffère un moment de t'ouvrir :
L'instant qui doit te faire éclore
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle
Qui doit subir la même loi :
Rose , tu dois briller comme elle ;
Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse ,
Viens la parer de tes couleurs :
Tu dois être la plus heureuse
Comme la plus belle des fleurs.

Va , meurs sur le sein de Thémire ,
Qu'il soit ton trône et ton tombeau.
Jaloux de ton sort , je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Tu verras quelque jour peut-être
L'asile où tu dois pénétrer.

Un soupir t'y fera renaître ,
Si Thémire peut soupiner.

L'amour aura soin de t'instruire
Du côté que tu dois pencher :
Eclate à ses yeux sans leur nuire ,
Pare son sein sans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler ton repos ,
Emporte avec toi ma vengeance ,
Garde une épine à mes rivaux.

(GENTIL BERNARD.)

ARTICLE VIII.

La Chanson.

Pour électriser à la fois
Amant, guerrier, poète,
Et pour célébrer leurs exploits
Naquit la chansonnette :
Elle est tour à tour
L'accent de l'amour,
Le signal de la gloire,
L'appel du désir,
Le cri du plaisir,
Le chant de la victoire.

Tout cède au pouvoir du refrain,
Le ciel, l'enfer, la terre :
Apollon désarme Jupin ,

Orphée endort Cerbère;
Le chant au combat
Anime un soldat;
Et près de sa maîtresse,
Gâiment
Un amant
Sait faire en chantant
Déchanter la sagesse.

Loin de nous l'amoureux transi
Qu'inspire la romance !
Il se venge par notre ennui
De sa triste souffrance.
Sot qu'on dût trahir,
Pourquoi nous punir
Du malheur qui t'accable ?
Rimeur langoureux,
Sois moins amoureux,
Et deviens plus aimable.

Avant de m'entendre entonner
La romance fidèle,
Mes amis, vous verrez tourner
Mon vin ou ma cervelle ;
Vous ne verrez plus
Que chastes vertus,
Chez nous prudes rigides,
Que du vin amer,
Que des cœurs de fer,
Ou que des tonneaux vides.

Quand sur le berceau d'un enfant
Chante une bonne mère,
Quand un pauvre diable, en chantant,
Etourdit sa misère,
Le penchant
Du chant
Jamais du méchant
N'a calmé l'insomnie :
Avec nos accords
Le cri du remords
N'est point en harmonie.

Caton, tu glaces mon esprit
Par tes rêves stoïques ;
Le chansonnier me convertit
Par ses sermons bachiques :
Jamais ta leçon
Ne vaut la chanson
Où sa joyeuse verve
Nous fait voir Vénus,
L'amour et Bacchus
Assis près de Minerve.

Ainsi, quand le chansonnier, fort
De sa philosophie,
Nous apprend à braver la mort
Sans mépriser la vie,
Son couplet
Nous plaît.
A son doux banquet,

(551)

Amis , il faut le suivre ,
Et nous bien nourrir :
Nous saurons mourir ,
Quand nous saurons bien vivre.

(FRÉDÉRIC BOURGUIGNON.)

ARTICLE IX.

A la belle Gabrielle.

CHARMANTE Gabrielle ,
Percé de mille dards ,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars ,
Cruelle départie !

Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !

Partagez ma couronne ,
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de Bellone
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle départie !

Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie ,
Ou sans amour !

(HENRI IV.)

ARTICLE X.

Les baisers.

Air : Réveillez-vous , belle endormie.

PHILIS , plus avare que tendre ,
Ne gagnant rien à refuser ,
Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain nouvelle affaire ,
Pour le berger le troc fut bon ,
Il exigea de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain , Philis plus tendre ,
Craignant de moins plaire au berger ,
Fut trop heureuse de lui rendre
Tous les moutons pour un baiser.

Le lendemain , Philis peu sage ,
Auroit donné moutons et chien ,
Pour un baiser que le volage
A Lisette donna pour rien.

(Par DUFRESNY.)

ARTICLE XI.

Le Paradis terrestre.

Air: Ne v'la-t-il pas que j'aime.

Que l'on goûte ici de plaisirs!
Où pourrions-nous mieux être?
Tout y satisfait nos désirs,
Et tout les fait renaître.

N'est-ce pas ici le jardin
Où notre premier père
Trouvoit sans cesse sous sa main
De quoi se satisfaire.

Ne sommes-nous pas encor mieux
Qu'Adam dans son bocage:
Il n'y voyoit que deux beaux yeux,
J'en vois bien davantage.

Dans ce jardin délicieux
On voit aussi des pommes
Faites pour charmer tous les dieux
Et damner tous les hommes.

Amis, en voyant tant d'appas
Quels plaisirs sont les nôtres!
Sans le péché d'Adam, hélas!
Nous en verrions bien d'autres.

Il n'eut qu'une femme avec lui,
Encor c'étoit la sienne:

Je vois ici celles d'autrui
Et n'y vois pas la mienne (1).

Il buvoit de l'eau tristement
Auprès de sa compagne ;
Nous autres nous chantons gaiement
En sablant le Champagne.

Si l'on eût fait dans un repas
Cette chère au bonhomme,
Le gourmand ne nous auroit pas
Damnés pour une pomme.

(LE DUC DE NIVERNAIS.)

ARTICLE XII.

A Eléonore.

LE connois-tu , ma chère Eléonore ,
Ce bel enfant qui te suit en tout lieu ;
Ce tendre enfant , qui le seroit encore ,
Si tes regards n'en avoient fait un dieu.
C'est par ta voix qu'il étend son empire ,
Je ne le sens qu'en voyant tes appas ;
Il est dans l'air que ta bouche respire
Et dans les fleurs qui naissent sous tes pas.
Qui te connoît , connoîtra la tendresse ;
Qui voit tes yeux en boira le poison :

(1) On croit que ce couplet a été fait par Louis XV , dans la société duquel cette chanson fut faite et chantée.

Tu donnerois des sens à la sagesse
Et des désirs à la froide raison.

(Le cardinal DE BERNIS.)

ARTICLE XIII.

Les deux Métiers.

FAISONS l'amour, faisons la guerre ;
Ces deux métiers sont pleins d'attraits ;
La guerre au monde est un peu chère ;
L'amour en rembourse les frais.
Que l'ennemi, que la bergère
Soient tour à tour serrés de près :
Quand on a dépeuplé la terre,
Il faut la repeupler après.

(Le chevalier DE BOUFFLERS.)

ARTICLE XIV.

O ma tendre musette !
Musette mes amours !
Toi qui chantois Lisette ;
Lisette et les beaux jours,
D'une vaine espérance
Tu m'avois trop flatté :
Chante son inconstance
Et ma fidélité.

C'est l'amour, c'est sa flamme
Qui brille dans ses yeux.
Je croyois que son âme
Brûloit des mêmes feux :
Lisette à son aurore ,
Respiroit le plaisir :
Hélas ! si jeune encore ,
Sait-on déjà trahir ?

Sa voix pour me séduire
Avoit plus de douceur ;
Jusques à son sourire ,
Tout en elle est trompeur ,
Tout en elle intéresse ,
Et je voudrois , hélas !
Qu'elle eût plus de tendresse ,
Ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma tendre musette !
Console ma douleur ;
Parle-moi de Lisette ,
Ce nom fait mon bonheur
Je la revois plus belle ,
Plus belle tous les jours ;
Je me plains toujours d'elle ,
Et je l'aime toujours.

(LA HARPE.)

Plaintes d'une femme abandonnée.

ROMANCE.

Dors, mon enfant, clos ta paupière,
Tes cris me déchirent le cœur ;
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

Lorsque par de douces tendresses,
Ton père sut gagner ma foi,
Il me sembloit dans ses caresses,
Naïf, innocent comme toi ;
Je le crus : où sont ses promesses !
Il oublie et son fils et moi.

Dors, etc.

Qu'à ton réveil, un doux sourire
Me soulage dans mon tourment ;
De ton père, pour me séduire,
Tel fut l'aimable enchantement :
Qu'il connoissoit bien son empire,
Et qu'il en use méchamment !

Dors, etc.

Le cruel, hélas ! il me quitte,
Il me laisse sans nul appui.
Je l'aimois tant avant sa fuite ;
Oh ! je l'aime encore aujourd'hui :

Dans quelque séjour qu'il habite,
Mon cœur est toujours avec lui.

Dors , etc.

Oui , le voilà : c'est son image
Que tu retraces à mes yeux ;
Ta bouche aura son doux langage ,
Ton front son air vif et joyeux ;
Ne prends point son humeur volage ,
Mais garde ses traits gracieux.

Dors , etc.

Tu ne peux concevoir encore
Ce qui m'arrache ces sanglots.
Que le chagrin qui me dévore
N'attaque jamais ton repos !
Se plaindre de ceux qu'on adore ,
C'est le plus grand de tous les maux.
Dors , etc.

Sur la terre il n'est plus personne
Qui se plaise à nous secourir ;
Lorsque ton père m'abandonne ,
A qui pourrai-je recourir ?
Ah ! tous les chagrins qu'il me donne ,
Toi seul tu peux les adoucir.
Dors , etc.

Mêlons nos tristes destinées ,
Et vivons ensemble toujours :
Deux victimes infortunées
Se doivent de tendres secours.

J'ai soin de tes jeunes années ;
Tu prendras soin de mes vieux jours,
Dors, etc.

(BERQUIN.)

ARTICLE XVI.

Le Portrait.

AMOUR, commence le tableau :
Qu'il sera beau, s'il est fidèle :
Voilà les couleurs, le pinceau,
Dessine, amour, sois mon Apelle.
L'ouvrage est digne de ta main,
Il s'agit du portrait d'Ismène.
Sur l'albâtre d'un front serein
Trace deux jolis arcs d'ébène.

Peins sous leur voûte un œil charmant,
Cet œil trop rigoureux peut-être,
Qui, tour à tour fier et touchant,
Défend le désir qu'il fait naître ;
Peins sur ses lèvres de corail
Les fleurs nouvellement écloses,
De ses dents pour rendre l'émail
Peins des perles parmi des roses,

Avec art suspens ses cheveux,
Et tresse-les en diadème,
Laisse-les flotter si tu veux,

Ce désordre lui sied de même ;
Exprime le charme secret
De son doux et tendre sourire :
Peins ce qu'il dit, ce qu'il promet,
Moi je peindrai ce qu'il m'inspire.

(DORAT.)

ARTICLE XVII.

L'Emploi du Temps.

Nous n'avons qu'un temps à vivre ,
Amis , passons-le gaîment ,
De tout ce qui peut le suivre
N'ayons jamais aucun tourment.

A quoi sert d'apprendre l'histoire ?
N'est-ce pas la même partout ?
Apprenons seulement à boire ,
Quand on sait bien boire on sait tout.

Nous n'avons , etc.

Qu'un tel soit général d'armée ,
Que l'anglois succombe sous lui ;
Moi qui suis sans renommée
Je ne veux vaincre que l'ennui.

Nous n'avons , etc.

A courir sur terre et sur l'onde ,
On perd trop de temps en chemin .

Faisons plutôt tourner le monde
Par l'effet de ce jus divin.

Nous n'avons, etc.

Qu'un savant à chercher les planettes
Occupe son plus beau loisir ,
Je n'ai pas besoin de lunettes
Pour apercevoir le plaisir.

Nous n'avons, etc.

Qu'un avide chimiste exhale
Sa fortune en cherchant l'or,
J'ai ma pierre philosophale
Dans un cœur qui fait mon trésor.

Nous n'avons, etc.

Au grec , à l'hébreu je renonce ;
Ma maîtresse entend le français :
Sitôt qu'à boire je prononce ,
Elle me verse du vin frais.

Nous n'avons, etc.

(BEAUMARCHAIS.)

ARTICLE XVIII.

Les Souvenirs.

J'AI quelquefois chanté la gloire ,
J'ai plus souvent chanté l'amour ;
Près d'eux , les filles de mémoire
Me conduisirent tour à tour.

Détruisant tout sur son passage,
 Le dieu qui chasse les plaisirs
 M'avertit qu'il faut à mon âge
 Ne chanter que les souvenirs.

Le souvenir, présent céleste,
 Ombre des Liens que l'on n'a plus,
 Est encore un plaisir qui reste
 Après tous ceux qu'on a perdus.
 Des erreurs de l'adolescence
 Le temps cherchant à nous guérir,
 Nous apporte l'expérience
 Sur les ailes du souvenir.

L'amour, qu'en changeant on offense,
 Se plaint de cet oubli du cœur ;
 Il a raison : car la constance
 Est le souvenir du bonheur.
 Par lui le passé recommence,
 Il enrichit notre avenir,
 Et la douce reconnoissance
 Est la fille du souvenir.

Avec plaisir on voit l'image
 Du péril que l'on a bravé,
 On se plaît à peindre l'orage
 Au port où l'on est arrivé ;
 Il est des peines dans la vie
 Qu'un cœur bien tendre aime à sentir ;
 Il goûte en sa mélancolie
 La volupté du souvenir.

Que de beaux jours notre jeunesse
A vu promptement s'écouler !
Quelquefois dans notre vieillesse
La gaité peut les rappeler.
Des trésors que Flore nous donne
On ne peut pas long-temps jouir :
Mais le parfum des fruits d'automne
Du printemps est un souvenir.

(M. DE SÉGUR, l'aîné.

ARTICLE XIX.

Le Voyage du Temps.

[Air : La pitié n'est pas de l'amour.

A voyager, passant sa vie,
Certain vieillard nommé *le Temps*,
Près d'un fleuve arrive et s'écrie :
» Ayez pitié de mes vieux ans :
Eh quoi ! sur ces bords on m'oublie,
Moi qui compte tous les instans !
Mes bons amis, je vous supplie,
Venez, venez *passer le Temps*. »

De l'autre côté, sur la plage,
Plus d'une fille regardoit,
Et vouloit aider son passage
Sur un bateau qu'amour guidait,

Mais une d'elles, bien plus sage
Leur répétoit ces mots prudens :
» Ah ! souvent on a fait naufrage
» En cherchant à *passer le Temps.* »

L'amour gaiment pousse au rivage,
Il aborde tout près *du Temps* ;
Il lui propose le *voyage*,
L'embarque et s'abandonne aux vents.
Agitant ses rames légères,
Il dit, et reedit dans ses chants,
» Vous voyez bien jeunes bergères,
Que l'amour fait *passer le Temps.* »

Mais tout à coup, l'amour se lasse ;
Ce fut toujours là s'en défaut.
Le Temps prend la rame à sa place,
Et lui dit : « Quoi ! céder sitôt !
Pauvre enfant ! quelle est ta foiblesse !
Tu dors, et je chante à mon tour,
Ce vieux refrain de la sagesse,
» Ah ! *le Temps* fait *passer l'amour.* »

(SÉCUR le jeune).

ARTICLE XX.

Le Voile des Femmes.

Air : La comédie est un miroir.

DANS le paradis, que j'ai vu
Représenté sur une toile,

Amis , je me suis aperçu
 Qu'Éve ne portoit pas de voile.
 La mode a dû bien varier
 Pour nous amener cet usage ,
 Depuis la feuille du figuier
 Qui ne cachoit pas le visage.

Je ne crois guère à l'âge d'or ;
 Pourtant , je ne saurois le taire ,
 Avec Ovide j'ose encor
 Vanter cette vieille chimère :
 Alors, les grâces , la beauté
 Etoient sans voile , sans parure :
 Si , du moins , le cœur fût resté
 Comme l'avoit fait la nature !

Déchirons les voiles divers
 Inventés par la jalousie ;
 Mais souffrons les voiles plus clairs
 Que l'art prête à la modestie.
 Femme que couvrent ces réseaux ,
 Me peint la bergère ingénue ,
 Qui , fuyant parmi les roseaux ,
 En se cachant , veut être vue.

Le zéphyr dérange parfois
 Le voile de nymphe jolie ;
 Un noir satyre , au fond des bois ,
 L'arrache d'une main hardie.
 Tu seras plus heureux un jour ,
 Jeune berger , que la nymphe aime :

Tu verras que devant l'amour,
Tout voile tombe de lui-même.

(BOURGUEIL.)

ARTICLE XXI.

A mon portier.

Air : Rendez-moi mon écuelle de bois.

En jockey, mon fidèle Frontin,
Tu m'étois fort utile ;
Mais je te grondois soir et matin
De trop courir la ville :
Or, d'après son état, son emploi,
Comme il ne faut pas qu'un portier sorte
Pour te faire rester chez moi,
Je t'ai mis à la porte.

Ainsi, dans ton nouveau métier,
Il faut que je te forme :
Le matin, s'il vient un créancier,
Veille, pour que je dorme ;
S'il insiste, peins à grands traits
De ma fièvre la tragique histoire,
Dis que, depuis mon dernier accès,
Je n'ai plus de mémoire.

Si par hasard quelque malheureux
Vient et me sollicite,
Ah ! loin de le cacher à mes yeux,
Fais le monter bien vite.

Trop heureux de prêter un appui
A l'honnête indigent qui m'implore,
Je sens bien que m'appauvrir pour lui,
C'est m'enrichir encore.

Accablé du pesant fardeau
De n'avoir rien à faire,
Si quelque Turcaret nouveau
Chez moi vient se distraire,
Ne lui réponds que par un *non*.
A ses dépens si tu veux rire,
Ne lui demande pas son nom,
Et dis lui de l'écrire.

Mais aussi, quand tu verras, mon cher,
Venir, à la nuit close,
Pied mignon, petit nez en l'air,
Teint de lis et de rose,
C'est Aglaé! sans perdre de temps,
Fais monter cette belle à l'œil tendre,
Et songe que fillette à quinze ans
Ne doit jamais attendre.

Change un usage qui me déplaît,
Dont mon orgueil s'irrite,
Dans tes mains, un maudit sifflet
Annonce une visite.
Un jour de chute siffle moins fort:
Car cette musique infernale
Vraiment me sembleroit encor
Un écho de la salle.

Ta consigne, si tu la suis,
Doit embellir ta vie.
De chez moi bannis les noirs sôncis,
Laisse entrer la folie :
Que toujours un verrou protecteur
Des chagrins arrête l'escorte ;
Ouvre, pour réunir le bonheur,
Deux battans de la porte.

(M. CHAZET.)

CHAPITRE XIV.

POÉSIES SATIRIQUES.

LA satire est la peinture du vice et du ridicule, soit en action, comme dans la comédie, soit en discours, comme dans les ouvrages d'Horace, de Juvenal et de Boileau : c'est de cette dernière dont nous allons parler.

« *La satire*, suivant les critiques les plus éclairés, est un mot originairement latin. Il vient du mot *satura*, qui, dans les auteurs de la plus ancienne latinité, signifioit un mélange de toutes sortes de sujets. Dans la suite, on l'appliqua plus particulièrement aux ouvrages qui avoient pour objet la raillerie et la plaisanterie. Enfin, Ennius et Lucilius déterminèrent la nature de ce genre d'écrire ; et l'on ne donna plus le nom de *satires* qu'aux poésies dont le sujet étoit la censure des mœurs. Lucilius surtout s'y rendit célèbre ; et quoiqu'il ait écrit du temps des Scipions, il avoit encore, dans le siècle d'Auguste, beaucoup de partisans qui le préféroient à Horace lui-même. Nous ne sommes pas à même de savoir ce que ce jugement renferme d'équitable, puisqu'il ne nous reste que quelques vers du premier. Heureusement, nous avons conservé Horace ; et, suivant Quintilien, non-seulement son style est plus pur et plus châtié que n'étoit celui de Lucilius, mais il avoit encore plus de connoissance du cœur humain.

Horace , l'ami du bon sens ,
 Philosophe sans verbiage
 Et poète sans fade encens ,

a dit Gresset. Et il est vrai qu'on ne peut railler plus finement, ni louer avec plus de délicatesse. Sa morale est à la fois douce et pure; elle n'a rien d'outré, rien de fastueux, rien de farouche. Nul poète n'a mieux connu le langage qui convient à la raison : il ne prêche pas la vérité, il la fait sentir; il ne commande pas la sagesse, il la fait aimer. Il connoît les dangers du rôle de satirique, et il trouve en lui-même de quoi les éviter tous. Vous ne pouvez l'accuser de morgue, car en peignant les travers d'autrui, il commence par avouer les siens, et s'exécute lui-même de la meilleure grâce du monde. Vous ne pouvez vous plaindre qu'il prêche, car il converse toujours avec vous. Il a trop de gaieté pour être taxé d'humeur et de misantropie. Enfin, le plus grand inconvénient de la morale, c'est l'ennui; et il a tout ce qu'il faut pour échapper à ce triste accident : une variété de tons inépuisable, des épisodes de toute espèce, des dialogues, des fictions, des apologues, des peintures de caractères, et l'usage le plus adroit de cette forme dramatique toujours si heureuse partout où elle peut entrer, et dont, à son exemple, Voltaire, parmi les modernes, a le mieux senti tous les avantages. »

(LA HARPE.)

Nous verrons dans le chapitre suivant ce qu'il faut penser de Juvenal;

Despréaux, parmi nous, a mis la satire en honneur, et a fourni des modèles de ce genre de poésie.

On lui a reproché de s'être borné à des censures littéraires; mais ceux qui lui ont fait ce reproche avoient oublié, sans doute, que la satire personnelle est odieuse, et que la satire politique n'est permise que dans les états démocratiques.

« Mais, n'est-ce donc rien, a dit un de ses éditeurs, (et le plus distingué de tous,) n'est-ce donc rien que d'avoir signalé, dès 1660, tous les écueils de l'art d'écrire, la bizarrerie des sujets, et l'inconvenance des styles, l'insipide afféterie et la grossièreté triviale, la sécheresse et la prolixité, la négligence et la contrainte, la froideur et l'emphase. Le mauvais goût n'a point de travers qu'il ne condamne, non-seulement dans les auteurs méprisés, dans vingt académiciens dès lors obscurs, mais encore dans les coryphées du monde littéraire, dans les rimeurs fêtés et lauréats, dans les oracles de la ville et de la cour et de l'hôtel de Rambouillet; dans ce Chapelain, si fier des pensions qu'il possède et de celles qu'il distribue, dans les Perrault, les Cotin, les Brébeuf, les Scudéri: noms aujourd'hui sans honneur, et que nous osons prendre en pitié, quand Despréaux s'acharne à les flétrir, mais fantômes alors révéérés et puissans, que les hommages de la multitude avoient rendus trop dignes des regards et du fiel de la satire. Ces sarcasmes qui nous semblent peu généreux depuis qu'ils ont été si efficaces, songeons qu'ils étoient des irrévérences, des hérésies, des blasphèmes, quand ils éclatèrent.

» C'est un satirique bien modéré que Despréaux, si nous le comparons à ceux qui, avant lui et après lui, ont écrit dans le même genre. Cependant, lorsque le dix-huitième siècle eut été, comme tous les siècles, fertile en satires personnelles, quelquefois ingénieuses, plus souvent iniques et grossières, on s'avisa d'imputer à l'influence de Boileau ce torrent de plats libelles en vers et en prose, et de le déclarer le père d'une famille si odieuse ou si déplorable.

» Nous ne voyons pas qu'on ait reproché à La Fontaine les fables de Richer, ni à Molière les comédies de Dorat : comment Boileau deviendrait-il responsable des mauvaises satires que l'on a faites malgré ses exemples. La gaieté piquante qui anime les siennes, verse le ridicule et non l'infamie ; la malice qui les dicte plus souvent que la colère, se prescrit toujours des limites. Voltaire est venu, qui a porté dans la satire personnelle plus d'énergie, mais aussi plus de cruauté. Boileau provoque, et Voltaire se venge. Tous deux poursuivent des insectes : mais Voltaire, qu'ils ont piqué, les écrase ; et Boileau, qu'ils ne cherchoient pas, se contente de les harceler. Dans Voltaire, le talent vient servir des ressentimens profonds, et il les égale : le plaisir de Boileau n'est pas de nuire à des auteurs ridicules, mais d'amuser et d'instruire à leurs dépens. Ils sont bien plus ses jouets que ses victimes. Nous ignorons si Boileau trouveroit, pour les immoler, la vigueur de Voltaire, mais on voit clairement qu'il n'en avoit pas la volonté. »

(M. DAUNOU.)

S'il suffisoit, pour faire de bonnes satires, d'avoir de l'esprit ou de la méchanceté, pourquoi les Romains ne citeroient-ils, dans ce genre, qu'Horace et Juvenal, les Anglois que Pope, et les François que Despréaux et Voltaire? On ne lit plus Régnier. Il n'est pas encore temps de citer l'*Epître sur la calomnie* de Chénier. Gilbert n'a eu qu'un moment de verve heureuse. Outre l'esprit et la connoissance des hommes, la satire exige un grand talent poétique: privée de ces avantages, elle mérite tout le mépris que nous vouons naturellement aux insectes, aux reptiles, aux sots, qui n'ont ordinairement d'esprit qu'autant qu'il en faut pour être méchans.

CHAPITRE XV.

PARALLÈLE D'HORACE ET DE JUVENAL.

COMME on a coutume , pour déprimer Juvenal , de le comparer avec Horace , je vais essayer de faire sentir que ces deux poètes ayant , en quelque sorte , partagé le vaste champ de la satire , l'un n'en saisit que l'enjouement , l'autre la gravité , et que chacun d'eux , fidèle au but qu'il se proposoit , a fourni sa carrière avec autant de succès , quoiqu'ils aient employé des moyens contraires. Cette manière de les envisager , plus morale peut-être que littéraire , n'en est pas moins capable de les montrer par le côté le plus intéressant. Voyons dans quelles circonstances l'un et l'autre peignirent les mœurs , et ce qui constitue la différence de leurs caractères... Avec autant de sagacité , plus de goût , mais beaucoup moins d'énergie que Juvenal , Horace semble avoir eu plus d'envie de plaire que de corriger. Il est vrai que la sanglante révolution qui venoit d'étouffer les soupirs de la liberté romaine , n'avoit pas encore eu le temps d'avilir absolument les âmes ; il est vrai que les mœurs n'étoient pas aussi dépravées qu'elles le furent après Tibère , Caligula , Néron. Le cruel mais politique Octave semoit de

fleurs les routes qu'il se frayoit sourdement vers le despotisme. Les beaux arts de la Grèce, transplantés autour du Capitole, florissoient sous ses auspices; le souvenir des discordes civiles faisoit adorer l'auteur de ce calme nouveau. On se félicitoit de n'avoir plus à craindre de se trouver, à son réveil, inscrit sur des tables de proscription, et le Romain en tutelle oublioit, à l'ombre des lauriers de ses ancêtres, dans les amphithéâtres et dans le cirque, les droits de citoyen, dont ses pères avoient été si jaloux pendant plus de huit siècles. Jamais la tyrannie n'eût des prémices plus séduisantes, l'illusion étoit générale; ou si quelqu'un étoit tenté de demander au petit-neveu de César de quel droit il s'éri-geoit en maître, un regard de l'usurpateur le réduisoit au silence. Horace, aussi bon courtisan qu'il avoit été mauvais soldat, Horace éclairé par son propre intérêt, et se sentant incapable de remplir avec *distinction* les devoirs pénibles d'un vrai républicain, sentit jusqu'où pouvoit l'élever sans efforts la finesse, les grâces et la mesure de son esprit, qualités peu considérées jusqu'alors chez un peuple turbulent, et qui n'avoit médité que des conquêtes. Ainsi la politesse, l'éclat et la fatale sécurité de ce règne léthargique, n'avoient rien d'odieux pour un homme dont presque toute la morale n'étoit qu'un calcul de voluptés, et dont les différens écrits ne formoient qu'un long traité de l'art de jouir du présent, sans égard aux malheurs qui menaçoient la postérité. Indifférent sur l'avenir, et n'osant rappeler la mémoire du passé, il ne songeoit qu'à se garantir de tout ce qui pouvoit

affecter tristement son esprit , et troubler les charmes d'une vie dont il avoit habilement arrangé le système. Estimé de l'empereur , cher à Virgile , accueilli des grands et partageant leurs délices , il n'affecta point de regretter l'austérité de l'ancien gouvernement ; c'eût été mal répondre aux vues d'Auguste et de Mécène , qui s'étoient déclarés ses protecteurs. Le premier , dit-on , feignit de vouloir abdiquer : le second l'en détourna. Il fit bien pour le prince et pour lui-même. Que seroient-ils devenus tous deux au milieu d'un peuple libre , l'un avec son caractère artificieux , et n'ayant plus de satellites , l'autre avec sa vaine urbanité ? Dès lors , il fallut se taire ou parler en esclave. Mais Horace , bien sûr que les races futures , enchantées de sa poésie , affranchiroient son nom , vit qu'il pouvoit être impunément et le flatteur et le complice d'un homme qui régnoit sans obstacle. Aussi , les éloges qu'il distribuoit étoient-ils uniquement relatifs à l'état présent des choses , et au crédit actuel des personnes dont il ambitionnoit le suffrage. On ne trouve en aucun endroit de ses écrits ni le nom d'Ovide flétri par sa disgrâce , ni celui de Cicéron , que *Rome encore libre* , dit Juvenal , avoit appelé le dieu tutélaire , le *père de la patrie*. Mais il n'a point oublié de chanter les favoris de la fortune ; ceux-là n'avoient rien à craindre de sa muse : plus enjouée que mordante , elle ne s'égayoit qu'aux dépens de cette partie subalterne de la société dont il n'attendoit ni célébrité , ni plaisirs. Nul ne connut mieux que lui le pouvoir de la louange ; nul ne sut l'appréter plus adroitement , ni gagner avec plus d'art la

bienveillance des premiers de l'empire ; et c'est par là surtout que son livre est devenu cher aux courtisans. Avouons-le cependant , tout homme qui pense , ne peut s'empêcher d'en faire ses délices. Le client de Mécène joignoit des qualités éminentes et solides à des talens agréables. Non moins philosophe que poète , il dictoit avec une égale aisance les préceptes de la vie et ceux des arts. Comme il aimoit mieux capituler que combattre , comme il attachoit peu d'importance à ses leçons , et qu'il ne tenoit à ses principes qu'autant qu'ils favorisoient ses inclinations épicuriennes , ce protégé compta pour amis et pour admirateurs ceux même dont il critiquoit les opinions ou la conduite.

Juvenal commença sa carrière où l'autre avoit fini la sienne , c'est-à-dire , qu'il fit pour les mœurs et pour la liberté ce qu'Horace avoit fait pour la décence et le bon goût. Celui-ci venoit d'apprendre à supporter le joug d'un maître , et de préparer l'apothéose des tyrans ; Juvenal ne cessa de réclamer contre un pouvoir usurpé , de rappeler aux Romains les beaux jours de leur indépendance. Le caractère de ce dernier fut la force et la verve , son but , de consterner les vicieux et d'avilir le vice presque légitimé. Courageuse mais inutile entreprise ! Il écrivoit dans un siècle détestable , où les lois de la nature étoient impunément violées , où l'amour de la patrie étoit absolument éteint dans le cœur de presque tous ses concitoyens ; de sorte que cette race , abrutié par la servitude , par le luxe et par tous les crimes qu'il a coutume de traîner à sa suite , méritoit plutôt des bourreaux qu'un cen-

seur. Cependant l'empire ébranlé jusque dans ses fondemens, alloit bientôt s'érouler sur lui-même. Le caractère romain étoit tellement dégradé, que personne n'osoit proférer le mot *de liberté*. Chacun n'étoit sensible qu'à son propre malheur, et ne le conjuroit souvent que par la délation. Parens, amis, tout, jusqu'aux êtres inanimés, devoit suspect. Il n'étoit pas permis de pleurer les proscrits : on punissoit les larmes. Finissons : car, excepté quelques instans de relâche, l'histoire de ces temps déplorables n'est qu'une liste de perfidies, d'empoisonnement et d'assassinats. Dans ces conjonctures, Juvenal méprise l'arme légère du ridicule, si familière à son devancier. Il saisit le glaive de la satire, et court du trône à la taverne, frappant indistinctement quiconque s'est éloigné du sentier de la vertu. Ce n'est pas, comme Horace, un poète souple et muni de cette indifférence faussement appelée *philosophique*, qui s'amuse à reprendre quelques travers de peu de conséquence, et dont le style, *voisin du langage ordinaire*, coule au gré d'un instinct voluptueux. C'est un auteur incorruptible, c'est un poète hardi, qui s'élève quelquefois avec son sujet jusqu'au ton de la tragédie. Austère et toujours conséquent aux mêmes principes, chez lui tout est grave, tout est imposant ; ou s'il rit, son rire est encore plus formidable que sa colère. Il ne s'agit partout que du vice et de la vertu, de la servitude et de la liberté, de la folie et de la sagesse. Il eut le courage de sacrifier à la vérité tant de bienséances équivoques, et tant d'égards politiques, si chers à ceux dont toute la morale ne consiste qu'en apparences.

Ne dissimulons point qu'il a mérité de justes reproches, non pas pour avoir dénoncé de grands noms déshonorés, mais pour avoir alarmé la pudeur ; aussi n'ai-je pas dessein de l'en justifier. J'observerai seulement qu'Horace, tant vanté pour sa délicatesse, est encore plus licencieux, et qu'il a le malheur de rendre le vice aimable ; au lieu qu'en révélant des horreurs dont frémit la nature, on voit qu'il entroit dans le plan de Juvenal de montrer à quel point l'homme peut s'abrutir, quand il n'a plus d'autres guides que la mollesse et la cupidité. Sans ces taches, qui sont du siècle et non de l'auteur, on ne trouveroit rien à reprendre dans ses écrits : l'esprit qui les dicta ne respire que l'amour du bien public. S'il reprend les ridicules, ce n'est qu'autant qu'ils tiennent au vice ou qu'ils y mènent. Quand il sévit, quand il immole, on n'est jamais tenté de plaindre ses victimes, tant elles sont odieuses et difformes. Je sais qu'on l'accuse encore d'avoir été trop avare de louanges ; mais quand on connoît le cœur humain, quand on ne veut ni se faire illusion à soi-même, ni tromper les autres, en peut-on donner beaucoup ? Il a peu loué : le malheur des temps l'en dispensoit. Ce qu'il pouvoit faire de plus humain, étoit de compatir à la servitude involontaire de quelques hommes secrètement vertueux, mais emportés par le torrent. Au reste, il étoit trop généreux pour flatter des tyrans et pour mendier les suffrages de leurs esclaves. Les éloges ne sont donnés le plus souvent qu'en échange. Il méprisoit ce trafic : il aimoit trop sincèrement les hommes pour les flatter ; mais ce qui pouvoit leur nuire l'indignoit, et nous devons à cette

noble passion la plus belle moitié de son ouvrage, je veux dire la plus sentencieuse, et la plus généralement intéressante en tout temps, en tous lieux. Après avoir combattu les vices reconnus pour tels, il comprit qu'il falloit encore remonter à la source du mal et dissiper le prestige des fausses vertus: car il faut, dit Montaigne, *ôter le masque aussi-bien des choses que des personnes*. De là, ces satires, ou plutôt ces belles harangues contre nos vains préjugés, plus forts et bien autrement accrédités que la saine raison.

Il est aisé maintenant de sentir pourquoi Horace a plus de partisans que Juvenal. On sait que depuis long-temps la vertu sans alliage n'a plus de cours; que ceux qui la professent dans toute sa pureté ont toujours plus d'adversaires que de disciples, et qu'ils révoltent plus souvent qu'ils ne persuadent. Supposé que les riches, presque toujours insatiables, fussent sans pudeur et sans humanité, quand il s'agit de devenir encore plus riches; supposé que l'or, au lieu de circuler également dans tous les membres de l'état et d'y porter la vie, ne servit plus qu'à fomentier le luxe insolent des parvenus, quel seroit, je vous prie, le sort de deux orateurs, dont l'un plaideroit la cause du superflu et l'autre celle du nécessaire? Il est évident que le premier triompheroit auprès de nos Crépus; mais le second, n'ayant pour amis que les infortunés, je tremblerois pour lui. Le grand talent d'un écrivain chez les peuples arrivés à ce déclin des mœurs qu'on appelle l'exquise politesse, est moins de dire la vérité que ce qui plaît aux hommes puissans. Si ces réflexions sont justes, on m'accordera que les ambitieux, les hommes

sensuels et ceux qui flottent au gré de l'opinion, n'ont que trop d'intérêt à préférer à l'âpre censure de Juvenal la douceur et l'urbanité d'un poëte aimable et indulgent, qui, non content d'embellir les objets de leurs goûts et d'excuser leurs caprices, sait encore autoriser leurs foiblesses par son exemple. « Souvent, dit Horace, je fais, au préjudice de mon bonheur, ce que ma propre raison désavoue. » Il convient encore qu'il n'avoit pas la force de résister à l'attrait du moment, et que ses principes varioient selon les circonstances. Il faut l'entendre exalter tour à tour et la modération de l'âme et son activité dans la poursuite des honneurs, tantôt vanter la souplesse d'Aristippe, tantôt l'inflexibilité de Caton; et, comme si le cœur pouvoit suffire en même temps aux affections les plus contraires, approuver dans le même ouvrage et la modestie qui se cache et la vanité qui brûle de se produire au grand jour. S'il est vrai que l'humanité s'affoiblit et s'altère à mesure qu'elle se polit, le plus grand nombre doit aujourd'hui donner la préférence à celui qui sait le mieux amuser l'esprit et flatter l'indolence du cœur, sans paroître toutefois déroger aux qualités essentielles qui constituent l'homme de bien. C'est principalement à ces titres qu'Horace ne peut jamais cesser d'être, d'âge en âge, le confident et l'ami d'une postérité que de nouveaux arts, et, par conséquent, des besoins nouveaux éloigneront de plus en plus de la simplicité naturelle. Mais l'homme libre, s'il en est encore, celui qui s'est bien persuadé que le vrai bonheur ne consiste que dans nous-mêmes, qu'excepté les relations de devoir, de bienveillance et

d'humanité, toutes les autres sont chimériques et pernicieuses; celui qui s'est fait des principes constans, qui ne connoît qu'une chose à désirer, le bien; qu'une chose à fuir, le mal, et qui se dévoueroit plutôt à l'opprobre et même à la mort, que de trahir sa conscience dont le témoignage lui suffit; celui-là, n'en doutez point, préférera sans hésiter la rigueur d'une morale invariable à tous les palliatifs d'un auteur complaisant. Ainsi Juvenal seroit le premier des satiriques, si la vertu étoit le premier besoin des hommes; *mais*, comme il le dit lui-même, *on vante la probité, tandis qu'elle se morfond.*

Je conclus de ces considérations, qu'Horace écrit en courtisan adroit, Juvenal en citoyen zélé; que l'un ne laisse rien à désirer à un esprit délicat et voluptueux, et que l'autre satisfait pleinement une âme forte et rigide (1).

(DUSSAULX. Préface de sa traduction de Juvenal.)

(1) Dans cet article, d'ailleurs très-bien écrit, Horace est traité trop rigoureusement, et l'auteur montre en même temps pour Juvenal une prédilection trop forte, mais commune à tous les traducteurs, plus excusable en M. Dussaulx, qui s'étoit pénétré, comme il le devoit, du mérite de son original.

A mon Esprit.

C'EST à vous, mon esprit, à qui je veux parler :
 Vous avez des défauts que je ne puis céler ;
 Assez et trop long-temps ma lâche complaisance
 De vos jeux criminels a nourri l'insolence ;
 Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,
 Une fois en ma vie il faut vous dire tout.

On croiroit, à vous voir, dans vos libres caprices,
 Discourir en Caton des vertus et des vices,
 Décider du mérite et du prix des auteurs,
 Et faire impunément la leçon aux docteurs ;
 Qu'étant seul à couvert des traits de la satire
 Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire ;
 Mais moi, qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,
 Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
 Je ris quand je vous vois, si foible et si stérile,
 Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
 Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant
 Qu'une femme en furie, ou Gauthier (1) en plaidant.

Mais répondez un peu : quelle verve indiscrete
 Sans l'aveu des neuf sœurs vous a rendu poète ?
 Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports
 Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts ?
 Qui vous a pu souffler une si folle audace ?
 Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse ?

(1) A la place de ce *Gauthier*, aujourd'hui très-inconnu, nous aurions pu citer quelques noms d'avocats malheureusement trop célèbres au barreau, et dont le déplorable talent a excité, dans ces derniers temps, plus d'indignation que de surprise.

Et ne savez-vous pas que , sur ce mont sacré ,
 Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré ,
 Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture ,
 On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure ?

Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
 Cet ascendant malin qui vous force à rimer ,
 Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles ,
 Osez chanter du roi les augustes merveilles :
 Là , mettant à profit vos caprices divers ,
 Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;
 Et par l'espoir du gain votre muse animée
 Vendroit au poids de l'or une once de fumée .
 Mais en vain , direz-vous , je pense vous tenter
 Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter :
 Tout chancre ne peut pas , sur le ton d'un Orphée ,
 Entonner en grands vers la discorde étouffée ;
 Peindre Bellone en feu tonnante de toutes parts ,
 Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts .
 Sur un ton si hardi , sans être téméraire ,
 Racan pourroit chanter au défaut d'un Homère ;
 Mais pour Cotin et moi , qui rimons au hasard ,
 Que l'amour de blâmer fit poètes par art ,
 Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence ,
 Le plus sûr est pour nous de garder le silence .
 Un poème insipide et sottement flatteur
 Déshonore à la fois le héros et l'auteur :
 Enfin de tels projets passent notre foiblesse .

Ainsi parle un esprit languissant de mollesse ,
 Qui , sous l'humble dehors d'un respect affecté ,
 Cache le noir venin de sa malignité .
 Mais , dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues ,
 Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nues ,

Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien;
Et du bruit dangereux d'un livre téméraire,
A vos propres périls enrichir le libraire ?

Vous vous flattez peut-être, en votre vanité,
D'aller comme un Horace à l'immortalité;
Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures
Aux Saumaises futurs préparer des tortures.
Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
Sont de ce fol espoir honteusement déçus !
Combien, pour quelques mois, ont vu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre !
Vous pourrez voir, un temps, vos écrits estimés,
Courir de main en main par la ville semés ;
Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain et la Serre ;
Ou, de trente feuillets réduits peut être à neuf,
Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper les loisirs des laquais et des pages ;
Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart
Servir de second tome aux airs du Savoyard ! (1)

Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prospérer la malice,
Et qu'enfin votre livre aille au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux ;
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,

(1) Chansonnier du Pont-Neuf.

Et ne produisent rien , pour fruit de leurs bons mots ,
 Que l'effroi du public et la haine des sots ?
 Quel démon vous irrite , et vous porte à médire ?
 Un livre vous déplaît : qui vous force à le lire ?
 Laissez mourir un fat dans son obscurité :
 Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté ?
 Le Jonas inconnu sèche dans la poussière ;
 Le David imprimé n'a point vu la lumière :
 Le Moïse commence à moisir par les bords.
 Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts sont morts :
 Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
 Et qu'ont fait tant d'auteurs , pour remuer leur cendre ?
 Que vous ont fait Perrin , Bardin , Pradon , Hainaut.
 Colletet , Pelletier , Titreville , Quinaut , (1)
 Dont les noms en cent lieux , placés comme en leurs niches ,
 Vont de vós vers malins remplir les hémistiches ?
 Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour !
 Ils ont bien ennuyé le roi , toute la cour ,
 Sans que le moindre édit ait , pour punir leur crime ,
 Retranché les auteurs , ou supprimé la rime.
 Ecrive qui voudra : chacun à ce métier
 Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
 Un roman , sans blesser les lois ni la coutume ,
 Peut conduire un héros au dixième volume :
 De là vient que Paris voit chez lui de tout temps
 Les auteurs à grands flots déborder tous les ans ,

(1) Quinaut ne devoit pas être compris dans cette triste nomenclature.
 Il y avoit dans la première édition , *Boursaut* , mais l'auteur s'étant
 réconcilié avec celui-ci , mit à la place de son nom celui de *Quinaut*.

Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppés d'alliches.
Vous seul, plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom,
Viendrez régler les droits et l'état d'Apollon !

Mais vous, qui raffinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?
Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups :
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?

Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique :
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique ;
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon ?
Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui Juvenal avoit dit en latin

Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin ;
L'un et l'autre avant lui s'étoient plaints de la rime,
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime.
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lu ces auteurs ; mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médisans l'engeance tout entière
Iroit la tête en bas rimer dans la rivière.

Voilà comme on vous traite, et le monde effrayé
Vous regarde déjà comme un homme noyé.
En vain quelque rieur, prenant votre défense,
Veut faire au moins, de grâce, adoucir la sentence :

Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
 Qui voit péindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
 Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles ?
 Et faudra-t-il sans cesse essayer des querelles ?
 N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer ?
 Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
 Répondez, mon esprit, ce n'est plus raillerie :
 Dites... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie ?
 Quoi ! pour un maigre auteur que je glose en passant,
 Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand ?
 Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage,
 Où la droite raison trébuche à chaque page,
 Ne s'écrie aussitôt : L'impertinent auteur !
 L'ennuyeux écrivain ! le maudit traducteur !
 A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
 Et ces riens enfermés dans de grandes paroles ?
 Est-ce donc là médire, ou parler franchement ?
 Non, non, la médisance y va plus doucement :
 Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère
 Alidor à ses frais bâtit un monastère ;
 Alidor ! dit un fourbe, il est de mes amis :
 Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis :
 C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
 Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.
 Voilà jouer d'adresse, et médire avec art ;
 Et c'est avec respect enfoncer le poignard.
 Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,
 Fuit ce ton radouci que prend la médisance :
 Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans,
 De choquer un auteur qui choque le bon sens,

De railler un plaisant qui ne sait pas nous plaire ,
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.

Tous les jours à la cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité ,
A Malherbe , à Racan , préférer Théophile ,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile. (1)
Un clerc , pour quinze sous , sans craindre le holà ,
Peut aller au parterre attaquer Attila ;
Et , si le roi des Huns ne lui charme l'oreille ,
Traiter de visigoths tous les vers de Corneille.

Il n'est valet d'auteur , ni copiste , à Paris ,
Qui , la balance en main , ne pèse les écrits.
Dès que l'impression fait éclore un poète ,
Il est esclave-né de quiconque l'achète :
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui ,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.
Un auteur à genoux , dans une humble préface ,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce ;
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité
Qui lui fait son procès de pleine autorité.
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire !
On sera ridicule , et je n'oserai rire !
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux ,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux ?
Loin de les décrier , je les ai fait paroître ;
Et souvent , sans ces vers qui les ont fait connoître ,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché ;
Et qui sauroit sans moi que Cotin a prêché ?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre :
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.

(1) Boileau a encore tort ici , et le Tasse a plus que du *clinquant*.

En les blâmant enfin j'ai dit ce que j'en croi ;
 Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.
 Il a tort , dira l'un ; pourquoi faut-il qu'il nomme ?
 Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme !
 Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers ;
 Il est vrai , s'il m'eût cru , qu'il n'eût point fait de vers.
 Il se tue à rimer ; que n'écrit il en prose !
 Voilà ce que l'on dit ; et que dis-je autre chose ?
 En blâmant ses écrits , ai-je d'un style affreux
 Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
 Ma muse en l'attaquant , charitable et discrète ,
 Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.
 Qu'on vante en lui la foi , l'honneur , la probité ;
 Qu'on prise sa candeur et sa civilité ;
 Qu'il soit doux , complaisant , officieux , sincère ,
 On le veut , j'y souscris , et suis prêt à me taire :
 Mais que pour un modèle on montre ses écrits ,
 Qu'il soit le micux renté de tous les beaux esprits ,
 Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire ,
 Ma bile alors s'échauffe , et je brûle d'écrire ;
 Et , s'il ne m'est permis de le dire au papier ,
 J'irai creuser la terre , et , comme ce barbier ,
 Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
 Midas , le roi Midas a des oreilles d'âne.
 Quel tort lui fais-je enfin ? Ai-je par un écrit
 Pétrifié sa veine et glacé son esprit ?
 Quand un livre au palais se vend et se débite ,
 Que chacun par ses yeux juge de son mérite ,
 Que Balaine l'étale au deuxième pilier ,
 Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier ?
 En vain contre le Cid un ministre se ligue ,
 Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue ;

L'académie en corps a beau le censurer,
 Le public révolté s'obstine à l'admirer.
 Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
 Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière.
 En vain il a reçu l'encens de mille auteurs ;
 Son livre en paroissant dément tous ses flatteurs.
 Ainsi sans m'accuser , quand tout Paris le joue ,
 Qu'il s'en prenne à ses vers , que Phébus désavoue ;
 Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en françois.
 Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.

La satire , dit-on , est un métier funeste ,
 Qui plaît à quelques gens , et choque tout le reste :
 La suite en est à craindre : en ce hardi métier
 La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
 Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse :
 A de plus doux emplois occupez votre muse ;
 Et laissez à Feuillet réformer l'univers (1)

Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?
 Irai-je dans une ode , en phrases de Malherbe ,
 Troubler dans ses roseaux le Danube superbe ;
 Délivrer de Sion le peuple gémissant ;
 Faire trembler Memphis , ou pâlir le croissant ;
 Et , passant du Jourdain les ondes alarmées ,
 Cueillir mal à propos les palmes Idumées ?
 Viendrai-je , en une églogue , entouré de troupeaux ,
 Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux ,
 Et , dans mon cabinet assis au pied des hêtres ,
 Faire dire aux échos des sottises champêtres ?
 Faudra-t-il de sang-froid , et sans être amoureux ,
 Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux ;

(1) Feuillet , mauvais prédicateur de ce temps-là , chanoine épiscopen et docteur rigide.

Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
 Et toujours bien mangeant mourir par métaphore ?
 Je laisse aux doucereux ce langage affété,
 Où s'endort un esprit de mollesse hébété.

La satire en leçons, en nouveautés fertile,
 Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
 Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
 Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
 Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
 Va jusque sous le dais faire pâlir le vice ;
 Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
 Va venger la raison des attentats d'un sot.
 C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
 Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
 Et qu'Horace jetant le sel à pleines mains,
 Se jouoit aux dépens des Pelletiers romains.
 C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
 M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre ;
 Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher
 Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
 C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
 Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire ;
 Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
 Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
 Puisque vous le voulez, je vais changer de style :
 Je le déclare donc : Quinaut est un Virgile ;
 Pradon comme un soleil en nos ans a paru ;
 Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru ;
 Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
 Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire ;
 Sofal est le phénix des esprits relevés ;
 Perrin.... Ben, mon esprit ! courage ! poursuivez ;

Mais ne voyez vous pas que leur troupe en furie
 Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?
 Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux ,
 Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous !
 Vous les verrez bientôt , féconds en impostures ,
 Amasser contre vous des volumes d'injures ,
 Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat ,
 Et d'un mot innocent faire un crime d'état .
 Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages ,
 Et de ce nom sacré sanctifier vos pages ;
 Qui méprise Cotin n'estime point son roi ,
 Et n'a , selon Cotin , ni Dieu , ni foi , ni loi .

Mais quoi ! répondez-vous , Cotin nous peut-il nuire ?
 Et par ses cris enfin que sauroit-il produire ?
 Interdire à mes vers , dont peut-être il fait cas ,
 L'entrée aux pensions où je ne prétends pas .
 Non , pour louer un roi que tout l'univers loue ,
 Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue ;
 Et , sans espérer rien de mes foibles écrits ,
 L'honneur de le louer m'est un trop digne prix :
 On me verra toujours , sage dans mes caprices ,
 De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices ,
 Et peint du nom d'auteurs tant de sots revêtus ,
 Lui marquer mon respect , et tracer ses vertus .
 Je vous crois ; mais pourtant on crie , on vous menace .
 Je crains peu , direz-vous , les braves du Parnasse .
 Hé ! mon dieu ! craignez tout d'un auteur en courroux ,
 Qui peut.... Quoi ? Je m'entends . Mais encor ? Taisez-vous .

(BOLLEAU.)

Le dix-huitième Siècle.

Un monstre dans Paris croît et se fortifie ,
 Qui , paré du manteau de la philosophie ,
 Que dis-je ? de son nom faussement revêtu ,
 Etouffe les talens et détruit la vertu :
 Dangereux novateur , par son cruel système
 Il veut du ciel désert chasser l'Être suprême ;
 Et du corps expiré , l'âme éprouvant le sort ,
 L'homme arrive au néant par une double mort.
 Ce monstre toutefois n'a point un air farouche ,
 Et le nom des vertus est toujours dans sa bouche :
 D'abord , de l'univers réformateur discret ,
 Il semoit ses écrits à l'ombre du secret ;
 Errant , proscrit partout , mais souple en sa disgrâce ,
 Bientôt le sceptre en main gouvernant le Parnasse ,
 Ce tyran des beaux arts , nouveau dieu des mortels ,
 De leurs dieux diffamés usurpa les autels ;
 Et lorsqu'abandonnée à cette idolâtrie ,
 La France qu'il corrompt touche à la barbarie ,
 Fidèle à nous vanter son parti suborneur ,
 Nous a fermé les yeux sur notre déshonneur.

- « Quoi ! votre muse en monstre érige la sagesse !
 » Vous blâmez ses enfans , et leur crédit vous blesse ,
 » Vous , jeune homme ! au bon sens avez-vous dit adieu ?
 » Je soupçonne , entre nous , que vous croyez en Dieu ;
 » Gardez-vous de l'écrire , et respectez vos maîtres :
 » Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres ;

- » Mais dans notre âge ! allons , il faut vous corriger ;
» Eclairez-vous , jeune homme , au lieu de nous juger ;
» Pensez ; à votre Dieu laissez venger sa cause ;
» Si vous saviez penser , vous feriez quelque chose :
» Surtout , point de satire ; oh ! c'est un genre affreux !
» Et ! qui put vous apprendre , écolier ténébreux ,
» Que des mœurs parmi nous la perte étoit certaine ;
» Que les beaux arts couroient vers leur chute prochaine ?
» Partout , même en Russie , on vante nos auteurs ,
» Comme l'humanité règne dans tous les cœurs !
» Vous ne lisez donc pas le Mercure de France ?
» Il cite au moins , par mois , un trait de bienfaisance. »

Ainsi le grand Pathos , ce poète penseur ,
De la philosophie obligeant défenseur ,
Conseille par pitié , mon aveugle ignorance ,
De nos arts , de nos mœurs garantit l'excellence ;
Et de son plein savoir , si je réplique un mot ,
Pour prouver que j'ai tort , il me déclare un sot.

Mais de ces sages vains confondons l'imposture ;
De leur règne fameux retraçons la peinture ;
Et que mes vers , enfans d'une noble candeur ,
Eclairent les François sur leur fausse grandeur.

Et quel temps fut jamais en vices plus fertile ;
Quel siècle d'ignorance , en beaux faits plus stérile ,
Que cet âge nommé siècle de la raison ?
Tout un monde sophiste , en style de sermon ,
De longs écrits moraux nous ennuie avec zèle ;
Et l'on prêche les mœurs jusque dans la Pucelle ;
Je le sais ; mais , ami , nos modestes aïeux
Parloient moins des vertus , et les cultivoient mieux.

Quels demi-dieux enfin nos jours ont-ils vu naître ?
 Ces François si vantés , peux-tu les reconnoître ?
 Jadis peuple héros , peuple femme en nos jours ,
 La vertu qu'ils avoient n'est plus qu'en leurs discours.
 Suis les pas de nos grands : éternés de mollesse ,
 Ils se traînent à peine en leur vieille jeunesse ;
 Courbés avant le temps , consumés de langueur ,
 Enfans efféminés de pères sans vigueur ,
 Et cependant nourris des leçons de nos sages ,
 Vous les voyez encore amoureux et volages ,
 Chercher , la bourse en main , de beautés en beautés ,
 La mort qui les attend au sein des voluptés ;
 De leurs biens prodigués pour d'infâmes caprices ,
 Enrichir nos Phrynés dont ils gagent les vices ;
 Tandis que l'honnête homme , à leur porte oublié ,
 N'en peut même obtenir une averse pitié :
 Demi-dieux avortés , qui , par droit de naissance ,
 Dans les camps , à la cour , règnent en espérance ,
 Quels succès leurs talens semblent nous présager !
 Ceux-là font de leurs mains courir ce char léger
 Que roule un seul coursier sur une double roue ;
 Ceux-ci , sur un théâtre où leur mémoire échoue ,
 En bouffons apprentis défigurent ces vers
 Où Molière , prophète , exprima leur travers :
 Par d'autres , avec art , une paume lancée
 Va , revient , tour à tour poussée et repoussée.
 Sans doute c'est ainsi que Turenne et Villars
 S'instruisoient dans la paix aux triomphes de Mars.
 La plupart , indigens au milieu des richesses ,
 Achètent l'abondance à force de bassesses ;

Souvent , à pleines mains d'Orval sème l'argent ;
 Parfois , faute de fonds , monseigneur est marchand.
 Que dirai-je d'Arcas ? quand sa tête blanchie ,
 En tremblant , sur son sein se penche appesantie ;
 Quand son corps vainement de parfums inondé ,
 Trahit les maux secrets dont il est obsédé ;
 Scandalisant Paris de ses vieilles tendresses ,
 Arcas , sultan goutteux , veut avoir vingt maîtresses ;
 Mais , en fripon titré , pour payer leurs appas ,
 Arcas vend au public le crédit qu'il n'a pas.
 Digne fils d'un tel père , Alford , chargé de dettes ,
 Met ses jeunes amours aux gages des coquettes :
 Plus philosophe encor , Dorimond ruiné
 Épouse un équipage en épousant Phryné.

Qui blâmeroit ces nœuds ? L'hymen n'est qu'une mode ,
 Un lien de fortune , un veuvage commode ,
 Où chaque époux , brûlé d'adultères désirs ,
 Vit , sous le même nom , libre dans ses plaisirs.

Vois-tu parmi ces grands leurs compagnes hardies
 Imiter leurs excès , par eux-même applaudies ;
 Dans un corps délicat porter un cœur d'airain ,
 Opposer au mépris un front toujours serein ,
 Et du vice endurci témoignant l'impudence ,
 Sous leur casque de plume étouffer la décence ?

Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs
 Souvent bâiller en loge , à des prix différens ,
 Cloris n'est que parée , et Cloris se croit belle ;
 En vêtemens légers Por s'est changé pour elle ;
 Son front luit , étoilé de mille diamans ,
 Et mille autres encore , effrontés ornemens ,

Serpente sur son sein , pendent à ses oreilles ;
 Les arts , pour l'embellir , ont uni leurs merveilles ;
 Vingt familles enfin couleroient d'heureux jours ;
 Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
 Malgré ce luxe affreux et sa fierté sévère ,
 Cloris , on le prétend , se montre populaire :
 Oui , déposant l'orgueil de ses douze quartiers ,
 Madame , en ses amours , déroge volontiers.
 Indulgente beauté , Zélis la justifie ,
 Zélis qui par bon ton , à la philosophie
 Joint tous les goûts divers , tous les amusemens ,
 Rit avec nos penseurs , pense avec ses amans ;
 Enfant sophiste , au fond coquette pédagogue ,
 Qui gouverne la mode , à son gré met en vogue
 Nos petits vers lâchés par gros in-octavo ,
 Ou ces drames pleureurs qu'on joue incognito ;
 Protège l'univers , et , rompue aux affaires ,
 Fournit vingt financiers d'importans secrétaires ,
 Lit tout , et même sait , par nos auteurs moraux ,
 Qu'il n'est certainement un Dieu que pour les sots.
 Parlerai-je d'Iris ? Chacun la prône et l'aime ;
 C'est un cœur , mais un cœur.... c'est l'humanité même :
 Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
 Frappe , en courant , son chien qui jappe épouvanté ,
 La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes ;
 Un papillon souffrant lui fait verser des larmes ;
 Il est vrai : mais aussi qu'à la mort condamné
 Lally soit , en spectacle , à l'échafaud traîné ,
 Elle ira la première à cette horrible fête
 Acheter le plaisir de voir tomber sa tête .

Dira-t-on qu'en des vers , à mordre disposés ,
Ma muse prête aux grands des vices supposés ?

J'aurois pu te montrer nos duchesses fameuses ,
Tantôt d'un histrion amantes scandaleuses ,
Fières de ses soupirs obtenus à grands prix ,
Elles-même aux railleurs dénonçant leurs maris ;
Tantôt , pour égayer leurs courses solitaires ,
Imitant noblement ces grâces mercenaires ,
Qui , par couples nombreux , sur le déclin du jour ,
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour .

Mais , la corruption , à son comble portée ,
Dans le cercle des grands ne s'est point arrêtée ;
Elle infecte l'empire , et les mêmes travers
Règnent également dans tous les rangs divers .

Il faut voir ce marchand , philosophe en boutique ,
Qui , déclarant trois fois sa ruine authentique ,
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur ,
Trancher du financier , jouer le grand seigneur :
Monsieur , pour ses amis , entretient une actrice ;
Madame , des beaux arts bourgeoise protectrice ,
En couvent d'esprits forts transforme sa maison ,
Et fait de son comptoir un bureau de raison .
Partout s'offre l'orgueil , et le luxe , et l'audace .
Orgon , à prix d'argent , veut ennoblir sa race :
Devenu magistrat de mince roturier ,
Pour être un jour baron , il se fait usurier .
Jadis son clerc Mondor envioit son partage :
Tout à coup des bureaux secouant l'esclavage ,
Il loge sa mollesse en un riche palais ,
Et derrière un char d'or promenant trois valets ,

Sous six chevaux pareils ébranle au loin la rue :
 Mais sa fortune , ami , comment l'a-t-il accrue ?
 Il a vendu sa femme ; et ce couple abhorré,
 Enveloppé d'opprobre est pourtant honoré.

Eh ! quel frein contiendrait un vulgaire indocile ,
 Qui sait , grâce aux docteurs du moderne évangile ,
 Qu'en vain le pauvre espère en un dieu qui n'est pas ;
 Que l'homme tout entier est promis au trépas ?
 Chacun veut de la vie embellir le passage ;
 L'homme le plus heureux est aussi le plus sage ;
 Et depuis le vieillard qui touche à son tombeau ,
 Jusqu'au jeune homme à peine échappé du berceau ,
 A la ville , à la cour , au sein de l'opulence ,
 Sous les affreux lambeaux de l'obscur indigence ,
 La débauche au teint pâle , aux regards effrontés ,
 Enflamme tous les cœurs , vers le crime emportés.
 C'est en vain que , fidèle à sa vertu première ,
 Louis instruit aux mœurs la monarchie entière ;
 La monarchie entière est en proie aux Lais ,
 Leurs vices sont les dieux qu'encense leur pays ;
 Et la religion , mère désespérée ,
 Par ses propres enfans sans cesse déchirée ,
 Dans ces temples déserts pleurant leurs attentats ,
 Le pardon sur la bouche , en vain leur tend les bras :
 Son culte est avili , ses lois sont profanées.... (1)

(GILBERT.)

(1) Juvenal n'a rien fait de mieux que cette satire, et n'a rien dit de plus fort.

ARTICLE III.

Luxe.

Sors de la tombe, sors, réveille-toi, Boileau !
 Rembrunis tes couleurs, raffermis ton pinceau ;
 Mais laisse en paix Cottin, misérable victime,
 Immolée au bon goût, quelquefois à la rime :
 Près des mauvaises mœurs, que font les mauvais vers ?
 Laisse-là nos écrits, et combats nos travers ;
 Viens, je veux à tes traits les livrer tous ensemble :
 Le luxe, dans lui seul ce monstre les rassemble.
 Quoi ! sur nos mœurs encor des sermons importuns,
 Des déclamations, de tristes lieux communs !
 Des lieux communs ! non, non. Si je disois : Dorantè
 Fait briller à son doigt deux mille écus de rente ;
 Ce commis échappé de l'ombre des bureaux
 Fait courir deux valets devant ses six chevaux ;
 De l'épais Dorilas, que Paris vit si mince,
 Le salon coûte autant que le palais d'un prince ;
 Ce traitant dans un jour, consume plus dix fois
 Qu'il ne faut pour nourrir son village en six mois ;
 Voilà des lieux communs, trop communs, je l'avoue.
 Mais si je dis : tel homme attendu sur la roue,
 Pour son faste orgueilleux courbe tout devant lui ;
 Ce qui perdit Fouquet l'absoudroit aujourd'hui.
 Ce vieux prélat se plaint, dans l'orgueil qui l'enivre ;
 Qu'un million par an n'est pas trop pour bien vivre ;

Cette beauté vénale , émule de Deschamps ,
 Des débris de vingt ducs scandalise Longchamps ;
 De sa vile moitié ce trafiquant infâme ,
 Étale impudemment l'or que paya sa femme.
 Sont-ce des lieux communs que de pareils tableaux ?
 Non , grâce à vos excès , mes vers seroient nouveaux.
 Mais n'outrons rien , je hais ceux dont le zèle extrême
 Donne tort au bon droit , et rend faux le vrai même.
 Équitables censeurs , fuyons dans nos écrits
 Les préjugés de Sparte et ceux de Sybaris.
 Sur un petit état jugeant un grand royaume ,
 Je ne viens point loger nos princes sous le chaume ,
 Ravaller nos Crassus aux Romains du vieux temps ,
 Des pois de Curius régaler nos traitans ;
 A nos jeunes marquis , si fous de leur parure ,
 Du vieux Cincinnatus faire endosser la bure ;
 A nos galans seigneurs citer le dur Caton.
 Non , je serois gothique ; et le morne baron ,
 Fier du superbe hôtel qu'il veut que l'on admire ,
 A de pareils discours se pâmeroit de rire.
 Il est un luxe utile et décent , j'en conviens ,
 Permis aux grands états , aux grands noms , aux grands biens ,
 Qui jusqu'au dernier rang refoulant la richesse ,
 Fait redescendre l'or qui remonte sans cesse.
 Il est un autre luxe au vice consacré ,
 De l'active industrie enfant dénaturé.
 L'orgueil seul éleva ce colosse fragile :
 Son simulacre est d'or , et ses pieds sont d'argile ;
 La vanité le sert , l'orgueil à ses genoux ,
 Immole sans pitié fils , femme , père , époux ;

Squelette décharné, son étique figure
 Affecte un embonpoint qui n'est que bouffissure;
 Sous la pourpre brillante il cache des lambeaux,
 Et son trône s'élève au milieu des tombeaux.
 Mais j'entends murmurer de graves politiques,
 Gens d'état, financiers, auteurs économiques :
 De leurs discours subtils j'aime la profondeur;
 Mais enfin, avant tout, il s'agit du bonheur.
 Voyons : d'un luxe adroit les savans artifices
 Ont de nos jours, dit-on, varié les delices.
 Malheureux qui se fie à ses prestiges vains !
 De nos biens, de nos maux, les ressorts souverains,
 Quels sont-ils ? la nature, et surtout l'habitude.
 En vain de ton bonheur tu te fais une étude :
 Sous l'humble toit du sage, heureux sans tant de soins,
 Le vrai plaisir se rit de tes pompeux besoins.
 Dis-moi, quand l'air plus pur et la rose nouvelle
 Loin de nos murs fameux dans nos champs te rappelle,
 Si d'un riche parterre orné de cent couleurs,
 Mille vases brillans ne contiennent les fleurs,
 Si l'oiseau n'est captif dans de vastes treillages,
 Si l'eau ne rejaillit parmi des coquillages,
 En retrouves-tu moins le murmure des eaux,
 Le doux parfum des fleurs, le doux chant des oiseaux ?
 L'art se tourmente en vain. La fraise que le verre,
 Par de fausses chaleurs couve au fond d'une serre,
 A-t-elle plus de goût ? Faut-il que ces pois verts,
 Pour flatter ton palais insultent aux hivers ?
 Ce melon avancé par l'apprêt d'une couche,
 D'un jus plus savoureux parfume-t-il la bouche ?

Heureuse pauvreté ! je n'ai pas les moyens
 D'altérer la nature et de gâter ses biens.
 L'art te donne à grands frais d'imparfaites prémices :
 Des fruits dans leurs saisons, je goûte les délices.
 Ces dons prématurés sont moins piquans pour toi,
 Que ceux que la nature assaisonne pour moi.
 Va, rassemble ces fruits que méconnoît Pomone,
 Joins à l'hiver l'été, le printemps à l'automne ;
 Transporte, pour languir dans l'uniformité,
 La cité dans les champs, les champs dans la cité ;
 Qu'enfin le jour en nuit, la nuit en jour se change ;
 De tous ces attentats la nature se venge,
 Et ne laisse en fuyant que des sens émoussés,
 Un cerveau vaporeux et des nerfs agacés.
 Puis vante-nous le luxe et ses recherches vaines !
 Stérile en vrai plaisir, adoucit-il nos peines ?
 Charme-t-il nos douleurs ? Ce monde de valets
 A-t-il du fier Chrysès chassé les maux secrets ?
 D'importuns tintemens frappent-ils moins l'oreille
 Où pend d'un gros brillant la flottante merveille ?
 Demande au vieux Narsès si sa bague une fois
 Calma le dur accès qui vint tordre ses doigts.
 Non : dans de vains dehors le bonheur ne peut être,
 Et dans l'art de jouir l'orgueil est mauvais maître.
 Mais l'homme fastueux cherche-t-il à jouir ?
 Prétend-il vivre ? Non, il ne veut qu'éblouir.
 Dans les discours publics il met sa jouissance.
 De l'éclat ruineux de sa folle dépense,
 Veut-on le corriger ? le moyen n'est pas loin :
 Ordonnez seulement qu'il soit fou sans témoin,

Faites qu'*incognita* sa maitresse soit belle,
 Et je veux dès demain, le voir époux fidèle;
 Que pour son cuisinier il ne soit plus cité,
 Et je me fais garant de sa frugalité.
 L'or, pauvre genre humain, vous fut donné, je pense,
 Pour être le hochet de votre vieille enfance.
 L'un n'osant y toucher, l'enterre tristement,
 L'autre au lieu d'en user, le jette follement.
 Dis-moi, de ces deux fous, lequel l'est davantage,
 Ou l'avare opulent qui s'en défend l'usage,
 Ou le sot fastueux qui, fier d'un vain fracas,
 Le dépense en objets dont il ne jouit pas?
 Le chef de ses concerts lui choisit sa musique,
 Des peintres ses tableaux, des auteurs sa critique,
 Un cuisinier ses mets. Jouissant par autrui,
 Il ne voit, ni n'entend, ni ne mange pour lui.
 Heureux encore, heureux, si les airs qu'il se donne
 Font rire à ses dépens, sans ruiner personne!
 Car nous sommes bien loin de ce siècle grossier
 Où l'on croyoit encor qu'acheter est payer!
 O quels pleurs verseroit un nouvel Héraclite!
 Que de bon cœur riroit un nouveau Démocrite,
 S'il voyoit chaque état d'un vain faste s'enfler,
 Jusqu'à l'homme opulent le pauvre se gonfler,
 Le seigneur aux commis disputer l'élégance,
 Le duc des traîtres même affecter la dépense,
 Et ceux-ci, dans un wisk hasarder sans effroi
 Plus qu'en six mois entiers ils ne rendent au roi!
 Toutefois dans le luxe il est un trait que j'aime,
 C'est qu'au moins il nous venge et se détruit lui-même,
 Et toujours son désastre est près de ses succès:
 Car dans un temps fécond en monstrueux excès,

En vain vous m'étaiez des sottises vulgaires ;
 Vite , engoutissez-moi tous les biens de vos pères :
 Ou , dans votre quartier obscurément fameux ,
 Dans vos salons bourgeois végétez donc comme eux.
 Mondor de cet avis sentit bien l'importance.
 Déployant dans son faste une noble insolence ,
 Mondor se ruinoit avec un goût exquis :
 Boucher (1) lui vendoit cher ses élégans croquis ,
 Géliote chantoit dans ses fêtes superbes ,
 Prévile et Dugazon lui jouoient des *proverbes* ;
 Sa Laïs à prix d'or lui vendant son amour ,
 Traitoit aux frais du sot , et la ville et la cour.
 Enfin son bilan vint : plus d'amis ; sa maîtresse
 D'avance avoit ailleurs su placer sa tendresse.
 Lui , sans pain , sans asile , et d'un fatal orgueil ,
 En habit jadis noir , portant le triste deuil ,
 Dans quelque vieux grenier va cacher sa misère ,
 Et pour comble de maux... il est époux et père.
 Damis vous soutiendra , qui l'eût pu soupçonner ?
 Que pour faire fortune , il faut se ruiner.
 Je le veux : toutefois peut-être est-il peu sage
 De risquer ce qu'on a pour avoir davantage.
 Il a beau répéter , prodigue intéressé :
 « Le roi sait qu'aux états j'ai seul tout éclipsé.
 » Au dernier camp , la cour en doit être informée ,
 » J'ai tenu table ouverte , et j'ai traité l'armée. »
 Le roi , la cour , malgré des services si beaux ,
 Laissent en pleine rue arrêter ses chevaux.

(1) Boucher , premier peintre du roi , qui a eu une grande réputation et un mauvais goût. Tous ses ouvrages sont gâtés par des mines , des manières et de l'affecterie.

Trop heureux le mortel, dont la sage balance
 Donne un juste équilibre à sa noble dépense ;
 Qui sait avec l'éclat joindre l'utilité ,
 L'abondance au bon goût, au plaisir la santé ,
 Sans prodigalité comme sans avarice !
 Qui l'eût cru que le luxe unit ce double vice ?
 Tout est plein cependant d'avares fastueux.
 Voyez le fier Orgon , bourgeois présomptueux :
 Il pouvoit rendre heureux sa famille et lui-même ,
 Sa fille eût épousé le jeune amant qu'elle aime ;
 Un bon maître eût instruit ses enfans ; ses amis
 A sa table, à leur tour , se seroient vus admis ;
 Et d'un bon vin d'Aï l'influence féconde
 Eût fait courir les ris et la joie à la ronde.
 Mais, placé par le sort près d'un riche voisin ,
 Sur sa magnificence il veut monter son train ;
 Et, pour l'air d'être heureux perdant le droit de l'être ,
 Il s'est fait indigent , de peur de le paroître :
 Pour son leste équipage, il fondit ses contrats ;
 Le soin de ses chevaux est pris sur ses repas ;
 En faveur des rubis dont sa femme étincelle ,
 Hier chez l'usurier on porta la vaisselle ;
 Son cocher coûte cher. En revanche , à son fils
 Il achète, au hasard, un pédant à bas prix.
 Et le cruel enfin condamne , dans sa rage ,
 Sa fille au célibat et sa femme au veuvage.
 Eh ! mon ami, crois-moi , ton éclat fait pitié !
 Le bonheur suit souvent un bon bourgeois à pied ;
 Et ton char fastueux promène la misère.
 « En effet, me répond ce gros millionnaire ,

» Ce discours, que j'approuve, est bon pour un faquin
 » Dont l'aisance éphémère expirera demain :
 » Avoir du goût chez lui seroit une insolence ;
 » Mais moi, chargé du poids d'une fortune immense,
 » Je dois m'en délivrer avec le noble éclat
 » Que demande mon nom, qu'impose mon état. »
 Quoi ! ton or t'importune ? ô richesse imprudente !
 Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente ;
 Ces enfans dans leur fleur desséchés par la faim,
 Et ces filles sans dot, et ces vieillards sans pain !
 Ton or te pèse, ingrat ? connois la bienfaisance,
 Sois pour les malheureux une autre providence.
 Aux mains de ton pasteur cours déposer le prix
 Des magots qu'attendoit le boudoir de Laïs ;
 Dote les hôpitaux ; qu'une aumône secrète
 Surprenne l'indigent au fond de sa retraite.
 Du moins si tes bienfaits n'osent rester obscurs,
 Encourage nos arts et décore nos murs.
 La peinture à tes soins remet ce jeune élève ;
 Ce chef-d'œuvre important demande qu'on l'achève ;
 Ce monument gothique offense les regards.....
 Mais que parlé-je ici de chefs-d'œuvres et d'arts ?
 Vois-tu près de tes parcs, sous ton château superbe,
 Ces spectres affamés qui se disputent l'herbe ?
 Vois-tu tous ces vassaux, filles, femmes, enfans,
 De ton domaine ingrat, abandonner les champs ?
 Sois homme, par tes dons retiens ce peuple utile ;
 Laisse-lui quelqu'épi du champ qu'il rend fertile ;
 Et que ses humbles toits, réparés à tes frais,
 Pardonnent à l'orgueil de tes riches palais !

(Le Chevalier DELILLE.)

Le Pauvre Diable (1).

QUEL parti prendre ? où suis-je , et que dois-je être ?
 Né dépourvu , dans la foule jeté ,
 Germe naissant par les vents emporté ,
 Sur quel terrain puis-je espérer de croître ?
 Comment trouver un état , un emploi ?
 Sur mon destin , de grâce instruisez-moi .
 — Il faut s'instruire et se sonder soi-même ,
 S'interroger , ne rien croire que soi ,
 Que son instinct , bien savoir ce qu'on aime ,
 Et , sans chercher des conseils superflus ,
 Prendre l'état qui vous plaira le plus .
 — J'aurois aimé le métier de la guerre .
 — Qui vous retient ? Allez : déjà l'hiver
 A disparu ; déjà gronde dans l'air
 L'airain bruyant , ce rival du tonnerre ;
 Du duc de Broglie osez suivre les pas ;
 Sage en projets , et vif dans les combats ,
 Il a transmis sa valeur aux soldats ;
 Il va venger les malheurs de la France .

(1) On assure que Voltaire composa cette satire en 1758 , pour détourner de la carrière des lettres , un jeune homme sans fortune , qui prenoit pour du talent , la manie de faire de mauvais vers : le nombre de ceux qui se perdent par cette manie est prodigieux . Ils se rendent incapables d'un travail utile . Leur petit orgueil les empêche de prendre un emploi subalterne , mais honnête , qui leur donneroit du pain . Ils vivent quelque temps de rimes et d'espérance et meurent dans la misère . (Note de Voltaire lui-même.)

Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui,
 Et méritez d'être aperçu de lui.
 — Il n'est plus temps. J'ai d'une lieutenance
 Trop vainement demandé la faveur ;
 Mille rivaux briguoient la préférence :
 C'est une presse ! En vain Mars en fureur
 De la patrie a moissonné la fleur :
 Plus on en tue , et plus il s'en présente.
 Ils vont trottant des bords de la Charente,
 De ceux du Lot, des coteaux champenois,
 Et de Provence, et des monts franc-comtois,
 En botte, en guêtre et surtout en guenille,
 Tous assiégeant la porte de Cremille (1),
 Pour obtenir des maîtres de leur sort
 Un beau brevet qui les mène à la mort.
 Parmi les flots de la foule empressée
 J'allai montrer ma mine embarrassée ;
 Mais un commis, me prenant pour un sot,
 Me rit au nez, sans me répondre un mot ;
 Et je voulus, après cette aventure,
 Me retourner vers la magistrature.
 — Eh bien ! la robe est un métier prudent ;
 Et cet air gauche et ce front de pédant
 Pourront encor passer dans les enquêtes ;
 Vous verrez là de merveilleuses têtes !
 Vite, achetez un emploi de Caton ;
 Allez juger. Êtes-vous riche ? — Non,

(1) M. de Cremille, lieutenant général, étoit chargé alors du département de la guerre, sous M. le maréchal de Broglie.

Je n'ai plus rien, c'en est fait! — Vil atome
 Quoi! point d'argent! et de l'ambition!
 Pauvre impudent! apprends qu'en ce royaume
 Tous les honneurs sont fondés sur le bien.
 L'antiquité tenoit pour axiome
 Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.
 Du genre humain connois quelle est la trempe :
 Avec de l'or, je te fais président,
 Fermier du roi, conseiller, intendant.
 Tu n'as point d'aile, et tu veux voler! rampe.
 — Hélas! monsieur, déjà je rampe assez.
 Ce fol espoir qu'un moment a fait naître,
 Ces vains désirs pour jamais sont passés :
 Avec mon bien, j'ai vu périr mon être.
 Né malheureux, de la crasse tiré,
 Et dans la crasse en un moment rentré,
 A tous emplois on me ferme la porte.
 Rebut du monde, errant, privé d'espoir,
 Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
 Rasé, barbu, chaussé, déchaux, n'importe :
 De mes erreurs déchirant le bandeau,
 J'abjure tout, un cloître est mon tombeau;
 J'y vais descendre : oui, j'y cours... — Imbécille,
 Va donc pourrir ! Au tombeau des vivans
 Tu crois trouver le repos; mais apprends
 Que des soucis c'est l'éternel asile,
 Que les ennuis en font leur domicile,
 Que la discorde y nourrit ses serpens;
 Que ce n'est plus ce ridicule temps
 Où le capuce et la toque à trois cornes,

Le scapulaire et l'impudent cordon
 Ont extorqué des hommages sans bornes,
 Du vil berceau de son illusion
 La France arrive à l'âge de raison ;
 Et les enfans de François et d'Ignace ,
 Bien reconnus , sont remis à leur place.
 Nous faisons cas d'un cheval vigoureux,
 Qui , déployant quatre jarrets nerveux ,
 Frappe la terre et bondit sous son maître ;
 J'aime un gros bœuf , dont le pas lent et lourd ,
 En sillonnant un arpent dans un jour ,
 Forme un guéret où mes épis vont naître ;
 L'âne me plaît , son dos porte au marché
 Les fruits du champ que le rustre a bêché ;
 Mais pour le singe , animal inutile ,
 Malin , gourmand , saltimbanque indocile ,
 Qui gâte tout et vit à nos dépens ,
 On l'abandonne aux laquais fainéans.
 Le fier guerrier , dans la Saxe , en Thuringe ,
 C'est le cheval ; un Péquet , un Pléneuf (1) ,
 Un trafiquant , un commis , c'est le bœuf ;
 Le peuple est l'âne , et le moine est le singe.
 — S'il est ainsi , je me décroître. O ciel !
 Faut-il rentrer dans mon état cruel ?
 Faut-il me rendre à ma première vie ?
 — Quelle étoit donc cette vie ? — Un enfer ,
 Un piège affreux tendu par Lucifer :
 J'étois sans biens , sans métier , sans génie ,

(1) Péquet étoit un premier commis des affaires étrangères , et Pléneuf un entrepreneur des vivres.

Et j'avois lu quelques méchans auteurs ;
 Je croyois même avoir des protecteurs.
 Mordu du chien de la métromanie ,
 Le mal me prit , je fus auteur aussi.
 — Ce métier-là ne t'a pas réussi ,
 Je le vois trop. Ça ! fais-moi , pauvre diable ,
 De ton désastre un récit véritable.
 Que faisais-tu sur le Parnasse ? — Hélas !
 Dans mon grenier , entre deux sales draps ,
 Je célébrois les faveurs de Glycère ,
 De qui jamais n'approcha ma misère ;
 Ma triste voix chantoit d'un gosier sec ,
 Le vin mousseux , le Frontignan , le Grec ,
 Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière ;
 Faute de bas , passant le jour au lit ,
 Sans couverture , ainsi que sans habit ,
 Je fredonnois des vers sur la paresse ,
 D'après Chaulieu je vanterois la mollesse.

Enfin , un jour qu'un surtout emprunté ,
 Vêtit à cru ma triste nudité ,
 Après midi , dans l'antre de Procope ,
 (C'étoit le jour que l'on donnoit *Mérope* ,)
 Seul dans un coin , pensif et consterné ,
 Rimant une ode et n'ayant point dîné ,
 Je m'accostai d'un homme à lourde mine ,
 Qui sur sa plume a fondé sa cuisine ;
 Grand écumeur des borbiers d'Hélicon ,
 De Loyola chassé pour ses fredaines ,
 Vermisseau né du cul de Desfontaines ;
 Digne en tous sens de son extraction ,

Lâche Zoïle , autrefois laid Giton.
 Cet animal se nommoit Jean Fréron.
 J'étois tout neuf, j'étois jeune, sincère,
 Et j'ignorois son naturel félon.
 Je m'engageai, sous l'espoir d'un salaire,
 A travailler à son hebdomadaire,
 Qu'aucuns nommoient alors patibulaire.
 Il m'enseigna comment on dépeçoit
 Un livre entier, comme on le recousoit,
 Comme on jugeoit de tout par la préface,
 Comme on louoit un fol auteur en place,
 Comme on fondoit avec lourde roideur
 Sur l'écrivain pauvre et sans protecteur.
 Je m'enrôlai, je servis le corsaire;
 Je critiquai sans esprit et sans choix,
 Impudemment le théâtre et la chaire,
 Et je mentis pour dix écus par mois.
 Quel fut le prix de ma plate manie?
 Je fus connu, mais par mon infamie;
 Comme un gredin que la main de Thémis
 A diapré de nobles fleurs de lis,
 Par un fer chaud gravé sur l'omoplate.
 Triste et honteux, je quittai mon pirate,
 Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
 Mon honoraire, en me parlant d'honneur.
 M'étant ainsi sauvé de sa boutique,
 Et n'étant plus compagnon satirique;
 Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
 J'allai trouver Lefranc de Pompignan,
 Ainsi que moi, natif de Montauban,

Lequel jadis a brodé quelque phrase
 Sur la *Didon* qui fut de Métastase.
 Je lui contai tous les tours du croquant :
 Mon cher pays , secourez-moi , lui dis-je ;
 Fréron me vole , et pauvreté m'afflige.
 — De ce bourbier vos pas seront tirés ,
 Dit Pompignan : votre dur cas me touche :
 Tenez , prenez mes cantiques sacrés ;
 Sacrés ils sont , car personne n'y touche :
 Avec le temps un jour vous les vendrez.
 Plus , acceptez mon chef-d'œuvre tragique
 De *Zoraïd* ; la scène est en Afrique :
 A la Clairon vous le présenterez :
 C'est un trésor. Allez et prospérez.

Tout ranimé par son ton didactique ,
 Je cours en hâte au parlement comique ,
 Bureau de vers , où maint auteur pelé
 Vend mainte scène à maint auteur sifflé.
 J'entre , je lis d'une voix fausse et grêle
 Le triste drame écrit pour la Denèle (1).
 Dieu paternel ! quels dédains , quel accueil !
 De quelle œillade altière , impérieuse ,
 La Dumesnil rabattit mon orgueil !
 La Dangeville est plaisante et moqueuse :
 Elle rioit : Grandval me regardoit
 D'un air de prince , et Sarrasin dormoit ;
 Et , renvoyé penaut par la cohue ,
 J'allai pleurer et gronder dans la rue.

(1) Denèle Quinaut , actrice de ce temps-là , pour laquelle le principal rôle de *Zoraïde* avoit été composé.

De vers , de prose et de honte étouffé ;
 Je rencontrai Gresset dans un café ,
 Gresset doué du double privilège
 D'être au collège un bel esprit mondain ,
 Et dans le monde un homme de collège ;
 Gresset dévot , long-temps petit badin ,
 Sanctifié par ses palinodies.

Il prétendoit avec componction
 Qu'il avoit fait jadis des comédies ,
 Dont à la Vierge il demandoit pardon.

— Gresset se trompe , il n'est pas si coupable :

Un vers heureux et d'un tour agréable
 Ne suffit pas , il faut une action ,
 De l'intérêt , du comique , une fable ,
 Des mœurs du temps un portrait véritable ,
 Pour consommer cette œuvre du démon (1).
 Mais que fit-il dans ton affliction ?

— Il me donna des conseils sages ;
 Quittez , dit-il , les profanes ouvrages ;
 Faites des vers moraux contre l'amour ;
 Soyez dévot , montrez-vous à la cour.

Je crois mon homme , et je vais à Versaille ;
 Maudit voyage ! hélas ! chacun se raille
 En ce pays d'un pauvre auteur moral ;
 Dans l'antichambre il est reçu bien mal ,

(1) Tout cela n'empêche pas que le *Méchant* ne soit une des meilleures comédies du dernier siècle ; et les observations que M. Ch... a faites tout récemment dans le *Journal de Paris*, sur cette même comédie , ne lui ont rien fait perdre de son prix aux yeux des gens de goût.

Et les laquais insultent sa figure
 Par un mépris pire encor que l'iajure.
 Plus que jamais confus, humilié,
 Devers Paris je m'en revins à pié.

L'abbé Trublet alors avoit la rage
 D'être à Paris un petit personnage ;
 Au peu d'esprit que le bonhomme avoit,
 L'esprit d'autrui par supplément servoit.
 Il entassoit adage sur adage ;
 Il compiloit, compiloit, compiloit ;
 On le voyoit sans cesse écrire, écrire
 Ce qu'il avoit jadis entendu dire,
 Et nous lassoit sans jamais se lasser.
 Il me choisit pour l'aider à penser :
 Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
 Lâmes beaucoup et rien n'imaginâmes.
 L'abbé Trublet m'avoit pétrifié ;
 Mais un bâtard du sieur de la Chaussée
 Vint ranimer ma cervelle épuisée ;
 Et tous les deux nous fîmes par moitié
 Un drame court et non versifié,
 Dans le grand goût du larmoyant comique,
 Roman moral, roman métaphysique.
 — Eh bien ! mon fils, je ne te blâme pas.
 Il est bien vrai que je fais peu de cas
 De ce faux genre, et j'aime assez qu'on rie :
 Souvent je bâille au tragique bourgeois,
 Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
 Qui défigure et qui brave à la fois,
 Dans son jargon, Melpomène et Thalie ;
 H.

Mais après tout , dans une comédie ,
 On peut parfois se rendre intéressant ,
 En empruntant l'art de la tragédie ,
 Quand par malheur on n'est point né plaisant.

Fus-tu joué ? Ton drame hétéroclite
 Eut-il l'honneur d'un peu de réussite ?

— Je cabalai ; je fis tant qu'à la fin
 Je comparus au tripot d'Arlequin.

Je fus hué. Ce dernier coup de grâce
 M'alloit sans vie étendre sur la place ;

On me porta dans un logis voisin ,
 Près d'expirer de douleur et de faim ,

Les yeux tournés , et plus froid que ma pièce.

— Le pauvre enfant ! son malheur m'intéresse ;
 Il est naïf ! Allons poursuis le fil

De tes récits : ce logis quel est-il ?

— Cette maison d'une nouvelle espèce ,
 Où je restai long-temps inanimé ,

Etoit un antre , un repaire enfamé ,

Où s'assembloient , six fois en deux semaines ,

Un reste impur de ces énergumènes ,

De Saint-Médard effrontés charlatans.

Trompeurs , trompés , monstres de notre temps.

Missel en main , la cohorte infernale

Psalmodioit en ce lieu de scandale ,

Et s'exerçoit à des contorsions

Qui feroient peur aux plus hardis démons.

Leurs hurlemens en sursaut m'éveillèrent ;

Dans mon cerveau mes esprits remontèrent ;

Je soulevai mon corps sur mon grabat ,

Et m'avisai que j'étois au sabbat.
 Un gros rabbin de cette synagogue
 Me reconnut ; le bouc s'imagina
 Qu'avec ses saints je m'étois couché là.
 Je lui contai ma honte et ma détresse.
 Maître Abraham (1), après cinq ou six mots
 De compliment, me tint ce beau propos :
 « J'ai comme toi croupi dans la bassesse,
 » Et c'est le lot des trois quarts des humains ;
 » Mais notre sort est toujours dans nos mains :
 » Je me suis fait auteur disant la messe,
 » Persécuteur, délateur, espion ;
 » Chez les dévots je forme des cabales ;
 » Je cours, j'écris, j'invente des scandales,
 » Pour les combattre et pour me faire un nom,
 » Pieusement semant la zizanie,
 » Et l'arrosant d'un peu de calomnie :
 » Imite-moi, mon art est assez bon,
 » Suis comme moi les méchans à la piste ;
 » Crie à l'impie, à l'athée, au déiste,
 » Au géomètre ; et surtout prouve bien
 » Qu'un bel esprit ne peut être chrétien ;
 » Du rigorisme embouche la trompette ;
 » Sois hypocrite, et ta fortune est faite. »
 A ce discours, saisi d'émotion,
 Le cœur encore aigri de ma disgrâce,
 Je répondis en lui couvrant la face
 De mes cinq doigts ; et la troupe en besace,

(1) Abraham Chaumeix.

Qui fut témoin de ma vive action ,
 Crut que c'étoit une convulsion .
 A la faveur de cette opinion ,
 Je m'esquivai de l'autre de Mégère .
 — C'est fort bien fait ! si ta tête est légère ,
 Je m'aperçois que ton cœur est fort bon .
 Où courus-tu présenter ta misère ?
 — Las ! où courir dans mon destin maudit ?
 N'ayant ni pain , ni gîte , ni crédit ,
 Je résolu de finir ma carrière ,
 Ainsi qu'ont fait , au fond de la rivière ,
 Des gens de bien , lesquels n'en ont rien dit .
 O changement ! ô fortune bizarre !
 J'apprends soudain qu'un oncle trépassé ,
 Vieux janseniste , et docteur de Navarre ,
 Des vieux docteurs certes le plus avare ,
Ab intestat malgré lui m'a laissé
 D'argent comptant un immense héritage .
Bientôt changeant de mœurs et de langage ,
 Je me dégrasse , et m'étant dérobé
 A cette fange où j'étois embourbé ,
 Je prends mon vol , je m'élève , je plane ;
 Je veux tâter des plus brillans emplois ,
 Être officier , signaler mes exploits ;
 Puis de Thémis endosser la soutane ,
 Et , moyennant vingt mille écus tournois ,
 Être appelé le tuteur de nos rois .
 J'ai des amis , je leur fais grande chère ;
 J'ai de l'esprit alors ; et tous mes vers
 Out comme moi l'heureux talent de plaire ;

Je suis aimé des dames que je sers.
 Pour compléter tant d'agremens divers ,
 On me propose un très-bon mariage ;
 Mais les conseils de mes nouveaux amis ,
 Un grain d'amour ou de libertinage ,
 La vanité , le bon air , tout m'engage
 Dans les filets de certaine Laïs ,
 Que Belzébut fit naître en mon pays ,
 Et qui depuis a brillé dans Paris.
 Elle dansoit à ce tripot lubrique ,
 Que de l'église un ministre impudique
 (Dont Marion (1) fut servie assez mal) ,
 Fit élever près du Palais-Royal.
 Avec éclat j'entretiens donc ma belle.
 Croyant l'aimer , croyant être aimé d'elle ,
 Je prodiguois les vers et les bijoux ;
 Billets de change étoient mes billets doux :
 Je conduisois ma Laïs triomphante ,
 Les soirs d'été , dans la lice éclatante
 De ce rempart , asile des amours ,
 Par Outrequin rafraîchi tous les jours (2).
 Quel beau vernis brilloit sur sa voiture !
 Un petit peigne orné de diamans
 De son chignon surmontoit la parure ;
 L'Inde à grands frais tissu ses vêtemens ;
 L'argent brilloit dans la cuvette ovale ,
 Où sa peau blanche et ferme autant qu'égale

(1) Marion de Lorme qui , dit-on , fut la maîtresse du cardinal de Richelieu.

(2) Les bouvelarts du nord.

S'embellissoit dans des eaux de jasmin,
 A son souper, un surtout de Germain
 Et trente plats chargeoient sa table ronde
 Des doux tributs des forêts et de l'onde.
 Je voulus vivre en fermier général ;
 Que voulez-vous, hélas ! que je vous dise ?
 Je payai cher ma brillante sottise :
 En quatre mois je fus à l'hôpital.
 Voilà mon sort, il faut que je l'avoue.
 Conseillez-moi. — Mon ami, je te loue
 D'avoir enfin déduit sans vanité
 Ton cas honteux, et dit la vérité ;
 Prête l'oreille à mes avis fidèles.
 Jadis l'Egypte eut moins de sauterelles
 Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
 De malotrus, soi-disant beaux esprits,
 Qui, dissertant sur les pièces nouvelles,
 En font encor de plus sifflables qu'elles,
 Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,
 Sifflés, sifflans, chansonneurs, chansonnés,
 Nourris de vent au temple de mémoire,
 Peuple crotté qui dispense la gloire.
 J'estime plus ces honnêtes enfans
 Qui de Savoie arrivent tous les ans,
 Et dont la main légèrement essuie
 Ces longs canaux engorgés par la suie ;
 J'estime plus celle qui dans un coin
 Tricote en paix les bas dont j'ai besoin,
 Le cordonnier qui vient de ma chaussure
 Prendre à genoux la forme et la mesure,

Que le métier de tes obscurs Frérons,
 Maître Abraham et ses vils compagnons
 Sont une espèce encor plus odieuse.
 Quant aux catins , j'en fais assez de cas :
 Leur art est doux , et leur vie est joyeuse.
 Si quelquefois leurs dangereux appas
 A l'hôpital mènent un pauvre diable ,
 Un grand benêt qui fait l'homme agréable ,
 Je leur pardonne , il l'a bien mérité.

Ecoute , il faut avoir un poste honnête :
 Les beaux projets dont tu fus tourmenté
 Ne troublent plus ta ridicule tête ;
 Tu ne veux plus devenir conseiller :
 Dans mon logis il me manque un portier ;
 Prends ton parti ; réponds-moi , veux-tu l'être ?
 — Oui-dà , monsieur. — Quatre fois dix écus
 Seront par an ton salaire ; et de plus ,
 D'assez bon vin chaque jour une pinte
 Rajustera ton cerveau qui te tinte.
 Va dans ta loge , et surtout garde-toi
 Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.
 — *J'obéirai* sans réplique à mon maître ,
 En bon portier ; mais en secret , peut-être
 J'aurois choisi , dans mon sort malheureux ,
 D'être plutôt le portier des Chartreux (1).

(VOLTAIRE.)

(1) La morale de cette pièce n'est pas bonne ; mais il y a tant d'esprit , de sel et de gaieté , que , morale à part , on peut la citer comme un modèle de satire personnelle : genre toujours odieux et quelquefois dangereux.

CHAPITRE XVI.

POÉSIE PASTORALE.

C'EST l'imitation des mœurs champêtres dans leur plus agréable simplicité.

On peut considérer les bergers dans trois états : ou tels qu'on s'imagine qu'ils ont été dans l'abondance et l'égalité du premier âge, avec l'ingénuité de la nature, la douceur de l'innocence et la noblesse de la liberté ; ou tels qu'ils sont devenus, depuis que l'artifice et la force ont fait des esclaves et des maîtres réduits à des travaux dégoûtans et pénibles, à des besoins douloureux et grossiers, à des idées basses et tristes ; ou tels enfin qu'ils n'ont jamais été, mais tels qu'ils pouvoient être, s'ils avoient conservé assez long-temps leur innocence et leur loisir, pour se polir sans se corrompre, et pour étendre leurs idées sans multiplier leurs besoins.

De ces trois états le premier est vraisemblable, le second est réel, le troisième est possible.

Dans le premier, le soin des troupeaux, les fleurs, les fruits, le spectacle de la campagne, l'émulation dans les jeux, le charme de la beauté, l'attrait physique de l'amour partagent toute l'attention et tout l'intérêt des

bergers. Une imagination riante, mais timide, un sentiment délicat, mais naïf, règnent dans tous leurs discours; rien de réfléchi, rien de raffiné; la nature enfin, mais la nature dans sa fleur : telles sont les mœurs des bergers pris dans l'état d'innocence.

Mais ce genre n'est pas large. Les poètes s'y trouvant à l'étroit, se sont répandus, les uns, comme Théocrite, dans l'état de bassesse et de grossièreté, les autres, comme Fontenelle, dans l'état de la société la plus civilisée... Les uns et les autres ont manqué d'unité dans le dessin, et se sont également éloignés de leur but.

L'objet de la poésie pastorale est de présenter aux hommes l'état primitif de l'homme, l'état heureux dont jouissoient peut-être nos premiers parens en gardant leurs moutons, et de nous faire jouir de cet état en idée par le charme de l'illusion. Or, l'état de grossièreté et de bassesse n'est pas cet état heureux. D'un autre côté, l'état d'élégance et une civilisation raffinée ne se concilient pas assez dans notre opinion avec l'état d'innocence, pour que le mélange nous en paroisse vraisemblable. Ainsi, plus la poésie pastorale tient de la rusticité, ou du raffinement, et plus elle s'éloigne de son objet.

Virgile étoit fait pour l'orner de toutes les grâces de la nature, si, au lieu de mettre ses bergers à sa place il se fût mis lui-même à la place de ses bergers. Mais comme presque toutes ses églogues sont allégoriques, le fond perce à travers le voile et en altère les couleurs. A l'ombre des hêtres on entend parler de calamités publiques, d'usurpation, de servitude : les idées de tranquil-

lité, de liberté, d'innocence et d'égalité disparaissent; et avec elles s'évanouit cette douce illusion, qui, dans le dessin du poëte, devoit faire le charme de ses pastorales.

Rien de plus délicat, de plus ingénieux que les églogues de quelques-uns de nos poëtes. L'esprit y est employé avec tout l'art qui peut le déguiser. On ne sait ce qui manque à leur style, pour être naïf; mais on sent qu'il n'est pas naïf. Cela vient sans doute de ce que leurs bergers pensent au lieu de sentir, et analysent au lieu de peindre.

Tout l'esprit de l'églogue doit être en sentiment et en images : on ne veut voir dans les bergers que des hommes bien organisés par la nature, et à qui l'art n'a point encore appris à déguiser leurs idées. Ce n'est que par les sens qu'ils sont instruits et affectés, et leur langage doit être comme le miroir, où ces impressions se retracent. C'est le mérite dominant des églogues de Virgile.

« Comme on suppose que les bergers, dit la Mothe, sont dans cette première ingénuité que l'art et le raffinement n'ont point encore altérée, ils sont d'autant plus touchans qu'ils sont plus émus et qu'ils raisonnent moins. Mais qu'on y prenne garde, rien n'est souvent si ingénieux que le sentiment, non pas qu'il soit jamais recherché, mais parce qu'il supprime toute espèce de raisonnement. »

La naïveté n'exclut pas la délicatesse, et la délicatesse est essentielle à la poésie pastorale. Un berger a remar-

qué que sa bergère n'est pas fâchée d'être vue , lors même quelle se cache , et cette remarque ne pouvoit être exprimée autrement que par ce vers à la fois délicat et naïf :

Et fugit ad salices , et se cupit ante videri.

Un autre berger a observé l'accueil que sa maîtresse a fait au chien de son rival , tandis qu'elle a repoussé le sien ; et lui dit :

L'autre jour sur l'herbette ,
 Mon chien vint te flatter ,
 D'un coup de ta houlette
 Tu sus bien l'écarter.
 Mais quand le sien , cruelle ,
 Par hasard , suit tes pas ,
 Par son nom tu l'appelle :
 Non , tu ne m'aimes pas.

Combien de circonstances délicatement saisies dans ce reproche ! C'est ainsi que les bergers doivent développer tout leur esprit sur la passion qui les occupe davantage.

L'amour a toujours été la passion dominante de la poésie pastorale ; mais les anciens n'ont peint de l'amour , que le physique : sans doute , en étudiant la nature , ils n'y auront trouvé rien de plus. Les modernes ont-ils bien fait , en y ajoutant tous ces raffinemens subtils que notre fantaisie a inventés pour notre supplice ? Je ne sais ; mais la poésie n'a rien gagné à ce mélange.

Tous les objets que la nature peut offrir aux yeux des bergers, sont de nature à entrer dans la poésie pastorale. Ainsi on y voit avec plaisir la peinture d'un beau ciel, d'une tempête, d'une belle nuit, d'un repas joyeux, des danses rustiques, de la culture des champs, des moissons, des vendanges, etc. . . .

Le langage figuré n'est point exclu de la poésie pastorale; il lui convient, au contraire, on ne peut pas mieux, quand il est bien choisi et pris dans la nature. Un berger sent épanouir son âme au retour de sa bergère : les termes abstraits lui manquent pour exprimer ce sentiment ; il a recours aux images sensibles : l'herbe que ranime la rosée, la nature renaissante au lever du soleil, les fleurs écloses au premier souffle du zéphir lui prêtent les couleurs les plus vives pour exprimer ce qu'un métaphysicien auroit bien de la peine à rendre. Telle est l'origine du langage figuré ; le seul qui convienne à la pastorale, par la raison qu'il est le seul que la nature ait enseigné.

(MARMONTEL.)

CHAPITRE XVII.

L'IDYLLE OU L'ÉGLOGUE.

T ELLE qu'une bergère , au plus beau jour de fête ,
 De superbes rubis ne charge point sa tête ,
 Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans ,
 Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens :
 Telle , aimable en son air , mais humble dans son style ,
 Doit paroître sans pompe une élégante idylle .
 Son ton simple et naïf n'a rien de fastueux ,
 Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux .
 Il faut que sa douceur flatte , chatouille , éveille ,
 Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille .
 Mais souvent en ce style un rimeur aux abois
 Jette-là de dépit la flûte et le hautbois ,
 Et , follement pompeux dans sa verve indiscrete ,
 Au milieu d'une églogue entonne la trompette .
 De peur de l'écouter , Pan fuit dans les roseaux ,
 Et les nymphes d'effroi se cachent sous les eaux .

Au contraire , cet autre , abject en son langage ,
 Fait parler ses bergers comme on parle au village :
 Ses vers plats et grossiers , dépouillés d'agrément ,
 Toujours baisent la terre et rampent tristement .
 On diroit que Ronsard sur ses pipeaux rustiques
 Vient encor fredonner ses idylles gothiques ,

Et changer , sans respect de l'oreille et du son (1) ,
Lycidas en Pierrot et Phylis en Toinon.

Entre ces deux excès la route est difficile ;
Suivez , pour la trouver , Théocrite et Virgile.
Que leurs tendres écrits par les grâces dictés ,
Ne quittent point vos mains jour et nuit feuilletés.
Seuls , dans leurs doctes vers , ils pourront vous apprendre
Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre ;
Chanter Flore , les champs , Pomone , les vergers ;
Au combat de la flûte animer deux bergers ;
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce ,
Changer Narcisse en fleur , couvrir Daphné d'écorce ;
Et par quel art encor l'églogue quelquefois
Rend dignes d'un consul la campagne et les bois.
Tel est de ce poëme et la force et la grâce.

(BOILEAU. *Art poétique.*)

ARTICLE 1^{er}.

Le Siècle pastoral.

Précieux jours , dont fut ornée
La jeunesse de l'univers ,
Par quelle triste destinée *
N'êtes-vous plus que dans nos vers !
Votre douceur charmante et pure
Cause nos regrets superflus ,

(1) L'exactitude de la grammaire exigeroit peut-être une autre construction de phrase : on ne dit plus aujourd'hui *sans respect de quelque chose* , mais *sans respect pour quelque chose* , et *pour quelqu'un*.

Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre aussi riche que belle ,
Unissoit , dans ces heureux temps ,
Les fruits d'une automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel printemps.

Tout l'univers étoit champêtre ,
Tous les hommes étoient bergers ;
Les noms de sujets et de maître
Leur étoient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance ,
Compagne de l'égalité ,
Tous dans une même abondance
Goûtoient même tranquillité.

Leurs toits étoient d'épais feuillages ;
L'ombre des saules , leurs lambris ;
Les temples étoient des bocages ;
Les autels des gazons fleuris.

Les dieux descendoient sur la terre ,
Que ne souilloient aucuns forfaits ;
Dieux moins connus par le tonnerre ,
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point dans ces années ,
Vices , crimes tumultueux ;
Les passions n'étoient point nées ,
Les plaisirs étoient vertueux.

Sophismes, erreurs, imposturé
 Rien n'avoit pris votre poison ;
 Aux lumières de la nature
 Les bergers bernoient leur raison.

Dans leur république champêtre
 Régnait l'ordre : image des dieux,
 L'homme étoit ce qu'il devoit être ;
 On pensoit moins, on vivoit mieux.

Ils n'avoient point d'aréopages,
 Ni de capitoles fameux ;
 Mais n'étoient-ils point les vrais sages,
 Puisqu'ils étoient les vrais heureux ?

Ils ignoroient les arts pénibles
 Et les travaux nés du besoin ;
 Des arts enjoués et paisibles
 La culture fit tout leur soin.

La tendre et touchante harmonie
 A leurs yeux doit ses premiers airs ;
 A leur noble et libre génie
 Apollon doit ses premiers vers.

On ignoroit dans leurs retraites
 Les noirs chagrins, les vains désirs,
 Les espérances inquiètes,
 Les longs remords des courts plaisirs.

L'intérêt au sein de la terre
 N'avoit point ravi les métaux,

Ni soufflé le feu de la guerre ,
Ni fait des chemins sur les eaux.

Les pasteurs , dans leur héritage ,
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau ,
Ne connoissoient que le rivage
Qui les avoit vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices ,
Unis par des nœuds pleins d'attraits ,
Passoient leur jeunesse sans vices ,
Et leur vieillesse sans regrets.

La mort , qui pour nous a des ailes ,
Arrivoit lentement pour eux ;
Jamais des causes criminelles
Ne hâtoient ses coups douloureux.

Chaque jour voyoit une fête ,
Les combats étoient des concerts ;
Une amante étoit la conquête ,
L'amour jugeoit du prix des airs.

Ce dieu berger , alors modeste ,
Ne lançoit que des traits dorés ;
Du bandeau qui le rend funeste
Ses yeux n'étoient point entourés.

La bergère , aimable et fidèle ,
Ne se piquoit point de savoir :
Elle ne savoit qu'être belle ,
Et suivre la loi du devoir.

La fougère étoit sa toilette,
Son miroir le cristal des eaux,
La jonquille et la violette
Étoient ses atours les plus beaux.

On la voyoit dans sa parure
Aussi simple que ses brebis ;
De leur toison commode et pure
Elle se filoit des habits.

O règne heureux de la nature !
Quel dieu nous rendra tes beaux jours ?
Justice, égalité, droiture,
Que n'avez-vous régné toujours ?

Ne peins-je point une chimère ?
Ce charmant siècle a-t-il été ?
D'un auteur, témoin oculaire,
En sait-on la réalité ?

J'ouvre les fastes sur cet âge,
Partout je trouve des regrets ;
Tous ceux qui m'en offrent l'image,
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du sang de son premier berger ;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable.
N'envions rien à nos aïeux :

En tout temps l'homme fut coupable ;
En tout temps il fut malheureux.

(GRESSET.)

ARTICLE II.

Les Moutons.

Idylle.

HÉLAS, petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paisez dans nos champs sans souci, sans alarmes,
Aussitôt aimés qu'amoureux :
On ne vous force point à répandre des larmes ;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs ;
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature ;
Sans ressentir ses maux vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soyez point jaloux,
Ce n'est pas un grand avantage :
Cette fière raison dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède ;
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit ;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien ;
Sous la garde de votre chien,

Vous devez beaucoup moins redouter la colère
 Des loups cruels et ravissans ,
 Que sous l'autorité d'une telle chimère
 Nous ne devons craindre nos sens.
 Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites
 Dans une douce oisiveté ?
 Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes
 Dans une heureuse obscurité ,
 Que d'avoir , sans tranquillité ,
 Des richesses , de la naissance ,
 De l'esprit et de la beauté ?
 Ces prétendus trésors dont on fait vanité
 Valent moins que votre indolence.
 Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels :
 Par eux plus d'un remords nous ronge ;
 Nous voulons les rendre éternels ,
 Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
 Il n'est dans ce vaste univers
 Rien d'assuré , rien de solide ;
 Des choses d'ici bas la fortune décide
 Selon ses caprices divers.
 Tout l'effort de notre prudence
 Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
 Paissez , moutons , paissez , sans règle et sans science :
 Malgré la trompeuse apparence ,
 Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

(COUTEL.) (1)

(1) Cette idylle a été mal à propos attribuée à M^{me}. Deshoulières.

ARTICLE III.

Le Ruisseau.

Idylle.

RUISSEAU, nous paroissions avoir un même sort :
 D'un cours précipité, nous allons l'un et l'autre
 Vous à la mer, nous à la mort.
 Mais, hélas ! que d'ailleurs je vois peu de rapport
 Entre votre course et la nôtre !
 Vous vous abandonnez sans remords, sans terreur (1).
 A votre pente naturelle,
 Point de loi parmi vous, ne la rend criminelle ;
 La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur ;
 Près de la fin de votre course
 Vous êtes plus fort et plus beau
 Que vous n'êtes à votre source ;
 Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.
 Si de ces paisibles bocages
 La fraîcheur de vos eaux augmente les appas,
 Votre bienfait ne se perd pas ;
 Par de délicieux ombrages,
 Ils embellissent vos rivages.
 Sur un sable brillant, entre des prés fleuris
 Coule votre onde toujours pure ;
 Mille et mille poissons dans votre sein nourris,
 Ne vous attirent point de chagrins, de mépris :
 Avec tant de bonheur, d'où vient votre murmure ?

(1) On ne conçoit pas trop, dit avec raison M. La Harpe, comment un ruisseau peut avoir des remords, ou éprouver de la terreur

Hélas ! votre sort est si doux !
 Taisez-vous , ruisseau , c'est à nous ,
 A nous plaindre de la nature.
 De tant de passions que nourrit notre cœur ,
 Apprenez qu'il n'en est pas une
 Qui ne traîne après soi , le trouble , la douleur ,
 Le repentir ou l'infortune :
 Elles déchirent nuit et jour
 Les cœurs dont elles sont maîtresses.
 Mais de ces fatales foiblesses
 La plus à craindre , c'est l'amour.
 Ses douceurs mêmes sont cruelles.
 Elles sont cependant l'objet de tous les vœux.
 Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles ;
 Mais des plus forts liens le temps use les nœuds ,
 Et le cœur le plus amoureux
 Devient tranquille , ou passe à des amours nouvelles.
 Ruisseau , que vous êtes heureux !
 Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidèles.
 Lorsque les ordres absolus
 De l'être indépendant qui gouverne le monde ,
 Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde ,
 Quand vous êtes unis , vous ne vous quittez plus ;
 A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose ;
 Dans votre sein , il cherche à s'abîmer :
 Vous et lui jusques à la mer
 Vous n'êtes qu'une même chose.
 D'une si touchante union
 Que notre vie est éloignée !
 De trahisons , d'horreurs et de dissensions

Elle est toujours accompagnée.
Eh! qu'avez-vous donc fait, ruisseau tranquille et doux,
Pour être mieux traité que nous ?
Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
Ces prérogatives, ces droits
Qu'inventa notre orgueil, pour masquer nos misères :
C'est lui seul qui nous dit que, par un juste choix,
Le ciel mit, en formant les hommes,
Les autres êtres sous leurs lois.
A ne nous point flatter, nous sommes
Leurs tyrans plutôt que leurs rois.

.
Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes;
Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,
Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir?
Que ne régions-nous sur nous-mêmes?
Mais, hélas! de ses sens esclave malheureux,
L'homme ose se dire le maître
Des animaux qui sont, peut-être,
Plus libre qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux,
Et dont la foiblesse a fait naître,
Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux.
Mais que fais-je?

.
Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchise!
On y voit la laideur ou la beauté, qu'en nous
La bizarre nature a mise;
Aucun défaut ne s'y déguise:
Aux rois, comme aux bergers, vous les reprochez tous.
Aussi ne consulte-t-on guère

J'aime avec passion les airs que vous chantez,
 J'aime à garder les fleurs que vous me présentez.
 Si vous avez écrit mon nom sur quelque hêtre,
 Aux traits de votre main j'aime à vous reconnoître.
 Pourriez-vous bien encor ne pas vous croire heureux ?
 Mais n'ayons pas d'amour, il est trop dangereux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre
 Que ne seroit l'amour que vous pourriez prétendre.
 Nous passerons les jours dans nos doux entretiens,
 Vos troupeaux me seront aussi chers que les miens :
 Si de vos fruits pour moi vous cueillez les prémices,
 Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices.
 Notre amitié peut-être aura l'air amoureux ;
 Mais n'ayons pas d'amour, il est trop dangereux.

— Dicux, disoit le berger, quelle est ma récompense !
 Vous ne me marquerez aucune préférence ;
 Avec cette amitié, dont vous flattez mes maux,
 Vous vous plairez encore au chant de mes rivaux.
 Je ne connois que trop votre humeur complaisante ;
 Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchanté,
 Et ces vifs agrémens, et ces souris flatteurs,
 Que devoient ignorer tous les autres pasteurs.
 Ah ! plutôt mille fois... — Non, non, répondoit-elle,
 Ismène à vos yeux seuls voudra paroître belle ;
 Ces légers agrémens que vous m'avez trouvés,
 Ces obligeans souris vous seront réservés.
 Je n'écouterai point sans contrainte et sans peine
 Les chants de vos rivaux, fussent-ils pleins d'Ismène ;
 Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux ;
 Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

— Eh bien ! reprenoit-il , ce sera mon partage ,
 D'avoir sur mes rivaux quelque foible avantage.
 Vous savez que leurs cœurs vous sont moins assurés ,
 Moins acquis que le mien , et vous me préférez :
 Tout autre l'auroit fait. Mais, enfin , dans l'absence
 Vous n'aurez de me voir aucune impatience ;
 Tout vous pourra fournir un assez doux emploi ,
 Et vous trouverez bien la fin des jours sans moi.
 — Vous me connoissez mal , ou vous feignez peut-être ,
 Dit-elle tendrement , de ne me pas connoître.
 Croyez-moi , Corylas , je n'ai pas le bonheur
 De regretter si peu ce qui flatte mon cœur.
 Vous partîtes d'ici quand la moisson fut faite ;
 Et qui ne s'aperçut que j'étois inquiète ?
 La jalouse Doris , pour me le reprocher ,
 Parmi trente pasteurs vint exprès me chercher.
 Que j'en sentis contre elle une vive colère !
 On vous l'a raconté : n'en faites point mystère :
 Je sais combien l'absence est un temps rigoureux ;
 Mais n'ayons point d'amour il est trop dangereux.
 Qu'auroit dit davantage une bergère amante ?
 Le mot d'amour manquoit ; Ismène étoit contente :
 A peine le berger en espéroit-il tant ;
 Mais sans le mot d'amour il n'étoit pas content.
 Enfin , pour obtenir ce mot qu'on lui refuse ,
 Il songe à se servir d'une innocente ruse.
 — Il faut vous obéir , Ismène , et dès ce jour ,
 Dit-il en soupirant , ne plus parler d'amour.
 Puisqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire ,
 A la simple amitié mon cœur va se réduire.

Mais la jeune Doris , vous n'en sauriez douter ,
 Si j'étois son amant , voudroit bien m'écouter.
 Ses yeux m'ont dit cent fois : Corylas , quitte Ismène ;
 Viens ici , Corylas , qu'un doux espoir L'amène.
 Mais les yeux les plus beaux m'appeloient vainement :
 J'aimois Ismène alors comme un fidèle amant.
 Maintenant cet amour , que votre cœur rejette ,
 Ces soins trop empressés , cette ardeur inquiète ,
 Je les porte à Doris , et je garde pour vous
 Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
 Vous ne me dites rien ?.....Ismène à ce langage
 Demeuroit interdite et changeoit de visage.
 Pour cacher sa rougeur , elle voulut en vain
 Se servir avec art d'un voile ou de sa main ;
 Elle n'empêcha pas son trouble de paroître :
 Et quels charmes alors le berger vit-il naître !
 — Corylas , lui dit-elle , en détournant les yeux ,
 Nous devons fuir l'amour , et c'eût été le mieux ;
 Mais puisque l'amitié vous paroît trop paisible ,
 Qu'à moins que d'être amant vous êtes insensible ,
 Que la fidélité n'est chez vous qu'à ce prix ,
 Je m'expose à l'amour , et n'aimez point Doris.

(FONTENELLE.

CHAPITRE XVIII.

DE LA FABLE OU DE L'APOLOGUE.

LA fable est le récit d'une action allégorique attribuée ordinairement aux animaux. Ce récit doit être court, clair et vraisemblable. Il sera *court*, quand il ne renfermera rien d'inutile, quand il commencera où il doit commencer, et finira où il doit finir. Il sera *clair*, quand chaque chose sera mise à sa place, en son temps et dans l'ordre que prescrit la pensée pour être mieux entendue. Il sera *vraisemblable*, quand il aura tous les traits qui conviennent à la vérité; quand le temps, l'occasion, la facilité, le lieu, la disposition des acteurs, leur caractère, sembleront conduire à l'action; quand tout sera peint selon la nature, et selon les idées de ceux à qui le récit est fait, et pour qui il est fait.

Ces trois qualités sont essentielles à tout récit. Celui dont il s'agit ici en exige une quatrième, c'est d'être revêtu d'ornemens agréables. Ces ornemens consistent, 1^o. dans les images, descriptions et portraits des lieux et des personnes.

Les images se trouvent quelquefois renfermées dans un seul mot.

Un mort s'en alloit tristement.

La dame au nez pointu.... etc.

Quelquefois dans une description plus étendue :

Un héron au long bec, emmanché d'un long cou,
Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sais où.

2°. Dans les pensées ; pensées philosophiques :

Le sage est ménager du temps et des paroles.

Pensées fines :

Au fond d'un temple eût été son image
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire, et de n'y penser pas.

Pensées naïves :

A ces mots, l'animal pervers,
C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme, on pourroit aisément s'y tromper.

3°. Dans les allusions. Ainsi, les canards parlant à la tortue :

Voyez-vous ce large chemin :
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique,
Vous verrez maint république,
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez :
Ulysse en fit autant.

4°. Dans les tours vifs et piquans :

Un bloc de marbre étoit si beau,
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?

Il sera dieu : même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains, faites des vœux,
Voilà le maître de la terre.

5°. Dans l'expression, tantôt hardie, comme celle-ci :

Ne coupez point ces arbres,
Ils iront assez tôt border le noir rivage.

Tantôt riche, comme la suivante :

Le moindre vent qui d'aventure
Fait *ridier* la face de l'eau.

Tantôt brillante, comme celle qui nomme *l'Arc-en-ciel*, l'écharpe d'Iris.

Telles sont les principales qualités requises dans le récit de l'apologue.

Le style de l'apologue doit être simple, familier, riant, gracieux, naturel, et surtout naïf.

Rien ne nuit tant au succès d'une fable que l'appareil et l'air composé qui met le lecteur en garde contre l'insinuation. Il y a cependant des fables où La Fontaine prend l'essor. Mais cela n'arrive que quand les personnages ont de la grandeur et de la noblesse. D'ailleurs, l'élevation ne détruit pas la simplicité, qui s'accorde bien avec la dignité.

La familiarité de la fable consiste à choisir ce qu'il y a de plus délicat et de plus fin dans la conversation. Le style familier n'est pas le style trivial. Et c'est une distinction que n'ont pas toujours faite les écrivains qui, de nos jours, font des fables, des lettres et des chansons.

La naïveté consiste dans l'expression fidèle et non réfléchie de ce qu'on sent. C'est dans La Fontaine qu'il faut en chercher l'exemple et la leçon.

Il n'est guère possible de marquer le temps où l'on commença à faire usage de l'apologue. Un politique, un philosophe et un prophète s'en servirent à peu près dans le même temps ; à Rome, pour ramener les plébécien^s retirés sur le mont Aventin ; en Asie, pour instruire les peuples et les rois ; à Jérusalem, pour annoncer son crime à David : et puisque, sans être d'intelligence, les hommes l'employoient également en différens lieux de la terre, il y a grande apparence qu'ils s'en étoient avisés long-temps auparavant, et que le besoin ou la nécessité leur en avoit donné la première idée.

LE BATTEUX.

« La Motte a observé que le succès constant et universel de la fable venoit de ce que l'allégorie qu'elle contenoit ménageoit et flattoit notre amour propre. Rien n'est plus vrai ni mieux senti. Mais cet art de ménager et de flatter l'amour propre, n'est autre chose que l'éloquence naïve, l'éloquence d'Esopé chez les anciens, et de La Fontaine parmi nous.

De toutes les prétentions des hommes, la plus générale et la plus décidée est celle qui tient à l'esprit : rien n'est donc plus capable de nous indisposer, que des leçons directes qui tendent à nous prouver que nous en manquons, soit dans nos propos, soit dans notre conduite ; voilà pourquoi les moralistes ont obtenu peu de succès

toutes les fois qu'ils nous ont dit trop crûment la vérité ; voilà encore pourquoi les poètes sont assurés de nous plaire, quand ils nous la présentent sous les divers déguisemens de la fable, ou de l'allégorie.

On reconnoît la bonne foi d'un historien à l'attention qu'il a de saisir et de marquer les circonstances, aux réflexions qu'il y mêle, à l'éloquence qu'il emploie à exprimer ce qu'il sent : c'est là surtout ce qui met La Fontaine au-dessus de tous ses modèles. Esope raconte simplement, mais en peu de mots ; il semble répéter ce qu'on lui a dit. Phœdre y met plus de délicatesse et d'élégance, mais aussi moins de vérité. On croiroit, en effet, que rien ne dût mieux caractériser la naïveté requise dans la fable, qu'un style dénué d'ornemens. Cependant La Fontaine a répandu dans le sien tous les trésors de la poésie. Ce prestige de l'art est d'abord inconcevable, mais quand on remonte à la cause, on n'est plus surpris de l'effet.

Non-seulement La Fontaine a ouï dire ce qu'il raconte, mais il l'a vu, et il croit le voir encore. Ce n'est pas un poète qui imagine, ce n'est pas un historien qui raconte ; c'est un témoin qui peint l'action qu'il a vue. Son érudition, son éloquence, sa philosophie, tout ce qu'il a d'imagination, de mémoire et de sentiment est mis en œuvre pour nous persuader ; et c'est cet air de bonne foi, c'est l'importance qu'il attache à ces jeux d'enfans, c'est l'intérêt qu'il prend à son lapin ou à sa belette qui nous séduisent, qui nous entraînent, et nous attachent à tout ce qu'il dit. »

(MARMONTEL.)

CHAPITRE XIX.

LA FONTAINE.

L'IMAGINATION, dans cet auteur qu'elle aime,
 Du modeste apologue a fait un vrai poëme :
 Il a son action, son nœud, son dénouement.
 Chez lui, l'utilité s'unit à l'agrément ;
 Le vrai nom blesse moins en passant par sa bouche ;
 Il ménage l'orgueil, qu'un reproche effarouche ;
 Sous l'attrait du plaisir il cache la leçon,
 Et par d'heureux détours nous mène à la raison.
 Il ignore son art, et c'est son art suprême ;
 Il séduit d'autant plus qu'il est séduit lui-même.
 Le chien, le bœuf, le cerf, sont vraiment ses amis ;
 A leur grave conseil par lui je suis admis.
 Louis qui n'écoutoit, du sein de la victoire,
 Que des chants de triomphe et des hymnes de gloire,
 Dont peut-être l'orgueil goûtoit peu la leçon
 Que reçoit dans ses vers l'orgueil du roi lion,
 Dédaigna La Fontaine et crut son art frivole.
 Chantre aimable ! ta muse aisément s'en console :
 Louis ne te fit point un luxe de sa cour ;
 Mais le sage t'accueille en son humble séjour :
 Mais il te fait son maître en tous lieux, à tout âge,
 Son compagnon des champs de ville, de voyage.

Mais le cœur te choisit ; mais tu reçus de nous
 Au lieu du nom de *grand* un nom cent fois plus doux :
 Et qui voit ton portrait , le quittant avec peine ,
 Se dit avec plaisir , *c'est le bon La Fontaine* ,
 Et dans sa bonhomie et sa simplicité
 Que de grâce ! et souvent , combien de majesté !
 S'il peint les animaux , leurs mœurs , leur république ,
 Pline est moins éloquent , Buffon moins magnifique (1).

(DELILLE. *L'Imagination.*)

ARTICLE 1^{er}.

La Mort et le Bûcheron.

UN pauvre bûcheron , tout couvert de ramée ,
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé , marchoit à pas pesans ,
 Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
 Enfin , n'en pouvant plus d'efforts et de douleur ,
 Il met bas son fagot , il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
 Point de pain quelquefois , et jamais de repos :
 Sa femme , ses enfans , les soldats , les impôts ,
 Le créancier et la corvée ,
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

(1) Il y a de l'hyperbole dans ce dernier vers : qu'on loue tant qu'on voudra la grâce , la naïveté et l'imagination du bon La Fontaine , on ne dira jamais rien de trop ; mais dire que *Pline est moins éloquent* , et *Buffon moins magnifique* , c'est confondre tous les genres , ou plutôt c'est une licence poétique.

Il appelle la mort. Elle vient sans tarder ,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 C'est , dit-il, afin de m'aider
 A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir ;
 Mais ne bougeons d'où nous sommes :
 PLUTÔT SOUFFRIR QUE MOURIR,
 C'est la devise des hommes.

(LA FONTAINE.)

ARTICLE II.

Le Chêne et le Roseau.

LE chêne un jour dit au roseau :
 Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
 Le moindre vent qui d'aventure
 Fait rider la face de l'eau
 Vous oblige à baisser la tête ;
 Cependant que mon front , au Caucase pareil ,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil ,
 Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est aquilon , tout me semble zéphir.
 Encor , si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage ,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir ,
 Je vous défendrais de l'orage ;
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords du royaume du vent.

La nature envers vous me semble bien injuste.
 Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
 Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci ;
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
 Contre leurs coups épouvantables
 Résisté sans courber le dos ;
 Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfans
 Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
 L'arbre tient bon ; le roseau plie ;
 Le vent redouble ses efforts,
 Et fait si bien qu'il déracine
 Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
 Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

(*Le même.*)

ARTICLE III.

L'Oiseau blessé d'une flèche.

MORTELLEMENT atteint d'une flèche empennée,
 Un oiseau déplorait sa triste destinée,
 Et disoit, en souffrant un surcroît de douleur :
 Faut-il contribuer à son propre malheur !
 Cruels humains !... vous tirez de nos ailes
 De quoi faire voler ces machines mortelles !
 Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié !

Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre ;
Des enfans de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

(*Le même.*)

ARTICLE IV.

Le Renard et les Raisins.

CERTAIN renard gascon , d'autres disent normand ,
Mourant presque de faim , vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment ,
Et couverts d'une peau vermeille :
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre :
Ils sont trop verts , dit-il , et bon pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre !

(*Le même.*)

ARTICLE V.

Les Loups et les Brebis.

APRÈS mille ans et plus de guerre déclarée ,
Les loups firent la paix avec les brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis :
Car si les loups mangeoient mainte bête égarée ,
Les bergers de leur peau se faisoient maints habits.
Jamais de liberté , ni pour les pâturages ,
Ni d'autre part pour les carnages :

Ils ne pouvoient jouir qu'en tremblant de leurs biens,
 La paix se conclut donc : on donne des otages ;
 Les loups, leurs louveteaux ; et les brebis, leurs chiens.
 L'échange en étant fait aux formes ordinaires ,
 Et réglé par des commissaires ,

Au bout de quelque temps que messieurs les louvats
 Se virent loups parfaits , et friands de tuerie ,
 Ils vous prennent le temps que dans la bergerie

Messieurs les bergers n'étoient pas ,
 Etranglent la moitié des agneaux les plus gras ,
 Les emportent aux dents , dans les bois se retirent.
 Il avoient averti leurs gens secrètement.

Les chiens , qui , sur leur foi , reposoient sûrement ,
 Furent étranglés en dormant.

Cela fut sitôt fait , qu'à peine ils le sentirent.
 Tout fut mis en morceaux , un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
 Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.

La paix est fort bonne de soi ;
 J'en conviens : mais de quoi sert-elle
 Avec des ennemis sans foi ?

(*Le même.*)

ARTICLE. VI.

Le Rat de Ville et le Rat des Champs.

CERTAIN rat de campagne , en son modeste gîte
 De certain rat de ville eut un jour la visite.
 Ils étoient vieux amis ; quel plaisir de se voir !
 Le maître du logis veut , selon son pouvoir ,

Régaler l'étranger : il vivoit de ménage ,
 Mais donnoit de bon cœur , comme on donne au village.
 Il va chercher au fond de son garde-manger ,
 Du lard qu'il n'avoit pas achevé de ronger ,
 Des noix , des raisins secs. Le citadin à table
 Mange du bout des dents , trouve tout détestable.
 « Pouvez-vous bien , dit-il , végéter tristement
 Dans un trou de campagne , enterré tout vivant !
 Croyez-moi , laissez là cet ennuyeux asile ,
 Venez voir de quel air nous vivons à la ville ;
 Hélas ! nous ne faisons que passer ici bas ;
 Les rats , petits et grands , marchent tous au trépas.
 Ils meurent tout entiers , et leur philosophie
 Doit être de jouir d'une si courte vie ,
 D'y chercher le plaisir : qui s'en passe est bien fou. »

L'autre , persuadé , saute hors de son trou.
 Vers la ville à l'instant ils trottent côte à côte ;
 Ils arrivent de nuit. La muraille étoit haute ;
 La porte étoit fermée ; heureusement nos gens
 Entrent sans être vus ; sous le seuil se glissant ,
 Dans un riche logis nos voyageurs descendent ;
 A la salle à manger promptement ils se rendent :
 Sur un buffet ouvert , trente plats desservis
 Du souper de la veille étaloient les débris.
 L'habitant de la ville , aimable et plein de grâce ,
 Introduit son ami , fait les honneurs , le place ;
 Et puis , pour le servir , sur le buffet trottant ,
 Apporte chaque mets , qu'il goûte en l'apportant.
 Le campagnard , charmé de sa nouvelle aisance ,
 Ne songeoit qu'au plaisir et qu'à faire bombance ,

Lorsqu'un grand bruit de porte épouvante nos rats,
 Ils étoient au buffet, ils se jettent en bas,
 Courent, mourant de peur, tout autour de la salle :
 Pas un trou !..... De vingt chats une bande infernale
 Par de longs miaulemens redouble leur effroi.
 — « Oh ! oh ! ce n'est pas là ce qu'il me faut, à moi,
 Dit le bon campagnard : mon humble solitude
 Me garantit du bruit et de l'inquiétude ;
 Là, je n'ai rien à craindre ; et, si j'y mange peu,
 J'y mange en paix, du moins, et j'y retourne... Adieu. »

(ANDRIEUX. *Imit. d'Horace*)

ARTICLE VII.

L'Enfant corrigé.

Conte.

Le pauvre Nicolas, tout courbé sous le poids
 D'un énorme fagot, s'en revenoit du bois
 Un soir beaucoup plus tard qu'il n'avoit de coutume,
 En marchant, il disoit d'un ton plein d'amertume :
 La bonne Marguerite est bien triste à présent !
 Elle s'inquiète, elle pleure ;
 Chaque moment
 Lui paroît long, long comme une heure ;
 Antoine est triste. Aussi, c'est un si bon enfant !
 C'est tout le portrait de sa mère.
 Si les dieux nous aident, j'espère
 Qu'il sera tendre et bienfaisant.
 Cet espoir est bien doux. Mais voici que j'approche,

Ils seront consolés quand ils me verront ;
Comme ils seront joyeux ! comme ils m'embrasseront !

S'ils me faisoient quelque reproche ,
Je leur dirai pourquoi j'ai tardé si long-temps ;
Au lieu de m'en vouloir , ils seront bien contents.

Tout en raisonnant de la sorte ,
Nicolas arrive à sa porte.

Il entre , il voit sa femme assise auprès du lit ,
Sur la traverse de sa chaise ,

Sa tête est renversée ; elle pleure , et gémit ;
Son fils est à genoux , il tient , il presse , il baise
Sa main qu'elle paroît vouloir lui retirer.
Cessez , dit Nicolas , cessez de soupirer ,

Me voilà bien portant ! Est-ce ainsi qu'on m'embrasse ?
Vous ne me dites rien ; mon fils , tu ne viens pas

Te jeter dans mes bras ?

Une caresse me délasse ,

Tu le sais bien ; viens donc.... Ils veulent me punir !

Ne boudez plus ; tenez , mettez-vous à ma place ;

Voyez si je pouvois plutôt m'en revenir :

J'avois fait mon fagot , je sortois du bocage ,

Il n'étoit pas encor très-tard ,

Quand je vois arriver un malheureux vieillard ;

Il est je crois de ce village

Que par notre fenêtre on aperçoit là-bas ;

Il se trainoit à peine. A voir votre démarche ,

Lui dis-je , patriarche ,

Vous semblez déjà las ;

Il me répond par un *hélas !*

Qui me fait grand pitié. Vite je prends ma hache

Et lui coupe un fagot. Je ne le fais pas gros,
Il ne l'eût pas porté. De deux harts je l'attache

Et le mets sur son dos.

Il me remercie, et me quitte.

Je veux doubler le pas, pour arriver plus vite :

La neige tient à mes sabots

Et m'empêche..... Mais quoi ? ma chère Marguerite,

Encore des soupirs, encore des sanglots !

Tu ne pardones point : tu ne m'aimes donc guère :

Je ne l'aurois pas cru. Marguerite, à ces mots,

Le prenant par la main, lui dit : Malheureux père,

Pourrais-tu désirer d'être aimé de la mère

Du fils le plus méchant !

— Antoine méchant ! lui ! non, non, son caractère

Est bon, je le connois ; il est encore enfant,

Il aime à folâtrer, c'est le droit de son âge :

Mais laisse faire, en grandissant

Il sera bon et sage.

— Dis plutôt cruel. — Non, je le promets pour lui :

Antoine, tu devrois le promettre toi-même,

Et tâcher d'apaiser une mère qui t'aime.

Mais approche, dis-moi, qu'as-tu fait aujourd'hui

Pour la fâcher ? Réponds, puisque je le demande....

Vous vous cachez mon fils : la faute est donc bien grande !

— Très-grande, mon ami : mais il en est honteux,

C'est bon signe. — Dis-moi ce que c'est. — Tu le veux,

Tu seras fâché de l'entendre :

Mais enfin, tu le veux, tu le sauras. Ce soir,

Comme il m'ennuyoit de t'attendre,

J'ouvrois de temps en temps la porte, et j'allois voir

Si tu venois : une fauvette
 Entre avec moi dans la maison ,
 Puis se blottit sur la couchette ;
 Elle grelottoit : la saison ,
 Tu le sais , est bien assez dure.
 Je la réchauffois dans mon sein
 De mon haleine et sous ma main ,
 Lorsque je vois entrer la fille de couture ,
 La petite Babet : la pauvre créature ,
 En tombant sur des échelas ,
 Dans sa vigne, ici près, s'est déchiré le bras,
 Elle pleuroit, et sa blessure
 Saignoit beaucoup ; tandis que j'étois occupée
 A la panser, ton fils à qui j'avois donné
 La fauvette à tenir, dans un coin s'est tourné,
 Et le scélérat l'a plumée.
 — Quoi plumée ! — Oui, par tout le corps ;
 Ensuite il l'a jetée dehors.
 Elle a volé, la malheureuse ?
 Elle voloit en gémissant,
 J'entendois sa voix douloureuse
 Qui me saignoit le cœur. A ces mots, le bon père
 Dit à son fils ; viens-ça, viens donc que je t'embrasse,
 Que je t'embrasse, hélas ! pour la dernière fois.
 Tu fais bien de pleurer, je pleure aussi, tu vois.
 Mets ta main sur mon cœur ; tiens, c'étoit là ta place ;
 Car je t'aimois, Antoine, et c'étoit mon bonheur ;
 Je ne t'aimerai plus, ce sera ma douleur.
 Ce pauvre oiseau, sais-tu que la seule froidure
 Ne l'avoit pas conduit chez nous.

C'étoit l'auteur de la nature
 Qui le mettoit entre tes mains
 Afin de lui sauver la vie.
 Il prend soin des oiseaux tout comme des humains.
 Et vous l'avez plumé! S'il me prenoit envie
 De vous envoyer nu passer la nuit au froid!
 Vous m'en avez donné le droit,
 Vous n'auriez pas à vous plaindre;
 Mais je serois méchant, je vous ressemblerois,
 Et plus que vous, j'en souffrirois.
 Ne tremble pas, mon fils, va, tu n'as rien à craindre,
 Si ce n'est d'abréger nos jours
 Par le chagrin et la tristesse.
 J'espérois que dans la vieillesse
 De ta mère et de moi tu serois le secours :
 — Ah, maman! ah, papa! baisez-moi de bon cœur :
 Non, vous ne mourrez pas de chagrin, de douleur :
 Tout le bien que je pourrai faire,
 Soyez-en sûrs, je le ferai :
 Je serai bon, je vous ressemblerai....
 Il tint sa promesse, il fut bon;
 Au lieu d'offrir un tyran sans pitié,
 Il fut généreux, et si sage,
 Qu'on le montrait dans le canton,
 A tous les enfans de son âge
 Comme un modèle de bonté.

(L'Abbé LE MEUNIER.)

N. B. Nous sommes loin de citer ce conte comme un modèle de versification. Il est aisé de voir qu'il y a une

foule de vers prosaïques, et de détails oiseux. Mais la morale nous a paru si douce et si vraie, que nous avons cru devoir passer par-dessus les défauts du poëte, pour n'envisager que le précepteur aimable, qui, sous l'emblème du bucheron, donnoit à tous les pères de famille une leçon d'humanité, qui nous a paru plus utile qu'une leçon de littérature.

CHAPITRE XX.

POÉSIES FUGITIVES.

Sous ce titre, nous comprenons toutes les pièces qui paroissent avoir échappé sans effort à leurs auteurs, qui ont été quelquefois improvisées, qui ne renferment souvent qu'un trait d'esprit, un sentiment tendre, une saillie de gaieté, et qui n'appartiennent à aucun des genres précédens : ce sont, par exemple, de simples billets, des distiques, des épigrammes, des inscriptions, des sonnets, des madrigaux et des élégies.

— L'ÉLÉGIE est depuis la renaissance des lettres l'un des genres de poésie qu'on a le plus négligés parmi nous, soit qu'on n'ait pas assez distingué la tendresse, qui en fait le caractère principal, de la fadeur qui lui ressemble quelquefois ; soit que les poètes, sur l'exemple desquels cette opinion s'est établie, aient pris eux-mêmes le style doux et tendre pour le style tendre.

Quoique le mot *élégie* signifie en grec *complainte*, cependant chez les Grecs et chez les Romains, l'élégie ne fut pas toujours plaintive. Elle étoit tour à tour consacrée à gémir sur les tombeaux, ou à célébrer le retour d'un ami, ou le jour de la naissance d'un père ou celui d'une maîtresse, etc. Elle fut quelquefois le chant de l'amour heureux, ou l'expression des regrets d'une amante aban-

donnée... La passion domine dans les élégies de Propertius ; la tendresse dans celles de Tibulle, l'imagination dans celles d'Ovide, la grâce et un goût exquis dans celles de Catulle.

« Une douzaine d'élégies ont suffi pour mettre Catulle au rang des poètes les plus aimables. Il est vrai que ce sont autant de petits chefs-d'œuvre, qu'il est aussi difficile de traduire que d'analyser. On sent mieux la grâce qu'on ne la définit. Celui qui pourra expliquer le charme des regards, du sourire, de la démarche d'une femme aimable, celui-là seul pourra expliquer le charme des vers de Catulle. Les amateurs les savent par cœur, et Racine les citoit souvent avec admiration.

Mais Catulle étoit un aimable épicurien, qui aimoit beaucoup le plaisir, les voyages, et peu le travail. Il fut lié d'une tendre amitié avec Cicéron et Cornélius-Nepos. C'est à ce dernier qu'il a dédié son livre, qui ne contient pas cent pages. A-t-il eu tort, a-t-il eu raison de n'en pas écrire davantage ? Tous les écrivains de l'ancienne Rome l'ont comblé d'éloges, sans doute parce qu'il écrivoit bien, peut-être aussi parce qu'il écrivit peu. Il suivit son goût, satisfit celui des autres, et n'effraya pas l'envie. Que lui a-t-il manqué ? rien, que de jouir plus long-temps d'une vie qu'il savoit si bien employer pour lui-même. Il mourut à cinquante ans.

Les élégies de Propertius respirent toute la chaleur de l'amour et quelquefois celle de la volupté. Ovide l'a bien caractérisé lorsqu'il a dit :

Et Propertius souvent m'a confié ses feux.

Mais il fait un usage trop fréquent de la mythologie, et ses citations trop facilement empruntées de la fable, ressemblent alors plus aux lieux communs d'un poète qu'aux discours d'un amant. Il paroît que Cynthia, sa maîtresse, prenoit souvent plaisir à le tourmenter, car il s'en plaint souvent. Il lui reproche ses hauteurs et ses caprices ; mais il finit toujours par se résigner. Ses élégies sont une alternative continuelle de louanges et d'injures, qui peignent au naturel les différentes impressions qu'il éprouvoit tour à tour. Tantôt il la peint comme la plus belle de toutes les femmes, et tantôt il lui dit qu'elle est *vieille et laide*. Après cinq ans d'épreuves et de querelles, il perdit patience et rompit sa chaîne. Ses imprécations sont des adieux, dans toutes les formes ; ce qui fait douter que cette chaîne fût en effet bien rompue.

Aussi, après ces adieux solennels, qui finissent le troisième livre, on voit reparoître, dans le quatrième, Cynthia, qui, toujours assurée de son pouvoir, vient chercher son esclave dans une maison de campagne, où il soupait avec deux de ses rivales. Elle est si furieuse et si terrible, qu'à son aspect les deux compagnes de Properce commencent par prendre la fuite et le laissent seul exposé à l'orage. Cynthia, après l'avoir bien battu, lui pardonne, à condition qu'il renverra ses deux rivales, qu'il ne se promènera plus, dans les rues, en litière ouverte, et qu'au spectacle il aura les yeux baissés. Properce se soumet à tout, et devient plus amoureux que jamais.

Tibulle a moins de feu que Properce, mais il est plus tendre et plus délicat. C'est le poète du sentiment. Il est

surtout , comme écrivain , supérieur à ses rivaux. Son style est d'une élégance continue , son goût est toujours pur , sa composition irréprochable. Il a un charme d'expression que les traducteurs n'ont pas encore rendu , et il ne peut être bien senti que par le cœur. Une harmonie délicieuse , porte au fond de l'ame les impressions les plus douces : c'est le livre des amans. Il a de plus ce goût pour la campagne , qui s'accorde si bien avec l'amour : car la nature est toujours plus belle quand on n'y voit qu'un seul objet.

Chaulieu , le disciple d'Ovide et le chantre de l'inconstance , parle ainsi de Tibulle , dans une épître à l'abbé Courtin.

Ovide , que je pris pour maître ,
M'apprit qu'il faut être fripon.
Abbé , c'est le seul moyen d'être
Autant aimé que fut Nason.
Catulle m'en fit la leçon.
Pour Tibulle , il étoit si bon
Que je crois qu'il auroit dû naître
Sur les rivages du Lignon ,
Et qu'on l'eût placé là peut-être
Entre Lafare et Céladon.

Au surplus , il ne seroit pas juste d'exiger , dans des poésies amoureuses , cette unité d'objet nécessaire à l'intérêt d'un roman. Tibulle lui-même , amoureux de si bonne foi , a chanté plus d'une maîtresse. Il paroît que Délie eut ses premières inclinations ; et c'est elle qui lui

a inspiré ses meilleures pièces. Nemesis et Neera la remplacèrent tour à tour. Et qui sait , après tout , si c'étoit Tibulle qui avoit tort ? Il est sûr , au moins , que celles qu'il aima , conservèrent de lui un souvenir bien cher ; puisque nous apprenons de ses contemporains que Délie et Nemesis, qui lui survécurent (car sa mort fut prématurée), suivirent ses funérailles , et avec toutes les marques de la douleur. C'étoient pourtant des courtisannes ; mais on sait qu'à Rome et à Athènes, il y a eu des femmes de cette condition qui tenoient un rang très-distingué par leur esprit , leurs talens , et le choix de leur société. Et sans doute , les maîtresses d'un homme tel que Tibulle n'étoient pas des femmes ordinaires.

Les ouvrages et les malheurs d'Ovide l'ont rendu également célèbre. La postérité jouit des uns et n'a pu encore expliquer les autres. Son exil est un mystère sur lequel la curiosité s'est épuisée en conjectures inutiles. Mais , quelle qu'en ait été la cause, il chercha à tromper sa douleur en la chantant. Mais les élégies qu'il composa sur les bords de la mer Noire sont en général fort médiocres. Elles joignent à la monotonie du sujet celle du style. Ovide a trop peu de sentiment et beaucoup trop d'esprit. Il étoit plus fait pour être le peintre des voluptés que le chantre du malheur. Aussi les *Tristes* sont loin de valoir les *Amours*.

Les trois livres des *Amours*, qu'il composa dans sa jeunesse , ont tout l'éclat et toute la fraîcheur de l'âge où il les fit. Il est impossible d'avoir plus d'esprit et d'agrément. Il n'a , je l'avoue , ni la sensibilité , ni l'élégance , ni la précision de Tibulle ; il est moins passionné

que Properce. On peut lui reprocher l'abus de la facilité, de fréquentes répétitions d'idées et quelquefois du mauvais goût. Mais, quelle foule d'idées ingénieuses et de détails charmans ! quelle vérité d'images gracieuses et de mouvemens toujours aimables ! comme il aime franchement le plaisir ! c'est là ce qui manque à tant d'auteurs qui ont voulu l'imiter.

Lorsque, dans la troisième élégie de son livre des *Amours*, il promet à sa maîtresse de n'aimer jamais qu'elle ; lorsqu'il dit que de son naturel il n'est point incôstant, on en a déjà vu assez pour être sûr qu'il promet plus qu'il ne peut tenir ; on sent qu'il ne la trompe pas, mais qu'il se trompe lui-même. Aussi, ne tarde-t-il pas à confesser qu'il aime toutes les femmes et qu'il n'est pas en lui de se borner à une seule. Il ne manque pas d'en donner des raisons bonnes ou mauvaises ; et cette confession, qui n'est pas très-édifiante, est au moins très-plaisante. Il se plaint de cette malheureuse disposition à aimer, avec un sérieux qui est réellement très-amusant. On ne connoît pas le vrai nom de la beauté qu'il a rendue célèbre sous le nom de *Corinne*. Il eut la discrétion de la chanter sous ce nom supposé, parce que c'étoit une dame romaine, au lieu que *Délie*, *Neera*, *Nemesis*, chantées par *Tibulle* et *Properce*, étoient des courtisannes. *Sidonius Apollinaris* et quelques autres ont écrit que *Corinne* n'étoit autre que *Julie*, fille d'*Auguste*, et que cette liaison découverte fut la cause de sa disgrâce. Mais cette opinion n'est pas vraisemblable.

S'il eût eu à se reprocher cette faute, auroit-il osé

dire à Auguste qu'il ne l'avoit offensé que par une erreur involontaire ?

Il paroît , au reste , par ses écrits , que cette Corinne l'aima passionnément , et que si elle finit par lui être infidèle , c'est qu'il lui en avoit donné l'exemple.

A considérer Ovide du côté moral , quoique ses écrits

Alarment un peu l'innocence ,

Il n'a du moins montré dans ses poésies que cette espèce d'amour que l'on peut avouer sans honte ; et c'est un mérite presque unique dans la corruption des mœurs grecques et romaines. Il dut à sa passion extrême pour les femmes d'être préservé de la contagion générale. Il étoit d'un caractère fort doux , et il fut l'ami et le panégyriste de tous les talens de son temps. Tous les écrivains célèbres , qui furent ses contemporains , sont loués dans ses vers avec autant de candeur que d'affection ; et il en est plusieurs , dont les ouvrages sont perdus , qui ne nous sont connus que par ses éloges. »

(LA HARPE.)

Parmi ceux de nos poètes françois , qui ont essayé de marcher sur les traces de Tibulle et d'Ovide , on distinguera , quoiqu'à de grands intervalles , le gentil Bernard et le chevalier de Parny.

Le gentil Bernard n'a pas fait d'élégies , comme Tibulle et Propérce ; mais il a fait , comme Ovide , un *Art d'aimer* , dans lequel on trouve qu'il a été , comme son modèle , souvent inspiré par les grâces , mais aussi qu'il a été comme lui presque entièrement dénué de tout

sentiment. Contentons-nous de citer ici le début du second chant.

Des dons du ciel le plus cher à nos yeux
 Est ce rayon de l'essence des dieux ;
 Cet ascendant , ce charme inexprimable ,
 Ce trait divin par qui l'homme est aimable ,
 Ce don de plaire , enfin , plus souhaité
 Que n'est l'esprit , plus sûr que la beauté.
 Sur tous nos traits il imprime ses traces ;
 Il donne à tout le coloris des grâces ,
 Séduit sans art , enchaîne sans effort ,
 De la tendresse est l'aimant le plus fort.
 C'est une autre âme à nos ressorts unie ,
 Qui d'un beau tout compose l'harmonie.
 Vous qui portez ce caractère heureux ,
 Je vous fais roi de l'empire amoureux.

C'est au poète aimable dont nous parlons, que fut adressée cette jolie invitation de Voltaire, au nom de madame la duchesse de la Vallière, l'une des femmes de Paris qui conserva le plus long-temps sa beauté.

Au nom du Pinde et de Cythère,
 Gentil Bernard est averti
 Que l'Art d'aimer doit samedi
 Venir souper chez l'Art de plaire (1).

(1) Le gentil Bernard étoit bien nommé. Il fut aussi bon ami que poète aimable. La fortune vint le chercher, et il en profita pour être meilleur et plus aimable : bien différent en cela de quelques misérables versificateurs, qui, à force d'intrigues et de bassesses, sont sortis de leur obscurité, et ne se sont servis de leur crédit éphémère, que pour abuser l'autorité, écraser leurs rivaux et braver insolemment le mépris public.

Nous ne quitterons point le gentil Bernard sans lui dérober une de ces fleurs charmantes qui composent sa guirlande poétique : c'est celle qu'il a intitulée *Hymne à la Beauté*.

Tout rend hommage à la beauté :
 Pour éclairer ses traits, le jour se renouvelle ,
 Pour la chanter, s'éveille Philomèle ;
 Le ruisseau qui fuyoit, devant elle arrêté ,
 Trace son image fidèle ;
 Des pavots du sommeil la douce volupté
 Rend de son teint la fraîcheur éternelle ;
 L'ordre de l'univers semble établi pour elle.

M. le chevalier de Parny est connu par une foule de pièces fugitives, dont les unes sont intitulées *Poésies érotiques*, les autres, *Poésies champêtres*, celles-ci, *Mélanges*, celles-là, les *Déguisemens de Vénus*; plusieurs de ces pièces sont remplies de goût, d'esprit, de finesse, et quelques-unes rappellent le sentiment qui règne dans Tibulle, qu'il paroît avoir choisi pour modèle. Parmi les poésies érotiques, il y a douze élégies adressées à Éléonore. Voici la onzième que nous citerons, parce qu'elle est courte.

Il est temps, mon Éléonore,
 De mettre un terme à nos erreurs ;
 Il est temps d'arrêter les pleurs
 Que l'amour nous dérobe encore.
 Il disparoît l'âge si doux,
 L'âge brillant de la folie ;
 Lorsque tout change autour de nous ,

Changeons, ô mon unique amie !
 D'un bonheur qui fuit sans retour
 Cessons de rappeler l'image,
 Et des pertes du tendre amour.
 Que l'amitié nous dédommage.
 Je quitte enfin ces tristes lieux
 Où me ramena l'espérance,
 Et l'Océan entre nous deux
 Va mettre un intervalle immense (1).
 Il faut même qu'à mes adieux
 Succède une éternelle absence.
 Le devoir m'en fait une loi:
 Sur mon destin sois plus tranquille,
 Mon nom passera jusqu'à toi;
 Quel que soit mon nouvel asile,
 Le tien parviendra jusqu'à moi.
 Trop heureux, si tu vis heureuse.
 A cette absence douloureuse
 Mon cœur pourra s'accoutumer,
 Mais ton image va me suivre;
 Et si je cesse de t'aimer,
 Crois que j'aurai cessé de vivre.

L'épigramme, dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot, est de tous les genres de poésie celui qui se rapproche le plus de la satire, puisqu'il a souvent le même objet, la censure et la raillerie; et même dans le langage usuel, un trait mordant lancé dans la conversation s'appelle une épigramme. Mais ce mot

(1) L'auteur partoît pour l'Île-Bourbon.

s'applique aussi par extension à une pensée ingénieuse, ou même à une naïveté qui fait le sujet d'une petite pièce de vers.

Lorsque l'épigramme n'est qu'un trait de satire générale et sans allusion, elle est innocente; telle est celle qui suit :

A voir la splendeur peu commune
Dont un faquin est revêtu,
Diroit-on pas que la fortune
Veut faire enrager la vertu.

(GOMBAUT.)

Lorsqu'elle est personnelle, mais ne fait que pincer le ridicule, elle est encore permise, sur-tout si on ne l'emploie qu'en arme défensive. C'est l'aiguillon de l'abeille. Telle est celle-ci :

Quand Despréaux fut sillé sur son Ode, (1)
Ses partisans criaient dans tout Paris :
Pardon, Messieurs, le pauvre s'est mépris;
Plus ne louera, ce n'est pas sa méthode.
Il va draper le sexe féminin;
A son grand nom, vous verrez s'il déroge.
Il a paru cet écrit tout divin.
Pis ne vaudroit, quand ce seroit éloge.

(FONTENELLE.)

(Voyez ci-après.)

Lorsqu'elle est mordante, il est rare qu'elle ne soit pas odieuse; et si à la diffamation, elle joint la calomnie, elle est atroce... L'écrivain, qui en fait son métier, res-

(1) Ode sur la prise de Namur.

semble trop à un chien enragé, pour ne pas mériter d'être traité de même.... On sait que J.-B. Rousseau avoit cultivé ce malheureux talent; on sait également combien il en abusa, et combien son repos en fut troublé. Le poète Le Brun en avoit peut-être abusé autant que lui; mais dans un temps où les lois étoient muettes.

Après Marot, La Fontaine est le seul qui, dans l'épigramme, ait réuni à un haut degré l'esprit à la grâce naïve. Le bon La Fontaine auroit pu aiguïser une épigramme aussi bien que Racine et Despréaux, mais son caractère s'y refusoit.

Racine s'est exercé dans ce mauvais genre; mais il eut le bon esprit de ne jamais attaquer, et de se tenir toujours sur la défensive. Certes, Pradon lui avoit fait assez de mal pour mériter de n'en être pas épargné; et l'épigramme suivante ne doit être regardée que comme une vengeance légitime.

Sur le Germanicus de Pradon.

Que je plains le destin du grand Germanicus !
 Quel fut le prix de ses rares vertus ?
 Persécuté par le cruel Tibère,
 Empoisonné par le traître Pison,
 Il ne lui restoit plus, pour dernière misère,
 Que d'être chanté par Pradon.

L'épigramme se rapproche tellement de la satire, qu'il n'est pas étonnant que notre premier satirique ait fait beaucoup d'épigrammes. Mais elles sont rarement personnelles, et quand elles sont personnelles elles n'at-

taquent et ne pignent que les ridicules. Telle est celle-ci qu'il détacha contre l'abbé Cottin, lequel faisoit courir de mauvais vers sous le nom de Despréaux.

En vain par mille et mille outrages,
 Mes ennemis dans leurs ouvrages
 Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers.
 Cottin pour décrier mon style,
 A pris un chemin plus facile,
 C'est de m'attribuer ses vers.

Piron est de tous nos poètes celui qui, après J.-B. Rousseau, a eu le malheur d'obtenir le plus de succès dans les épigrammes personnelles et licencieuses. Piron avoit, sans doute, beaucoup d'esprit, et il en pétillait dans la conversation; mais de tout ce qu'il a dit et fait pendant une très-longue vie, que reste-t-il hors quelques mots et sa Métromanie? (1)

On rapporte ordinairement dans les *poétiques*, au genre de l'épigramme, quatre sortes de petits poèmes connus sous le nom de *madrigal*, *sonnet*, *rondeau* et *triolet*. Ils ont, en effet, cela de commun, de n'être, comme elle qu'une pensée ingénieuse, présentée avec goût. La seule différence qui les caractérise, c'est la nature de la pensée, et l'arrangement des vers.

L'épigramme peut être douce ou maligne par exemple, pourvu qu'elle soit vive et qu'elle finisse par un trait inattendu, cela suffit. Le *madrigal*, au contraire, est toujours doux, gracieux et tendre; c'est son essence et son caractère. Le tout doit en être délicat, sous peine de dégénérer en fadeur. La fadeur est

(1) Voyez plus bas.

le défaut le plus ordinaire de ces petits poèmes ; au point qu'il est passé en proverbe de dire, *fade comme un madrigal*. On cite encore comme des modèles en ce genre ceux d'Antoine de la Sablière, que plusieurs biographes ont attribués mal à propos à sa femme. Ils sont naïfs et délicats, l'expression en est facile et naturelle, et ils ont suffi pour garantir son nom de l'oubli.

Le sonnet est un petit poème de quatorze vers arrangés de manière, qu'il faut,

. . . . Qu'en deux quatrains de mesure pareille
La rime avec deux sons frappe huit fois l'oreille,
Et qu'ensuite six vers artistement rangés,
Restent en deux tercets par le sens partagés.

(BOILEAU.)

On mettoit autrefois beaucoup d'importance aux *sonnets* ; et il n'a même fallu qu'un sonnet bien fait pour immortaliser Desbarreaux. En même temps, on exigeoit de ce petit poème des qualités proportionnées à l'importance qu'on lui supposoit. Le même Boileau a dit, que le dieu des vers,

Lui-même en mesura le nombre et la cadence,
Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remonter.

Il faut croire que la mode exerce son empire sur le goût de nos poètes comme sur celui des femmes. . . Depuis long-temps on ne fait plus de sonnets, et sur plusieurs milliers que firent nos anciens poètes, à peine en est-il trois ou quatre que l'on puisse ou que l'on

ose citer : le *rondeau* a subi le même sort, et est encore plus oublié que le *sonnet*. C'étoit la naïveté qui en faisoit le mérite, et nos jeunes poètes, qui ont décidé que la naïveté n'étoit que de la niaiserie non-seulement ne font pas de rondeaux, mais annoncent un superbe dédain pour ceux qu'on fit dans le dix-septième siècle, et dont on trouve encore quelques traces dans les anciennes poétiques. Malgré la proscription dont on a jugé à propos de frapper ce genre de poésie, nous en citerons deux ou trois (voyez ci-après), et notamment un, qui nous paroît un tour de force, et qui contient à la fois l'exemple et le précepte.

*Ma foi c'est fait de moi : car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un rondeau :
Cela me met en une peine extrême.
Quoi ! treize vers, huit en eau, cinq en ême !
Je lui ferois bien plus vite un bateau.
En voilà cinq pourtant en un mouceau.
Faisons en huit, en invoquant Brodeau,
Et puis mettons, par quelque stratagème,
Ma foi c'est fait.*

Si je pouvois encor, de mon cerveau,
Tirer cinq vers, l'ouvrage seroit beau.
Mais cependant me voilà dans l'onzième,
Et si je crois que je fais le douzième,
En voilà treize ajustés au niveau.
Ma foi c'est fait.

Le *triolet* étoit une espèce de petit rondeau, dont le mérite consistoit à faire revenir, en huit ou neuf vers,

trois fois la même pensée , de manière qu'elle fit partie
d'une autre pensée , ainsi qu'il suit :

Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau dessein que je formai
Le premier jour du mois de mai!
Je vous vis et je vous aimai.
Si ce dessein vous plut , Silvie ,
Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.

(VAUCHIN.)

Quoique dans l'ode moderne la *stance* et la *strophe*
soient synonymes , il y a des pièces de poésie qui n'ont
pas le caractère lyrique , et qui ont conservé le nom de
stances. Ce sont des périodes poétiques , symétrique-
ment arrangées , dont le cercle embrasse une pensée
unique et qui se termine comme elle et avec elle , par
un plein repos ; par exemple :

Je ne prends point pour vertu
Les noirs accès de tristesse
D'un loup garou revêtu
Des habits de la sagesse.
Plus légère que le vent
Elle fuit d'un faux savant
La sombre mélancolie ,

Et se sauve bien souvent
 Dans les bras de la folie.

(CHAULIEU.) (1)

On en trouvera ci-après, des exemples plus étendus.

ARTICLE PREMIER.

ÉLEGIES.

Les douceurs de la médiocrité.

Première élégie de Tibulle.

Qu'un autre , poursuivant la gloire et la fortune ,
 Troublé d'une crainte importune ,
 Empoisonne sa vie et perde son sommeil ;
 Que dévouant à Mars sa pénible carrière ,
 La trompette sinistre et le cri de la guerre
 Retentissent à son réveil ;

(1) Sans être un écrivain du premier ordre, Chaulieu fut souvent un poète très-aimable; et l'on ne peut nier que sa poésie n'ait un caractère marqué: c'est un mélange heureux d'une philosophie douce et sensible et d'une imagination riante; il écrit de verve, et tous ses vers sont des épanchemens de son âme. On y voit les négligences d'un esprit paresseux, mais en même temps le goût d'un esprit délicat, qui ne tombe jamais dans cette affectation qu'on a depuis tant reprochée à Dorat et à ses imitateurs; il a un sentiment exquis de l'harmonie, et ses vers entrent doucement dans l'oreille et dans la mémoire. Il y a beaucoup de charme dans ses stances sur la goutte, dans celles sur sa retraite, sur la solitude de Fontenai. Son ode sur *l'Inconstance* est la chanson du plaisir et de la gaieté.

Pour moi , qui des grandeurs n'ai point l'âme frappée ,
 Puissé-je, sans rien craindre et sans rien envier ,
 Cacher tranquillement près d'un humble foyer

Ma pauvreté désoccupée !

Que souriant à mes loisirs ,

Toujours la flatteuse espérance

M'offre dans le lointain la champêtre abondance

Ornant l'étroit enclos qui borne mes desirs ;

Que des biens que j'attends l'agréable promesse ,

Suffise à mes amusemens ;

Je soignerai ma vigne et mes arbres naissans ;

Armé de l'aiguillon , de mes bœufs indolens

J'irai gourmander la paresse.

Qu'avec plaisir souvent j'emporte dans mon sein

L'agneau s'égarant sur la rive ,

Le chevreau qu'en courant sa mère inattentive

Abandonna sur le chemin !

J'offrirai de mes biens les rustiques prémices

Aux dieux de la vendange , aux dieux du laboureur.

Divinités des champs , qui l'êtes du bonheur ,

Vous recevez toujours mes premiers sacrifices.

J'épanche le lait pur en l'honneur de Palès.

Je présente des fruits sur l'autel de Pomone ,

Et des épis que je moissonne

J'assemble et forme une couronne

Que ma main va suspendre au temple de Cérés....

Vous, jadis les gardiens d'un plus ample héritage ,

Avant que des destins j'eusse éprouvé l'outrage ,

Mais de ma pauvreté devenus protecteurs ,

O pénates consolateurs !

Jadis le sang d'une génisse
 Vous payoit le tribut de mon nombreux troupeau ;
 Aujourd'hui le sang d'un agneau
 Est mon plus riche sacrifice.

Vous l'aurez cet agneau, *le plus beau de mes dons* (1) ;
 Vous verrez du hameau la folâtre jeunesse ,
 Autour de la victime , exprimant l'allégresse ,
 Demander en chantant des vins et des moissons.

Ah ! prêtez à leurs chants une oreille facile ,
 Et ne dédaignez pas notre simplicité.

Le premier vase aux dieux autrefois présenté
 Fut pétri d'une simple argile.

Je n'ai point regretté le bien de mes aïeux :
 Content de mon champêtre asile ,
 Content de reposer sur la couche tranquille
 Où le sommeil ferme mes yeux ,
 O qu'il est doux , lorsque la pluie
 A petit bruit tombe des cieux ,

De céder à l'attrait d'un *sommeil gracieux* ! (2)
 Qu'il est plus doux eneor , la nuit , près de Délie ,
 De se sentir pressé dans ses bras amoureux ,

(1) *Le plus beau de mes dons* , est une véritable cheville , et n'a point de correspondant dans le latin.

(2) *Sommeil gracieux* ! Ce n'est pas là certainement ce qu'a voulu dire l'auteur ; il y a dans Tibulle :

Aut gelidas hibernus aquas ; cum fuderit auster
Securum somnos , ombre juvante , sequi

Qui n'a pas senti , en pareil cas , les douceurs et la sécurité du sommeil ! Mais personne ne s'est jamais avisé de dire , le lendemain , qu'il avoit eu un *sommeil gracieux*.

Et d'entendre mugir l'aiglon en furie !
 Ce sont là les plaisirs que je demande aux dieux.
 Qu'il soit riche, celui que des travaux sans nombre
 Ont comblé de trésors si chèrement payés ;
 Je suis pauvre, et je vais chercher le frais et l'ombre,
 Assis près d'un ruisseau qui murmure à mes pieds.

Ah ! périsse tout l'or de la superbe Asie,
 Si pour l'aller chercher il faut quitter Délie ;
 S'il faut lui coûter quelques pleurs !
 Que Messala prétende aux lauriers des vainqueurs,
 Et que des ennemis les dépouilles brillantes
 Ornent de son palais les portes triomphantes ;
 Moi, je suis dans les fers d'une jeune beauté,
 Je vis sous les lois de Délie.

Pourvu que je te voie, ô maîtresse chérie !
 Je renonce à la gloire, à l'immortalité ;
 Il n'est point d'honneur que j'envie :
 Rien ne vaut mon obscurité.

Oui, j'irois avec toi, sur un mont solitaire,
 Conduire un troupeau sur tes pas ;
 Je consens à n'avoir d'autre lit que la terre,
 Pourvu que tu sois dans mes bras.
 Eh ! d'un lit somptueux l'éclatante parure
 N'en écarte pas les ennuis.

La pourpre et le duvet, les eaux et leur murmure
 Ne font pas la douceur des nuits ;
 Qu'importe à nos désirs la couche la plus belle,
 Lorsqu'on y veille dans les pleurs,
 Lorsqu'on appelle en vain la maîtresse infidèle
 Qui porte ses amours ailleurs !

Hélas ! sans les amours comment souffrir la vie ?
Quel cœur, quel cœur d'airain, ô ma chère Délie !
 Goûtant le bonheur d'être à toi ,
 Pourroit te préférer une gloire frivole !
 Les triomphes du Capitole
 Valent-ils un regard que tu jettes sur moi ?
 Ah ! que ma paupière mourante
 Se tourne encor vers toi dans mon dernier moment ;
 Que par un dernier mouvement ,
 Je presse encor tes mains dans ma main défaillante !
 Tu pleureras sans doute auprès de mon bûcher :
 Tes yeux , ces yeux si pleins de charmes ,
 Répandront sur moi quelques larmes ;
 Tu n'as pas un cœur de rocher :
 Tu pleureras , Délie ; et l'amant jeune et tendre ,
 Et l'amante objet de ses vœux
 Te verront honorer ma cendre ,
 Et s'en retourneront les larmes dans les yeux.
 Mais garde d'outrager ta belle chevelure ,
 De blesser de ton front l'*ivoire ensanglanté* (1) :
 Aux mânes d'un amant c'est faire trop d'injure ,
 Que d'attenter à ta beauté.
 Hâtons-nous , dérobons à la Parque inflexible
 Le moment de jouir , d'aimer et d'être heureux.
 Le temps entraîne tout dans sa course insensible ;

(1) *De blesser de ton front l'ivoire ensanglanté.* Le sens est interverti dans ce vers. Le sang ne peut être que l'effet de la blessure , et ne la précède pas ; c'est à peu près comme si l'on disoit : *Tuer un homme mort.*

La mort viendra bientôt de son voile terrible

Couvrir nos amours et nos jeux.

Le temps n'épargne point les amans et les belles ,

Et l'amour ne sied pas au déclin de nos ans .

Il ne repose point ses inconstantes ailes

Sur une tête à cheveux blancs.

Je suis encore à lui ; je vis sous ta puissance.

Content du peu qui m'est resté ,

Je coule en paix mes jours , sans chercher l'opulence ,

Et sans craindre la pauvreté.

(Traduction de M. LA HARPE.)

ARTICLE II.

Élégie d'Ovide sur la mort de Tibulle.

Si Thétis et l'Aurore inondèrent de larmes

La tombe de leurs fils succombant sous les armes ,

Si nos tristes destins peuvent toucher les dieux ,

O plaintive élégie , épands tes longs cheveux ,

Et de ta voix touchante à la terre révèle

Ta perte irréparable et ta douleur mortelle !

La gloire de tes vers , ton plus fidèle amant ,

Tibulle sert de proie au bûcher dévorant ;

L'amour brise son arc , sa flèche meurtrière ,

Renverse son carquois , et baissant la paupière ,

Marche l'aile abattue et le cœur attristé ;

Frappe de son beau sein l'ivoire ensanglanté ,

De ses larmes ternit l'or de sa chevelure ,

Et de sa bouche exhale un douloureux murmure.

Ascagne , ainsi l'amour franchit ton triste seuil ,

Et d'un frère en pleurant accompagna le deuil ;

Ainsi pleuroit Vénus , quand un sanglier sauvage
 Sur le bel Adonis eut épuisé sa rage.
 Favori des neuf sœurs , toi , fier d'être inspiré ,
 Toi qu'animent les dieux de leur souffle sacré ,
 Ab ! regarde la mort , sur ton front elle plane ;
 Il n'est rien de sacré que sa main ne profane.
 Orphée en vain sortit du plus pur sang des dieux ,
 Et dompta par ses chants les tigres furieux ;
 En vain Linus toucha ce luth dont ta puissance
 Enchantoit les forêts , témoins de son enfance.
 Homère , ce mortel dont les sublimes chants
 Sont la source féconde où puisent tous les temps ,
 Est lui-même emporté dans la course des âges ;
 Et ses vers seuls , bravant leurs funestes ravages ,
 Eternisent Pergame et ses sanglans travaux ,
 Et l'art de Pénélope à tromper des rivaux.
 Ainsi Tibulle assure une éternelle vie
 A ses plus chers amours , Nemesis et Délie.
 Que leur servent , hélas ! les douloureux ennuis ,
 Le sistré égyptien , et tant de chastes nuits ?
 Tibulle est mort ! Grands dieux , pardonnez mon offense !
 Je suis prêt à nier votre sainte existence ,
 Quand le juste périt , quand le trépas cruel
 Frappe l'adorateur , même aux pieds de l'autel.
 A l'immortalité toi qui pouvois prétendre ,
 Tibulle , une urne étroite est vaste pour ta cendre !
 O poète divin ! eh quoi ! dans leur fureur
 Les flammes ont osé se nourrir de ton cœur !
 Temples sacrés des dieux qui permirent ce crime ,
 De ces coupables feux devenez la victime !

La déesse Vénus , sensible à tes malheurs ,
 Détourna ses regards et répandit des pleurs.
 Mais du moins tu n'es pas privé de la lumière
 Sur les bords ignorés d'une terre étrangère.
 Ta mère infortunée a pu fermer tes yeux ,
 Et donner à son fils le dernier des adieux ;
 Ta mère infortunée a trouvé quelques charmes
 A verser sur ta cendre et des fleurs et des larmes.
 Les cheveux déliés , ta malheureuse sœur
 Aux larmes d'une mère a mêlé sa douleur ;
 Et le bûcher lançant des flammes dévorantes ,
 A vu le désespoir des deux tristes amantes.
 Hélas ! disoit Délie , à la fleur de ses jours ,
 Je fus l'unique objet de ses premiers amours.
 Nemesis répondoit : il prit ma main tremblante ,
 Et mourant la pressa de sa main défaillante.
 S'il existe de nous , aux bords de l'Achéron ,
 Plus qu'une ombre légère et l'éclat d'un vain nom ,
 L'Elysée ouvrira ses vallons à Tibulle.
 Là , couronnés de lierre , et Calvus et Catulle ,
 Et le triste Gallus , prodigue de ses jours (1) ,
 Accourront sur les pas du chantre des amours ,
 Qui , le front ceint de myrte , à sa lyre attendrie
 Fera redire encor le nom de sa Délie.
 Mais au sein du trépas endors-toi doucement ;
 O terre ! sur ses os , repose mollement .

(Traduction de M. MOLLEVAUT.)

(1) *Cornelius Gallus*, gouverneur d'Égypte, ami d'Ovide et de Virgile, se donna la mort, ayant été accusé d'avoir conspiré contre Auguste, son bienfaiteur; il ne nous reste de lui que des fragmens d'épigrammes, qui sont ordinairement insérés dans les éditions de Tibulle et de Catulle.

Élégie sur la mort de mademoiselle Le Couvreur , célèbre actrice , morte en 1730.

QUE vois-je ! quel objet ! quoi ! ces lèvres charmantes ,
 Quoi ! ces yeux d'où partoient ces flammes éloquentes
 Éprouvent du trépas les livides horreurs !
 Muses , grâces , amours , dont elle fut l'image ,
 O mes dieux et les siens ! secourez votre ouvrage.
 Que vois-je ! c'en est fait : je t'embrasse et tu meurs !
 Tu meurs ! On sait déjà cette affreuse nouvelle,
 Tous les cœurs sont émus de ma douleur mortelle ;
 J'entends de tous côtés les beaux arts éperdus ,
 S'écrier en pleurant ! Melpomène n'est plus :

Que direz-vous , race future ,
 Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure ,
 Qu'à ces arts désolés font des hommes cruels ?

Ils privent de la sépulture
 Celle qui dans la Grèce auroit eu des autels.
 Quand elle étoit au monde , ils soupiroient pour elle :
 Je les ai vus soumis , autour d'elle empressés ;
 Sitôt qu'elle n'est plus , elle est donc criminelle ;
 Elle a charmé le monde , et vous l'en punissez !
 Non , ces bords désormais ne seront plus profanes (1) ,
 Ils contiennent ta cendre ; et ce triste tombeau ,
 Honoré par nos chants , consacré par tes mânes ,
 Est pour nous un temple nouveau.

(1) Mademoiselle Le Couvreur fut enterrée sur les bords de la Seine , près du Pont-Royal.

Voilà mon Saint-Denis ; oui , c'est là que j'adore
Tes talens , ton esprit , tes grâces , tes appas ;
Je les aimai vivans , je les encense encore ,
Malgré les horreurs du trépas ;
Malgré l'erreur et les ingrats ,
Que seuls de ce tombeau l'opprobre déshonore.
Ah ! verrai-je toujours ma foible nation ,
Incertaine en ses vœux , flétrir ce qu'elle admire ;
Nos mœurs avec nos lois toujours se contredire ,
Et le Français volage endormi sous l'empire
De la superstition !
Quoi ! n'est-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels osent penser ?

.....
C'est là qu'on sait tout dire et tout récompenser ;
Nul art n'est méprisé , tout succès a sa gloire :
Le vainqueur de Tallard , le fils de la victoire ,
Le sublime Dryden et le sage Adisson ,
Et la charmante Ophils , et l'immortel Newton ,
Ont part au temple de Mémoire :
Et Le Couvreur à Londre auroit eu des tombeaux ,
Parmi les beaux esprits , les rois et les héros.

.....
.....

(VOLTAIRE.)

Le Saule des regrets.

Élégie.

SAULE, cher à l'amour et cher à la sagesse,
 Tu vis, l'autre printemps, sous ton heureux rameau,
 Le chantre aimé des dieux moduler sa tristesse,
 Et l'onde vint plus fière enfler ton doux ruisseau.
 Sur le feuillage ému ; sur le flot qui murmure,
 L'amour a conservé ses soupirs douloureux.
 Moi, je te viens offrir les pleurs de la nature.
 Ne dois-tu pas ton ombre à tous les malheureux ?
 Dans ce même vallon, doux Saule, j'étois mère :
 Mon âme s'enivroit d'orgueil et de bonheur :
 Dans ce même vallon, Saule, avec ma misère,
 Je n'ai que ton abri, mes regrets et mon cœur.
 Ma fille a respiré l'air pur de ton rivage ;
 Elle a cueilli des fleurs sur ces gazons touffus ;
 Ses charmes innocens, les grâces de son âge
 Ont embelli ces lieux : doux Saule, elle n'est plus !
 J'aimois à contempler sa touchante figure
 Dans le cristal mouvant de ce foible ruisseau ;
 J'y trouvois son souris, sa blonde chevelure.
 Hélas ! je cherche encore, et n'y vois qu'un tombeau.
 Cesse de protéger la tranquille sagesse,
 A l'amour étonné retire tes bienfaits :
 Je viens, loin des heureux, t'apporter ma détresse ;
 Sois l'asile des pleurs, sois l'arbre des regrets.

Dérobe à tous les yeux ce douloureux mystère ;
 Que ton ombre épaissie enveloppe mon sort ;
 Sous tes pâles rameaux retombant vers la terre
 Enferme autour de toi le silence et la mort.

Dieux ! tu m'entends ; déjà sur ta tige flétrie
 La fleur perd son éclat , la feuille sa fraîcheur.
 Doux Saule , tu me peins le terme de la vie ;
 Hélas ! tu veux aussi mourir de ma douleur.

Ton aspect dans mon cœur vient d'arrêter mes larmes :
 Ah ! laisse-moi du moins le pouvoir de gémir :
 De mes regrets plaintifs rends-moi les tristes charmes :
 Je le sens , il me faut ou pleurer ou mourir.

Lorsqu'assis à tes pieds , sous les vents en furie ,
 Le sage voit ton front se courber sans effort ,
 Il pardonne au destin , il supporte la vie :
 Apprends-moi donc aussi qu'il faut céder au sort.

Ah ! rends-moi du printemps la fraîcheur renaissante ;
 Rends à mon cœur flétri ses dons trop tôt perdus ,
 Rends-moi les arts , la paix , l'amitié plus touchante ;
 Mais , non , ne me rends rien , doux Saule , elle n'est plus !

(Madame VICTOIRE BABOIS.)

ARTICLE V.

Stances sur le nouvel an.

L'ASTRE qui partage les jours ,
 Et qui nous prête sa lumière ,
 Viens de terminer sa carrière
 Et commencer un nouveau cours.

Avec une vitesse extrême
 Nous avons vu cet an passer.

Nous verrons s'écouler de même
Celui qui le va remplacer.

Tout finit , tout est sans remède ,
Aux lois du temps assujetti :
Et par l'instant qui lui succède
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir.
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

La même loi partout suivie ,
Nous soumet tous au même sort.
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc en si peu d'espace ,
De tant de soins m'embarrasser ?
Pourquoi perdre le jour qui passe
Pour un autre qui doit passer ?

Si tel est le destin des hommes ,
Qu'un instant peut le voir finir ,
Vivons pour l'instant où nous sommes ,
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable ,
Qui , de la fortune amoureux ,
Se rend lui-même misérable
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses
 Il consume ses plus beaux ans.
 A des espérances douteuses
 Il immole les biens présents.

Insensés ! votre âme se livre
 A de tumultueux projets ;
 Vous mourez sans avoir jamais
 Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a séduits
 Je ne prétends pas me repaître.
 Ma vie est l'instant où je suis,
 Et non l'instant où je dois être.

Ne laissons point évanouir
 Des biens mis en notre puissance,
 Et que l'attente d'en jouir
 N'étouffe point leur jouissance.

Le moment passé n'est plus rien ;
 L'avenir peut ne jamais être ;
 Le présent est l'unique bien
 Dont l'homme soit vraiment le maître.

(J.-B. ROUSSEAU.)

ARTICLE VI.

Stances sur l'Opéra.

J'AI vu le soleil et la lune
 Qui tenoient des discours en l'air :
 J'ai vu le terrible Neptune
 Sortir tout frisé de la mer.

J'ai vu l'aimable Cythérée,
Au doux regard, au teint fleuri,
Dans une machine entourée
D'amours natifs de Chambéri.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu du ténébreux empire
Accourir avec un pétard,
Cinquante lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard.

J'ai vu des dragons fort traitables,
Montrer les dents sans offenser;
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens sans les blesser.

J'ai vu l'amant d'une bergère,
Lorsqu'elle dormoit dans un bois,
Prescrire aux oiseaux de se taire,
Et lui, chanter à pleine voix.

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras croisés et le corps droit,
Crier cent fois: courons aux armes,
Et ne point sortir de l'endroit.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des tritons, animaux marins,

Pour danser , troquer leurs nageoires
Contre une paire d'escarpins.

Dans des chaconnes et gavotes ,
J'ai vu des fleuves sautillans ;
J'ai vu danser deux matelotes ,
Trois jeux , six plaisirs et deux vents.

Dans le char de monsieur son père ,
J'ai vu Phaéton tout tremblant
Mettre en cendre la terre entière ,
Avec des rayons de fer-blanc.

J'ai vu Roland , dans sa colère ,
Employer l'effort de son bras ,
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenoient pas.

J'ai vu souvent une furie
Qui s'humanisoit volontiers ;
J'ai vu des faiseurs de magie
Qui n'étoient pas de grands sorciers.

J'ai vu des ombres très-palpables
Se trémousser aux bords du Styx ;
J'ai vu l'enfer et tous les diables
A quinze pieds du paradis.

J'ai vu Diane en exercice
Courir le cerf avec ardeur :
J'ai vu derrière la coulisse
Le gibier courir le chasseur.

(PANNARD,)

ARTICLE VII.

Portrait de l'homme.

Stances.

QUE l'homme est bien durant sa vie
 Un parfait miroir de douleurs !
 Dès qu'il respire , il pleure , il crie ,
 Et semble prévoir ses malheurs :

Dans l'enfance toujours des pleurs ,
 Un pédant porteur de tristesse ,
 Des livres de toutes couleurs ,
 Des châtimens de toute espèce.

L'ardente et fougueuse jeunesse
 Le met encore en pire état ,
 Des créanciers , une maîtresse
 Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr , autre combat :
 L'ambition le sollicite ;
 Richesses , honneurs , faux éclat ,
 Femme , famille , tout l'agite.

Vieux , on le méprise , on l'évite :
 Mauvaise humeur , infirmité ,
 Toux , gravelle , goutte , pituite
 Assiègent sa caducité , etc.

(J.-B. ROUSSEAU.)

ARTICLE VIII.

Le Temple du goût (1).

JADIS en Grèce on en posa
 Le fondement ferme et durable ;
 Puis jusqu'au ciel on exhaussa
 Le faite de ce temple aimable.
 L'univers entier l'encensa.
 Le Romain , long-temps intraitable ,
 Dans ce séjour s'apprivoisa ;
 Le Musulman , plus implacable ,
 Conquit le temple, et le rassa.
 En Italie on ramassa
 Tous les débris que l'infidèle
 Avec fureur en dispersa.
 Bientôt François premier osa
 En bâtir un sur ce modèle ;
 Sa postérité méprisa
 Cette architecture si belle.

Richelieu vint , qui répara
 Le temple abandonné par elle.
 Louis le Grand le décora :
 Colbert , son ministre fidèle ,
 Dans ce sanctuaire attira
 Des beaux arts la troupe immortelle.
 L'Europe jalouse admira
 Ce temple en sa beauté nouvelle ;
 Mais je ne sais s'il durera.

(1) Cette pièce parut pour la première fois en 1751.

Le temple étoit environné d'une foule de virtuoses ,
d'artistes et de juges de toute espèce , qui s'efforçoient
d'entrer , mais qui n'entroient point :

Car la critique , à l'œil sévère et juste ,
Gardant les clefs de cette porte auguste ,
D'un bras d'airain fièrement repousoit
Le peuple goth , qui sans cesse avançoit.

Oh! que d'hommes importans , que de gens du bel air
qui président si impérieusement à de petites cotteries ,
ne sont point reçus dans ce temple malgré les diners
qu'ils donnent aux beaux esprits , et malgré les louanges
qu'ils reçoivent dans les journaux :

On ne voit point dans ces pourpris
Les cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux esprits ,
Qu'on vit soutenir dans Paris
Les Pradons, les Scuderis
Contre les immortels écrits
Des Corneilles et des Racines.

On repousoit aussi rudement ces ennemis obscurs de
tout mérite éclatant , ces insectes de la société , qui ne
sont aperçus que parce qu'ils piquent :

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'envie.
L'intérêt , le soupçon , l'infame calomnie ,
Et souvent les dévots , monstres plus odieux ,
Entr'ouvrent en secret , d'un air mystérieux ,
Les portes du palais à leur cabale impie.

C'est là que d'un Midas ils fascinent les yeux.
 Un fat leur applaudit, un méchant les appuie :
 Le mérite indigné, qui se tait devant eux,
 Verse en secret des pleurs que le temps seul essuie.

La fuite précipitée de ces lâches persécuteurs fit place à un spectacle plus plaisant : c'étoit une foule d'écrivains de tout rang, de tout état et de tout âge, qui grattoient à la porte et qui prioient la critique de les laisser entrer. L'un apportoit un roman mathématique, l'autre une harangue à l'académie; celui-ci venoit de composer un opéra comique, celui-là tenoit un petit recueil de ses poésies, imprimé depuis long-temps *incognito* avec approbation et privilège, etc.

Parmi les flots de la foule insensée,
 De ce parvis obstinément chassée,
 Tout doucement venoit Lamothe Houdard,
 Lequel disoit d'un ton de papelard :
Ouvrez, Messieurs, c'est mon Œdipe en prose.
 Mes vers sont durs, d'accord, mais forts de chose.
 De grâce, ouvrez; je veux à Despréaux
Contre les vers dire avec goût deux mots (1).

La critique le reconnut à la douceur de son maintien et à la dureté de ses vers, et le laissa passer. Bientôt après,

Je vis le discret Fontenelle,
 Qui, par les beaux arts entouré,

(1) Les deux vers en caractère italique sont de Lamothe.

Répandoit sur eux à son gré
 Une clarté douce et nouvelle.
 Avec Quinault il badinoit,
 Avec Mairan il raisonnoit,
 D'une main légère il prenoit
 Le compas, la plume et la lyre.

.....

Enfin nous arrivâmes jusqu'à l'autel et jusqu'au trône
 du dieu du goût.

Je vis ce dieu qu'en vain j'implore,
 Ce dieu charmant que l'on ignore
 Quand on cherche à le définir ;
 Ce dieu qu'on ne sait point servir
 Quand avec scrupule on l'adore ;
 Que La Fontaine fait sentir,
 Et que Vadius cherche encore.
 Il se plaisoit à consulter
 Ces grâces simples et naïves
 Dont la France doit se vanter ;
 Ces grâces piquantes et vives
 Que les nations attentives
 Voulurent souvent imiter ;
 Qui de l'art ne sont point captives,
 Qui régnoient jadis à la cour,
 Et que la nature et l'amour
 Avoient fait naître sur nos rives.
 Il est toujours environné
 De leur troupe tendre et légère ;
 C'est par leurs mains qu'il est orné,
 C'est par leurs charmes qu'il sait plaire ;
 Elles-mêmes l'ont couronné

D'un diadème qu'au Parnasse
 Composa jadis Apollon
 Du laurier du divin Maron,
 Du lierre et du myrte d'Horace,
 Et des roses d'Anacréon.

Non loin de lui Rollin dictoit
 Quelques leçons à la jeunesse;
 Et quoiqu'en robe, on l'écoutoit,
 Chose assez rare à son espèce.
 Près de là, dans un cabinet
 Que Girardon et le Puget (1)
 Embellissoient de leur sculpture,
 Le Poussin sagement peignoit (2),
 Le Brun fièrement dessinoit (3);
 Le Sueur entr'eux se plaçoit (4),
 On l'y regardoit sans murmure;
 Et le dieu, qui de l'œil suivoit
 Les traits de leur main libre et sûre,
 En les admirant, se plaignoit
 De voir qu'à leur docte peinture,
 Malgré leurs efforts, il manquoit
 Le coloris de la nature.

(1) Les *bains d'Apollon* et le *mausolée du cardinal de Richelieu*, sont l'ouvrage du premier, le *Milan* et l'*Andromède* sont celui du second.

(2) Il a sacrifié le coloris à toutes les autres parties de la peinture. Ses *Sacremens* sont admirables, mais trop gris.

(3) L'école moderne aura beau calomnier son tableau de la *famille d'Alexandre*, elle ne parviendra pas à le faire oublier.

(4) Le Sueur est un des grands peintres de l'école française, quoi-
 qu'il ne soit jamais allé en Italie.



Je fus bien étonné de ne pas trouver dans ce sanctuaire bien des gens qui passoient, dans le siècle dernier, pour les favoris du dieu du goût. Les Benserade, les Pélisson, les Balzac, les Voiture, les Saint-Evremont, avoient perdu le rang qu'ils occupoient autrefois, parce que la plupart n'avoient que l'esprit de leur temps, et non celui qui passe à la postérité. Je cherchois Segrais et le comte de Bussi, lorsque,

Je vis arriver en ce lieu
Le brillant abbé de Chaulieu,
Qui chantoit en sortant de table.
Il osoit caresser le dieu
D'un air familier, mais aimable ;
Sa vive imagination
Prodiguoit, dans sa douce ivresse,
Des beautés sans correction,
Qui choquoient un peu la justesse,
Mais respiroient la passion (1).

La Fare, avec plus de mollesse,
En baissant sa lyre d'un ton,
Chantoit auprès de sa maîtresse
Quelques vers sans précision,
Que le plaisir et la paresse
Dictoient sans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux le vif Hamilton (2),

(1) Cet éloge de l'abbé de Chaulieu est outré et le seul de toute la pièce que n'ait pas confirmé le public.

(2) Le comte Hamilton, né à Caen en Normandie, étoit fort satirique ; il est auteur des *Mémoires de Grammont*.

Toujours armé d'un trait qui blesse ,
 Médisoit de l'humaine espèce ,
 Et même d'un peu mieux , dit-on.

L'aisé , le tendre Saint-Aulaire ,
 Plus vieux encor qu'Anacréon ,
 Avoit une voix plus légère ;
 On voyoit les fleurs de Cythère
 Et celles du sacré vallon ,
 Orner sa tête octogénaire.

Le Dieu se plaisoit à causer avec eux ; et Chapelle, esprit plus débauché que délicat , plus naturel que poli , facile dans ses vers , incorrect dans son style , libre dans ses idées , venoit quelquefois prendre part à la conversation... On nous fit voir ensuite la bibliothèque de ce palais enchanté ; elle n'étoit pas considérable. La plupart des ouvrages qui tiennent tant de place dans les nôtres , y étoient réduits , les uns de moitié , les autres des trois quarts. Rabelais étoit réduit au demi-quart ; Marot et Sarrasin n'occupoient pas cinquante pages. Tout l'esprit de Bayle étoit renfermé dans un volume. On avoit retranché du *Télémaque* quelques répétitions et des détails inutiles. L'éloquent Bossuet avoit rayé lui-même des expressions trop familières , échappées à son vaste génie.

Ce grand , ce sublime Corneille ,
 Qui plut bien moins à notre oreille
 Qu'à notre esprit , qu'il étonna ;
 Ce Corneille , qui crayonna
 L'âme d'Auguste et de Cinna ,

De Pompée et de Cornélie ,
 Jetoit au feu sa *Pulchérie* ,
Agésilas et *Suréna* ;
 Et sacrifioit sans foiblesse
 Tous ses enfans infortunés ,
 Fruits languissans de sa vieillesse ,
 Trop indignes de leurs aînés.
 Plus pur , plus élégant , plus tendre ,
 Et parlant au cœur de plus près ,
 Nous attachant , sans nous surprendre ,
 Et ne se démentant jamais ,
 Racine achève les portraits
 De Bajazet , de Xipharès ,
 De Britannicus , d'Hippolyte ;
 Et l'amour qui marche à leur suite ,
 Les croit des courtisans français (1).
 Toi , favori de la nature ,
 Toi La Fontaine , auteur charmant ,
 Qui , bravant et rime et mesure
 Si négligé dans ta parure ,
 N'en avois que plus d'agrément ;
 Sur tes écrits inimitables
 Dis-nous quel est ton sentiment ,
 Eclaire notre jugement
 Sur tes contes et sur tes fables.

La Fontaine , qui avoit conservé dans le temple du goût
 la naïveté de son caractère , accourcissoit la plupart de ses

(1) Cet éloge de Racine est un peu foible ; mais Voltaire l'a loué
 ailleurs si dignement et si bien , qu'on ne peut le soupçonner ici
 d'une basse jalousie.

contes , retranchoit quelques - unes de ses fables , et déchiroit les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes ; imprimées par ces éditeurs qui vivent des sottises des morts.

Là régnoit Despréaux , leur maître en l'art d'écrire ,
Lui qu'arma la raison des traits de la satire ,
Qui , donnant le précepte et l'exemple à la fois ,
Etablit d'Apollon les rigoureuses lois .
Il revoit ses enfans avec un œil sévère ;
De la triste *Equivoque* il rougit d'être père ,
Et rit des traits manqués du pinceau foible et dur
Dont il défigura le vainqueur de Namur .
Lui-même il les efface , et semble encor nous dire ,
Ou sachez vous connoître , ou gardez-vous d'écrire .

Despréaux s'étoit réconcilié avec Quinault , par ordre exprès du dieu .

Mais le sévère satirique
Embrassoit encore en grondant
Cet aimable et tendre lyrique
Qui lui pardonnoit en riant .

Après avoir salué Despréaux et embrassé tendrement
Quinault , je vis l'inimitable Molière , et j'osai lui dire :

Le sage , le discret TERENCE
Est le premier des traducteurs ;
Jamais dans sa froide élégance
Des Romains il n'a peint les mœurs .
Tu fus le peintre de la France :

Nos bourgeois à sots préjugés,
 Nos petits marquis rengorgés,
 Nos robins toujours arrangés
 Chez toi venoient se reconnoître ;
 Et tu les aurois corrigés
 Si l'esprit humain pouvoit l'être.

(VOLTAIRE.)

Voltaire avoit trente-sept ans, quand il publia le *Temple du goût* ; et déjà il avoit publié *Œdipe*, la *Henriade*, *Brutus* et *Zaïre*. Cependant, on ne lui pardonna pas d'avoir osé juger Corneille, Racine et Despréaux, avec une sévérité qu'on trouva téméraire. Mais il n'est presque pas un jugement de son poëme qui n'ait été confirmé par la postérité. La postérité a fait plus : elle a placé l'auteur aux premiers rangs, dans le sanctuaire du temple qu'il a si bien chanté.

C'est surtout dans ses *poésies fugitives* que Voltaire a montré ce goût exquis, cet esprit de saillie, cette plaisanterie fine et légère qui l'élèvent si fort au-dessus de tous ses rivaux. Au milieu des travaux les plus étrangers en apparence à son esprit, il cultivoit cette littérature légère, il l'enrichissoit, sans presque paroître y penser, d'une infinité de pièces, toutes variées, toutes pétillantes d'esprit, de goût, de connoissances. C'étoit, a dit M. Linguet, Phidias, qui, en travaillant le Jupiter olympien, couvroit le pavé de son atelier de fragmens d'or et d'ivoire.

Voiture, Chapelle, Chaulieu, Piron, ont aussi composé de ces *poésies fugitives* qui, de leur temps, eurent

un grand succès ; Voltaire l'emporte sur eux tous par le nombre de ses pièces, et sur chacun d'eux pour la grâce, l'aisance et la gaieté : il a su y réunir des leçons instructives et des allusions piquantes , la légèreté d'un homme du monde , et la liberté d'un philosophe.

Le peu qu'il y a de bon dans Voiture est noyé dans une abondance de platitudes. Chapelain n'a fait que de la prose rimée. Ouvrez Piron, poète renommé par ses pièces légères , poète dont une seule production dramatique peut justifier la réputation , mais connu par des épigrammes et des saillies de société , et vous ne trouverez rien que vous puissiez comparer aux Épîtres de Voltaire , à son *Pauvre diable* , au *Russe à Paris* , à ses contes en vers , et à une foule d'autres pièces qui lui échappoient sans effort sur toutes sortes de sujets , et qui ne lui coûtoient pas plus qu'un distique ou un madrigal. Poursuivons notre examen des autres genres de poésies fugitives.

ARTICLE IX.

Regrets du Pécheur.

Sonnet.

GRAND Dieu ! tes jugemens sont remplis d'équité.
Toujours tu prends plaisir à nous être propice.
Mais j'ai tant fait de mal , que jamais ta bonté
Ne me pardonnera qu'en blessant ta justice.

Oui , mon Dieu , la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice.

Ton intérêt s'oppose à ma félicité ,
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir , puisqu'il t'est glorieux ,
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux :
Tonne , frappe , il est temps , rends-moi guerre pour guerre.

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit.
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre ,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ !

(DESBARREAUX.)

ARTICLE X.

L'Avorton.

Sonnet.

Toi qui meurs avant que de naître ,
Assemblage confus de l'être et du néant ,
Triste Avorton , informe enfant ,
Rebut du néant et de l'être !

Toi , que l'amour fit par un crime ,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour ,
Funeste ouvrage de l'amour ,
De l'honneur funeste victime !

Laisse-moi calmer mon ennui ,
Et du fond du néant où tu rentre aujourd'hui ,
Ne trouble point l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort :
L'amour , malgré l'honneur , te fit donner la vie ,
L'honneur , malgré l'amour , te fait donner la mort.

(HÉNAUT.)

ARTICLE XI.

RONDEAUX.

On ne connoît point le nom des auteurs des deux anciens rondeaux que nous allons citer comme modèles. Mais ils prouvent, dit la Bruyère, que nos ancêtres sa-voient faire des rondeaux aussi-bien que Voiture et Benserade.

Bien à propos s'en vint Ogier en France,
 Pour le pays des mescréans monder.
 Jà n'est besoin de conter sa vaillance,
 Puisqu'ennemis n'osoient le regarder.

Or, quand il eut tout mis en assurance,
 De voyager il voulut s'enharder;
 En paradis trouva l'eau de Jouvence,
 Dont il se sut de vieillesse engarder
 Bien à propos.

Puis, par cette eau son corps tout décrépité
 Transmué fut, par manière subite,
 En jeune gars, frais, gracieux et droit.

Grand dommage est que ceci soit sornettes:
 Filles connoy, qui ne sont pas jeunettes,
 A qui cette eau de Jouvence viendrait
 Bien à propos.

ARTICLE XII.

Rondeau contre les Dames.

De cettuy preux maint grands clercs ont écrit
 Qu'oncques dangier n'étonna son courage.

Abusé fut par le malin esprit
 Qu'il épousa sous féminin visage.

Si piteux cas à la fin découvrit,
 Sans un seul brin de peur ni de dommage ;
 Dont grand renom partout le monde acquit,
 Si qu'on tenoit très-honnête langage
 De cettuy preux.

Bientôt après fille de roy s'éprit
 De son amour, qui volentiers s'offrit
 Au bon Richard en second mariage.

Donc, s'il vaut mieux ou diable ou femme avoir,
 Et qui des deux bruit plus en ménage,
 Ceux qui voudront, si le pourront savoir
 De cettuy preux.

ARTICLE XIII.

Rondeau à Benserade.

A la fontaine, où s'enivrent Boileau,
 Le grand Corneille et le sacré troupeau
 De ces auteurs que l'on ne trouve guère,
 Un bon rimeur doit boire à pleine aiguière
 S'il veut donner un bon tour au rondeau.
 Quoique j'en boive aussi peu qu'un moineau,
 Cher Benserade, il faut te satisfaire ;
 T'en écrire un, eh ! c'est porter de l'eau

A la fontaine.

De tes refrains un livre tout nouveau,
 A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire :

Mais quant à moi , j'en trouve tout fort beau ,
Papier , dorure , images , caractère ,
Hormis les vers , qu'il falloit laisser faire

A la Fontaine.

(PERPETIT DE GRAMMONT.)

ARTICLE XIV.

Contre l'Amour.

Rondeau.

Contre l'amour , voulez-vous vous défendre ,
Empêchez-vous et de voir et d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec esprit.
Il en est peu de ce genre maudit ,
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre :
Quand une fois il leur plaît de nous rendre
D'amoureux soins , qu'ils prennent un air tendre ,
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit

Contre l'amour.

De la raison il ne faut rien attendre :
Trop de malheurs n'ont su que trop apprendre
Qu'elle n'est rien dès que le cœur agit.
La seule fuite , Iris , nous garantit :
C'est le parti le plus utile à prendre

Contre l'amour.

(MADAME DESHOULIÈRES.)

La fausse Pudeur.

POURQUOI donc , matrones austères
 Vous alarmer de mes accens ?
 Vous , jeunes filles trop sévères ,
 Pourquoi redoutez-vous mes chants ?
 Ai-je peint les enlèvemens ,
 Des passions les noirs ravages ,
 Et ces impétueux orages
 Qui naissent au cœur des amans ?
 Je célèbre des jeux paisibles ,
 Qu'en vain on semble mépriser ,
 Les vrais biens des âmes sensibles ,
 Les doux mystères du baiser.
 Ma plume rapide et naïve
 Écrit ce qu'on sent en aimant.
 L'image n'est jamais lascive
 Quand elle exprime un sentiment.
 Mais quelle rougeur imprévue !
 Quoi ! vous blâmez ces doux loisirs ,
 Et n'osez reposer la vue
 Sur le tableau de nos plaisirs !...
 Profanes , que l'amour offense ,
 Qu'effarouche la volupté ,
 La pudeur a sa fausseté ,
 Et le baiser son innocence.
 Ah ! fuyez , fuyez loin de nous ,
 N'approchez point de ma maîtresse ;
 Dans ses bras quand Thais me presse ,
 Et , par les transports les plus doux ,

Me communique son ivresse ,
 Thais est plus chaste que vous ;
 Ce zèle, où votre cœur se livre ,
 N'est que le masque du moment ,
 Ce que vous fuyez dans un livre ,
 Vous le cherchez dans un amant.

(*Baisers de JEAN SECOND, imités
 par DORAT.*)

ARTICLE XVI.

Au chevalier de Boufflers.

Tes voyages et tes bons mots ,
 Tes jolis vers et tes chevaux
 Sont cités par toute la France.
 On sait par cœur ces riens charmans
 Que tu produis avec aisance ;
 Tes pastels frais et ressemblans
 Peuvent se passer d'indulgence.
 Les beaux esprits de notre temps ,
 Quoique s'aimant avec outrance ,
 Troqueroient volontiers , je pense ,
 Et leurs drames et leurs romans
 Pour ton heureuse négligence
 Et la moitié de tes talens.
 Mais , pardonne-moi ma franchise ,
 Ni tes tableaux , ni tes écrits
 N'équivalent , à mon avis ,
 Au tour que tu fis à l'église.
 Nos guerriers , la ville et la cour

Admirant ta métamorphose,
 Battirent des mains tour à tour;
 La gloire sourit, et l'amour
 Crut seul y perdre quelque chose.

On a tant célébré Grammont,
 Son esprit, sa gaiété, ses grâces :
 Il revit en toi ; tu remplaces
 Le héros de Saint-Evremont.
 Les ris le suivirent sans cesse,
 Et sur son arrière saison
 Semèrent des fleurs à foison,
 Comme aujourd'hui sur ta jeunesse.

En vain le temps, de son poison (1)
 Voudroit amortir ta saillie (2),
 Tu donneroies à la raison
 Tous les grelots de la folie.
 Jouis bien d'un destin si beau ;
 Sûr de plaire, et toujours nouveau,
 Brille dans nos camps, à Cythère,
 Chante les plaisirs et Voltaire,
 Lis Vegèce, Ovide et Follard,
 Et vois les lauriers du Parnasse,
 Unis aux palmes de la Thrace,
 Couvrir ton bonnet de housard.
 Garde ton goût pour les voyages :
 Tous les pays en sont jaloux ;
 Et le plus aimable des fous

(1) Le temps n'a point de *poison*. On dit la *faux du temps* et non le *poison du temps*.

(2) *Amortir ta saillie* est une mauvaise expression.

Sera partout chéri des sages,
Sois plus amoureux que jamais ;
Peins en courant toutes les belles,
Et sois payé de tes portraits
Entre les bras de tes modèles.

(Chevalier DE BONNARD.)

ARTICLE XVII.

ÉPIGRAMMES.

Contre les avocats.

ON m'a volé : j'en demande raison
A mon voisin , et je l'ai mis en cause
Pour trois chevreaux , et non pour autre chose ;
Il ne s'agit de fer , ni de poison :
Et toi tu viens , d'une voix emphatique ,
Parler ici de la guerre punique ,
Et d'Annibal et de nos vieux héros ,
Des triumvirs , de leurs combats funestes...
Eh ! laisse-là tes grands mots , tes grands gestes ,
Ami , de grâce , un mot de mes chevreaux.

(MARTIAL, *traduct. de LA HARPE.*)

Contre les procès.

UN vieil abbé , sur certains droits de fief ,
Fut consulter un juge de Garonne ;
Lequel lui dit : portez votre grief
Chez quelque sage et discrète personne.
Conseillez-vous au palais , en Sorbonne ;
Puis , quand vos cas seront bien décidés ,

Accordez-vous , si votre affaire est bonne ;
Si votre cause est mauvaise , plaidez.

(J.-B. ROUSSEAU.)

Contre le mariage.

AMI , je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose ;
Mais toutefois ne pressons rien :
Prendre femme est étrange chose ,
Il faut y penser mûrement.
Gens sages , en qui je me fie ,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y penser toute sa vie.

(MAUCROIX.)

Contre l'académie.

EN France on fait , par un plaisant moyen ,
Taire un auteur , quand d'écris il assomme.
Dans un fauteuil d'académicien ,
Lui quarantième , on fait asseoir mon homme :
Lors il s'endort , et ne fait plus qu'un somme.
Plus n'en avez phrase , ni madrigal.
Au bel esprit ce fauteuil est en somme ,
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

(PIRON.)

Contre les grands.

Je songeois cette nuit , que de mal consumé ,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé.
Moi , qui ne puis souffrir ce fâcheux voisinage ,
En mort de qualité , je lui tins ce langage :
Retire-toi , coquin , va pourrir loin d'ici ;
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.

Coquin ! me répond-il , d'une arrogance extrême ,
Va chercher tes coquins ailleurs , coquin toi-même :
Ici tous sont égaux , je ne te dois plus rien :
Je suis sur mon fumier , comme toi sur le tien.

(PATRU.)

Contre les médecins.

Mes malades jamais ne se plaignent de moi ,
Disoit un médecin d'ignorance profonde.

Ah ! repartit un plaisant , je le croi :
Vous les envoyez tous se plaindre en l'autre monde.

(M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.)

Contre les journalistes.

CERTAIN auteur , fameux par cent libelles ,
Croit que sa plume est la lance d'Argail :
Au haut du Pinde , entre les neuf pucelles ,
Il s'est planté comme un épouvantail.
Que fait ce bouc en si joli bercail ?
Y plairoit-il , ou croiroit-il y plaire ?
Non , c'est l'eunuque au milieu du sérail ;
Il n'y fait rien , et nuit à qui veut faire.

(PIRON.)

SUITE DE L'ARTICLE XVII.

ÉPIGRAMMES PERSONNELLES.

Sur le marquis de Pezai.

Ce jeune homme a beaucoup acquis ,
Beaucoup acquis , jè vous assure :
En deux ans , malgré la nature
Il s'est fait poète et marquis.

(RHULIÈRES.)

Contre Marmontel.

Ce pédant à fâcheuse mine ,
De ridicule tout bardé ,
Dit qu'il a pour les vers le secret de Racine.
Jamais secret ne fut à coup sûr mieux gardé.

(L'abbé ARNAUD.)

Sur la Rive.

Ah ! quel affreux malheur m'arrive ,
A dit Melpomène à Caron.
Lekain a passé l'Achéron ,
Mais il n'a pas laissé ses talens sur *la Rive.*

Contre Pompignan.

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ,
C'est qu'alors il entrevoyoit
Que Pompignan le traduiroit.

Contre Chamfort et Rhulière.

Connoissez-vous , Chamfort , ce maigre bel esprit,
Et ce pesant Rhulière , à face rebondie ?

Tous deux sont pleins de jalousie ;
Mais l'un en meurt , et l'autre en vit.

(LA HARPE.)

Contre M. Necker.

Necker , depuis long-temps , de tout un peuple avide ,
Une bourse à la main excitoit les transports.
Chacun , qui la voyoit , croyoit voir un trésor ;
On prend la bourse , on l'ouvre , et la bourse étoit vide.

SUITE DE L'ARTICLE XVII.

ÉPIGRAMMES TRADUITES DE L'ANTOLOGIE
PAR VOLTAIRE.

Sur une statue de Niobé.

Le fatal courroux des dieux
Changea cette femme en pierre ;
Le sculpteur a fait bien mieux ,
Il a fait tout le contraire.

Sur l'aventure d'Héro et de Léandre.

Léandre, conduit par l'amour ,
En nageant disoit aux orages :
Laissez-moi gagner les rivages ,
Ne me noyez qu'à mon retour.

Sur la Vénus de Praxitèle.

Oui , je me montrai toute nue
Au dieu Mars , au bel Adonis ,
A Vulcain même , et j'en rougis ;
Mais ; Praxitèle , où m'a-t-il vue ?

Sur Hercule.

Un peu de miel , un peu de lait
Rendent Mercure favorable.
Hercule est bien plus cher , il est bien moins traitable :
Sans deux agæaux par jour il n'est point satisfait.

On dit qu'à mes moutons ce dieu sera propice :
 Qu'il soit béni. Mais , entre nous ,
 C'est un peu trop en sacrifice :
 Qu'importe qui les mange , ou d'Hercule ou des loups ?

Sur Laïs qui offre son miroir à Vénus.

Je le donne à Vénus , puisqu'elle est toujours belle :
 Il redouble trop mes ennuis.
 Je ne saurois me voir en ce miroir fidèle
 Ni telle que j'étois , ni telle que je suis.

Ces dernières épigrammes sont plutôt des pensées ingénieuses , que des épigrammes dans le sens que nous avons attaché aujourd'hui à ce mot. Mais ce mot en lui-même et chez les Grecs ne signifioit qu'*inscription*.

Martial chez les Latins aiguïsa l'épigramme , et en fit des espèces de petites satires , telles que J.-B. Rousseau , Piron et Le Brun en ont fait chez nous. Il s'en faut bien qu'il ait toujours réussi ; son plus grand défaut est d'en avoir trop fait. Son recueil en contient cent vingt , dont on pourroit retrancher les trois quarts sans rien regretter.

Chez Marot l'épigramme est douce , naïve et quelquefois pleine de sentimens. Nous en citerons une seule.

Amour trouva celle qui m'est amère ,
 Et j'y étois , j'en sais bien mieux le conte.
 Bon jour , dit-il , bon jour , Vénus , ma mère ;
 Puis , tout à coup il voit qu'il se mécompte ,
 Dont la rougeur au visage lui monte ,
 D'avoir failli honteux , Dieu sait combien !
 Non , non , amour , ce dis-je , n'avez honte ,
 Plus clairvoyans que vous s'y trompent.

MADRIGAUX.

ON jouoit à Sceaux , chez madame la duchesse du Maine , à l'un de ces jeux de société , où il s'agit de cacher ou de deviner un secret. La duchesse , déguisée en muse , demanda au marquis de Saint-Aulaire , âgé de quatre-vingts ans , ce qu'il pensoit d'elle. Le marquis répondit sur le champ par les vers suivans :

LA divinité , qui s'amuse
A me demander mon secret ,
Si j'étois Apollon ne seroit pas ma muse ,
Elle seroit Thétis , et le jour finiroit.

Autre.

Vous n'écrivez que pour écrire ;
C'est pour vous un amusement.
Moi , qui vous aime tendrement ,
Je n'écris que pour vous le dire.

(PRADON.)

Si Pradon se fût borné à ce madrigal , son nom seroit peut-être oublié aujourd'hui ; mais il ne fût jamais devenu un objet de ridicule , ni un terme de comparaisons odieuses , quand on veut peindre un mauvais et un méchant poëte.

Madrigaux.

IRIS s'est rendue à moi foi ,
 Qu'eût-elle fait pour sa défense ?
 Nous n'étions que nous trois , elle , l'amour et moi ,
 Et l'amour fut d'intelligence.

(L'abbé COTTIN.)

Vous êtes belle , et votre sœur est belle ,
 Entre vous deux tout choix seroit bien doux :
 L'amour étoit blond comme vous ;
 Mais il aimoit une brune comme elle.

(Cardinal DE BERNIS.)

CERTAIN enfant qu'avec crainte on caresse ,
 Et qu'on connoît à son malin souris ,
 Court en tous lieux précédé par les ris ,
 Mais trop souvent suivi de la tristesse.
 Dans le cœur des humains il entre avec souplesse ,
 Habite avec fierté , s'envole avec mépris.
 Il est un autre amour , fils craintif de l'estime ,
 Soumis dans ses chagrins , constant dans ses désirs ,
 Que la vertu soutient , que la candeur anime ,
 Qui résiste aux rigueurs et croît par les plaisirs.

De cet amour , le flambeau peut paroître
 Moins éclatant , mais ses feux sont plus doux :
 Voilà le dieu que mon cœur veut pour maître ,
 Et je ne veux le servir que par vous.

(VOLTAIRE.)

LA sagesse est sublime , on le dit ; mais hélas !
Tous ses admirateurs souvent ne l'aiment guère ,
Et sans vous nous ne saurions pas ,
Combien la sagesse peut plaire.
Il falloit qu'à nos yeux elle eût tous vos appas.
L'amour pleure en rendant les armes ;
Il eût vaincu par vous , par vous il est vaincu ;
Jamais il n'aura tous les charmes
Que vous prêtez à la vertu.
On la voit dans vos yeux ; et qu'on l'y trouve belle !
Lorsque vous nous parlez , c'est elle qu'on entend ;
Vous lui donnez toujours une forme nouvelle :
Tantôt c'est de l'esprit , tantôt du sentiment ;
Enfin elle est si naturelle ,
Elle a si bien vos traits , que nous ignorons tous
Si c'est vous que l'on aime en elle ,
Ou bien elle qu'on aime en vous.

(Chevalier DE BOUFFLERS.)

A madame la duchesse de la Vallière.

ÊTRE femme sans jalousie
Et belle sans coquetterie ,
Bien juger , sans beaucoup savoir ,
Et bien parler sans le vouloir ,
N'être haute , ni familière ,
N'avoir point d'inégalité ;
C'est le portrait de la Vallière ,
Il n'est ni fini , ni flaté.

(VOLTAIRE.)

A madame Martel.

Le tendre Apelle un jour , dans ces jeux si vantés
Qu'Athènes sur ses bords consacroit à Neptune ,
Vit au sortir de l'onde éclater cent beautés ,
Et prenant un trait de chacune ,
Il fit de sa Vénus le portrait immortel ;
Si de son temps avoit paru Martel ,
Il n'en auroit employé qu'une.

(LAINEZ.)

ARTICLE XIX.

QUATRAINS.

Sur un magasin de porcelaine.

FRAGILES monumens de l'industrie humaine ,
Hélas ! tout vous ressemble en ce brillant séjour ,
L'amitié , la faveur , la fortune et l'amour ,
Sont des vases de porcelaine.

(M. DE BOUFLERS.)

Sur des patineurs.

SUR un mince cristal l'hiver conduit leurs pas ;
Le précipice est sous la glace.
Telle est de nos plaisirs la fragile surface :
Glissez , mortels , n'appuyez pas.

(Trouvé sur un écran.)

Sur l'ingratitude.

ON ne se souvient que du mal ,
On ne voit qu'ingrats dans le monde :
L'injure se grave en métal ,
Et le bienfait s'écrit sur l'onde.

ARTICLE XX.

DISTIQUE.

Sur la statue de l'amour, dans le jardin de Sceaux.

QUI QUE tu sois, voici ton maître :
Il l'est, le fut, ou doit l'être.

(VOLTAIRE.)

ARTICLE XXI.

EPITAPHES.

Epitaphe de l'abbé de Voisenon.

L'ACADÉMICIEN Voisenon
A rendu son âme légère ,
Et va dans le sacré vallon
Composer un nouveau bréviaire
A l'usage de l'opéra.
Près de l'amour, il obtiendra
L'emploi de premier secrétaire ,
Et Vénus le pensionnera
Pour être aumônier de Cythère.

De la Fontaine , par lui-même.

JEAN s'en alla comme il étoit venu ,
Mangeant son fonds avec son revenu ,
Croyant le bien chose peu nécessaire ,
Quant à son temps , bien sut le dispenser :
Deux parts en fit , dont il saouloit passer
L'une à dormir , et l'autre à ne rien faire.

Du chevalier de Boufflers , par lui-même.

CR-*g*it un chevalier , qui sans cesse courut ,
Qui sur les grands chemins naquit , vécut , mourut ,
Pour prouver ce qu'a dit le sage ,
Que notre vie est un passage.

De Racine.

DU Théâtre François l'honneur et la merveille ,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits ,
Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits ,
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

(BOILEAU.)

De Boileau.

LA vérité par lui démasqua l'artifice ,
Le faux dans ses écrits par lui fut combattu ;
Mais toujours au mérite il sut rendre justice ,
Et ses vers furent moins la satire du vice
Que l'éloge de la vertu.

(J.-B. ROUSSEAU.)

De Pie VI.

PONTIFE révéré, souverain magnanime,
Noble et touchant spectacle et du monde et du ciel,
Il honore à la fois par sa vertu sublime,
Le malheur, la vieillesse et le trône et l'autel.

(M. DELILLE.)

De Mademoiselle Le Couvreur.

SEULE de la nature elle a su le langage ;
Elle embellit son art, elle en changea les lois :
L'esprit, le sentiment, le goût fut son partage ;
L'amour fut dans ses yeux, et parla par sa voix.

(VOLTAIRE.)

D'une méchante Femme, par son mari.

Ci-gît ma femme : ah ! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien !

CHAPITRE XXI.

LES POETES NE SONT PLUS CE QU'ILS ÉTOIENT DANS
L'ORIGINE.

D'APRÈS l'idée qu'Homère nous donne de son art, et de l'estime qu'on y attachoit de son temps, on voit que les poètes étoient des philosophes ou des théologiens, qui se donnoient pour inspirés, et auxquels on croyoit que les dieux avoient révélé des secrets inconnus au reste des hommes. Ainsi, lorsqu'ils faisoient aux peuples des récits merveilleux, ou qu'ils expliquoient par des fables les phénomènes de la nature, on ne demandoit pas où ils avoient pris cette science mystérieuse ; le chantre, ou le devin, se disoit prêtre d'Apollon, favori des muses, confident des dieux : que ne devoit-il pas savoir ?

Ce ne fut que long-temps après, et lorsque les peuples plus éclairés s'aperçurent que dans le génie des poètes il n'y avoit rien de surnaturel, qu'à l'idée d'inspiration succéda celle d'invention et de fiction poétique.

Mais, alors même, en perdant le crédit de la prophétie, les poètes surent conserver le pouvoir de l'illusion ; et quoique reconnus pour des menteurs ingénieux, ils soutinrent leur personnage. De là ces formules d'invocation, d'inspiration et d'enthousiasme, qu'ils ne

cessèrent d'affecter. De là ce style figuré, ce langage mystérieux qu'ils retinrent de leur ancienne divination; de là cette élévation d'idées, cette majesté de langage qui leur fut nécessaire pour imiter le dieu dont ils se disoient les organes.

Du temps même d'Horace, on ne méritoit le nom de *poète*, qu'autant qu'on avoit les moyens de remplir un caractère qui sembloit rapprocher l'homme de la divinité.

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

(HOR.)

A mesure que l'amour du mensonge est devenu moins vif, et que le goût des arts et l'esprit qui les juge, a pris une teinte de philosophie, le rôle de poète s'est modéré : l'ode a perdu sa vraisemblance, l'épopée son merveilleux; au don de feindre des chimères a succédé le talent d'embellir des réalités; l'enthousiasme s'est réduit à la chaleur d'une imagination sagement exaltée, ou d'une âme profondément émue; et l'éloquence du poète n'a plus différé de celle de l'orateur, que par un peu plus de hardiesse dans les tours et de vivacité dans les images, par un peu plus de liberté dans les inversions et d'emphase dans l'expression; en sorte que l'on peut dire que, du côté de l'élocution, le talent de l'orateur et celui du poète se touchent (1).

Est finitimus oratori poeta.

(CIC. *de oratore.*)

(MARMONTEL.)

(1) Voyez page 115 de ce volume.

CHAPITRE XXII ET DERNIER.

LA MANIÈRE DE LIRE LES VERS.

ARRÊTE , sot lecteur dont la triste manie
 Détruit de nos accords la savante harmonie ;
 Arrête , par pitié ! Quel funeste travers ,
 En dépit d'Apollon te fait lire des vers ?
 Ah ! si ta voix ingrate ou languit , ou détonne ,
 Ou traîne avec lenteur son fausset monotone ;
 Si des feux du génie , en nos vers allumés ,
 N'étincellent jamais tes yeux inanimés ;
 Si ta lecture enfin , dolente psalmodie ,
 Ne dit rien , ne peint rien à mon âme engourdie :
 Cesse , ou laisse-moi fuir. Ton regard abattu
 Du regard de Méduse a l'affreuse vertu.
 L'auditeur , qu'ont glacé tes sons et ta présence ,
 Croit subir le supplice inventé par Mézence :
 Tu l'attaches vivant au cadavre d'un mort.
 Attentif à ta voix , Phébus même s'endort ;
 Sa défaillante main laisse tomber sa lyre.
 C'est peu d'aimer les vers , il faut les savoir lire
 Il faut avoir appris cet art mélodieux
 De parler dignement le langage des dieux.
 Cet art , qui , par les tons des phrases cadencées ,
 Donne de l'harmonie et du nombre aux pensées ;

Cet art de déclamer , dont le charme vainqueur
Assujettit l'oreille , et subjugué le cœur.

« D'où vient , me diras-tu , cette brusque apostrophe ?
» Lisant pour m'éclairer , je lis en philosophe ;
» Plus un écrit est beau , moins il a besoin d'art ,
» Et le teint de Vénus peut se passer de fard.
» L'harmonieux débit , que ta muse me vante ,
» Ne séduisit jamais une oreille savante.
» De cette illusion qu'un autre soit épris !
» Mais la vérité nue a pour moi plus de prix. »

Eh quoi ! d'une lecture insipide et glacée
Tu prétends attrister mon oreille lassée !
Quoi ! traître , à tes côtés tu prétends m'enchaîner !
A loisir , en détail , tu veux m'assassiner !
Dans les longs bâillemens et les vapeurs mortelles
Ensevelir l'honneur des œuvres les plus belles ;
Et toujours méthodique , et toujours concerté ,
Des élans d'un auteur abaisser la fierté ;
Tomber quand il s'élève , et ramper quand il vole !

Ah ! garde pour toi seul ton scrupule frivole ,
Sois captif dans le cercle obscur et limité ,
Qui fut tracé des mains de l'uniformité ;
Aux lois de ton compas asservis Melpomène ,
Et la douleur de Phèdre et l'amour de Chimène ;
Ravale à ton niveau l'essor audacieux
De l'oiseau du tonnerre égaré dans les cieux ;
Meurs d'ennui , j'y consens. Sois barbare à ton aise ;
Mais ne m'accable pas sous un joug qui me pèse :
N'exige pas du moins , insensible lecteur ,
Que jamais je me plie à ton goût destructeur.

Va , d'un débit heureux l'innocente imposture ,
 Sans trop annoncer l'art , embellit la nature ;
 Et les traits que la Muse éternise en ses chants ,
 Récités avec grâce , en seront plus touchans ;
 Ils laisseront dans l'âme une trace durable ,
 D'un génie éloquent empreinte inaltérable ;
 Et rien ne plaira plus à tous les goûts divers
 Qu'un organe flatteur , déclamant de beaux vers.

Jadis on les chantoit. Les annales antiques
 De Moïse et d'Orphée exaltent les cantiques.
 Te faut-il rappeler ces prodiges connus ,
 Ces rochers attentifs à la voix de Linus ;
 Et Sparte qui s'éveille aux accens de Tyrthée ;
 Et Therpandre apaisant la foule révoltée ;
 Et le jeune David , par ses psaumes hébreux ,
 Calmant du vieux Saül les accès douloureux ;
 Et Timothée , au sein de Babylone en cendre ,
 Disposant à son gré de l'âme d'Alexandre ?
 Les poètes divins , maitres des nations ,
 Savoient noter alors l'accent des passions ,
 L'âme étoit adoucie , et l'oreille charmée ,
 Et même des tyrans la rage désarmée.
 Ce fut l'attrait des vers qui fit aimer les lois.
 L'art de les déclamer fut le talent des rois.
 Les dieux même , les dieux , par la voix des oracles ,
 De cet art enchanteur consacroient les miracles.

Chez les fils de Cadmus , peuples ingénieux ,
 Que les sons de la lyre étoient harmonieux !
 Que , dans ces beaux climats , l'exacte prosodie
 Aux chansons des neuf sœurs prêtoient de mélodie !

On voyoit , à côté des dactyles volans,
 Le spondée alongé se traîner à pas lents.
 Chaque mot , chez les Grecs , amans de la mesure ,
 Se plioit de lui-même aux lois de la césure :
 Chaque genre eut son rythme : en vers majestueux
 L'Épopée entonna ses récits fastueux ;
 La modeste Elégie eut recours au distique ;
 Archiloque s'arma de l'iambe caustique ;
 A des mètres divers Alcée , Anacréon ,
 Prêtèrent leur génie et leur gloire et leur nom.

Pour nous , enfans des Goths , Apollon plus avare
 A dédaigné long-temps notre jargon barbare.
 Ce jargon s'est poli ; les Muses sur nos bords ,
 Ont , d'une mine ingrate , arraché des trésors.
 O Racine , ô Boileau ! votre savante audace
 Fait parler notre langue aux échos du Parnasse ;
 Ce rebelle instrument read des accens flatteurs.
 Vous peignez la nature en sons imitateurs ,
 Tantôt doux et légers , tantôt pesans et graves ;
 Votre Apollon est libre au milieu des entraves :
 Et l'oreille , attentive au charme de vos vers ,
 Croit de Virgile même entendre les concerts.

Mais ces vers , mal rendus , perdent leur énergie.
 Il est une secrète et puissante magie ,
 Il est un art de lire et de se pénétrer
 Des transports qu'un auteur nous voulut inspirer ;
 D'entrer dans sa pensée ; et , d'une voix facile ,
 D'assortir en tout temps son organe à son style ;
 D'atteindre son essor ; d'éviter , avec lui ,
 Et la monotonie , et l'enflure , et l'ennui ;

D'égayer à la fois , de la voix et du geste ,
 Ces mots , ces traits piquans d'un railleur vif et leste ;
 De donner leur couleur aux comiques tableaux
 Qu'a tracés , en riant , la muse des Boileaux ;
 De prendre un ton plus doux que la tendresse anime ,
 Dans ces vers que prononce ou Zaïre ou Monime ;
 D'emprunter le coup d'œil et l'âme d'un héros ,
 Quand Coligny , d'un mot , fait pâlir ses bourreaux ;
 De s'élever enfin jusqu'au ton d'un grand homme.

Toi , qui peignis si bien les alarmes de Rome ,
 O Virgile ! tes vers avec art étoient lus ,
 Lorsque tu fis pleurer la mort de Marcellus ;
 Lorsque tu recueillis ces larmes maternelles ,
 Ces regrets si touchans , ces douleurs éternelles ;
 D'un triste enthousiasme alors tu t'enivrais ;
 Pour arracher des pleurs , toi-même tu pleurois.

Et tu viens , froid lecteur , d'une voix indiscrette
 Réciter nos chansons , comme on lit la gazette !
 La Muse en vain comptoit sur ses enchantemens :
 Tes mains , tes froides mains brisent ses talismans
 Loin de persuader , dans ta bouche odieuse ,
 La vérité déplaît , triste et fastidieuse.
 Sous les traits de l'ennui , la raison perd ses droits ,
 Il faut et nous instruire , et nous plaire à la fois.
 Qui veut gagner mon cœur doit flatter mes oreilles.
 Ah ! qu'un rimeur , jaloux du succès de ses veilles ,
 Frémira de t'ouïr , didactique lecteur ,
 Défigurer des vers dont il sera l'auteur !
 Ah ! comme à chaque mot , que ta bouche estropie ,
 Il murmure , en secret , de ton audace impie !

Un père , juste ciel ! peut-il voir ses enfans
 Condamnés , sous ses yeux , à périr tout vivans !
 Le poëte indigné , qu'un sot lecteur mutile ,
 Fera , pour se contraindre , un effort inutile.
 Il n'est respect humain qui le puisse arrêter ,
 La nature souffrante enfin va l'emporter :

« Quoi ! bourreau , tu poursuis ! Cesse , je t'en conjure ,
 » De faire à mes écrits cette mortelle injure.
 » Tu me servirois mieux , si tu m'estimois moins,
 » Ou ne me lis jamais , ou lis-moi sans témoins. »

J'approuve ce transport d'une Muse échauffée.
 Tel on dit autrefois que Rameau , notre Orphée ,
 Dans son juste dépit , avoué d'Apollon ,
 D'un mauvais concertant brisa le violon.
 Autant il frémissait , quand des voix infidèles
 Hurloient à l'opéra ses chansons immortelles ;
 Autant il admiroit tes accens et tes yeux ,
 Arnould , seule déesse au théâtre des dieux.
 Il embellissoit tout , tes charmes l'embellirent ;
 Et du moins ses talens des tiens s'enorgueillirent.

Mais si le goût du chant fait le prix des beaux airs ,
 La pompe du débit est le charme des vers.
 Voyez-vous ce cristal où les yeux d'une belle
 Cherchent de ses attraits une image fidèle ?
 Tel doit être un lecteur ; il offre à notre esprit
 Le miroir animé des beautés d'un écrit.
 L'amante de Narcisse , en nos forêts errante ,
 Redit d'un dernier mot la syllabe mourante ;
 Mais , des chants de la Muse écho plus assidu ,
 Tout ce qu'elle prononce , un lecteur l'a rendu.

Ce n'est pas sans effort qu'aux lois de l'harmonie
 Les François , de leur langue , ont plié le génie.
 Comment rendre sonore , et libre et cadencé ,
 Un idiome sourd , timide , embarrassé
 Du moindre sens douteux redoutant l'équivoque ?
 Tout ce qui n'est pas clair nous déplaît et nous choque ;
 Mais à ce pur éclat , que rien ne doit ternir ,
 Mille autres dons brillans doivent se réunir.
 La haute poésie , en merveilles fertile ,
 Veut la double chaleur et de l'âme et du style ;
 Une verve inspirée , un choix de mots heureux
 Toujours mis à leur place , et tous d'accord entr'eux ;
 Le rythme à la raison marié sans contrainte ,
 Et le fruit du travail , sans sa pénible empreinte :
 Tous ces traits sont perdus , tout ce prestige est vain ,
 Si l'art du lecteur manque à l'art de l'écrivain ,
 Il est mille beautés , qu'un voile diaphane
 Décèle à l'œil instruit , cache au regard profane ;
 C'est le secret du goût. Un lecteur éclairé
 Soudain vous initie à ce charme ignoré.
 D'un rapide coup d'œil il embrasse une page ;
 Saisit de loin le vers , le mot qui fait image ;
 Coule sur les détails foibles ou moins brillans ,
 Pour donner plus de prix aux morceaux plus saillans ;
 Suit de près son auteur , à son esprit se livre ,
 Et lit moins qu'il ne semble improviser un livre ,
 Tant il sait à propos , ou moins grave , ou plus fort ,
 Descendre sans bassesse , et monter sans effort !
 Combien d'art il lui faut ! C'est peu qu'il fasse entendre
 L'organe le plus souple et la voix la plus tendre ;

C'est peu qu'il réunisse à ses premiers talens
 Un geste pittoresque , et des regards parlans ;
 Que dis-je ? ce n'est rien , si le ciel inflexible ,
 Pour le rendre éloquent , ne l'a créé sensible.

Ah ! comme , en prononçant des vers mélodieux ,
 La flamme du génie animera ses yeux !
 Comme il captivera nos âmes entraînées !
 Comme il fera couler les heures enchaînées !
 Comme on se souviendra des vers qu'il aura lus !
 Imprimés dans le cœur , ils n'en sortiront plus.
 O d'une voix fidèle accord juste et suprême !
 C'est mieux qu'un instrument , c'est la musique même ,
 Qui note chaque mot , lui donne son accent ,
 Et prête à la pensée un charme plus puissant.
 Tout poète le sait ; toute poëte cultive
 L'art de tenir l'oreille enchantée et captive.
 N'est-ce pas à cet art que tant d'auteurs fêtés
 Ont dû tous leurs succès dans nos sociétés ?
 Qui compose avec feu , déclame avec ivresse.

Mais sitôt qu'un ouvrage , échappé de la presse ,
 Chez Lejay , chez Duchesne , étale avec orgueil ,
 Un frontispice orné de la main de Longueil ,
 Du goût de l'acheteur son succès va dépendre.
 Le poète partout ne peut se faire entendre ,
 Ni par-tout , dans le monde , accompagner ses vers.
 Ils tomberont , hélas ! s'ils sont lus de travers.
 Rien ne peut les sauver d'un funeste naufrage.

Crassus , en digérant , veut parcourir l'ouvrage ;
 Il l'ouvre avec dédain , prend un ton de censeur ,
 Bâille à chaque syllabe , et se croit connoisseur.

Crassus , tout opprimé des vapeurs de sa table ,
 Juge le triste écrit , le trouve détestable ,
 Plaint son argent , se fâche ; et déclare , en un mot ,
 Le libraire un fripon , et le poëte un sot.
 Monseigneur le décide ; un flatteur s'extasie.

Laissons là ce vain juge. Entrons chez Aspasia :
 Aspasia aux bons vers aime à mettre le prix ,
 Et sa table est toujours ouverte aux beaux esprits.
 Quatre heures ont sonné. La belle , à sa toilette ,
 Daigne entendre l'écrit du malheureux poëte.
 Certain petit abbé , lecteur officieux ,
 Commence en minaudant ; et , d'un air précieux ,
 Rajuste son collet , bégaye une tirade ;
 S'interrompt pour placer une turlupinade ;
 Rit aux endroits touchans , commente les bons mots ,
 Et sautant les feuillets , de propos en propos ,
 Enfin , monsieur l'abbé , plus étourdi qu'un page ,
 Sans s'en douter arrive à la dernière page.
 La belle cependant caresse un petit chien ,
 Regarde en un miroir si son rouge va bien :
 « — Convenez-en , l'abbé , le style est pitoyable.
 » — Affreux. — Le dénoûment est trop brusque, — effroyable!
 » Cela n'est point filé. — C'est d'un triste , d'ailleurs !
 » D'un sombre ! — Oh ! oui , Madame , à donner des vapeurs ».

Sur ce mot de vapeurs , on annonce à la belle
 Un fat , qui va jouer une scène nouvelle.
 Ce fat est un docteur , un charlatan mielleux ,
 Sans esprit , mais pourtant trouvé miraculeux ,
 L'Esculape du jour. — « Autant qu'il m'en souviene ,
 » Dit-il , c'est aujourd'hui votre jour de migraine ?

- » — Vraiment, oui ; rien n'échappe à notre cher docteur.
» — Madame.... Mais pardon, je trouble le lecteur.
» Je suis désespéré d'interrompre.... L'ouvrage
» Est-il bon ? — Il est neuf. — A-t-il votre suffrage ?
» Allons, mon cher docteur, vous-même jugez-en !
» Moi, Madame ? — Voyons. — Est-ce un drame, un roman ?
» Quelque conte moral ? — Et non ! c'est un poëme.
» — Oh ! les vignettes sont d'une beauté suprême.
» Madame, avez-vous vu ces guirlandes de fleurs,
» Ces nymphes, ces amours, ces bosquets enchanteurs ?
» — Ah ! vous avez raison, les planches sont uniques.
» Les sujets cependant en sont un peu cyniques ;
» Mais ce n'est pas assez d'admirer le graveur,
» Docteur, jugez l'écrit, et jugez sans faveur.
» — Madame prononcez ; soyez mon Uranie :
» Ce n'est qu'à la beauté de juger le génie.
» Ah ! docteur, vous flattez. — Mais enfin ! — Entre nous,
» L'ouvrage ne vaut rien. — Je m'en rapporte à vous,
» Madame ; et dès ce soir, dans toutes mes visites,
» Je règle mon avis sur ce que vous m'en dites.
» Ah ! d'honneur, ce seroit un fâcheux embarras
» De lire tous les vers qu'on trouve beaux ou plats.
» De votre opinion l'on vous demande compte ;
» Hésiter, rester court, ce seroit une honte.
» Il faut prendre un parti ; je n'y manque jamais,
» Et pour ne risquer rien, je trouve tout mauvais ».
Voilà comme on vous lit ! voilà comme on vous juge !
Infortunés rimeurs ! Sans espoir, sans refuge
Vous serez condamnés par de légers esprits,
Qui dénigrent souvent ce qu'ils n'ont pas compris.

Leurs dédains aux laquais renverront la brochure.

Que je vous plains surtout, si, pour dernière injure,
 Vos vers en un café courent se présenter!

Vadius s'en empare, et les veut réciter.

Il scande pesamment leurs légers hémistiches;

Trouve les tours gênés, les ornemens postiches,

Et les fait trouver tels par son ton de pédant.

Mais Damis, de vos vers admirateur ardent,

Damis, qui rapporta des bords de la Garonne

L'ineffaçable accent de la race gasconne,

Soutient que le poëme est excellent, sandis!

Il le prend, il le lit d'un toif dé cadédis.

A son panégyrique on est loin de souscrire;

Aux dépens de l'auteur son accent vous fait rire.

Et l'auditeur trompé, qu'il lasse jusqu'au bout,

Aux vices du poëme impute son dégoût.

Combien d'autres oïsons, au débit fade et triste,

Pourroient de ces portraits grossir encor la liste!

On se plaint du vain tas des auteurs importuns,

Mais les mauvais lecteurs sont encor plus communs.

Celui-ci, des bergers enflant le dialogue,

Change en lambeau tragique, une riante églogue;

Comme Oreste en fureur fait hurler Corydon

Et veut armer Philis du poignard de Didon.

Celui-là, déclamant des riens avec emphase,

Se rengorge, et s'admire en finissant la phrase;

Et son œil inquiet, de moment en moment,

Va quêter à la ronde un applaudissement.

L'un trop précipité, ne fait jamais de pause;

L'autre à chaque syllabe hésite et se repose.

Bouffon perpétuel , l'un rit hors de saison ;
L'autre , ennuyeux pleureur , s'attendrit sans raison.

Le plus insupportable est celui qui bégaye
Et se trouve surtout mignard , lorsqu'il grasseye ;
On croit , dans la jeunesse où tout paroît charmant ,
D'un défaut naturel se faire un agrément.
Ce vice qui bientôt fatigue l'indulgence ,
De l'éducation trahit la négligence.
On veut lire ! et l'on sait à peine articuler !
Eh ! mes amis , d'abord , apprenez à parler.
Sans doute , on peut toujours ainsi que Démosthène ,
Dénouer l'embarras d'une langue incertaine ;
Mais par des soins constans cet organe assoupli
Doit plutôt , dès l'enfance , avoir reçu son pli.
De l'homme qu'elle achève animant la figure
La parole a besoin d'être d'autant plus pure
Que l'oreille , aussi prompt à juger que les yeux ,
Rend aussi des arrêts bien plus capricieux.
Son dédain peut aller jusqu'à la tyrannie ;
La moindre aigreur la blesse. Une douce euphonie
Peut seule , au premier mot , désarmer son orgueil ,
Comme un visage heureux plaît au premier coup d'œil.

Rien ne peut égaler le charme inexprimable
Que donne à la lecture un son de voix aimable :
C'est un don enchanteur ; mais en le cultivant ,
Par trop d'afféterie on le gâte souvent.
De la prétention c'est l'effet ordinaire ;
On fait toujours plus mal ce qu'on veut trop bien faire.
Signalons , pour finir , les écueils séducteurs
Où vont , sur cette route , échouer les lecteurs.

Il en est qui , sans cesse au balcon du théâtre ,
 Admirant un acteur , dont on est idolâtre ,
 Copistes de son jeu , singes de ses défauts ,
 Gauches imitateurs des accens les plus faux ,
 Se sont fait une longue et puérile étude
 De ses gestes d'emprunt , de ses tons d'habitude ,
 Et qui , sans vérité , sans grâce , sans chaleur ,
 Sous le talent d'un autre , ont étouffé le leur .
 Ah ! laissons-les brigner , servilement fidèles ,
 L'honneur de ressembler à de mauvais modèles .
 Il faut être soi-même , et l'on doit bien songer
 Qu'on ne s'embellit point par un masque étranger .
 Il ne sied qu'à Pasquin de copier Moncade .

J'ai vu d'autres lecteurs , à l'air mielleux et fade ,
 Sous un faux appareil de sensibilité ,
 D'un esprit sec et froid cacher la nullité .
 Un rien fait tressaillir leurs fibres , susceptibles
 Des traits de sentiment les plus imperceptibles .
 Mais l'imposture perce à travers ces grands mots ;
 L'exagération n'en impose qu'aux sots (1) .

(M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU .)

(1) M. Dubroca a publié en 1802 un gros volume in-8°, sur *l'Art de lire à haute voix* ; mais parmi les nombreux secrets qu'il révèle au public, il a oublié le plus essentiel, c'est celui de se faire lire. Cependant on ne peut nier que son ouvrage volumineux ne renferme des observations sages et des vues utiles.

CONCLUSION.

Nous terminerons cet ouvrage par quelques observations sur les *règles*, dont la jeunesse actuelle est trop disposée à secouer le joug.

Dans les sciences, les lettres et les arts, les *règles* sont les leçons de l'expérience, et le résultat du travail des grands maîtres.

Il y a sans doute un instinct, qu'on appelle *génie*, qui peut s'en passer; mais cet instinct n'est pas assez sûr de lui-même, pour avoir toujours droit de les négliger.

Nous connoissons quelques hommes extraordinaires, tels qu'Homère et Shakespear, qui semblent n'avoir eu pour modèle que la nature. Mais, d'abord, est-il bien sûr qu'avant Homère, l'art de la poésie épique n'eût pas été cultivé, raisonné, soumis à des lois? ensuite, croyez-vous que Shakespear, plus méthodique et plus régulier, valût moins que l'espèce de *monstre*, que les Anglois n'admirent que par la plus étrange prévention et par un aveugle enthousiasme?

En fait de goût, il y a deux juges à consulter et à concilier: l'un, qui varie suivant les temps et les lieux; c'est le *sentiment*, soit qu'on entende par ce mot l'émotion des organes, soit qu'on parle de l'impression faite sur l'âme. L'autre est le *bon sens*: ce juge est inflexible, et

ses décisions sont susceptibles de la même évidence que celles de la raison.

L'artiste, doué d'un esprit juste, seroit, en cette partie, assez sûr de se bien conduire, et n'auroit pas besoin de guide, s'il vouloit se donner la peine de méditer lui-même les procédés de l'art, et les rédiger en méthode.

Mais, qui ne sent combien cette étude seroit longue, et ce qu'elle prendroit sur l'ouvrage? Le génie, impatient de produire, n'est-il pas trop heureux qu'on lui épargne le travail d'une froide réflexion? Corneille eût-il passé si rapidement de *Clitandre* à *Cinna*, s'il n'avoit pas trouvé sa route tracée par Aristote, pour lequel son respect annonce sa reconnaissance.

La théorie des beaux arts ressemble aux élémens des sciences: l'homme de génie a de quoi les deviner, s'ils n'étoient pas faits; mais quel temps n'y emploieroit-il pas!

Je n'ignore pas qu'entre les mains de quelques scholiastes, les règles sont devenues de lourdes chaînes, dont ils ont essayé de charger le génie. C'est peu, pour eux, d'avoir mal entendu et mal expliqué les préceptes dictés par les maîtres de l'art, ils ont voulu en dieter eux-mêmes. Fiers de leur érudition, et fanatiques de l'antiquité, ils nous ont donné, sans distinction pour modèle, tout ce qu'elle nous a laissé, et ont mis sans discernement, l'exemple et l'autorité à la place du sentiment et de la raison. C'est de ces règles qu'on a pu dire, comme de certaines lois, que *la lettre tue et que l'esprit vivifie*.

Les vrais législateurs des arts sont ceux qui, remontant aux principes des choses, après avoir étudié et dans les hommes et dans la nature, et dans les arts même, les rapports des objets avec l'âme et les sens, et les impressions de plaisir et de peine, qui résultent de ces rapports ; après avoir tiré de l'expérience de tous les siècles, et surtout des siècles éclairés, des inductions qui déterminent et les procédés les plus sûrs et les moyens les plus puissans, et les effets les plus constans, ont donné ces résultats pour règles, sans prétendre toutefois que le génie y soit toujours et servilement assujetti.

Ce sont des moyens de bien faire qu'on lui offre, en lui laissant la liberté de faire mieux. Celui-là seul a tort, qui fait plus mal en s'écartant des règles : et comme il n'y a rien de plus commun qu'un ouvrage régulier et mauvais, il est possible, quoique plus rare, d'en produire un qui plaise généralement sans les règles et en dépit des règles. Le poëme de l'Arioste en est un exemple.

On a dit que quelques lignes tracées par un homme de génie, sont plus utiles au talent, que des méthodes péniblement écrites par de froids commentateurs ; rien n'est plus vrai, quand il s'agit d'élever ou d'échauffer l'âme. Mais les modèles les plus frappans ne jettent leurs lumières que sur un point : celle des règles est plus étendue ; elle éclaire toute la route : il ne faut donc avoir pour les règles, ni un présomptueux mépris, ni un respect trop superstitieux (1).

(1) *Cours de littérature de M. La Harpe ; Éléments de littérature de M. Marmontel.*

Aristote, Cicéron, Quintilien, Horace, Longin et Boileau, sont pour les orateurs et pour les poètes des guides, que le génie ne doit pas dédaigner, mais sans cesser de marcher d'un pas libre.

. . . . Ergo fungor vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exors ipsa secandi.

(HORAT.)

FIN.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

- CHAPITRE XIV. *Éloquence du barreau.* Elle a dû varier avec les gouvernemens : plus impétueuse et plus étendue dans les républiques , elle doit être plus restreinte et plus modérée dans les gouvernemens monarchiques , où les juges ont plus besoin d'être éclairés que d'être émus , et où les avocats n'ont pas la prétention d'être des orateurs Pages 1
- CHAP. XV. *Le barreau françois ;* a eu de la peine à se dégager des langes de la barbarie ; il jeta peu de lumières dans le grand siècle de Louis XIV , et n'a eu de véritable éclat que pendant la dernière moitié du 18^e. siècle. 6
- CHAP. XVI. *Qu'est-ce qu'un avocat ?* Il est à craindre que la lettre de M. Camus , qui répond à cette question , ne paroisse moins le juste éloge de la profession , que la critique amère de la plupart de ceux qui l'exercent. 10
- CHAP. XVII. *Progrès de l'éloquence du barreau parmi nous.* On cite , dans ce chapitre , les noms de MM. Reverseaux , de Gennes , Le Normand , Cochin , Gerbier , Daguesseau , Loiseau , Elie de Beaumont , Target , Servan.... A ces noms célèbres , on a joint celui d'un homme qui , sans avoir été ni juge , ni avocat , se fit remarquer en Europe , par la brillante éloquence avec laquelle il défendit son père au parlement de Rouen. 17

- CHAP. XVIII. *Réclamation d'état*; c'est l'histoire de la méprise de l'abbé de l'Epée, dont l'histoire est extraite des *Annales politiques* de Linguet. En voulant donner à l'inconnu trouvé sur le chemin de Péronne, un état qui ne lui appartenait pas, un homme respectable faillit à faire perdre la vie à un innocent : la prévention est quelquefois aussi cruelle que l'injustice. 24
- CHAP. XIX. *Exorde d'un plaidoyer en faveur de Cazeaux*. Cet éloquent plaidoyer fut le premier ouvrage de M. Tronçon du Coudray, et lui fit beaucoup d'honneur. L'auteur, entraîné dans le tourbillon politique, a péri malheureusement dans les déserts de Synamari. 33
- CHAP. XX. *Considérations sur l'adultère*, extraites d'un mémoire de M. Bergasse, dans l'affaire scandaleuse de M. Kornmann, contre MM. Beaumarchais, Lenoir et Daudet de Jossans. Ce mémoire fut accueilli par le public avec un enthousiasme qui paroît aujourd'hui presque sans motif. 41
- CHAP. XXI. *Discours de M. Servan dans la cause d'une femme protestante*. Modèle d'éloquence, dans une cause extrêmement simple. Les jeunes avocats devroient lire et relire encore ce discours, dont nous n'avons pu donner qu'un foible extrait. 48
- CHAP. XXII. *Éloquence académique*; genre d'éloquence qui doit rarement s'élever jusqu'au pathétique, mais qui exige et suppose la correction du style, la justesse des images et la fidélité la plus sévère aux règles de la langue, au sens de la pensée, aux lois de l'usage et du goût. 58
- CHAP. XXIII. *Des éloges publics*. Comme toutes les institutions du monde, celle-ci a fait du bien et du mal. L'éloge public a été tour à tour ce qu'il y a eu de plus noble et

- de plus vil. Il a été quelquefois un hommage rendu par la reconnoissance et l'admiration aux vertus et aux talens; mais plus souvent il a été prostitué par la flatterie à l'orgueil et à la tyrannie. 60
- CHAP. XXIV. *Les vies de Plutarque*. C'est la conversation d'un vieillard plein de sens, qui ne s'échauffe jamais, mais qui instruit toujours. C'est peut-être ainsi que devroient être écrits tous les éloges; mais dans ce cas, on ne loueroit que par les faits, et bien peu de gens oseroient se charger d'une pareille tâche. 65
- CHAP. XXV. *Des éloges publics prononcés en France depuis Louis XIV.* Les éloges furent prodigués et même prostitués pendant le règne de Louis XIV. De tous ces éloges on n'a guère retenu que ceux des *académiciens*, par Fontenelle, et ceux des *grands hommes du 17^e siècle*, par Charles Perrault. 68
- CHAP. XXVI. *Éloge de Racine*, par M. La Harpe. 72
- CHAP. XXVII. *Éloge de Molière*, par M. Chamfort. 77
- CHAP. XXVIII. *Éloge des savans*, par Fontenelle. Ce recueil d'éloges est un des plus beaux monumens qui aient été élevés en l'honneur des sciences, et l'un des ouvrages qui font le plus d'honneur aux académies. Des soixante-dix éloges qu'il contient, il y en a quinze ou seize qui sont autant de chefs-d'œuvre de style, d'esprit et d'agrément. 82
- CHAP. XXIX. *Extrait du discours de réception de M. de Buffon*, à l'académie françoise; ce discours est du très-petit nombre de ceux du même genre, qui ont survécu aux circonstances de leur publication. L'auteur y parle du *style*, en homme qui en avoit fourni des modèles, avant d'en donner des leçons. 91

CHAP. XXX. *Discours de M. de Rivarol sur l'universalité de la langue française.* Ce discours n'a que le défaut d'être trop brillant : il éblouit. 95

CHAP. XXXI. *De l'esprit, du génie, du goût et du talent.* Ce sont là les qualités dont notre amour propre est le plus flatté, ce sont celles dont nous parlons avec le moins de discernement ; ce sont encore celles dont nous avons les notions les plus vagues et souvent les plus fausses. 110

LIVRE QUATRIÈME. *De la poésie ; c'est le plus ancien de tous les arts de l'esprit, et un de ceux qui exigent le plus de ce qu'on appelle communément goût, imagination et sentiment.* Le poète doit étudier la nature, l'homme et les beaux arts ; il doit lire et relire tour à tour Tacite, Homère, Platon, Montaigne, Démosthènes, Massillon, Virgile, Racine, Pascal, Voltaire et Buffon. 115

CHAPITRE PREMIER. *Conseils à un jeune poète,* par M. La Harpe. Parmi ces conseils, on remarque ceux d'éviter de faire de la poésie un *plat métier*, le métier de lâche adulateur ; de consulter des amis sévères, de soigner son style, de mériter la gloire, et de l'aimer dans ses rivaux. 124

CHAP. II. *Poésie épique.* Idée qu'on doit se former de ce genre de poésie ; se défier des définitions banales, admirer ce qui est beau chez les anciens, mais se souvenir qu'il ne faut pas toujours les suivre à la piste. Voltaire. 134

CHAP. III. *Les poètes épiques.* Jugemens en prose portés sur Homère, Virgile, Le Tasse, et Milton, par Voltaire. Jugement porté sur la *Henriade*, par l'auteur des *Études*. 138

CHAP. IV. <i>Homère et Virgile</i> . Autre jugement en vers porté sur ces deux grands poètes de l'antiquité, par un de leurs plus dignes rivaux dans l'école moderne.	143
ARTICLE PREMIER. <i>Adam et Ève</i> . Morceau extrait de Milton, traduit par M. Delille.	145
ART. II. <i>Le Déluge</i> . Extrait du poème de la <i>Religion vengée</i> , par le cardinal de Bernis.	149
ART. III. <i>Songe d'Athalie</i> , Racine, act. 2, sc. 5.	150
ART. IV. <i>Mort d'Hyppolite</i> , ibid.	152
ART. V. <i>La peste d'Égine</i> , extrait des <i>Métamorphoses d'Ovide</i> , traduites par M. de Saint-Ange.	155
ART. VI. <i>La mort des Templiers</i> , extrait de la tragédie des <i>Templiers</i> , par M. Raynouard. On voit par les différens morceaux que nous venons de citer, que les tragédies peuvent fournir des exemples de poésie épique.	158
ART. VII. <i>Guerres civiles</i> , extrait de la <i>Henriade</i>	160
ART. VIII. <i>Mort de l'amiral de Coligny</i> , ibid.	163
ART. IX. <i>Massacre de la Saint-Barthélemi</i> , ibid.	165
ART. X. <i>Bataille de Coutras</i> , ibid.	167
ART. XI. <i>Les Catacombes de Rome</i> , poème de l' <i>Imagination</i> , par M. Delille.	169
ART. XII. <i>Le Lutrin</i> , Boileau, chant 1 ^{er}	173
ART. XIII. <i>Le Carême impromptu</i> , par Gresset.	177
CHAP. V. <i>Poésie dramatique</i> ; tous les peuples ont aimé les spectacles. Les Grecs ont les premiers donné des règles et des modèles de la poésie dramatique. Règles de ce genre de poésie; ce qu'il faut entendre par les trois fameuses <i>unités</i> ; plus on s'écarte de ces règles, et plus il est difficile de faire une pièce intéressante.	184
CHAP. VI. <i>Les trois Tragiques grecs</i> , c'est-à-dire, Eschyle,	

Sophocle et Euripide , célébrés par M. Colin d'Harleville.	189
CHAP. VII. <i>Molière</i> , chanté par M. Delille , dans le poëme de l' <i>Imagination</i>	192
CHAP. VIII. <i>Les trois Tragiques françois</i> ; savoir , Corneille , Racine et Voltaire , chantés par M. Colin d'Harleville.	194
ARTICLE PREMIER. <i>Clitemnestre à Agamemnon ; Iphigénie</i> de Racine , sc. IV , act. IV.	195
ART. II. <i>Thésée et Hippolyte ; Phèdre</i> de Racine , sc. II , act. IV.	198
ART. III. <i>Remords de Phèdre</i> , ibid. sc. VI , act. IV.	200
ART. IV. <i>Imprécation de Médée ; Longepierre , Médée</i> , tragédie , act. II.	201
ART. V. <i>Imprécation de Didon ; Le Franc de Pompignan</i> , tragédie de <i>Didon</i> , act. V , sc. dernière.	203
ART. VI. <i>Imprécations d' Athalie ; Racine , Athalie</i> , sc. VI , act. V.	204
ART. VII. <i>Imprécations de Camille ; Corneille , les Horaces</i> , act. IV.	205
ART. VIII. <i>Marius à Minturnes</i> , tragédie de M. Arnault.	205
ART. IX. <i>Mithridate à ses fils</i> , Racine.	207
ART. X. <i>Scène de Cinna</i> , Corneille.	211
ART. XI. <i>Agrippine à Néron ; Racine , Britannicus</i>	217
ART. XII. <i>Mahomet à Zopire ; Voltaire , Mahomet</i> , act. II , sc. V.	221
ART. XIII. <i>Eusignan à sa fille ; ibid. , Zaïre</i> , act. II , sc. III.	222
CHAP. IX. <i>Poésie didactique</i> . C'est de tous les genres de poésie , celui qui , par son but , se rapproche le plus de	

la prose. Son but est d'instruire, et son moyen est de plaire; le sujet du poëme didactique doit donc être sérieux; mais plus il est sérieux, plus le poëte doit savoir y répandre de richesses et d'ornemens; les fictions même ne lui sont pas interdites. 225

CHAP. X. *De quelques poëtes didactiques.* Hésiode est le plus ancien; M. Delille est, après Ovide, le plus riche; Lucrèce est le plus austère. Les *Géorgiques* de Virgile, l'*Essai sur l'homme* de Pope, le *Poëme de la religion*, de Racine le fils, la *Loi naturelle* de Voltaire, l'*Art d'aimer* du gentil Bernard, le *Poëme des Saisons*, par Saint-Lambert, etc., sont des poëmes didactiques, qu'on lit avec autant de plaisir que de profit pour l'instruction. 228

ARTICLE PREMIER. <i>Égalité des conditions</i> , par Voltaire.	237
ART. II. <i>La liberté de l'homme</i> , par le même.	243
ART. III. <i>La Chartreuse de Paris</i> , par M. de Fontanes.	248
ART. IV. <i>Le jour des morts</i> , par le même.	255
ART. V. <i>Le bon roi</i> , par Le Franc de Pompignan.	262
ART. VI. <i>Le Poëte</i> , par Boileau. <i>Art poétique</i> .	264
ART. VII. <i>Le Métromane</i> , par Piron, <i>Métromanie</i> , act. III, sc. VII.	266
ART. VIII. <i>Le véritable et le faux honneur</i> , Boileau, sat. XI.	268
ART. IX. <i>L'Histoire</i> , par M. Thomas, poëme de la <i>Pé- tréide</i> .	270
ART. X. <i>L'Agriculture</i> , par M. Delille. <i>Géorgiques</i> .	272
ART. XI. <i>L'Immortalité</i> , par le même.	276
ART. XII. <i>La Vertu</i> , par le cardinal de Bernis.	280
ART. XIII. <i>L'Amitié</i> , par M. Ducis.	282

ART. XIV. <i>La Pitié</i> , par M. Delille.	283
ART. XV. <i>Vicissitudes de la fortune et du bonheur</i> , Young, traduction de Colardeau.	286
ART. XVI. <i>De l'Orgueil</i> , par le cardinal de Bernis.	287
ART. XVII. <i>La Méfiance</i> , par M. Delille, poëme de l' <i>Ima- gination</i>	289
ART. XVIII. <i>Le Plaisir</i> , par Voltaire.	292
ART. XIX. <i>La Mode</i> , par le cardinal de Bernis.	293
CHAP. XI. <i>Poësie descriptive</i> , genre qui n'étoit pas connu des anciens, et dont nos poëtes très-modernes ont pro- digieusement abusé. On décrivait autrefois, aussi bien et mieux peut-être qu'on ne décrit aujourd'hui; mais on ne décrivait pas sans objet et sans cesse. Cent descriptions à la suite les unes des autres, ne peuvent former que des tableaux de lanterne magique, et cette série de tableaux n'amuse que des enfans.	295
CHAP. XII. <i>Préceptes de la poësie descriptive</i> , par M. La Harpe. La <i>description</i> , dit l'auteur, n'est que le pre- mier pas des arts imitateurs; le sauvage et l'iroquois savent peindre ce qui les intéresse vivement.	299
ARTICLE PREMIER. <i>Les quatre saisons et les quatre âges de la vie</i> ; Ovide, traduction de M. de Saint-Ange.	301
ART. II. <i>Sociétés de Paris</i> , Gresset. <i>Le Méchant</i>	303
ART. III. <i>Le monde</i> , <i>ibid.</i>	304
ART. IV. <i>Le coin du feu</i> , par M. Delille. <i>Les trois règnes</i>	305
ART. V. <i>La tempête</i> , <i>id.</i> , traduction de l' <i>Énéide</i>	309
ART. VI. <i>La campagne après une pluie de mai</i> , Saint- Lambert.	311
ART. VII. <i>Le Printemps</i> , par M. Michaud. <i>Printemps d'un proscrit</i>	313

ART. VIII. <i>La Vendange</i> , par Saint-Lambert.	316
ART. IX. <i>La Chasse du cerf</i> , par M. Delille.	318
ART. X. <i>La Tendresse maternelle</i> , par M. Legouvé.	321
ART. XI. <i>L'Apollon du Belvédère</i> , par M. Delille.	324
ART. XII. <i>Le Coq</i> , par M. Campenon. <i>Maison des Champs</i>	325
ART. XIII. <i>Portrait de Pandore</i> , par Colardeau.	326
ART. XIV. <i>Le Destin</i> , par Dorat.	327
ART. XV. <i>Description du combat de l'Aigle et du Serpent</i> , par Cicéron, traduite par Voltaire.	329
CHAPITRE XIII. <i>Poésie lyrique</i> . Depuis qu'on a dit que tous les poètes lyriques avoient un grain de folie dans la tête, bien des gens ont cru qu'il suffisoit d'écrire des extravagances, pour faire des odes, des chansons et des opéra. Les odes, les cantiques, les chœurs, les opéra et les chansons, sont du ressort de la poésie lyrique. L'ode étoit jadis consacrée à chanter les dieux et les hé- ros; elle n'est plus, chez nous, qu'un poëme de fantai- sie, dont l'objet est de traiter en vers plus élevés, plus rapides et plus véhémens, un sujet quelconque. La chan- son n'a point de caractère fixe; de tous les peuples du monde, le François est celui qui a le plus et le mieux chanté, etc.	331
ARTICLE PREMIER. <i>Début d'une ode de Pindare</i> , traduc- tion de M. de La Harpe.	336
ART. II. <i>Fragment du cantique d'Ezéchias</i> , ego dixi in dimidio dierum meorum, etc. Traduction de J. B. Rousseau.	338
ART. III. <i>Chœur d'Athalie</i> , de Racine.	339
ART. IV. <i>Preuves physiques de l'existence de Dieu</i> , ou traduction du psaume <i>Cæli enarrant gloriam Dei</i> , par J. B. Rousseau.	341

ART. V. <i>La mort de J. B. Rousseau</i> , par M. de Pom- pignan.	342
ART. VI. <i>Circé, cantate</i> , par J. B. Rousseau.	344
ART. VII. <i>La Rose, ode anacréontique</i> , par Gentil Ber- nard.	347
ART. VIII. <i>La Chanson</i> , par M. Frédéric Bourguignon.	348
ART. IX. <i>A la belle Gabrielle</i> , attribuée à Henri IV.	351
ART. X. <i>Les Baisers</i> , par Dufresny.	352
ART. XI. <i>Le Paradis terrestre</i> , par M. le duc de Niver- nois.	353
ART. XII. <i>A Éléonore</i> , par le cardinal de Bernis.	354
ART. XIII. <i>Les deux métiers</i> , par le chevalier de Bouf- flers.	355
ART. XIV. <i>A Lisette</i> , par M. La Harpe.	355
ART. XV. <i>Plaintes d'une femme abandonnée</i> , romance, par Berquin.	357
ART. XVI. <i>Le Portrait</i> , par Dorat.	359
ART. XVII. <i>L'emploi du temps</i> , par Beaumarchais.	360
ART. XVIII. <i>Les souvenirs</i> , par M. de Ségur l'aîné.	361
ART. XIX. <i>Le voyage du Temps</i> , par M. de Ségur le jeune.	363
ART. XX. <i>Le voile des femmes</i> , par M. Bourgueil.	364
ART. XXI. <i>A mon portier</i> , par M. Chazet.	366
CHAP. XIV. <i>Poésies satyriques</i> , genre de poëme consacré à la peinture du vice et du ridicule; Horace et Juvénal nous en ont laissé des modèles en latin; et Despréaux, par- mi nous, a mis ce genre de poésie en honneur, en atta- quant, en poursuivant sans relâche la sottise, les pré- tentions et la médiocrité. On ne lit plus Régnier, et il n'est pas temps encore de vanter l' <i>Épître à la calom- nie</i> par Chénier.	369

CHAP. XV. *Parallèle d'Horace et de Juvénal*, par M. Dus-saux, qui, en sa qualité de traducteur de *Juvénal*, a cru devoir lui sacrifier Horace, que d'ailleurs tous les gens de goût lui préfèrent. Ce parallèle, à cela près, renferme beaucoup de pensées justes et très-bien exprimées. 374

ARTICLE PREMIER. *A mon esprit*, par Boileau. Cette sa-tyre est, sans contredit, la meilleure de toutes celles de Boileau, et nous oserions presque dire de celles qui ont été faites dans toutes les langues; c'est en la reli-sant, qu'on voit et qu'on apprécie ce qu'une raison sévère peut ajouter de force et de grâce même à la cri-tique littéraire; à cette critique, dont tant de grimauds ont fait aujourd'hui le plus triste, comme le plus vil des métiers. 383

ART. II. *Le dix-huitième siècle*, par Gilbert. Satyre vi-goureuse, dans le genre et le style de celles de Juvénal, dont elle respire la fougue, la violence et l'exagération; elle est l'ouvrage d'un jeune homme qui, comme on sait, fut enlevé aux lettres par une mort extraordinaire et prématurée. 394

ART. III. *Le Luxe*, par le chevalier Delille. D'autres croient qu'il faut lire, par M. l'abbé Delille; mais, sans rien décider à cet égard, nous pensons que ce dernier a par devers lui tant d'autres titres littéraires, qu'il peut bien négliger de faire valoir celui-ci. 401

ART. IV. *Le Pauvre diable*, par Voltaire. Pour rendre cette pièce digne de son auteur, il fallait en retrancher quatre vers; nous n'avons pas osé prendre cette liberté. Peut-être avons-nous eu tort. 409

CHAP. XVI. *Poésie pastorale*; genre négligé, parce qu'il est trop simple, et qu'il exige des auteurs et des lecteurs

un goût qui se perd , à mesure que nous nous éloignons davantage de la nature.	424
CHAP. XVII. <i>L'Idylle ou l'Élogue</i> , chantée et définie par Boileau.	429
ARTICLE PREMIER. <i>Le Siècle pastoral</i> , par Gresset.	430
ART. II. <i>Les Moutons</i> , par Coutel.	435
ART. III. <i>Le Ruisseau</i> , par madame Deshoulières.	437
ART. IV. <i>Ismène</i> , par Fontenelle.	440
CHAP. XVIII. <i>De la Fable ou de l'Apologue</i> . L'apologue naquit en Asie, et, apparemment, sous des princes qui n'ainoient pas la vérité toute nue; le succès de la fable et de l'apologue vient, dit Lamothe, de ce qu'elle ménage et flatte notre amour propre. Le récit, dans ce petit poème, doit toujours être court, clair et vraisemblable; la naïveté en fait le premier caractère.	444
CHAP. XIX. <i>La Fontaine</i> , chanté par M. Delille.	449
ARTICLE PREMIER. <i>La mort et le bucheron</i> , par Lafon- taine.	450
ART. II. <i>Le chêne et le roseau</i> , <i>ibid.</i>	451
ART. III. <i>L'oiseau blessé d'une flèche</i> , <i>ibid.</i>	452
ART. IV. <i>Le renard et les raisins</i> , <i>ibid.</i>	453
ART. V. <i>Les loups et les brebis</i> , <i>ibid.</i>	453
ART. VI. <i>Le rat de ville et le rat des champs</i> , Horace, imité par M. Andrieux.	454
ART. VII. <i>L'Enfant corrigé</i> , par l'abbé Le Monnier.	456
CHAP. XX. <i>Poésies fugitives</i> . Sous ce titre, sont comprises les pièces intitulées, <i>Élégies</i> , <i>Stances</i> , <i>Épigrammes</i> , <i>Madrigaux</i> , <i>Sonnets</i> , <i>Rondeaux</i> , <i>Quatrains</i> , etc..... De plus, ce chapitre contient un jugement sur les au- teurs qui se sont distingués dans ces différens genres, tels qu'Ovide, Tibulle, Chaulieu, Parny, Voltaire, Piron, Gresset, J. B. Rousseau, etc.	462

ARTICLE PREMIER. <i>Les douceurs de la médiocrité</i> , élégie de Tibulle, traduit par La Harpe.	478
ART. II. <i>Élégie d'Ovide sur la mort de Tibulle</i> , traduite par M. Mollevaut.	483
ART. III. <i>Sur la mort de mademoiselle Le Couvreur</i> , élégie, par Voltaire.	486
ART. IV. <i>Le Saule des regrets</i> , par madame Victoire Ba-bois.	488
ART. V. <i>Stances sur le nouvel an</i> , par J. B. Rousseau.	489
ART. VI. <i>Stances sur l'opéra</i> , par Pannard.	491
ART. VII. <i>Portrait de l'homme</i> , stances, par J. B. Rousseau.	494
ART. VIII. <i>Le Temple du goût</i> , par Voltaire.	495
ART. IX. <i>Regrets du pécheur</i> , sonnet par Desbarreaux.	505
ART. X. <i>L'Avorton</i> , sonnet, par Hénaut.	506
ART. XI. <i>Rondeaux</i>	507
ART. XII. <i>Rondeau contre les dames</i>	ibid.
ART. XIII. <i>Rondeau à Benserade</i> , par Perpetit de Gram-mont.	508
ART. XIV. <i>Rondeau contre l'amour</i> , par madame Deshou-lières.	509
ART. XV. <i>La fausse pudeur</i> , baisers de Jean II, imités par Dorat.	510
ART. XVI. <i>Au chevalier de Boufflers</i> , par le chevalier de Bonnard.	512
ART. XVII. <i>Epigrammes</i> , par différens auteurs, tels que Martial, J.-B. Rousseau, Maucroix, Piron, Patru, Rhulières, etc.	513
SUITE DE L'ART. XVII. <i>Epigrammes personnelles</i> , par MM. Rhulières, La Harpe, l'abbé Arnaud, etc.	515



SUITE DE L'ART. XVII. <i>Épigrammes traduites de l'anthologie</i> , par Voltaire.	517
ART. XVIII. <i>Madrigaux</i> , par le marquis de Saint-Aulaire, Pradon, l'abbé Cottin, le cardinal de Bernis, Voltaire, le chevalier de Boufflers, Lainez.	519
ART. XIX. <i>Quatrains</i>	522
ART. XX. <i>Distique</i>	523
ART. XXI. <i>Épitaphes</i>	ibid.
CHAP. XXI. <i>Les poètes ne sont plus ce qu'ils étoient dans l'origine</i> . Dans l'origine, les poètes étoient les confidens des dieux, les favoris des Muses, les commensaux des rois; aujourd'hui!	526
CHAP. XXII ET DERNIER. <i>La manière de lire les vers</i> , par M. François de Neufchâteau. Il n'est pas facile de bien lire des vers, les bons lecteurs sont très-rares: j'en connoissois trois autrefois; deux sont morts et l'autre ne lit plus.	528
CONCLUSION qui revient à ceci: les règles sont utiles, mais il ne faut pas avoir pour elles un respect superstitieux. C'est pourquoi nous avons cru devoir éclairer nos leçons par des exemples, et sanctionner nos exemples par les règles.	541

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.



